
3 1761 07145685 9

LETTRES
DE
MADAME DE VILLARS
A
MADAME DE COULANGES
(1679 – 1681)

115 c

NOUVELLE ÉDITION

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ALFRED DE COURTOIS

« Madame de Villars mérite bien qu'on la fasse connoitre. »
SAINT-SIMON, addit. au *Journal de Dangeau*, t. VI, p. 313.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10.

M DCCC LXVIII

LETTRES

DE

MADAME DE VILLARS

A

MADAME DE COULANGES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.

LETTRES

DE

MADAME DE VILLARS

A

MADAME DE COULANGES

(1679 - 1681)

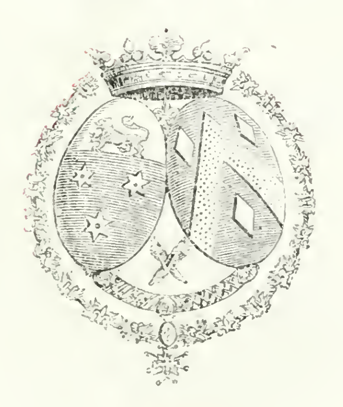
NOUVELLE ÉDITION

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

ALFRED DE COURTOIS

« Madame de Villars merite bien qu'on la fasse connoître. »
SAINT-SIMON, addit. au *Journal de Dangeau*, t. VI, p. 313.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10.

M DCCC LXVIII


LIBRARY
MAR 1 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

M. le marquis de Villars, le père du héros de Denain, alla en Espagne, avec qualité d'ambassadeur, dans le temps du premier mariage du roi Charles second.

Madame la marquise de Villars vint rejoindre monsieur son mari, et résida à Madrid du mois d'octobre 1679 au mois de mai 1681; pendant ce séjour, elle adressa à madame de Coulanges de nombreuses lettres, dont trente-sept ont été conservées. « Elles » sont », dit M. le chevalier de Perrin, qui les recueillit en vue de l'impression, « non-seulement très-agréables » à lire, mais encore très-curieuses, soit par les anec» dotes qu'on y trouve au sujet du mariage de Char» les II avec Marie-Louise d'Orléans, fille de Philippe » d'Orléans, frère de Louis XIV, soit par le tableau que » madame de Villars y fait des mœurs du pays et des » usages de la cour d'Espagne. »

Madame de Sévigné les avait par avance accréditées auprès des gens de goût :

« Madame de Villars », annonce-t-elle à sa fille, « mande mille choses agréables à madame de Cou» langes, chez qui on vient apprendre les nouvelles. Ce

» sont des relations qui font la joie de beaucoup de per-
» sonnes; M. de la Rochefoucauld en est curieux; ma-
» dame de Vins et moi nous en attrapons ce que nous
» pouvons[1]. »

M. de Villars, de son côté, — à l'imitation des ambassadeurs vénitiens, — a écrit une relation de son ambassade, qui parut anonyme à Paris en 1733, et a été, par les soins de M. William Stirling, qui la croyait inédite, publiée il y a quelques années, à Londres, sous le titre suivant : *Mémoires de la cour d'Espagne, par le marquis de Villars.* L'authenticité de ce document, auquel j'aurai souvent recours, est incontestable; un manuscrit d'une bonne écriture du dix-septième siècle, et intitulé *État de l'Espagne de* 1672 *à* 1682, existe aux archives du ministère des affaires étrangères de France, et offre un texte qui est identiquement celui des deux éditions ci-dessus mentionnées. Le manuscrit ne porte point de signature et n'est pas, je dois dire, de la main de l'ambassadeur. Mais tout désigne M. de Villars pour l'auteur de cette relation, qui est, comme une haute bienveillance m'a permis de le vérifier, le résumé très-fidèle de ses dépêches officielles et souvent même en reproduit des passages entiers. Les aimables lettres de madame de Villars se trouvent ainsi et de la façon la plus sûre contrôlées et complétées. Rendant compte de l'édition anglaise des *Mémoires,* M. Sainte-Beuve a été naturellement amené à parler des *Lettres;* voici comment il termine son appréciation de ces deux ouvrages :

« La mise en lumière de la Relation du marquis de

[1] Lettre du 28 février 1680.

» Villars vient rendre de l'à-propos et donner comme » un fond historique solide aux récits de la marquise, à » ces jolies lettres qui dans leur agréable légèreté nous » initient au seul moment un peu intéressant de ce » règne imbécile et maussade. Dans cette renaissance, » poussée si loin aujourd'hui, de toutes les productions » plus ou moins distinguées du dix-septième siècle, les » lettres de madame de Villars n'ont pas eu la chance » qu'elles méritent. On devrait bien maintenant les » réimprimer, en en soignant le texte, en y joignant » quelques extraits choisis de cette Relation du mar- » quis. Le journal du *Voyage d'Espagne* de madame » d'Aunoy, une femme de beaucoup d'esprit, qui était » allée à Madrid dans le même temps et qui raconte à » sa manière les mêmes choses, mériterait aussi (en » tout ou en partie) une réimpression; ce n'est pas » moins piquant dans son genre que les lettres du pré- » sident de Brosses sur l'Italie. On ferait de tout cela un » volume neuf, original, rassemblant mille anecdotes » singulières, spirituellement contées et dans la meil- » leure langue. Ce serait la préparation naturelle à une » lecture de *Gil Blas*, un avant-goût, dans le grand » siècle, de ce qui nous plaît et nous étonne dans les » saynètes et les nouvelles espagnoles de Mérimée [1]. »

C'est ce volume que j'ai tenté de faire.

[1] *Nouveaux Lundis*, t. II : *Une monarchie en décadence.*

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS OU CITÉS.

P. Anselme. — *Grands officiers de la couronne*. Paris, 1712. 3 vol. in-4°.

Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV, par M. Mignet. Paris, 1835-1844. 4 vol. in-4°.

Gaceta ordinaria de Madrid, 1679 *à* 1680.

Mémoires du duc de Villars. La Haye, 1737. 2 vol. in-12.

Vie du maréchal duc de Villars, par Anquetil. Paris, 1784. 4 vol. in-12.

Historiettes de Tallemant des Réaux, édition de M. Paulin Paris. Paris, 1857. 9 vol. in-8°.

Mémoires de Daniel de Cosnac, publiés par la Société de l'Histoire de France. Paris, 1852. 2 vol. grand in-8°.

Lettres de madame de Sévigné, recueillies et annotées par M. Monmerqué. Paris, Hachette, 1862-1867. 14 vol. grand in-8°.

Journal du marquis de Dangeau, édition de M. Feuillet de Conches. Paris, 1854. 19 vol. grand in-8°.

Mémoires du duc de Saint-Simon, édition de M. Chéruel. Paris, 1856-1858. 20 vol. in-8°.

Mémoires du comte de Bussy-Rabutin. Amsterdam, 1731. 2 vol. in-12.

Correspondance de Madame, mère du régent, traduction de M. Gustave Brunet. Paris, 1857. 2 vol. in-12.

Mémoires de la cour de France, par madame de la Fayette. Amsterdam, 1731. 1 vol. in-12.

Relation du voyage d'Espagne, par madame d'Aunoy. La Haye, 1692. 3 vol. in-12.

Mémoires de la cour d'Espagne, par madame d'Aunoy. Amsterdam, 1716. 2 vol. in-12.

Voyage d'Espagne, par Aarsens de Sommelsdyck ou Sommerdyck, suivi de *Une relation de l'Estat et gouvernement de cette monarchie* et de *Une relation particulière de Madrid*. Cologne (Hollande), 1666. 1 vol. in-12.

Apologie ou les véritables Mémoires de madame Marie Mancini, connestable de Colonna. Cologne (Hollande), 1679. 1 vol. in-12.

Chansons choisies de M. de Coulanges. Paris, 1754. 1 vol. in-8°.

La vita di don Giovanni di Austria, figlio naturale de Filippo IV, re di Spagna. In Colonia (Genève), 1686. 1 vol. petit in-12.

INTRODUCTION.

I.

Madame la marquise de Villars, dont on réimprime ces Lettres, appartenait à une maison ancienne dans le Berry. Son père, Bernardin Gigault, seigneur de Bellefonds, servit longtemps les messieurs de Guise; il s'attacha, la paix conclue, à Henri IV, qui, le prisant fort, le nomma gentilhomme de sa chambre, gouverneur de Valognes et des ville et château de Caen, et lui fit épouser (1607) une fille riche et de bon lieu, Jeanne Aux Épaules, dame de l'Isle-Marie, fille puînée de Robert, baron de Sainte-Marie du Mont et de Lievray, lieutenant général pour le Roi en Normandie.

De ce mariage :

Un fils, *Henri Robert,* qui fut le père du maréchal de Bellefonds, et six filles : *Laurence,* abbesse des Bénédictines dites de Bellefonds de Rouen; *Judith,* prieure des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, en religion la mère Agnès de Jésus-Maria; *Magdeleine,* mariée au baron de Saint-Pierre-Église; *Jeanne-Françoise,* alliée au marquis de Sébeville; *Marie,* qui épousa le marquis de Villars; enfin *Éléonor,* abbesse de Montivilliers.

Le Père Bouhours, dans sa *Vie de madame de Bellefonds* la bénédictine, renseigne curieusement sur cette nombreuse et intéressante famille; il suffit de mentionner ici que mesdemoiselles de Bellefonds furent élevées chrétiennement, qu'on eut attention à cultiver les dons naturels qui ne manquaient à aucune d'elles, et que toutes firent dans le monde ou dans le cloître le plus honorable personnage.

Marie de Bellefonds vint à Paris vers 1650. Les relations des siens la mirent dès l'entrée dans les meilleures compagnies. Elle y rencontra le marquis de Villars, gentilhomme de M. le duc de Nemours et fort en évidence par d'heureux combats singuliers non moins que par sa bonne mine. Mademoiselle de Bellefonds, de son côté, était jolie et la plus gracieuse personne qui fût. Les deux jeunes gens (ils avaient à peu près le même âge, et, à cette époque, de vingt-six à vingt-sept ans) ne se virent pas impunément. Saint-Simon parle de leurs amours à propos du nom d'Orondate, donné toujours depuis à M. de Villars et qui ne lui déplaisait pas : « La comtesse de Fiesque, » raconte-t-il, « si » intime de Mademoiselle, avoit amené de Normandie » avec elle mademoiselle d'Outrelaise et la logeoit chez » elle. C'étoit une fille de beaucoup d'esprit, qui se fit » beaucoup d'amis qui l'appelèrent la Divine, nom » qu'elle communiqua depuis à madame de Frontenac, » avec qui elle alla demeurer depuis à l'Arsenal.... On » ne les appeloit que les Divines. Pour en revenir donc » à l'Orondat, madame de Choisy, autre personne du » grand monde, alla voir la comtesse de Fiesque et y

» trouva grande compagnie. L'envie de pisser la prit;
» elle dit qu'elle alloit monter en haut chez la *Divine,*
» qui étoit mademoiselle d'Outrelaise. Elle monte brus-
» quement, y trouve mademoiselle de Bellefonds, tante
» paternelle du maréchal, jeune et extrêmement jolie,
» et voit un homme qui se sauve et qu'elle ne put con-
» noître. La figure de cet homme parfaitement bien la
» frappa tant, que de retour à la compagnie et contant
» son aventure, elle dit que ce ne pouvoit être qu'Oron-
» dat. La plupart de la compagnie savoit que Villars
» étoit en haut, où il étoit allé voir mademoiselle de Bel-
» lefonds[1], dont il étoit fort amoureux, qui n'avoit rien
» et qu'il épousa fort peu après. Ils rirent fort de l'aven-
» ture et de l'Orondat. Maintenant qu'on s'est heureu-
» sement défait de la lecture des romans, il faut dire
» qu'Orondat est un personnage de *Cyrus,* célèbre par
» sa taille et sa bonne mine, qui charmoit toutes les
» héroïnes de ce roman, alors fort à la mode[2]. »

Ils se marièrent en véritables héros de roman, n'ayant de biens ni l'un ni l'autre; leur contrat est du 24 janvier 1651.

L'année suivante, M. le duc de Nemours marqua l'estime singulière qu'il faisait de M. de Villars, le prenant pour second dans son combat contre M. le duc de Beaufort. M. de Nemours fut tué; M. de Villars tua le gentilhomme qui lui était opposé, M. d'Héricourt, lieu-

[1] On pourrait déduire de ce passage que mademoiselle de Bellefonds logeait chez mademoiselle d'Outrelaise, ou plutôt chez madame de Fiesque; en tout cas, elle était très-avant dans leur familiarité.

[2] *Mémoires de Saint-Simon,* t. II, p. 104.

tenant des gardes de M. de Beaufort. L'éclat de ce duel lui fit juger prudent de s'éloigner de Paris; il se retira avec sa femme [1] auprès de Pierre de Villars, son oncle, archevêque de Vienne, et n'y attendit pas longtemps l'occasion de rajuster ses affaires, fort en désordre depuis la mort de M. de Nemours.

M. le prince de Conti, réconcilié avec la cour et allant à Paris épouser une des nièces du cardinal Mazarin, ou, ainsi qu'il disait, « le cardinal lui-même », passa à Vienne et s'y reposa deux jours. M. de Villars lui vint rendre ses devoirs. « Il étoit bien fait », relate en ses curieux Mémoires Daniel de Cosnac, alors premier maître de la chambre du prince, « et avoit beau- » coup de mérite; mais ce qui charma davantage M. le » prince de Conti, ce fut la réputation que Villars avoit » acquise dans le combat qu'il fit servant M. de Nemours, » lorsqu'il fut tué par M. de Beaufort, son beau-frère. Il » s'imagina que prenant Villars auprès de lui, cela lui » donneroit dans le monde une réputation de bravoure » dont pour lors il étoit plus entêté que de toute autre » chose [2]; de sorte que Villars fit sa cour bien mieux » qu'il ne l'avoit espéré. Ce prince lui fit de très-grandes » avances d'amitié, et, dès qu'il fut retiré, il me dit de

[1] En 1653, on trouve madame de Villars à Moulins, où, les premiers jours de mai, elle accoucha de Louis-Hector, le futur maréchal; elle avait sans doute été attirée dans cette ville par sa cousine germaine Susanne de Longaunay, comtesse de Saint-Géran, dont le mari, qui avait la charge de gouverneur du Bourbonnais, présenta le nouveau-né au baptême.

[2] « Ce petit bossu (le prince de Conti), dit Tallemant, qui fait le » vaillant et qui ne l'est pas. » (T. V, p. 297, à la note.)

» lui mille choses avantageuses, me témoignant qu'il
» eût souhaité de l'attacher à son service et de lui don-
» ner la charge de premier gentilhomme de sa cham-
» bre. Voyant qu'à tout cela je ne répondois rien, il me
» dit qu'il avoit une antipathie naturelle contre M. le
» duc d'York, qui avoit acquis en France beaucoup de
» réputation [1], qu'il étoit résolu de se battre contre lui,
» et que Villars lui paroissoit plus propre à le servir,
» dans cette occasion, que pas un de ses domestiques.
» Cette pensée me fit de la peine; je ne pouvois pas
» avoir la basse complaisance d'approuver un dessein
» extravagant. Le duc d'York n'avoit jamais eu aucun
» démêlé avec lui; ce n'étoit qu'une jalousie de bra-
» voure très-bizarre, et quoique je crusse bien que cette
» fantaisie passeroit aussi aisément qu'elle étoit venue,
» je prévoyois que, auparavant qu'elle s'évanouît,
» elle seroit capable d'établir Villars auprès de ce
» prince [2]. »

L'abbé de Cosnac, qui visait à un évêché, ou tout au moins à une abbaye, et attendait encore l'un et l'autre de la bonne volonté de son maître, faisait autour de lui jalouse garde, le sachant l'homme de l'impression présente, de peu de parole et fort porté à la nouveauté. Il chercha donc, sans perdre un instant, à ruiner une faveur si prompte et, à peine née, déjà menaçante pour la sienne; mais M. de Conti coupa court aux représentations, déclarant que Villars lui plaisait, argument sans réplique dans la bouche des

[1] Il servait alors dans l'armée de M. de Turenne.
[2] *Mémoires de Daniel de Cosnac*, t. I, p. 140-1.

princes et des femmes. « Tout ce que je pus obtenir », continue tristement l'abbé, « fut que M. le prince de » Conti attendît quelques jours pour mieux connoître » Villars ; mais dès le lendemain, en le revoyant, il lui » fit de nouveau tant d'avances que Villars ne douta » point qu'il ne trouvât auprès de lui tout l'établisse- » ment qu'il vouloit et que l'état de ses affaires lui » faisoit souhaiter avec passion. Son père vivoit » et n'avoit qu'un bien très-médiocre ; lui-même il » s'étoit retiré dans sa province assez mal à la cour, » parce qu'ayant fait l'appel de M. de Beaufort de la » part de M. de Nemours, toute la maison de Ven- » dôme, alliée déjà à M. le cardinal, lui étoit peu » favorable[1]. »

Un hasard précipita le dénoûment. M. de Conti, en quittant Vienne, se rendit à Lyon (31 décembre 1653) et s'arrêta plusieurs jours dans cette ville ; il y trouva, venu au-devant de lui, l'abbé de Roquette[2], son domestique depuis cinq ou six ans, et grand vicaire de ses abbayes, et témoigna le voir avec plaisir. Cosnac s'émut de cet accueil : « Comme il (Roquette) avoit eu » beaucoup de crédit sur son esprit, » dit-il, « et qu'il » étoit de ma profession, j'eus un peu plus de jalousie » contre ce nouveau rival que contre Villars, dont » l'ambition n'alloit pas le même chemin que la mienne. » Je fus donc alarmé de la bonne réception que lui fit » M. le prince de Conti et que ma jalousie me fit en- » core paroître meilleure qu'elle n'étoit. Dans cette

[1] *Mémoires de D. de Cosnac*, t. I, p. 142.
[2] Plus tard évêque d'Autun.

» situation, bien loin de songer à nuire à Villars, je » crus que je devrois m'en faire un ami pour me servir » de rempart contre un rival qui me paroissoit redou- » table[1]. »

M. de Villars avait suivi le prince; il fut agréablement surpris des ouvertures que l'abbé de Cosnac lui fit faire le soir même, et dans un entretien qui eut lieu le lendemain de bonne heure et, pour plus de sûreté, en plein air, il reçut avec force protestations de reconnaissance présente et future les offres de service de l'abbé.

« Toute cette liaison, » continue celui-ci, « fut faite » avant que M. le prince de Conti fût éveillé; je m'en » allai ensuite à son lever. » Il s'était trop pressé; on ne songeait nullement à l'abbé de Roquette; Cosnac, mis au large de ce côté, aurait bien voulu alors noyer son *ami* du matin, mais le prince parla de M. de Villars en termes tels qu'il n'y avait pas moyen d'y contredire plus longtemps : « Toute la grâce que je lui » demandois, » ajoute l'abbé prenant condamnation, « c'étoit de me donner la permission de lui dire de sa » part cette nouvelle, étant bien juste qu'en perdant » ma charge[2], je pusse du moins gagner un ami. M. le » prince de Conti trouva bon que je m'en fisse même » un mérite auprès de M. de Villars, ce que je fis le » lendemain avec des circonstances qui lui persuadè-

1 *Mémoires de D. de Cosnac*, t. I, p. 143.

2 « Il étoit contraire à tous les usages que le prince de Conti renon- » çant à l'état ecclésiastique et se mariant, conservât près de lui un » premier gentilhomme de la chambre qui n'étoit pas laïque. » (*Mémoires de D. de Cosnac*, t. I, note de la page 146.)

» rent que j'avois plus de part au bon succès de ses » affaires que je n'en avois en effet. Je lui dis qu'au » lever du prince il n'avoit qu'à le remercier, afin que » lui-même lui en donnât parole. Il le fit et en sortit » fort satisfait. »

M. de Conti arriva à Paris le 16 février 1654, et, le 22, épousa Anne-Marie Martinozzi. Le jour du mariage, l'abbé de Cosnac donna pour la dernière fois la chemise à M. le prince de Conti, « non sans quelques » larmes, » et remit sa charge à M. de Villars.

La vision d'un combat avec M. le duc d'York s'était dissipée, mais M. de Villars — l'abbé avait deviné juste — n'en resta pas moins établi auprès du prince, et bientôt le fut très-solidement. M. de Conti avait reçu du cardinal, *son oncle,* comme chaîne du marché matrimonial, le commandement de l'armée de Catalogne. Il emmena M. de Villars, qui ne manqua point à cette meilleure chance offerte à sa valeur [1], et se distingua fort au conseil et à l'action. Le prince goûtant chaque jour davantage sa personne et ses services, lui fit donner tout d'abord un régiment de cavalerie, en 1655 (ou 1656) le gouvernement de Damvilliers [2], et en 1657 (25 avril) la charge de lieutenant général. M. de

[1] Le 5 juillet on prit Villefranche : « Une chose singulière qui ne » s'est guère vue qu'à ce siége, dit Bussy-Rabutin, c'est qu'ayant duré » quatre jours, je ne sortis point de garde; je dormois et mangeois à la » tête du travail. Il est vrai qu'outre les officiers du régiment de Champagne, qui étoient fort intelligents, Villars, premier gentilhomme de » la chambre du prince de Conti, me soulageoit beaucoup. » (*Mémoires,* t. I, p. 410.)

[2] ... « Je fus chargé, » relate l'abbé de Cosnac, « de demander à M. le » cardinal que M. le prince de Conti pût ôter le gouvernement de

Villars prit part en cette qualité et l'année même à la campagne d'Italie, que termina un échec[1]. M. de Conti ne rechercha plus depuis le commandement des armées et tourna décidément à la haute piété. Mais « il » eut dans sa nouvelle conduite, » dit M. Sainte-Beuve, « des excès dont les autres se ressentirent. Il était tou» jours l'homme des extrêmes. Depuis qu'il était con» verti, il voulait tout bien faire et que les autres l'imi» tassent. Il faisait violence encore dans l'autre sens; » il pratiquait le *coge intrare*. Son zèle effrayait bien » des gens à l'entour[2]. » Nommé gouverneur du Languedoc en 1660, il mourut en 1666. M. de Villars lui resta-t-il attaché pendant toute cette période? J'avoue l'ignorer. Il est plus probable qu'il quitta, lorsqu'il le put faire décemment, un prince si occupé du salut d'autrui, et s'en revint à la cour, où, à cette époque, la dévotion n'incommodait pas. En tout cas, à l'ouverture de la campagne de Flandre de 1667, Louis XIV, qui débutait à la guerre et voulait auprès de sa personne des officiers d'expérience, ayant exclusivement pris des lieutenants généraux pour ses aides de camp, M. de Villars eut l'honneur d'être au nombre de ceux-ci. Son air de héros soutenu de sa bravoure si publique

» Damvilliers à M. le marquis de Sillery pour y mettre à sa place le » marquis de Villars... Le cardinal le trouva bon; mais il me dit qu'il » falloit ménager cette affaire sans éclat, et voulut se charger de la né» gociation. » (*Mémoires de D. de Cosnac*, t. I, p. 1193-94). M. de Villars perdit ce gouvernement à la paix des Pyrénées. Damvilliers avait été donné comme place de sûreté à M. le prince de Conti, à la paix de 1649.

[1] La levée du siége d'Alexandrie de la Paille, le 18 août 1657.

[2] *Port-Royal*, 2e édit., t. IV, p. 431.

plaisait au Roi [1], qui, appréciant à l'usage son mérite et ses qualités militaires, le destinait, paraît-il, à remplacer M. de Schomberg en Portugal. C'eût été le grand vol, comme on disait alors ; il fut arrêté net. Les différends de tout temps entre M. de Bellefonds et M. de Louvois devenus hostilité ouverte, ricochèrent jusqu'à M. de Villars, qui paya pour son neveu. Il obtint toutefois l'hiver suivant, à la conquête, le gouvernement de Besançon, mais dut le rendre presque aussitôt, à la suite d'un conflit avec M. le marquis de Gadagne, gouverneur de Dôle, auquel le ministre donna raison. La même inimitié lui enleva peu après le gouvernement de Douai, dont il venait d'être pourvu. Ainsi traversé, et se sentant d'autant plus exposé aux coups de M. de Louvois que celui-ci soulageait sur lui sa haine impuissante contre M. de Bellefonds, couvert par le Roi, M. de Villars ne s'opiniâtra point et eut la sagesse, malgré son inclination, de renoncer à la carrière des armes. Il était pauvre, et demanda à être employé dans la diplomatie. M. de Lionne, qui l'estimait et l'aimait, lui en ouvrit l'entrée, et le désigna au choix de Louis XIV pour aller avec caractère d'ambassadeur extraordinaire annoncer à la régente d'Espagne [2] la naissance du duc d'Anjou [3]. « En même temps, » dit

[1] *Mémoires du duc Villars*, t. I, p. 3-4. « Cette taille avantageuse, » dit de son côté Anquetil, lui donnoit un port de héros qui frappoit » toujours Louis XIV, si distingué lui-même par sa bonne mine. » (*Vie du maréchal de Villars*, t. I, p. 3, à la note.)

[2] Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III, seconde femme de Philippe IV et régente pour son fils Charles II.

[3] Second fils de Louis XIV; il mourut le 10 juillet 1671.

M. Mignet[1], « qu'il devait s'acquitter de cette mission » de famille, le marquis de Villars était chargé d'une » autre mission. Des instructions très-habiles[2] lui » prescrivaient de rétablir la confiance détruite entre » la cour de Madrid et celle de Saint-Germain. »

La peur donne parfois la clairvoyance, et l'Espagne, « qui craignoit la France comme la perdrix le faucon[3] », commençait à comprendre que, tant qu'il lui resterait dans la Flandre un pouce de terrain, elle aurait affaire à l'ambition de Louis XIV. La paix d'Aix-la-Chapelle, signée depuis trois mois à peine et solennellement jurée, ne lui avait enlevé à cet égard aucune de ses appréhensions, et M. de Villars, arrivé à Madrid vers la mi-septembre, écrivait le 26 à M. de Lionne « qu'il » avoit été reçu avec toutes les honnêtetés imaginables, » mais qu'il avoit eu besoin d'expliquer les intentions » de Sa Majesté sur la durée de la paix, dont on n'étoit » pas bien persuadé. »

Il importait cependant au dessein que le Roi formait dès cette époque contre la Hollande, de calmer les défiances des Espagnols et de leur inspirer sur la sincérité de son désir de maintenir la paix une sécurité qui lui laissât, le moment venu, sa pleine liberté d'action. M. de Villars, qui, sa mission extraordinaire terminée, avait été accrédité comme ambassadeur ordinaire, ne

[1] *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, par M. Mignet, t. III, p. 384.

[2] Sous la date du 18 août 1668. — M. Mignet en cite les principaux passages. (*Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. III, p. 384 et suiv.)

[3] Mandait quelques années avant à M. de Lionne l'archevêque d'Embrun, ambassadeur à Madrid.

ménagea donc ni les assurances pacifiques ni les démonstrations amicales ; il les put appuyer de bons procédés effectifs, dont une violente crise intérieure que ce gouvernement eut à traverser lui fournit à souhait la naturelle occasion. Dans ce pressant péril où l'autorité de la Régente pensa sombrer, il apporta à la soutenir une décision, une chaleur, une initiative qui servirent fort les intérêts du Roi son maître, et lui valurent personnellement la confiance reconnaissante de cette princesse et de ses ministres et la considération générale. M. de Villars quitta Madrid en 1670 ; il y fut relevé par M. Bonsi, archevêque de Toulouse.

Revenons à madame de Villars.

Elle n'était point, de son côté, restée oisive. A son arrivée à Paris, comme il a été dit, toutes les bonnes compagnies lui avaient été ouvertes. Son esprit qui était du plus fin, un charme qu'elle avait et dont personne ne se pouvait sauver, l'y installèrent tout à fait, et, avec elle, son mari. Celui-ci, on ne l'ignore pas, avait peu de naissance. L'alliance des Bellefonds, famille d'ancienne noblesse ayant rang à la cour, le secourut précisément à l'endroit faible et le mit de plain-pied et définitivement d'un monde au-dessus de lui, et dont sa belle figure, son adresse aux armes, la faveur de M. de Nemours, celle de M. de Conti lui avaient autrefois fait en quelque sorte forcer l'entrée. Il n'y fut du reste déplacé en aucun temps, et, « quelque fortune qu'il ait faite depuis, » dit Saint-Simon, « il ne s'est jamais méconnu ».

Au point où l'on est parvenu, *nos gens sont enfin dans*

la plaine, et la route désormais sera devant eux droite, unie et sûre. Nous les trouvons à Paris en relations habituelles avec toutes les personnes d'esprit et prinpales de l'époque, particulièrement assidus à l'Arsenal, où habitaient *les Divines,* chez madame d'Uxelles, du cercle intime de madame de la Fayette, de madame de Sévigné, de madame de Coulanges, etc., dès lors les *bonnes amies* de madame de Villars, et qui jusqu'au bout le demeureront. La liaison avec l'illustre marquise est trop glorieuse à madame de Villars pour que les preuves n'en soient point ici soigneusement rassemblées. Elle commença probablement dans le salon de madame d'Uxelles[1] et promptement se fit étroite, madame de Villars s'étant tout de suite déclarée passionnée admiratrice de mademoiselle de Sévigné. Aussi, lorsque cette belle personne, devenue madame de Grignan, s'en alla régner sur la Provence, c'est chez madame de Villars que, le surlendemain de la séparation, la mère désolée accourt épancher sa douleur et ses larmes. « Je fus samedi, » écrit madame de Sévigné à sa fille, « tout le jour chez madame de Villars à parler » de vous et à pleurer ; elle entre bien dans mes senti» ments. » — « Je vois madame de Villars, je m'y » plais, parce qu'elle entre bien dans mes sentiments. » — .... « Madame de Villars vous aime tendrement, » elle vous écrira. » — .... « Je reviens de chez ma-

[1] Le nom de madame de Villars se rencontre pour la première fois sous la plume de madame de Sévigné dans sa lettre du 26 juillet 1668 adressée à M. de Bussy; mais les rapports entre elles devaient être fort antérieurs à cette date.

» dame de Villars, elle vous adore... » — « Madame » de Villars est folle de vous ; elle se mit l'autre jour » sur votre chapitre ; il y avoit plaisir à l'entendre[1]. »

Un voyage aux Rochers n'interrompt point ces effusions :

« Madame de Villars m'écrit assez souvent et me » parle toujours de vous ; elle est tendre, elle sait bien » aimer ; elle comprend les sentiments que j'ai pour » vous ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me » prie de vous faire mille douceurs de sa part ; sa lettre » est pleine d'estime et de tendresse ; répondez-y par » une petite demi-feuille que je lui puisse envoyer[2]. »

Et, miracle ! madame de Grignan s'exécute par le retour même de l'ordinaire ; le précieux billet est un peu froid, simplement poli ; madame de Sévigné s'en plaint doucement : « Votre lettre à madame de Villars » est très-bonne ; il faudroit être sourde pour ne pas » vous entendre. Elle ne paroît pourtant pas d'un style » si vif que d'autres que j'ai vues de vous ; mais elle » en sera très-contente, et personne n'écrit mieux que » vous[3]. »

L'hiver suivant, un grand pas est fait ; madame de Sévigné ouvre le tabernacle à l'heureuse Villars. « Vous » avez des pensées et des tirades incomparables, » mande-t-elle à sa fille ; « il ne manque rien à votre style. » D'Hacqueville et moi nous étions ravis de lire cer- » tains endroits brillants... Quelquefois j'en donne

[1] Lettres des 9, 18, 25 février, 23 mars et 15 avril 1671.

[2] Lettre du 15 juillet 1671.

[3] Lettre du 9 août 1671.

» aussi une petite part à madame de Villars; mais elle » s'attache aux tendresses, et les larmes lui en viennent » fort bien aux yeux. » (22 janvier 1672.) Voilà, si je ne me trompe, des larmes qui sentent bien son courtisan! Elle reprend le 23 mars : « Madame de Villars, » M. Chapelain et quelques autres encore, sont ravis de » votre lettre sur l'ingratitude. » Et comme madame de Grignan désapprouvait ces confidences : « Il ne faut » pas que vous croyiez que je sois ridicule; je sais à qui » je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres; » je connois mes gens. »

Le 30, elle écrit encore :

« Il faut aussi que je vous avoue que j'ai supprimé » méchamment les compliments de madame de Villars; » je vous ai parlé d'elle dans mes lettres et me suis » bien gardée de vous dire tout ce qu'elle m'a dit. Ne » soyez pas fâchée contre elle; elle vous aime et vous » admire; je la vois assez souvent; elle aime à parler » de vous et à lire des morceaux de vos lettres; cela » me donne pour elle un attachement très-naturel. »

Madame de Villars est enfin favorite avouée :

« Elle (madame de la Troche) n'a point encore vu » de vos lettres; il faut bien des choses pour en être » digne à mon égard. Madame de Villars est ma favo» rite là-dessus; si j'étois reine de France ou d'Espa» gne, je croirois qu'elle me veut faire sa cour, mais ne » l'étant pas, je vois que c'est de l'amitié pour vous et » pour moi [1]. »

De l'amitié pour madame de Sévigné, assurément,

[1] Lettre du 15 avril 1672.

et vive et sincère; mais ne doit-on pas soupçonner de complaisance pour la mère cette ferveur au culte de la fille? N'y regardons pas de trop près; aucun des amis de madame de Sévigné ne serait là-dessus entièrement sans reproche, et l'agrément de son intimité charmante et déjà illustre valait bien un effort de flatterie. Madame de Villars s'y épargna moins que personne et ne s'y démentit jamais. De là pour elle l'honneur — j'allais dire la récompense — de mentions fréquentes dans les lettres de madame de Sévigné à la commune idole. Mais tout ne se réduit pas à ces tendresses; il s'y mêle sur M. et madame de Villars des renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Grâce à la lettre du 27 avril 1671, nous apprenons que déjà à cette date le renvoi du marquis en Espagne était décidé : « M. et » madame de Villars et la petite Saint-Géran sortent » d'ici et vous font mille et mille amitiés. Ils veulent la » copie de votre portrait qui est sur ma cheminée pour » la porter en Espagne. »

Il ne se rendit cependant à son poste que plusieurs mois après. L'archevêque de Toulouse, auquel il succédait à son tour, avait quitté Madrid le 1er juin (1671), laissant la gérance de l'ambassade à un chargé d'affaires [1]. M. de Villars arriva dans cette ville le 25 novembre; sa présence y était bien nécessaire. L'Espagne, par son attitude favorable à la Hollande, contrariait et menaçait de compromettre le système d'isolement poursuivi de longue main et jusque-là si heureusement

[1] M. Dupré, secrétaire du marquis de Villars et envoyé par lui en avant.

par Louis XIV contre cette république, qu'il voulait accabler. Il fallait donc par tous les moyens empêcher les Espagnols de se lier aux États-Généraux, les persuader au contraire d'une alliance étroite avec la France et l'Angleterre, ou, au pis-aller, les retenir dans la neutralité, par la crainte adroitement exploitée de perdre ce qu'ils possédaient encore aux Pays-Bas. La capacité et la prudence que M. de Villars avait montrées à sa précédente mission, les souvenirs agréables laissés par lui à cette cour et qu'il retrouva intacts, le mettaient plus qu'aucun autre en posture de faire prévaloir cette politique. Mais ses démarches, appuyées de celles du comte de Sunderland, ambassadeur d'Angleterre, envoyé précisément pour agir de concert avec lui, échouèrent à vaincre les défiances de ce gouvernement, qui en outre, et avec grand sens, estimait sa réputation et son intérêt engagés à ne point abandonner les Provinces-Unies. L'ambassadeur de France, dans la prévision de cet échec, usant d'industrie, avait habilement entretenu les irrésolutions et amusé la lenteur traditionnelle des ministres espagnols pour allonger, s'il était possible, jusqu'au temps prémédité; et lorsque la résolution de venir en aide aux Hollandais fut irrévocablement prise par le cabinet de Madrid, il parvint à en atténuer la portée, faisant limiter cette assistance à un secours seulement auxiliaire qui était, à la rigueur, permis par le traité des Pyrénées et n'impliquait pas une rupture avec la France. Il écrivait en même temps à Louis XIV : « Je suis persuadé que » l'Espagne n'enverra pas un homme de secours en

» Hollande. On juge bien ici que Votre Majesté, de
» quelque manière que ce soit, tiendra un corps si con-
» sidérable en Flandre qu'il ne leur sera pas permis
» de songer aux intérêts d'autrui, et que par là ils seront
» disculpés envers tous [1]. » La campagne coup de foudre de 1672 put ainsi avoir lieu. On approuva fort à Saint-Germain la conduite de M. de Villars, et la satisfaction royale se manifesta par une de ces attentions délicatement flatteuses comme Louis XIV savait si bien les avoir. Charles II ayant été à l'extrémité, de la petite vérole, le Roi l'envoya complimenter sur sa convalescence et chargea le fils même de l'ambassadeur de cette commission. Le jeune Louis-Hector avait à peine vingt ans ; il venait de faire ses premières armes en Hollande, et son intrépidité au passage du Rhin lui avait mérité une cornette de chevau-légers. Il fut très-accueilli à Madrid, beaucoup à cause de lui, plus encore à cause de son père, y resta jusqu'au printemps de 1673, et reçut en partant un présent magnifique du Roi Catholique.

Madame de Villars n'avait point accompagné son mari ; elle l'aimait comme au premier jour, le plus tendrement du monde, et se résignait mal volontiers aux séparations. Quelque temps elle espéra l'aller rejoindre, et même, paraît-il, s'y prépara sérieusement. Ses amis tenaient l'entreprise pour folle : « Elle partira à Pâques, malgré la guerre, » écrit madame de Sévigné ; « elle en sera quitte pour revenir si les Espa-

[1] Lettre du marquis de Villars à Louis XIV, du 15 février 1672, citée par M. Mignet, *Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. III, p. 684.

» gnols font les méchants. Comme ils ont beaucoup » d'argent, ces Villars, aller et venir et faire un grand » équipage n'est pas une chose qui mérite leur attention [1]. »

A deux semaines de là, de ce même ton ironique, elle dément la nouvelle :

« Elle (madame de Villars) ne partira point de sitôt, » par une petite raison que vous devinerez quand je » vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du » Roi, son maître, et que ses assignations sont retardées [2]. »

Finalement le départ n'eut pas lieu ; la gravité des événements, non moins que le défaut d'argent, obligèrent à y renoncer. Malgré de grandes politesses personnelles, l'ambassadeur du Roi Très-Chrétien vivait à Madrid au jour la journée, pour ainsi parler ; une rupture complète était inévitable, imminente. « Tout l'or» gueil espagnol, » dit M. Mignet, « avait reparu à mesure » que les projets de Louis XIV avaient rencontré des » obstacles dans les inondations de la Hollande et dans » les résolutions belliqueuses de l'électeur de Brande» bourg et de l'empereur Léopold. Les sentiments » hostiles contre les Français éclataient par des meur» tres, et M. de Villars faisait connaître ainsi la situa» tion de Madrid : Nous sommes ici dans une guerre » perpétuelle, écrivait-il au marquis de Pomponne » le 17 août 1672 ; la haine que les Espagnols ont » pour les Français et les Portugais les oblige d'en-

[1] Lettre du 30 mars 1672.
[2] Lettre du 15 avril 1672.

» treprendre souvent contre nos domestiques; nous » sommes voisins avec les Portugais et nos maisons en » bonne intelligence. Les Espagnols m'ont assassiné » quelques valets. J'ai ordonné à mes gens de vivre » paisiblement et de bien se défendre; j'ai la con- » science plus tendre que ces Portugais. L'ambassadeur » a trente laquais, les meilleurs soldats qu'il ait pu » trouver à Lisbonne, armés de toutes sortes d'armes, » et quand les Espagnols ont tué ou fait quelque in- » sulte à sa famille, il envoie en parti douze ou quinze » valets avec ordre de tuer cinq ou six Espagnols, sui- » vant l'injure qu'on lui a faite; cela est obéi sans y » manquer, et ces ordres se donnent très-fréquemment. » Quelquefois même, pour me témoigner leur bonne » volonté, si mes gens ont eu quelque rencontre avec » des inconnus, ils font la même chose et me rendent » compte ou à mes gens qu'ils ont tué deux ou quatre » Espagnols pour l'amour de moi. Ainsi, bien que l'on » pût éviter ce désordre, de mon côté j'y contribue; » mais il est aussi familier d'assassiner ici que de se » désaltérer lorsqu'on a soif, et il n'y a jamais de châ- » timent[1]. »

Madame de Villars resta donc à Paris, et l'année suivante, pendant les quatre mois que madame de Sévigné passa en Provence, elle entretint avec elle un commerce épistolaire très-suivi. La guerre continuait; toutes deux avaient leurs fils à l'armée, et la communauté de craintes établissait entre les deux mères un nouveau lien et plus irrésistiblement les attirait l'une

[1] *Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. IV, p. 168-69.

vers l'autre. Cette correspondance n'est point parvenue jusqu'à nous, sauf une lettre de madame de Villars datée du 25 août 1673, et que madame de Sévigné reçut à Grignan[1]. J'en extrais ce passage, qui trouve ici son à-propos : « J'ai reçu des lettres de Madrid du » 9e de ce mois, où, malgré la haine que l'on a pour » notre nation, l'on y conserve beaucoup d'amitié et » de considération pour M. de Villars. On lui a donné, » au lieu du marquis de las Fuentes, qui est mort et » qui étoit le ministre[2] avec lequel il traitoit les af» faires, le duc d'Albuquerque. Il s'ennuie autant qu'un » honnête homme se peut ennuyer, surtout depuis » toutes les incertitudes de paix et de guerre. »

Les incertitudes ne devaient plus être longues. Le 30 août, une coalition fut conclue à la Haye entre les États-Généraux, l'Empereur, le roi d'Espagne et le duc de Lorraine. La régence avait été entraînée à cet acte si décisif; secrètement elle se flattait de pouvoir se soustraire à ses conséquences. La guerre l'effrayait, se sentant hors d'état de la pouvoir soutenir[3]. Elle y fut

[1] Cette lettre, publiée pour la première fois en 1827 par M. Monmerqué (*Lettres inédites de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, Paris, 1827, un vol. in-8o), a été depuis insérée dans toutes les éditions qui se sont succédé des *Lettres de madame de Sévigné.* Sa reproduction dans le présent volume m'a dès lors semblé superflue.

[2] Le marquis de la Fuente (et non *las Fuentes*), commissaire de M. de Villars : il faut entendre par là, selon une coutume de la cour de Madrid, un conseiller d'État délégué auprès de chaque ambassadeur étranger et intermédiaire obligé entre lui et le premier ministre pour toutes les affaires. Conseiller d'État en Espagne équivalait à ministre d'État en France.

[3] Il n'y avait dans toute l'Espagne que trois mille hommes de pied

engagée malgré elle par son gouverneur aux Pays-Bas, le comte de Monterey, qui, ne consultant que son ardeur juvénile, commença les hostilités et fit des courses sur le territoire français. A cette attaque, qui laissait à l'ennemi le rôle d'agresseur, Louis XIV, ainsi poussé à bout et au fond peu fâché de l'être, répondit le 19 octobre par une déclaration de guerre. Il fit remettre en même temps ses passe-ports au comte de Molina, ambassadeur du Roi Catholique en France, et enjoignit à M. de Villars de quitter l'Espagne. Ce dernier prit son audience de congé le 22 novembre[1] et arriva à Paris dans les premiers jours de janvier (1674). Le 12, il eut l'honneur de voir le Roi à Saint-Germain et en fut, relate la *Gazette*, *accueilli très-favorablement.*

Son retour avait été marqué par une sotte aventure. Au passage de la Bidassoa, ses gens furent attaqués par ceux du comte de Molina. « Ce fut, » écrit madame de Sévigné, « un assez ridicule combat; les maîtres » s'exposèrent, on tiroit de tous côtés; il y a eu quel» ques valets de tués.... *On n'a point fait de compli-*

et quinze cents chevaux, y compris le régiment des gardes, écrivait, le 22 novembre 1673, M. de Villars à M. de Pomponne.

[1] « M. de Villars signifia aussitôt au cabinet espagnol et à la Reine » Catholique l'ordre qu'il avait de se retirer après avoir assisté, comme » ambassadeur, à l'anniversaire de la naissance du roi d'Espagne. Il » demanda le 8 novembre son audience de congé, qui lui fut donnée » le 22. Il fut traité, écrivit-il, avec *toutes sortes d'honnêtetés;* il partit » de Madrid le 7 décembre, accompagné de don Francesco d'Ayala, » qui l'escorta jusqu'à Bayonne, où il arriva le 22 décembre. Le jour » où le marquis de Villars mit le pied sur le territoire de France, le » comte de Molina, qui avait été retenu à la frontière pour servir » d'otage à la sûreté de l'ambassadeur de Louis XIV, passa sur le » territoire d'Espagne. » (*Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. IV, p. 218.)

» *ment à madame de Villars; elle a son mari, elle est* » *contente*[1]. »

J'ai à dessein souligné cette phrase; en quelques mots elle fait si bien voir l'étendue de ce sentiment passionné de madame de Villars pour son mari! Souvent on la plaisantait à ce sujet, et madame de Sévigné n'y était probablement pas des dernières; cette fois, elle ne songe point au badinage; elle souffrait trop elle-même des maux de l'absence pour ne pas comprendre, ressentir en quelque sorte toute la joie de cette réunion. Brièvement, brusquement, ayant hâte, elle annonce le fait. Ne semble-t-il pas que, s'y arrêtant, elle craindrait d'éclater en sanglots?

La guerre, devenue générale, retint M. de Villars en France un peu plus de deux ans. Ses affaires ne s'en trouvèrent point mal. Il se montra assidu à la cour, ce qui alors comme toujours valait tous les services, et vivant à Paris dans les mêmes sociétés que M. de Pomponne[2], il arriva par ces voies intimes à sa familiarité, et retrouva en lui le protecteur et l'ami que la mort de M. de Lionne lui avait enlevé. Madame de Villars lui avait du reste épargné la moitié du chemin; elle était fort liée avec madame de Pomponne, et plus étroitement avec sa sœur, madame de Vins, qu'on appelait le *petit ministre,* pour l'empire que, dès jeune fille, elle avait pris sur son beau-frère : « Femme charmante, » dira Saint-Simon, « par son esprit, par ses grâces, par » sa beauté, par sa vertu... » — « Fort bonne à ses amis

[1] Lettre du 25 janvier 1674.

[2] Successeur de M. de Lionne, mort le 1er septembre 1671.

» et fort sensible à leurs intérêts, » avait dit madame de Sévigné, qui parlait en connaissance de cause[1]. Ce bon vouloir s'exerça fructueusement lorsque M. de Villars, auquel son peu de bien ne permettait pas un loisir de durée, rechercha un emploi actif. « On me » mande, » écrit madame de Sévigné, alors aux Rochers, « que M. de Villars s'en va ambassadeur en Savoie; » j'aurois cru qu'il y auroit eu à cela de l'*évêque meu-* » *nier,* sans que d'Hacqueville me parle de douze mille » écus de pension; cette augmentation est considé- » rable[2]. »

L'ambassade de Savoie était, à la vérité, de moindre importance que celle d'Espagne, mais les avantages pécuniaires faits au nouveau titulaire compensaient, et pour lui de la façon la plus intéressante, l'infériorité hiérarchique du poste. M. de Villars accepta, et la suite démontra qu'en ne s'arrêtant pas à une puérile question d'amour-propre il avait agi avec prévoyance. Il partit le 2 mai 1676 : « J'allai hier à Vincennes » avec les Villars, » dit madame de Sévigné à la date du 1er mai; « Son Excellence part demain pour la Savoie » et m'a priée de vous baiser la main gauche de sa » part. »

Madame de Villars resta quelques mois encore à Paris, toujours parlant de son départ, toujours le retardant; si bien que ses amis s'imaginèrent qu'il en

[1] C'est sans doute pendant ce séjour à Paris de M. de Villars que madame de Coulanges le raccommoda avec M. de Louvois, dont elle était la cousine germaine. Ce ministre ne parait plus depuis avoir entravé M. de Villars.

[2] Lettre du 6 octobre 1675.

serait du voyage à Turin comme de celui d'Espagne. Il y fallut croire cependant. « La Villars, » mande madame de Sévigné le 14 août, « s'en va en Savoie » jouer un assez joli rôle ; elle a un carrosse magnifi- » que, une belle housse de velours rouge et tout le » reste. » Et le 8 septembre suivant : « Je suis venue » ce matin (de Livry) dîner chez madame de Villars » pour lui dire adieu ; car il n'y a plus de raillerie, elle » s'en va jeudi, et, quoiqu'elle ait fort envie de savoir » le petit mot que vous avez à lui dire[1], elle ne vous » attendra point. Elle n'attend pas même que cette » lieutenance de Languedoc, où l'on dit qu'elle a très- » bonne part, soit donnée. Elle s'en va trouver son » époux et jouer son personnage dans une autre cour. » Madame de Saint-Géran paroît triste de cette sépa- » ration... Pour moi, je pense qu'elle regrette de bonne » foi une si douce et si agréable compagnie[2]. Madame » de Villars m'a chargée de mille et mille tendresses » pour vous : je regrette fort cette maison. »

Madame de Villars avait assuré ses intimes qu'un de ses plaisirs en Savoie serait de n'y aimer personne ; ordinaire compliment de ceux qui s'en vont. On peut supposer néanmoins qu'elle passa très-bien son temps à la cour de Turin[3] et y remplit très-aisément son *joli*

[1] Voir la lettre de madame de Sévigné du 8 mai précédent.

[2] Elles logeaient ensemble, étant, comme il est expliqué aux Notes, assez proches parentes. « Madame de Saint-Géran, » dit Saint-Simon, « avoit passé sa jeunesse chez le maréchal de Bellefonds et chez la » vieille Villars, sa tante. » (T. II, p. 259.)

[3] « Madame de Villars, » mande madame de Sévigné à sa fille, « m'écrit » mille choses de vous ; je vous enverrai ses lettres un de ces jours ; » elles vous divertiront. » (Lettre du 30 juillet 1677.)

rôle d'ambassadrice. Les relations entre les deux pays étaient excellentes, et M. de Villars avait des titres personnels à l'accueil de la duchesse régente [1], fille de ce duc de Nemours auquel il avait autrefois appartenu. La princesse donna naturellement au serviteur dévoué, à l'ancien compagnon de son père, de particulières marques de distinction et de confiance, et madame de Villars eut sa bonne part de tous ces agréments et de toutes ces caresses.

II.

M. de Villars ne quitta qu'en janvier 1679 cette aimable cour de Turin. A la paix de Nimègue, l'ambassade d'Espagne lui fut rendue [2], contrairement à la règle constante en diplomatie de ne point charger de la reprise des relations celui qui les a rompues; mais l'habileté que le marquis avait déployée dans ce poste épineux, la grande estime qu'il s'était acquise à Madrid, un autre motif dont il va être parlé, décidèrent cette exception. Depuis un siècle environ, chaque traité de paix, pour ainsi dire, était entre les deux pays l'occasion d'un mariage royal. La France avait donné deux reines à l'Espagne, l'Espagne en avait rendu deux à la France; les peuples, du reste, n'en avaient pas moins persisté à

[1] Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, veuve de Charles-Emmanuel et régente pour son fils, Victor-Amédée François II, âgé alors de dix ans.

[2] Sa nomination est du 19 janvier. Le 18, le marquis de los Balbases avait été nommé ambassadeur d'Espagne à la cour Très-Chrétienne.

se haïr et les souverains à se faire la guerre, mais cela ne décourageait pas de ces alliances. On était informé à Saint-Germain que les Espagnols souhaitaient pour Charles II la main de Mademoiselle [1]; l'union agréait à Louis XIV; il devenait dès lors indispensable d'avoir à Madrid, pour surveiller la négociation et, le mariage accompli, diriger la jeune Reine, un agent accoutumé aux manières des Espagnols et auquel, ce qui était d'égale importance, les Espagnols fussent eux-mêmes accoutumés.

Cette conjoncture abrégea fort le séjour que M. de Villars fit à Paris; il arriva dans cette ville au commencement d'avril, y précédant de peu l'ambassadeur espagnol venant de Bruxelles. Ce dernier eut le 1er mai une audience particulière du Roi, à laquelle n'assista que M. le duc d'Orléans. Le mariage y fut résolu, et le 21 mai M. de Villars se mit en route.

Madame de Villars ne l'alla rejoindre que plusieurs mois après. Elle évita ainsi la fatigue d'un été à Madrid; son devoir, sinon ses convenances personnelles, la retenait d'ailleurs en France. Le 9 juillet le contrat de mariage fut signé, et Mademoiselle reçut aussitôt le traitement de reine d'Espagne. Madame de Villars se vit donc en obligation de faire sa cour à la souveraine, auprès de laquelle elle se trouvait comme accréditée par avance. Mais il ne paraît pas que l'on soit allé au delà des simples bienséances : « Vous sçavez, » dit madame de Villars faisant dans une de ses let-

[1] Marie-Louise d'Orléans, née le 27 mars 1662, fille de Monsieur, frère du Roi, et de Madame Henriette d'Angleterre.

tres[1] allusion à cette époque, « que quand la Reine » est partie de Paris, je n'étois pas beaucoup dans sa » confiance, ni connue et considérée au Palais-Royal. » Sa liaison intime avec madame de Sévigné et madame de la Fayette, si attachées à Madame Henriette d'Angleterre, ne pouvait qu'éloigner d'elle Monsieur, à qui les souvenirs de ce temps-là étaient peu agréables; la seconde Madame, absorbée par la chasse au loup, la réception de ses parents d'Allemagne et son énorme correspondance, n'attirait et ne recherchait personne. Quant à la jeune Reine, elle ne se consola jamais de son mariage, et, tout entière aux regrets et aux larmes de la première heure, madame de Villars devait avoir à ses yeux le tort et en quelque sorte l'importunité de lui rendre évident ce dont elle voulait peut-être encore douter.

M. de Villars arriva à Madrid dans la seconde quinzaine de juin[2]; il trouva cette cour fort différente de ce qu'il l'avait connue : les hommes aux affaires lors de ses précédentes ambassades étaient maintenant exilés ou à l'écart, la Reine mère reléguée à Tolède; enfin don Juan, sous le nom de premier ministre, gouvernait le Roi, son frère, et par lui toute la monarchie.

Mais avant que de continuer, il ne sera peut-être pas inutile d'indiquer les événements qui avaient amené d'aussi grands changements.

[1] Lettre XV.

[2] « J'ai cru de vous devoir donner avis par ce courrier d'Italie, » comme je suis arrivé en cette cour le 17 de ce mois... » (Extrait d'une lettre du marquis de Villars au marquis de Pomponne. Madrid, 22 juin 1679. — Archives des affaires étrangères.)

Philippe IV mourut en 1665, laissant la couronne à un enfant de quatre ans[1], sous la tutelle de la Reine mère, assistée d'un conseil de régence (*junta de gobierno*), sans l'avis duquel aucune résolution ne devait être prise. La princesse ne fut pas longtemps sans secouer la gêne de cette surveillance, et, bien qu'elle eût déclaré « fort hautement qu'elle n'auroit jamais ni *va-* » *lido* (favori) ni *valida* (favorite), suivant les ordres » qu'elle en avoit du feu Roi[2] », elle donna sa confiance à un jésuite allemand, son confesseur, le Père Nithard, qu'elle avait amené de Vienne, et lui livra toute l'autorité, ayant revêtu ce bon Père de la charge d'inquisiteur général et en réalité le faisant premier ministre. Cette élévation d'un étranger, dans un pays où les étrangers ne sont jamais prophètes, mécontenta les membres du conseil de régence, indisposa les grands et blessa au vif don Juan, bâtard reconnu de Philippe IV, qui du temps de son père avait occupé de grands emplois de guerre, avait été mêlé aux choses les plus secrètes de la politique, et, par ce passé, l'amour des peuples, la qualité de frère du jeune Roi, prétendait part considérable aux affaires. Mais, justement par ces raisons, la régente le tenait jalousement éloigné; elle ressentait à son égard cette répulsion instinctive des femmes légitimes pour les bâtards de leur mari, répulsion que transformèrent en une solide haine les façons insolemment hautaines du prince envers la Reine, ses

[1] Charles II, né le 6 novembre 1661, proclamé roi le 15 octobre 1665.

[2] Dépêche du 9 octobre 1665, de l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de Louis XIV en Espagne. — Citée par M. Mignet.

entreprises contre le Père Nithard, et le mépris avec lequel il parlait ouvertement de lui et le traitait à leurs rares entrevues. La dispute fut longue et se termina à l'avantage de don Juan, qui, arrivant en armes aux portes de Madrid, exigea avec menaces le renvoi du confesseur, et, soutenu par le vœu populaire, l'arracha en 1669. Un moment il fut « en pouvoir d'établir et » de chasser qui bon lui auroit semblé », écrivait M. de Villars à Louis XIV[1], « et de se rendre le maître géné» ralement de toutes choses. » Mais faible de caractère, prudent tout à coup lorsqu'il ne fallait plus qu'un peu d'audace, il hésita, négocia, n'osa point entrer dans Madrid, où rien ne lui eût résisté, et se retira d'abord à Guadalajara, puis en Aragon, dont la vice-royauté venait de lui être donnée. La régente, remise de l'émotion et moins que jamais disposée à se passer d'un favori, se confia quelque temps à un petit nain dont elle se servait pour vendre les emplois publics; peu après, découvrant dans le palais, où il avait été introduit par le Père Nithard, un garçon d'esprit et de bonne mine nommé Fernando Valenzuela, elle le fit, sans se soucier du qu'en dira-t-on, son grand écuyer, marquis, premier ministre, et l'Espagne fut soumise à un aventurier andalou[2] au lieu de l'être à un jésuite allemand : don Juan avait fait un voyage inutile.

La majorité du Roi (6 novembre 1675) ne troubla pas cette situation. Que pouvait-on attendre d'un enfant de quatorze ans? Sa mère n'avait rien fait pour

[1] Le 3 avril 1669; dépêche citée par M. Mignet.
[2] Valenzuela était originaire du royaume de Grenade.

réveiller l'intelligence qui peut-être sommeillait en lui, redoutant, disaient les uns, en lui apprenant l'art de régner de lui en donner le goût; d'autres apportaient pour excuse de l'éducation si absolument négligée de Charles II, « que le Roy, son père, étoit mourant quand » il lui donna la vie; que même, lorsqu'il vint au monde, » l'on fut obligé de le mettre dans une boëte pleine de » coton, parce qu'il étoit si délicat et si petit, qu'on ne » pouvoit l'emmaillotter; qu'il avoit été élevé sur les » bras et sur les genoux des dames du palais jusques à » l'âge de dix ans, sans mettre une seule fois les pieds » à terre pour marcher; que dans la suite, la Reine, sa » mère, qui étoit engagée par toutes sortes de raisons à » conserver l'unique héritier de la branche espagnole, » appréhendant de le perdre, n'avoit osé le faire étu- » dier de peur de luy donner trop d'application et d'al- » térer sa santé, qui, dans la vérité, étoit fort foible [1]. » Ainsi courbé sous l'influence maternelle, Charles II en prenant possession du gouvernement n'eut de roi que la figure; non-seulement il accepta le favori, mais il augmenta jusqu'au scandale son pouvoir déjà exorbitant. « L'on voit tous les jours ici », écrivait-on de Madrid à la date du 15 octobre 1676, « des choses » extraordinaires. Valenzuela a été fait juge universel » de toutes les affaires de la monarchie, le Roi ayant » fait une ordonnance par laquelle il déclare qu'il ne » veut rien signer sans le visa de ce ministre, qui est » *valido* sous un autre nom [2]. »

[1] *Relation du voyage d'Espagne,* par madame d'Aunoy, t. I, p. 104.
[2] *Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. IV, p. 633

Le 30 décembre suivant, l'ambassadeur danois à cette cour mandait à M. le chevalier de Terlon, chargé d'affaires de France : « Le Roi.... le fit loger (Valen-» zuela) dans le palais, dans les appartements des in-» fants, où jamais personne qu'eux n'a mis les pieds, et » le fit dépêcher comme premier ministre et favori[1]. »

Les grands, systématiquement opposés à quiconque était en possession exclusive de l'autorité, qu'il se nommât Nithard, Valenzuela ou même don Juan, comme on s'en convaincra plus loin, résolurent de renverser le favori, qui dans l'éblouissement de sa fortune avait par ses dédains imprudemment provoqué leur haine. Le jeune prince, sans lequel rien ne pouvait être tenté, était par lui-même entièrement incapable de s'apercevoir de la servitude où il était tenu ; on lui ouvrit peu à peu les yeux, et bientôt on l'éclaira tout à fait. « Le » président de Castille se rendit auprès de lui, à la tête » du conseil royal, lui exposa le misérable état dans » lequel son peuple était tombé, lui dit qu'il était prêt » à se révolter, et le conjura de faire arrêter Valen-» zuela, de le dépouiller de ses charges et d'ôter l'auto-» rité à la Reine, conformément au testament de son » père, puisqu'il était déjà majeur depuis un an ; le Roi » l'écouta et ne répondit rien[2]. » Mais l'amorce avait pris ; le Père Moya, confesseur du Roi, fit le reste ; Charles II, par ses conseils, écrivit à don Juan, l'âme de cette conspiration, de venir *sin delacion* l'assister ; et lui-même, une nuit, s'échappa du palais, accompagné

[1] *Nég. rel. à la succ. d'Esp,* t. IV, p. 634.
[2] *Nég. rel. à la succ. d'Esp,* t. IV, p. 636.

du duc de Medinaceli et du comte de Talava, gentilhomme de garde, et se rendit à pied au Buen-Retiro [1], où son frère ne tarda point à le rejoindre. La Reine fut internée à Tolède, Valenzuela déporté aux Philippines, et don Juan, nommé premier ministre, se trouva enfin maître du Roi et de l'État.

Cette révolution faite par les grands, dans des vues surtout personnelles, avait eu l'appui plus désintéressé du peuple. On rendait la régente et ses favoris successifs responsables des malheurs publics, et dans cette douleur, cette honte du présent, dans cette épouvante de l'avenir, l'on ne voyait que don Juan qui pût relever l'Espagne de son abaissement. On le *reçut* comme un sauveur [2]; il ne justifia point tant d'espérances. « Jamais, » dit M. de Villars en ses curieux *Mémoires de la cour d'Espagne* [3], « personnage ne monta au premier

[1] Maison royale aux portes de Madrid.

[2] A l'étranger on n'augurait pas moins favorablement de son avénement : « Par l'élévation de Son Altesse Sérénissime le prince don » Jean d'Austrice à la dignité de capitaine général et premier ministre » de la monarchie espagnole, on se peut pour le certain promettre de » cette part un très grand changement dans le régime de cette mo- » narchie. » (*L'Europe esclave si l'Angleterre ne rompt ses fers.* Un vol. in-12. Cologne, 1678, p. 17.)

[3] *Mémoires de la cour d'Espagne sous le règne de Charles II*, — 1678-1682 — par le marquis de Villars. Londres, 1861, un vol. in-8°; tirage à petit nombre. Voyez ce qui a été dit de ce document historique à l'*Avertissement.* L'édition de Paris (la première) est ainsi intitulée : *Mémoires de la cour d'Espagne depuis l'année* 1679 *jusqu'en* 1681, *où l'on verra les ministères de don Juan et du duc de Medina-Celi, et diverses choses concernant la monarchie espagnole; à Paris, chez Jean Fr. Josse, rue Saint-Jacques, à la Fleur de lys d'or,* 1733, *avec approbation et privilége.* Je me suis, pour mes citations, servi de l'édition de Londres, et c'est à elle que je renvoie le lecteur; elle n'offre avec

» poste avec tant d'avantages : la grandeur de son » rang, l'attente des peuples, la faveur des grands, la » jeunesse du Roy, tout sembloit contribuer à l'élever » et à l'affermir. Luy seul se manqua à luy-même, et » on peut dire de luy, comme autrefois d'un empereur, » qu'il ne parut digne de gouverner que tant qu'il ne » gouverna point[1]. »

La tâche, il faut le reconnaître à sa décharge, eût écrasé plus fort et plus habile que lui. La monarchie espagnole, épuisée d'hommes et d'argent, arrivée au dernier degré d'accablement, était, dit un écrit du temps, *non moribonde, mais morte; déjà couchée dans sa bière, elle n'attendait plus que le fossoyeur*[2]. A la voix de don Juan, ce cadavre allait-il se lever et marcher? Quelques réformes furent tentées; insuffisantes, appliquées d'ailleurs sans suite, sans énergie, *sans*

la précédente que des différences à peu près insignifiantes; ponctuation parfois défectueuse, mots mal lus et mis pour d'autres; erreurs bien excusables de la part d'un éditeur non français et que j'ai, du reste, rectifiées à l'occasion, ayant eu quelques heures entre les mains dans un dépôt public le volume original, introuvable chez les libraires.

Madame d'Aunoy a largement puisé à cette source abondante et sûre; ses *Mémoires de la cour d'Espagne* sont un calque continuel et en bien des pages une reproduction littérale de ceux du marquis, et dans sa *Relation du voyage d'Espagne*, les emprunts pour être moins nombreux n'y sont pas moins visibles. Ces deux ouvrages ayant pour la première fois paru en 1690 et 1691, c'est-à-dire du vivant de l'ambassadeur, l'on peut supposer que M. de Villars donna lui-même communication de son manuscrit à madame d'Aunoy.

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 33.

[2] « *Has de saber, que no estava la monarquia moribunda, sino muerta; ya estava el enfermo en el atahud, solo avia la diferencia de que no estava sepultado.* » (*Visita de la Esperanza y el tiempo*, p. 3, au verso.)

espoir, elles rendirent le mal plus effrayant par l'évidence de la difficulté et comme de l'impossibilité d'un remède. « La cherté (des vivres) devint plus grande ;
» on ne vit point rétablir la justice, point mettre ordre
» aux finances ; personne ne trouva sa condition meil-
» leure, plusieurs la trouvoient pire ; le chagrin devint
» général, et l'on commença à regretter la régence[1]. »
C'en était fait de la popularité de don Juan. Sa conduite envers le Roi ne prêtait pas moins aux commentaires fâcheux. On lui reprochait de ne point s'appliquer à former ce jeune prince ; au contraire, de le tenir dans une oisiveté calculée, dans une ignorance absolue des affaires, et de l'empêcher de se communiquer à personne, ne lui permettant même pas de sortir du palais sans lui. On l'accusait encore, pour conserver ce pouvoir si complétement despotique — et sa proximité du trône autorisait bien d'autres sous-entendus — d'éloigner le mariage du Roi. Il avait rompu en effet un mariage très-avancé[2] avec la fille de l'Empereur ; mais cette alliance étant l'ouvrage de la Reine mère, le surprenant eût été que don Juan n'ait pas mis tout en campagne pour le défaire. Il penchait, dit un de ses biographes[3], pour l'infante de Portugal ; mais la paix de Nimègue étant conclue (don Juan y avait fort aidé pour sa part), un mariage avec une princesse française parut aux Espagnols devoir en être le meilleur ciment,

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne,* p. 24.

[2] Si avancé que le contrat était signé et notification officielle faite aux diverses cours.

[3] *La vita di don Giovanni d'Austria,* p. 628.

et « toute l'Espagne », dit M. de Villars, « regarda Made-» moiselle comme la seule princesse qu'elle devoit sou-» haiter pour reine. » Charles II pensait comme l'Espagne, et le plus romanesquement du monde était devenu amoureux de Marie-Louise « sur le seul récit » qu'on luy fit de ses bonnes qualités et sur un por-» trait en mignature qu'on luy en apporta[1] » ; sa santé s'était raffermie[2] et faisait illusion à lui-même et aux autres. Don Juan n'osa pas ne pas entrer dans cette inclination du Roi, qui était celle de la nation entière, et le mariage se conclut malgré les entraves qu'au dernier moment il aurait, dit-on, essayé d'y apporter. Le temps était passé de sa volonté toute-puissante, et il lui fallait maintenant ménager le sentiment public et compter avec lui. Les grands qui s'étaient le plus ardemment déclarés en sa faveur, rebutés par ses hauteurs, se retournaient contre lui; il s'était aliéné le peuple, dont il n'avait su ou pu soulager la misère; on ne se bornait pas aux murmures ; on parlait hautement du retour de la Reine mère, et déjà on prenait des mesures dans ce sens. Le premier ministre était trop bien servi par ses espions pour rien ignorer de ces mouvements; il ne s'en dissimulait point la gravité, et en dernière ressource — au grand déchirement de son orgueil — il fit proposer à la Reine mère une réconciliation que cette princesse repoussa vivement. Don

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. I, p. 105.

[2] Il n'est numéro de la *Gazette de Madrid* de cette période qui relatant les promenades et les chasses du jeune Roi, ne parle *de su gallarda robustez y perfecta salud.*

Juan, accablé de dégoûts, pressentant une chute prochaine que son découragement lui montrait inévitable, ne cherchait plus qu'à sauver les apparences, et ses créatures répandirent qu'il pensait à se retirer du monde, ayant accompli ce qu'il avait eu en vue dans son ministère, faire la paix, marier le Roi Catholique et le rendre capable de gouverner par lui-même[1].

Les choses étaient en ce point lorsque M. de Villars arriva à Madrid[2]. Il vit le Roi en particulier le 8 juillet, et quelques jours après eut une audience publique, comme les autres ambassadeurs, pour complimenter ce prince à propos de son mariage[3]. Le 9 août, il fit

[1] Lettre du marquis de Villars au marquis de Pomponne, du 27 juillet 1679. (Archives des affaires étrangères.)

[2] Ses instructions le renseignaient très-exactement sur la situation si menacée de don Juan : « Son autorité, » y est-il dit, « n'est pas tellement » établie qu'elle ne demande sa principale attention pour la maintenir. » Le parti de la Reine, qui avoit paru abattu lorsqu'elle fut éloignée » de la cour, semble se relever en quelque sorte depuis qu'il est fortifié » du mécontentement de quelques grands, qui auroient le plus con» tribué à l'élévation de don Juan; comme l'espérance de tirer de » grands avantages d'un nouveau gouvernement auquel ils l'avoient » appelé les avoit attachés à lui, le mécontentement de n'en pas » obtenir toutes les grâces qu'ils s'en étoient promis semble les en » détacher. Il s'est vu même obligé à en éloigner quelques-uns, et la » peine que peuvent lui donner des mécontents, jointe à celle de gou» verner un jeune prince capable de changer pour lui, comme il a » changé pour la Reine sa mère, peut encore faire envisager quelque » révolution dans cette cour. » (*Instructions remises au marquis de Villars*. Saint-Germain, 30 avril 1679. Archives des affaires étrangères.)

[3] Le 13 juillet, don Francisco de Urbina, secrétaire de l'ambassade Catholique en France, apporta la nouvelle que la main de Mademoiselle était accordée, et le 23, un courrier extraordinaire, dépêché par le marquis de los Balbases, vint annoncer que le contrat de mariage était signé. « C'est une joie extraordinaire dans toute cette cour, » écrivait le jour même M. de Villars à M. de Pomponne. Il y eut à ces

son entrée publique et s'en alla ensuite à Tolède saluer la Reine mère, ainsi que ses instructions le lui prescrivaient. Cette princesse n'avait point oublié M. de Villars : « Il luy restoit,» dit-il lui-même, « de la confiance » pour luy[1] et de l'estime pour sa probité... Aussi voulut-elle, outre son audience publique, avoir avec lui » un entretien particulier, plein d'ouverture et de » franchise, sur ses intérêts et les affaires présentes[2]. » Cette visite et son assaisonnement, certaines prétentions d'étiquette introduites par don Juan[3], et auxquelles M. de Villars avait les ordres les plus formels de ne se point soumettre, d'où il résulta cette situation étrange d'un ambassadeur ne voyant jamais le premier ministre, ces diverses circonstances rattachées les unes aux autres, répandues au dehors, commentées, grossies, donnèrent un nouveau ressort aux factions. « Jamais cour, » écrivait M. de Villars à M. de Pomponne, « n'a été si pleine d'intrigues qu'a été celle-ci. Les » chefs des partis sont tous entrés en confiance avec » moi ; je les écoute sans y prendre aucune part[4]. » Il n'eût dépendu que de lui de devenir la maitresse

deux occasions de grandes réjouissances à Madrid. (Voir *Gazette de Madrid*, numéros des 18 et 25 juillet 1679.)

[1] M. de Villars, dans sa relation, parle toujours de lui à la troisième personne.

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 27.

[3] Don Juan, dont la naissance provoquait l'orgueil sans le satisfaire, et qui, toute sa vie, poursuivit la chimère de se faire reconnaître infant, avait imaginé de ne point donner la main chez lui aux ambassadeurs.

[4] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars au marquis de Pomponne, du 27 juillet 1679. (Archives des affaires étrangères.)

roue de cette machine. Il n'accepta naturellement pas un rôle si opposé à son caractère ; il avait d'ailleurs vite reconnu qu'il n'y avait qu'à laisser faire, et que don Juan, « plus haï que Valenzuela[1], » était irrévocablement perdu.

Ce prince ne se soutenait plus que par l'habitude du Roi de sa tutelle. On prit son temps pour parler à cette Majesté, qui, mise sur la voie, découvrit être effectivement en une dépendance très-honteuse. Charles II, comme beaucoup de caractères faibles, avait en lui certaines velléités de révolte qui, adroitement exploitées (on le savait par une précédente expérience), pouvaient, à un moment donné, lui inspirer juste assez d'énergie pour changer de maître. Mais cette fois on n'intéressa pas seulement son amour-propre ; on pesa sur sa conscience, et le confesseur[2] manœuvra si bien que le Roi, à propos du retour d'un exilé demandé par ce père et auquel don Juan paraissait vouloir s'opposer, s'émancipa à dire : *Qu'importe que don Juan s'y oppose, si je le veux?* Il ne restait qu'à renvoyer don Juan ; le duc de Medinaceli et le comte de Oropesa se réunirent pour en discuter les moyens chez l'inquisiteur général, et l'on tomba d'accord « qu'un certain » jour le Roy sortiroit du palais par le parc sans aver- » tir don Juan, et qu'incontinent après on lui envoyroit

[1] Plusieurs seigneurs (parmi lesquels le marquis de Aguilar), offrirent à la Reine mère de tuer don Juan. (Lettre du marquis de Villars à Louis XIV, du 4 octobre 1680. Archives des affaires étrangères.)

[2] Ce n'était plus le Père Moya, mais un dominicain, Fr. Francisco Reluz, mis auprès du Roi par don Juan.

» dire de se retirer avant que le Roy fût de retour[1]. » C'était, sauf le renversement de l'action, la même comédie qui, deux ans auparavant, avait si agréablement réussi ; la mort de don Juan, arrivée le 17 septembre (1679), en évita la reprise ; le soulagement fut universel[2]. Trois jours après, le lendemain même des obsèques du prince, le Roi, avec un empressement remarquable[3], se rendit à Tolède ; l'entrevue de la mère et du fils fut fort tendre ; on y régla le retour de cette princesse. Le Roi, qui était revenu à Madrid, alla le 27 coucher à Aranjuez ; le 28, il fut deux lieues au-devant de sa mère, et, l'ayant prise dans son carrosse, la ramena à Madrid[4], qu'ils traversèrent en triomphe. Une foule de courtisans leur fit cortége jusqu'au Buen-Retiro, préparé pour recevoir la Reine, et partout sur son passage le peuple marqua à la revoir autant de satisfaction qu'il en avait témoigné lorsque don Juan l'obligea à sortir honteusement de la cour.

La curiosité fut grande de ce qui sortirait de ce raccommodement ; on ne doutait pas que la Reine ne reprît aisément pleine autorité sur son fils, et l'on supposait que, plus sensible désormais au repos qu'au plaisir de gouverner directement, elle persuaderait la

1 *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 32.

2 « C'est une chose surprenante, » remarque naïvement madame d'Aunoy, « que l'indifférence avec laquelle on vit la maladie de don » Juan et sa mort. On n'en parlait pas même le lendemain. » (*Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 185.)

3 Dépêche du marquis de Villars au marquis de Pomponne, du 28 septembre 1679. (Archives des affaires étrangères.)

4 Dépêche du même au même, du 5 octobre 1679. (Archives des affaires étrangères.)

création d'une junte, la composant d'hommes de son choix et qui, ayant l'apparence et la responsabilité du pouvoir, lui en laisserait le solide. Mais tout demeura en suspens, la Reine ayant déclaré ne se vouloir mêler de rien [1], et le Roi, la tête entièrement tournée par l'idée de son mariage, ne pensant qu'à aller chercher sa jeune épouse. Celle-ci ne montrait point si grande hâte de cette réunion. Soit amour pour M. le Dauphin, comme on le raconta, soit simplement regret de quitter la France, elle avait inondé la cour et la ville de ses larmes; et le mariage célébré [2], et jusqu'au jour du départ, criait partout miséricorde et se jetait aux pieds de tout le monde [3]. Enfin, le 20 septembre, « et tous » fort aises d'être défaits de cette catholique, » la Reine se mit en marche, « servie et gardée par la maison du » Roy tant qu'elle fut en France. Le prince d'Harcourt » fut nommé ambassadeur extraordinaire pour l'accom- » pagner avec la princesse sa femme; mademoiselle de » Grancey prit le nom de dame avec la qualité de dame » d'atours, et la maréchale de Clérambaut, qui avoit » été sa gouvernante, lui servit de première dame » d'honneur [4]. »

On arriva le 1[er] novembre à la frontière; la Reine y

[1] Même dépêche.

[2] Le mariage se fit par procuration à Fontainebleau, le 31 août, M. le prince de Conti représentant le roi d'Espagne. Voir pour la description de la cérémonie un numéro extraordinaire de la *Gazette de Madrid*, du 18 septembre, et la lettre du marquis de Trichâteau au comte de Bussy. (*Correspondance de Roger de Rabutin*, édition L. Lalanne, t. IV, p. 414.)

[3] Voir *Lettres de Sévigné* des 18, 20 et 22 septembre 1679.

[4] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 44.

trouva sa maison espagnole[1], et le 3, qui était un vendredi, à cinq heures du soir, elle s'embarqua sur la Bidassoa et fut remise dans la célèbre île des Conférences au marquis de Astorga, son *mayordomo mayor*[2], qui avait les ordres du Roi Catholique pour la recevoir.

« Ce jour, » dit M. de Villars, « parut apporter un » grand changement à sa vie[3]; elle l'avoit passée jus- » qu'alors dans les manières aisées dont on vit en » France, avec la liberté de manger en public durant » son voyage, de danser et d'aller à cheval quand il lui » plaisoit, de chasser, de jouer avec ses domestiques; » et dans un moment elle se trouva au milieu de per- » sonnes inconnues et dont elle n'entendoit pas la lan- » gue, dont le service et le respect même l'embarras- » soient, et dont les manières pleines de contrainte et » de gesne luy ôtoient tout ce qui avoit fait toujours » la douceur de sa vie. L'antipathie naturelle des deux » nations et l'extrême opposition qu'elles ont en tout, » augmentoient encore ses désagréments par mille cir- » constances particulières. Les Espagnols, devenus les » maîtres de sa personne, voulurent dès le premier » jour l'assujettir aux moindres formalités de l'escla- » vage des femmes d'Espagne[4]. »

La maison espagnole de la Reine avait été formée plusieurs mois avant le mariage décidé, et don Juan

[1] Elle avait quitté Madrid le 26 septembre et attendait à Irun depuis le 16 octobre.

[2] Grand maître de la maison.

[3] La Reine eut cependant la consolation de conserver sa maison française jusqu'à sa réunion avec le Roi.

[4] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 45.

l'avait naturellement remplie de personnes à sa dévotion. Parmi les premières charges, cependant, le mayordomo mayor et le duc de Osuna, *cavallerizo mayor*[1], avaient dû leur nomination à des causes étrangères à la faveur du prince; mais la *camarera mayor*[2], la duchesse de Terranova, passait pour être sa créature et ne s'en cachait point. C'était une femme de soixante ans, sèche, dure et fière, ayant de l'ambition, avec de l'esprit et de la hardiesse au service de cette ambition, qu'elle dérobait sous un grand voile de dévotion. Contrainte de sortir de Madrid sous l'accusation d'avoir fait assassiner un de ses cousins qui lui réclamait un gros patrimoine, elle s'était retirée en Aragon, où la communauté d'exil et d'ambition souffrante avait fait entre don Juan et elle ces liaisons qui lui valurent le poste si relevé en Espagne et tout de confiance de camarera mayor. « Il sembloit que la mort du prince » dût la perdre entièrement; mais, avant qu'il finît, » elle avoit pris possession de sa charge dans le palais, » et dix jours après qu'il fut mort elle partit pour aller » au-devant de la Reine[3]. » La partie cependant n'était qu'à demi gagnée, et la duchesse, fermement convaincue que la Reine mère ne lui pardonnerait jamais ses anciens engagements avec don Juan, résolut de se maintenir contre elle et par le moyen de la jeune Reine. Aussi dès Irun s'appliqua-t-elle à circonvenir cette dernière, et l'autorité absolue que lui donnait sa charge

[1] Grand écuyer.

[2] Première dame d'honneur.

[3] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 43.

y aidant, il ne lui fut que trop facile de s'emparer de l'esprit d'une princesse jeune, inexpérimentée, complétement dépaysée en Espagne, et par là, si l'expression ne choque point, à la merci du premier occupant. La camarera, du reste, ne creusait point seule ce souterrain ; les dames et officiers de la Reine, ayant la même origine, avaient les mêmes motifs de crainte et s'employèrent avec elle à ce qu'ils jugeaient devoir être la sauvegarde commune, c'est-à-dire à prévenir la jeune femme contre sa belle-mère, la lui représentant tout à fait contraire à ses intérêts, maîtresse de la volonté du Roi et pleine de ressentiment du mariage rompu de sa petite-fille pour le sien. Du même coup, pour enlever à la princesse toute possibilité d'éclaircissement futur, on lui peignit M. de Villars comme entièrement le serviteur de la Reine mère et dont elle devait se méfier à l'égal de celle-ci.

C'est au milieu de ces intrigues que se fit le voyage, la pauvre Marie-Louise livrée sans défense à cette cabale, car ceux de sa maison française, ignorants comme elle de la carte de la cour de Madrid, loin de la pouvoir diriger, s'étaient laissé, les femmes particulièrement, gagner à ces insinuations si habilement perfides contre la Reine mère [1] et l'ambassadeur de France.

Le Roi était parti de Madrid « allant chercher la » Reine d'une telle impétuosité qu'on ne le peut sui-

[1] « Il n'a tenu qu'à des François qui ont eu l'honneur d'accompagner » la Reine d'Espagne qu'elle n'aye pris le parti de se séparer entièrement » de la Reine mère. » (Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 10 février 1680. — Archives des affaires étrangères.)

» vre[1]. » Le mauvais temps et un gros rhume l'obligèrent à demeurer à Burgos, où il amusa son impatience en visitant des églises et des couvents. M. de Villars s'était de son côté rendu dans cette ville, et lorsque la Reine n'en fut plus qu'à quelques lieues, il eut permission d'aller la saluer. « Il la rencontra le dix-septième » jour de novembre à Bribiesca; dans le peu de conver- » sation qu'il eut avec elle, il trouva son esprit plein » d'inquiétude et de défiance, et qu'avec le change- » ment de pays, de gens et de manières capables d'em- » barrasser une personne moins jeune qu'elle, les ca- » bales qui l'environnoient et les préventions qu'on lui » inspiroit de toutes parts, la mettoient dans une agita- » tion qui lui faisoit tout craindre sans sçavoir sur quoi » s'appuyer.

» Il tâcha de la remettre en lui faisant voir qu'elle ne » devoit pas s'arrêter à toutes les impressions des per- » sonnes qui étoient autour d'elle, qui n'agissoient que » par des fins particulières, et qu'elle n'avoit point d'au- » tre intérest à suivre que d'aimer le Roy et de s'en faire » aimer, et d'entrer dans une parfaite liaison avec la » Reine mère; qu'elle la trouveroit dans tous les senti- » mens d'affection et de tendresse qu'elle auroit pû at- » tendre d'une mère, qu'elle devoit s'attacher unique- » ment au parti seul capable de lui donner du repos et » de la faire véritablement reine[2]. »

M. de Villars était le premier qui lui eut parlé de la sorte; mais ce langage ne devait de longtemps encore

[1] Madame de Villars : *Lettre* I[re].

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 54-55.

être compris. Pour le moment, il ne fit que confirmer la Reine dans les soupçons qu'on lui avait inspirés contre l'ambassadeur du Roi son oncle, redoubler son trouble et ses incertitudes.

Le Roi et la Reine se rencontrèrent à Quintanapalla, hameau de huit à dix maisons, à trois lieues de Burgos, et c'est là, dans une misérable chambre de paysan, que le mariage fut célébré. Il avait été officiellement annoncé pour le lendemain à Burgos; mais l'archevêque de cette ville, qui devait le bénir, étant à l'extrémité (il mourut le jour suivant), on se décida pour Quintanapalla, malgré l'incommodité et l'indécence du lieu. Les deux ambassadeurs n'avaient point été à dessein prévenus de ce changement. M. de Villars pénétra le dégoût que la camarera et son parti comptaient bien par là lui donner, et il ne lui fallut pas peu de dextérité et de fermeté pour être admis avec M. d'Harcourt à la cérémonie, et y avoir l'un et l'autre le rang qui leur appartenait.

Les époux vinrent coucher à Burgos et le 23 novembre prirent le chemin de Madrid. Ils y arrivèrent le 2 décembre et descendirent au Buen-Retiro, où la cour resta jusqu'à l'entrée publique de la Reine à Madrid.

L'œuvre si bien commencée de Irun à Burgos, le trajet de Burgos à Madrid l'acheva. Prenant cette fois le Roi à partie et lui faisant considérer que la Reine, « jeune, vive et élevée dans les manières libres de » France », manières si choquantes en Espagne, avait urgent besoin de direction, et par-dessus tout de surveillance, la camarera n'avait point eu de peine à convaincre un prince très-amoureux, très-jaloux et « d'un

» pays ou l'on ne compte sur la vertu des femmes qu'au-
» tant qu'on leur ôte le pouvoir d'y manquer. » Aussi le Buen-Retiro devint-il comme une de ces tours enchantées des *contes bleus,* où une belle princesse gémit étroitement gardée par une fée vieille et méchante [1].

Madame de Villars (il est temps qu'elle rentre en scène) était arrivée à Madrid le 19 octobre, huit jours avant le départ de son mari. « Je n'ai point eu le cou-
» rage d'aller à Burgos », mande-t-elle à madame de Coulanges; sa présence, à la vérité, y était peu nécessaire, et il valait mieux de toute manière laisser sans partage les honneurs de la représentation à l'ambassadrice extraordinaire. Il en résultait que madame de Villars n'avait point encore eu l'honneur de voir la Reine; mais M. de Villars ayant fait demander à la duchesse de Terranova à saluer Sa Majesté, et la geôlière ayant fait répondre tout court que Sa Majesté ne verrait personne avant son entrée [2], l'ambassadrice, sur ce précédent, estima inutile de s'exposer pour son compte à pareille rebuffade. La Reine cependant lui ayant envoyé dire qu'elle désirait la voir, madame de Villars parvint, — et encore ce ne fut qu'avec l'appui de la Reine mère, — à se faire ouvrir cette porte si défendue.

On trouvera dans ses lettres [3] le récit de la négociation et celui de l'audience. Mais, tout en informant

[1] J'emprunte cette comparaison à une étincelante étude de M. Paul de Saint-Victor sur le règne de Charles II insérée dans son beau livre, *Hommes et dieux*, récemment publié.

[2] La Reine jusqu'à son entrée publique était incognito au Retiro, et, d'après le cérémonial, ne devait point donner audience.

[3] Lettres III et IV.

madame de Coulanges d'un entretien particulier avec la jeune Reine, madame de Villars ne dit pas — et ne pouvait pas dire — ce qui en fit l'objet. Heureusement pour notre curiosité, l'ambassadeur dans sa relation était affranchi de cette réserve. Il raconte les premiers incidents de la visite, puis continue :

« La Reine mère emmena le Roy et laissa l'ambas-
» sadrice seule avec la Reine, qui luy dit l'ennuy et les
» chagrins de la vie qu'elle menoit.

» La marquise chercha à la remettre par des raisons
» qui pussent la consoler toujours; elle luy fit consi-
» dérer que dans un aussi grand changement que celuy
» qui luy étoit arrivé tout d'un coup les commence-
» ments étoient difficiles, que la retraite et la solitude
» étoient en Espagne un usage dont les dames ne pou-
» voient se dispenser; qu'il falloit tâcher de s'y accou-
» tumer, qu'il étoit aisé de se consoler de bien des
» choses quand on se trouvoit une grande reine, qu'elle
» devoit prendre l'esprit et les vues de son rang, que
» c'étoit le moyen de se mettre au-dessus de tout; que
» le fondement de sa grandeur et de son repos étoit
» d'avoir pour le Roy un véritable attachement, de le
» luy faire connoître par une extrême complaisance, et
» de s'abandonner entièrement à l'amitié de la Reine
» mère, qui luy tendoit les bras; elle luy fit voir encore
» dans la conduite qu'elle devoit tenir avec le reste de
» la cour plusieurs choses qui pouvoient luy aider à
» supporter ces commencements et luy rendre les suites
» agréables [1]. »

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 67.

Ces avis eurent le sort de ceux donnés à Bribiesca; madame de Villars cependant à cette première entrevue avait personnellement conquis Marie-Louise. Une Française spirituelle, aimable, quel secours en effet pour la pauvre jeune fille jetée toute vive dans le gouffre espagnol! Quelle consolation, quelle joie d'évoquer à deux les chers souvenirs de Versailles et de Saint-Cloud! Aussi veut-elle sans cesse auprès d'elle sa nouvelle amie; celle-ci s'excuse de cet honneur le plus qu'elle le peut : *cela va jusqu'à la dureté,* elle craint d'être accusée de *trop d'empressement,* elle voudrait se mettre *entièrement hors de portée d'aucun soupçon.* Mais la Reine redoublant ses avances, résister plus longtemps devenait délicat. « Il n'y a pas de milieu », écrit à madame de Coulanges madame de Villars comme forcée dans un dernier retranchement, « entre voir la » Reine très-souvent ou ne la voir que très-rarement, » en cherchant pour le public et pour elle des raisons » qui ne seront guère vraisemblables, puisque le Roi, la » Reine et la camarera mayor[1] font paroître qu'ils sont » très-aises que je sois souvent avec elle, et tout le » monde disant que l'ambassadrice d'Allemagne étoit

[1] Soit qu'elle ne redoutât plus madame de Villars, soit toute autre cause, la duchesse de Terranova s'était fort radoucie en apparence. « Cependant, rapporte M. de Villars, la camarera mayor ne laissoit pas » d'envoyer quelquefois faire des complimens à l'ambassadeur de » France, lui témoignant son déplaisir de ce qu'il ne venoit point chez » la Reine. Il n'entroit chez cette princesse que quand le devoir de son » caractère l'y obligeoit, mais elle envoyoit quérir presque tous les jours » l'ambassadrice, qui se trouvoit auprès d'elle quelquefois seule, quelquefois parmi les femmes de qualité qui venoient rendre leurs respects » à Sa Majesté. » (*Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 150.)

» tous les jours avec la Reine mère, ne parlant ensemble
» qu'allemand. Vous voyez donc que du côté de cette
» cour tout veut que je sois souvent avec la Reine, mais
» si je ne sçais que la cour de France l'approuve, rien
» ne me peut empêcher de retirer mes troupes et de
» laisser penser ici tout ce qu'on voudra; c'est pour-
» quoi je vous supplie encore une fois de tâcher de
» savoir ce que vous pourrez là-dessus[1]. »

La réponse ne se fit point attendre; Louis XIV se chargea de la faire. Le 30 janvier (1680), il mande à M. de Villars :

« Continuez toujours de me tenir averti de ce qui se
» passe, non-seulement pour ce qui concerne le gou-
» vernement de l'État, mais même le particulier et
» domestique du Roi et des Reines, et comme la mar-
» quise de Villars a permission de voir la jeune Reine
» et qu'elle peut être informée de tout ce qu'elle dit et
» de tout ce qu'elle fait, comme aussi du traitement
» qu'elle reçoit, je désire que vous me fassiez savoir
» toutes choses en détail sans y rien déguiser, et en cas
» qu'il y ait quelque chose de bien secret, vous pouvez
» envoyer vos dépêches par un courrier exprès jusqu'à
» Bayonne[2]. »

Ainsi autorisée, madame de Villars se rend à discrétion; sa réserve cependant ne l'abandonne pas; elle ne nie point dans ses lettres la faveur dont elle est l'objet de la part de la Reine, — entre nous, elle serait bien fâchée qu'on l'ignorât, — mais le demi-aveu qu'elle

[1] Lettre VI du 12 janvier 1680.
[2] Archives des affaires étrangères.

fait, de combien de restrictions et de précautions ne s'efforce-t-elle pas de l'entourer? « Je ne m'entremets » de rien ici, » dit-elle; « la Reine a du plaisir à voir une » Françoise et parler sa langue naturelle. Nous chan- » tons ensemble des airs d'opéra. Je chante quelque- » fois un menuet qu'elle danse. » Puis elle s'étonne, se mettant ainsi habilement hors de cause, « qu'on n'ait » pas cherché par mer et par terre et au poids de l'or » quelque femme d'esprit, de mérite et de prudence, » pour servir à cette princesse de consolation et de » conseil...; mais je n'ai aucun personnage à faire au- » près d'elle, je n'ai charge ni mission de m'en mêler, » ni de pénétrer rien sur le passé, le présent et » l'avenir[1]. »

Ne prenons pas toutefois ces protestations plus au sérieux qu'il ne faut et que ne les prirent madame de Coulanges et les autres bonnes amies de Paris[2]. « Ma- » dame de Villars, » écrit l'ambassadeur à Louis XIV, « a l'honneur de voir souvent la Reine, par son ordre » et parce qu'on le trouve bon au palais; elle essaye de » lui donner des conseils utiles pour son repos et de » lui ôter insensiblement des espérances qu'elle pren- » droit volontiers et qu'on ne lui donne que trop » d'ailleurs[3]. » Madame de Villars ne borna point là

[1] Lettre XV.

[2] Elle écrivait dans ce même sens d'effacement à madame de Sévigné, qui dans sa lettre du 5 janvier 1680 en plaisante agréablement avec sa fille. (Voir notre note de la Lettre V. Le passage de madame de Sévigné relatif à madame de Villars y est rapporté.)

[3] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV; Madrid, 16 mai 1680. Le Roi répondit, le 9 juin : « J'approuve les conseils que

son action; en réalité elle joua un rôle politique à Madrid et s'appliqua, comme assurément c'était son devoir d'ambassadrice, à faire tourner au profit de la mission de monsieur son mari, ce qui équivaut à dire au profit de l'influence française, le crédit qu'elle avait sur l'esprit de la Reine. Elle n'en conviendra pas, car étant la seule Française de qualité admise à la familiarité de la Reine, elle appréhende extraordinairement qu'on ne lui impute ce qui se passe dans le palais; mais c'est bien elle qui établit entre cette princesse et sa belle-mère une intime union de tous points si souhaitable. « La marquise, et le confesseur que la Reine » avoit amené de France, » dit M. de Villars, « firent » leurs efforts pour l'obliger à se donner tout en» tière à la Reine mère, et par devoir et par reconnois» sance de la tendresse qu'elle luy témoignoit, et par » la raison de ses véritables intérêts[1]. »

Ceci veut encore être expliqué.

Depuis la mort de don Juan, l'Espagne était en quelque sorte abandonnée à elle-même; le Roi, comme il a été dit, n'était occupé que de sa prochaine réunion avec Marie-Louise; il avait d'ailleurs la plus profonde ignorance de tout ce qui regardait le gouvernement. Le seul homme qui l'entretînt alors des affaires de l'État et les décidât avec lui, ou plutôt pour lui, était don Geronimo de Eguia, parvenu par raccroc au poste relativement important de secrétaire du *despacho uni-*

» vous faites donner à la Reine d'Espagne. » (Archives des Affaires étrangères.)

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 64.

versal[1]. Quelquefois cependant « on consultoit le con-
» nétable de Castille et le duc de Medinaceli sur quel-
» ques affaires dont le secrétaire ne vouloit pas se
» rendre responsable; mais durant tout le voyage on
» ne résolut rien de conséquence; on ne travailla
» qu'au voyage même et aux ordres qu'il falloit néces-
» sairement y donner[2]. »

Au retour il devenait urgent de prendre une décision : « Toutes les affaires qui regardoient l'État même » ou les particuliers étoient également suspendues; elles » languissoient entre les mains des conseillers qui les » examinoient avec la lenteur ordinaire, ou si elles » alloient jusqu'au roy, c'étoit pour y demeurer tout à » fait sans aucune résolution[3]. »

Deux partis se trouvaient en présence : l'ancien parti de don Juan, qui, un moment abattu, avait repris consistance et s'agitait d'autant plus qu'il avait plus besoin de faire croire à sa résurrection; il poussait à la nomination d'un premier ministre et mettait en avant le duc de Medinaceli, *sumiller du corps* et de sa personne agréable au roi; le parti opposé, celui de l'ex-régente, proposait l'établissement d'une junte composée, en outre du connétable de Castille[4] pour chef, de l'inquisiteur général et du marquis de Mancera, tous trois dévoués à la Reine mère et ses obligés de tout temps.

[1] Des dépêches universelles.

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 71.

[3] *Mémoires de la Cour d'Espagne*, p. 93.

[4] Il était mayordomo mayor du roi.

Don Geronimo de Eguia formait à lui seul une troisième faction où s'achoppèrent longtemps les deux autres. C'était un homme d'un esprit borné, sans poids, sans expérience, mais souple, adroit et de beaucoup de manéges. Mis en place par Valenzuela, il sut se maintenir sous don Juan, et lorsqu'il vit ce prince à l'extrémité, « il eut l'entendement de dire le premier » au Roi qu'il falloit qu'il allât voir la Reine, sa mère, » qu'il la ramenât et qu'il la suppliât de vouloir partager » avec lui le fardeau des affaires[1]. » Les deux partis lui faisaient de grandes avances, mais lui nageait entre les deux, trouvant son avantage à prolonger une situation qui le laissait maître des affaires. En continuels rapports avec le Roi par les devoirs de sa charge, il lui inspirait la crainte de tous ceux qui l'approchaient comme ne songeant qu'à le gouverner, et il détournait de la sorte ce prince ombrageux de prendre un premier ministre ou de confier le pouvoir à une junte; il n'épargnait pas non plus la Reine mère dans ses avis insidieux.

Le secrétaire avait auprès du Roi deux puissants alliés. « La duchesse de Terranova se trouvoit dans un » pareil intérêt d'éloigner Charles II de la Reine mère, » de la junte et d'un favory; durant ces intrigues, elle » gagnoit le temps de s'affermir dans l'esprit du Roy, » y entretenoit de semblables défiances et les étendoit » même jusque sur la Reine, dont la jeunesse et la faci- » lité luy laissoient toutes ses mesures libres; le confes-

[1] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars au marquis de Pomponne. Madrid, 5 octobre 1679. (Archives des affaires étrangères.)

» seur inspiroit assez au Roy les mêmes vues de ne point » avoir de ministre dont il pût dépendre [1]. »

M. de Villars désirait le triomphe du parti de la Reine mère. Il savait cette princesse fort refroidie envers l'Empereur, qui l'avait peu soutenue lors des entreprises de don Juan ; portée par conséquent pour la France et très-bien avec son autre belle-fille, la Reine, épouse de Louis XIV ; il savait aussi qu'elle était « de bonne foi » dans l'amitié tendre dont elle ne se lassait pas de répéter les marques à la jeune Reine, et qu'elle souhaitait vivre avec elle dans un complet accord, de façon qu'unies sincèrement et agissant ensemble sur le Roi, — ce prince d'ailleurs si amoureux de sa femme, — elles gouvernassent sinon directement ou entièrement, du moins soient considérées et comptées par le premier ministre, au cas où le projet d'une junte serait abandonné.

Le véritable intérêt de Marie-Louise était dans ce concert ; c'était également l'intérêt français. M. et madame de Villars ne cessèrent de prêcher cet évangile, et cette vue eût pu aller loin si la jeune Reine y fût entrée de bonne heure. Malheureusement les préventions qu'on lui avait données contre sa belle-mère et l'ambassadeur, — et sans relâche on les renouvelait, — firent échouer ce plan. Défiante et insouciante à la fois, ne comprenant rien à ces menées, déroutée, tiraillée, ennuyée surtout, la Reine s'attarda dans une hésitation fâcheuse, et lorsqu'elle tenta un effort pour en sortir, ayant enfin reconnu ses vrais amis, et chercha à se rapprocher du Roi, ce prince, entièrement sous le joug de

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 81.

la camarera et de don Geronimo, la repoussa brutalement [1]. La Reine mère, rebutée par le peu de retour qu'elle trouvait dans sa belle-fille, s'était insensiblement retirée, découragée et décourageant son propre parti. Elle paraissait ne se soucier que de son repos, et ce détachement alla jusqu'à ne plus s'opposer au désir de son fils de prendre pour favori le duc de Medinaceli. Tout du reste poussait ce dernier ; la Terranova ne contrariait plus sa fortune, voyant poindre avec effroi l'accord des deux Reines, et don Geronimo ne se croyant pas en état de faire plus longtemps tête à tous les partis, céda à la nécessité, prit ses mesures auprès du duc, et « l'on prétend qu'il acheva de déterminer le Roi à » suivre le penchant qu'il avoit pour l'élévation du duc » de Medinaceli [2], » qui le 22 février 1680 fut déclaré premier ministre.

Cette nomination eut l'agrément du public ; elle interrompit pour quelque temps les intrigues qui depuis trois mois divisaient la cour et avaient totalement arrêté la marche du gouvernement, mais elle fit tomber à plat l'espoir que certaines personnes poursuivaient encore de voir la jeune Reine prendre dans l'État quelque ascendant. Arrivé en dehors d'elle, malgré elle, le premier ministre montra bientôt qu'il n'userait point envers la Reine de beaucoup de ménagements. Marie-

[1] « Il lui dit qu'elle croit qu'il lui communiqueroit les affaires et » qu'il ne lui parlera de rien. Par là, on peut juger que don Geronimo » et la camarera contribuent à le maintenir dans cette férocité. » (Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 22 février 1680. Archives des affaires étrangères.)

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 100.

Louise manqua ainsi l'unique occasion d'établir son autorité; l'assujettissement où elle vécut dans la suite et qu'elle ne secoua jamais entièrement, malgré la passion vive et incontestable du Roi, fut la conséquence fatale de cette première erreur.

Je demande pardon de cette longue parenthèse. « Je » suis toujours sur mes gardes », dit madame de Villars, « pour ne rien écrire qui vise aux affaires d'État[1]. » Il fallait bien sur ce point si capital suppléer au silence de l'ambassadrice, dans l'intérêt même de ses lettres, pour que le lecteur les pût complétement entendre et partout saisir leur fine ironie.

En quittant le Retiro la Reine ne fit que changer de prison. « L'ennui du palais », mande madame de Villars, «est affreux, et je dis quelquefois à cette princesse » quand j'entre dans sa chambre qu'il me semble qu'on » le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est ré- » pandu épais[2]. » Quelle vie, en effet, et quel tableau en trace l'ambassadrice! Une camarera menant la Reine comme un enfant ; un Roi sombre, jaloux, bon ou *féroce,* selon l'influence régnante, aimant sa femme, beaucoup même, mais l'aimant à sa manière, qui n'était pas la bonne, lui offrant pour récréations principales une tuerie de taureaux ou une grillade de juifs, de jouer avec lui quatre heures par jour aux jonchets ou d'aller faire collation chez des nonnes. La Reine mère, à la vérité, est tendre, prévenante, aise que sa belle-fille se divertisse, et autant qu'elle le peut lui allégeant ces

[1] Lettre XIII.
[2] Lettre XV.

lourdes étiquettes espagnoles dont elle-même avait été accablée[1]. Mais l'étiquette dans ce palais refrogné est plus reine que les deux Reines, et Charles second, ce maniaque couronné, croirait la monarchie perdue si l'on manquait à l'observance de la moindre de ses règles absurdes. Plus tard cependant la duchesse de Terranova, par trop insupportable, sera renvoyée; il y aura alors quelques adoucissements, mais quels adoucissements! La Reine aura permission de monter à cheval, de ne se coucher qu'à dix heures et demie; elle pourra regarder « par une fenêtre qui n'a de vue que » sur un grand jardin d'un couvent de religieuses qu'on » appelle l'Incarnation et qui est attaché au palais. Vous » aurez peine à imaginer, ajoute madame de Villars, » qu'une jeune princesse née en France et élevée au » Palais-Royal puisse compter cela pour un plaisir[2]. »

Marie-Louise vécut dix ans cette maussade existence; elle mourut le 13 février 1689, au même âge à peu près que sa mère et non sans soupçon de poison. « Il n'est plus douteux aujourd'hui, dit Louville, que » cette intéressante princesse, morte empoisonnée en » 1689, n'ait payé de sa vie l'inutile empire qu'elle » avait su prendre sur son époux pendant les dix an- » nées de leur union stérile[3]. » Charles II la pleura amèrement, sincèrement, jusqu'à son dernier jour, et

[1] J'insiste, d'après le constant témoignage de M. et de madame de Villars, sur ces bonnes qualités de la Reine mère, la plupart des historiens s'étant plu à la peindre sous les traits d'une méchante femme, qui rendit fort malheureuse sa belle-fille.

[2] Lettre XXII.

[3] *Mémoires de Louville*, t. I, p. 83.

lorsque lui-même se sentit proche du tombeau, il voulut, comme enivré déjà par la mort, revoir les traits de l'aimable et douce femme qui fut l'unique amour de sa misérable vie, l'unique joie de sa triste jeunesse. Il fit ouvrir son cercueil, et qui pourrait dire si l'*entrevue* de cette morte et de ce mourant ne décida pas le fameux testament?

Ici se place cette question : Marie-Louise fut-elle sacrifiée en 1679 pour préparer 1700? L'examen des faits ne semble pas indiquer cette cruelle prévoyance politique, et permet de croire que Louis XIV donna sa nièce au Roi Catholique simplement parce que l'alliance était belle, dans l'habitude et la convenance des deux familles et des deux peuples. On ignorait en France à cette époque le véritable état de Charles II, et si l'Espagne se montrait si unanimement impatiente de voir son roi marié, c'est qu'évidemment elle n'était pas mieux instruite. M. de Villars dans ses dépêches, madame de Villars dans ses premières lettres, parlent sans sous-entendu de la grossesse de la Reine, et la *Gazette de Madrid* l'annonce si ouvertement et à tant de reprises, qu'il est difficile de suspecter sa bonne foi. Louis XIV ne serait donc point coupable de l'odieuse spéculation dont plusieurs historiens ont chargé sa mémoire, et un passage cité précédemment [1] d'une de ses communications à l'ambassadeur démontre surabondamment que s'il ne désirait pas la grossesse de sa nièce, il en admettait toutefois la possibilité. Que bientôt après (car l'erreur, si erreur il y eut, fut de

[1] Voir ci-dessus, p. 56.

courte durée) il ait repris des projets longtemps caressés, rien n'est plus certain, mais rien alors que de très-légitime.

Entre cette reine si française, ce roi défiant, ces ministres, ces grands envieux de la moindre distinction, et roi, ministres et grands débordant de haine contre tout ce qui était français, l'on conçoit la difficile position de l'ambassadeur de France, blâmé à Saint-Germain s'il ne dirigeait pas la Reine, perdant tout à Madrid s'il avait l'air de la conseiller, et des deux côtés responsable de sa conduite. Agir ou ne pas agir exposait également à des plaintes. En telle conjoncture, — et M. de Villars connaissait trop l'Espagne pour n'avoir point calculé ces embarras, — il n'était point indifférent, parallèlement aux dépêches officielles, d'avoir un commerce particulier qui, racontant les faits en apparence secondaires et les menus détails, fît voir bien des envers et plaidât par avance, si j'ose ainsi m'exprimer, les circonstances atténuantes. De là ces lettres de madame de Villars, qui sont comme le journal de la vie de la Reine; de là ce choix pour correspondante et confidente de madame de Coulanges, cousine germaine de M. de Louvois, et, ce qui valait mieux, amie intime de tout temps et restée telle de madame de Maintenon, déjà à cette époque en pleine floraison d'influence[1]. Madame de Coulanges était étroitement liée avec ma-

[1] Sur cette intimité de madame de Coulanges et de madame de Maintenon, et la faveur tout à fait décidée de cette dernière, voyez notamment les lettres de madame de Sévigné des 24 novembre 1679, 5 janvier, 20 mars, 5, 6 avril et 7 juillet 1680.

dame de Villars; par affection, bonne grâce naturelle, un peu aussi par vanité de jouer à la femme importante, elle accepta avec empressement ce rôle d'intermédiaire auprès de sa puissante amie, et les lettres de l'ambassadrice allèrent fidèlement et non sans les plus obligeantes apostilles à cette seconde adresse, et même plus *loin.* Louis XIV n'était point insensible aux choses de l'esprit; ces jolies et piquantes relations lui plurent assurément, et l'impression qu'il en garda ne resta pas, peut-on croire, étrangère à la bienveillance qu'il témoigna depuis aux Villars, et de façon si éclatante à leur fils, le *héros.*

Cependant, malgré tant de précautions, une prudence poussée à l'extrême, malgré cette constante attention à ne paraître en rien, le libre et fréquent accès que madame de Villars avait au palais, la familiarité, l'amitié dont la Reine l'honorait si publiquement, devaient à la longue perdre à cette cour soupçonneuse l'ambassadrice, et par ricochet l'ambassadeur [1]. Ce dénoûment était inévitable. Depuis le premier jour, la méfiance des ministres espagnols était en éveil. On n'ignorait point à Madrid que Marie-Louise était restée passionnément attachée à sa première patrie, et l'on supposait assez naturellement que l'ambassadrice de France ne contrariait point ce sentiment. Aussi longtemps toutefois que la princesse ne sembla pas se

[1] Celui-ci avait dû en novembre 1680 ôter au roi d'Espagne et à ses conseillers de mauvaises impressions qu'on avait cherché à leur donner sur lui. (Lettre de Louis XIV au marquis de Villars, du 8 décembre 1680. Archives des affaires étrangères.)

soucier de la politique, cette intimité ne fut point ouvertement troublée; mais lorsque la jeune Reine commença à se rendre maîtresse de l'esprit du Roi, et que l'on put prévoir qu'il faudrait, — et bientôt peut-être, — compter avec elle, l'alarme fut grande. On n'hésita point à imputer ce changement à madame de Villars, et redoutant que son influence ne devînt tout à fait gênante, le premier ministre, pour être quitte de la femme, fit demander à Paris par son ambassadeur le rappel du mari. Louis XIV ne voulait point encore se brouiller avec ces gens-là; il consentit à leur accorder cette satisfaction, et poussa la complaisance jusqu'à laisser se répandre dans le public que le rappel de M. de Villars avait pour motif des intrigues nouées dans le palais par madame de Villars, ce dont les Espagnols l'accusaient précisément.

Madame de Villars, dans l'angoisse de se voir attribuer la chute de son mari, ne se sentant pas d'ailleurs très-nette de ce qu'on lui reprochait, se débat contre ces allégations avec une animation, — j'allais dire un emportement — bien significative de la part d'une personne d'ordinaire si mesurée; ce qui autorise à croire qu'elle fut, comme tout le monde, quelque temps dupe de cette petite comédie diplomatique.

Quoi qu'il en soit, elle partit en mai 1681; c'est à cette date du moins que s'arrête pour nous son commerce épistolaire avec madame de Coulanges. L'ambassadeur resta après elle, et il ne semble pas que ce départ ait beaucoup détendu ses rapports avec les ministres espagnols. « Il y a six mois », annonce-t-il au Roi

(8 août 1681), « que je n'ai eu communication ni visité » personne, hors le duc de Medinaceli et le marquis de » los Balbases [1], sur les affaires que je sollicite. Je me » suis même privé de voir la Reine mère; c'est ce qui » touche le plus au cœur au premier ministre [2]. »

Son audience de congé est de ce même mois d'août [3], mais il demeura encore, ayant ordre d'attendre l'arrivée du comte de la Vauguyon, désigné pour le relever. Sa situation, dans les derniers temps de son séjour, devint insoutenable. La prise de Strasbourg et de la citadelle de Casal avait remis en circulation les bruits de guerre. L'Empereur et le prince d'Orange pressaient l'Espagne d'une rupture avec la France; le cabinet de Madrid y était fort enclin. « Pour être mieux éclairci » de ce qui se passoit », écrit M. de Villars au Roi (13 novembre 1681), « je donnai rendez-vous au prince de As- » tillano, grand ennemi du duc de Medinaceli, chez une » dame. Il m'apprit que je devois recevoir l'ordre de » partir. Cela me fut confirmé d'autre part, mais je ne » fus pas persuadé que M. de Medinaceli, si irrésolu » dans la moindre affaire, se déterminât si prompte- » ment dans celle-ci. J'appris que le Roi Catholique » avoit défendu à la Reine d'avoir aucun commerce avec

[1] Il était le commissaire de M. de Villars.

[2] Archives des affaires étrangères.

[3] .... « J'ay pris congé de Leurs Majestés comme il a plu à Votre » Majesté de me le permettre. Je rends des grâces infinies à Votre » Majesté de la gratification qu'il lui a plu de m'accorder pour mon » retour. Votre Majesté ne me tire pas de la misère, mais elle me tire » de la confusion, qui est un malheur beaucoup plus grand. » (Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV, Madrid, 22 août 1681. Archives des affaires étrangères.)

» moi, et à tous les François qui sont à son service, sur » la peine d'être chassés, de ne voir ni moi ni mes do- » mestiques, et aux François qui sont à Madrid d'entrer » au palais[1]. »

Le 28, il ajoute : « ..... Je suis quasi gardé à vue, et » je ne sors pas de mon logis sans être suivi de plusieurs » espions[2]. »

C'est en janvier seulement que M. de Villars remit le service à son successeur :

« ..... M. le comte de la Vauguyon étant arrivé en » cette cour, j'ai cru, suivant les ordres de Votre Ma- » jesté, qu'il ne me restoit qu'à l'informer pendant un » séjour de cinq ou six jours de l'état des affaires qui » m'ont été commises dans le cours de mon ambassade, » et attendre l'arrivée de l'ordinaire, pour voir s'il » m'apportoit quelques nouveaux ordres de Votre Ma- » jesté. Je suis obligé de prendre la route de Perpi- » gnan, par le peu de sureté qu'il y auroit à passer dans » la Biscaye espagnole, où les François sont exposés à » beaucoup d'insultes depuis l'approche des troupes de » Votre Majesté[3]. »

III.

De disgrâce il n'était point question. Quelques jours avant de quitter Madrid, madame de Villars mandait à

[1] Archives des affaires étrangères.

[2] Archives des affaires étrangères.

[3] Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 1er janvier 1681. Archives des affaires étrangères.

madame de Coulanges : « Il ne me sera, je crois, guère » difficile de vous faire avouer que je ne mérite pas » beaucoup de blâme sur ma conduite à cette cour, et, » sans me vanter, peut-être n'ai-je fait tort à la conduite » de personne[1]. » A Versailles, on n'avait point un seul instant songé à la trouver coupable, et l'accueil que le Roi fit à M. de Villars montra clairement que si on l'avait sacrifié à une nécessité politique, on ne lui savait pas moins le meilleur gré de son ambassade. Il reçut bientôt des marques non équivoques de la satisfaction royale, ayant, le 7 mai 1683, été nommé conseiller d'État d'épée[2] et envoyé peu après ambassadeur extraordinaire en Danemark.

La marquise ne l'y suivit pas, du moins le peut-on déduire d'une phrase de madame de Sévigné : « J'ai fait » voir à madame de Villars », répond-elle le 1er juin 1684 au président de Moulceau, « tout ce que vous me man- » dez du maréchal de Bellefonds[3]. » M. de Villars exécuta fort bien les commissions dont le Roi l'avait chargé à Copenhague[4]; il y demeura jusqu'en 1685. Ce fut sa dernière mission. Saint-Simon a résumé en quelques mots sa carrière diplomatique : « Il réussit, et se fit ai- » mer et estimer partout. » Depuis cette époque, le marquis et la marquise ne bougèrent de Paris, ou plutôt de

[1] Lettre XXXVI.

[2] Il n'y avait que trois conseillers d'État d'épée.

[3] Le maréchal commandait la petite armée de Catalogne, et avait, le 12 mai précédent, battu à Pont-Mayor le duc de Bournonville.

[4] « Le mardi, 15 août (1684), le Roi, enregistre Dangeau, donna à » M. de Villars, son ambassadeur en Danemark, 10,000 écus de gra- » tification. » (T. I, p. 43.)

Versailles, « tous deux fort pauvres, » continue Saint-Simon, « toujours à la cour, où ils avoient beaucoup » d'amis et d'amies considérables. »

On n'oublia pas les longs et excellents services de M. de Villars; le temps était passé où M. de Louvois cherchait à les obscurcir auprès du Roi, et à la promotion du 31 décembre 1688, à laquelle ce ministre fut si puissamment mêlé [1], le marquis eut l'honneur d'être fait chevalier de l'ordre. La récompense était éclatante, disproportionnée peut-être à la naissance, mais non assurément au mérite du nouveau cordon bleu. « Au scandale de l'ordre du Saint-Esprit, dira Saint-» Simon, il fut de la promotion de 1688 [2]. » J'ai rapporté aux notes des couplets satiriques dans ce même sens; mais, en prose comme en vers, la naissance de M. de Villars est seule discutée.

La cérémonie de réception eut lieu le 1er janvier 1689; madame de Sévigné l'a très-plaisamment décrite, et l'incident suivant, entre autres, ne sera point déplacé ici : « .... Sur la même ligne [3], raconte-t-elle à sa fille le 3 jan-» vier, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accro-» chèrent l'un à l'autre d'une telle furie, les épées, les » rubans, les dentelles, tous les clinquants, tout se » trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes » les petites parties crochues étoient si parfaitement

1 « Il parut aussi, dit madame de la Fayette, que M. de Louvois » avoit seul décidé de ceux qui seroient faits cordons bleus. » (*Mémoires de la cour de France,* p. 78.)

2 Il est le quarante-huitième de cette *fournée,* qui fut de soixante-quatorze chevaliers.

3 On défilait deux par deux.

» enlacées, que nulle main d'homme ne put les séparer; plus on y tâchoit, plus on brouilloit, comme les anneaux des armes de Roger; enfin, toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manége demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, et le plus fort l'emporta[1]. »

A ce *brillant* vint, à peu d'années de là et non sans très-grand à-propos, s'ajouter du *solide*. Lorsque fut formée la maison de madame la duchesse de Chartres, le Roi nomma M. de Villars chevalier d'honneur de cette princesse, charge qui valut au marquis deux mille écus de traitement (payés par Monsieur) et un appartement à Versailles dans l'aile vieille du château; il était auparavant logé au grand commun[2].

M. de Villars passa à la cour le reste de sa vie, aimé et estimé de tout le monde, et honoré de la constante particulière bienveillance du Roi. Ce crédit ne fut point inutile aux siens et lui permit de parer à son fils, qui pointait fort déjà, des coups que M. de Barbezieux chercha quelque temps à lui porter.

« Le 20 mars 1698, inscrit Dangeau, le Roi dit à » son dîner qu'on lui avoit mandé la mort du marquis » de Villars; il mourut le matin à Paris, n'ayant été

[1] M. de Villars, petite vanité bien excusable, alla montrer son cordon bleu dans les salons parisiens, où il était familier. Madame de Sévigné le rencontra chez madame de la Fayette : « J'y trouvai, » mande-t-elle à sa fille, « M. de Villars avec une mine toute pleine » d'Orondate, je lui dis bien tout ce que vous m'avez mandé pour eux. » (Lettre du 7 janvier 1689). Réciprocité de compliments, les Villars avaient déjà adressé les leurs aux Grignan et à madame de Sévigné pour le cordon accordé à cette même promotion à M. de Grignan.

[2] Voir Dangeau, t. IV, p. 20, 27 et 44.

» malade que deux jours; il avoit quatre-vingts ans
» passés, et paroissoit devoir vivre encore longtemps[1].»

En réalité, il n'avait que soixante-quinze ans. Il fut inhumé dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont sa belle-sœur, la Mère de Jésus-Maria, avait été longtemps prieure et prieure si considérée.

Son fils Hector, qui venait d'être nommé envoyé extraordinaire à Vienne, lui ferma les yeux. « Peu après » que le marquis de Villars (le fils) eut été destiné à se » rendre auprès de l'Empereur, il eut le malheur de » perdre son père. Cette perte lui fut très-sensible. Il » aimoit et honoroit un père très-respectable, auquel la » fortune seule avoit manqué pour parvenir à la plus » grande élévation. Le marquis de Villars abandonna » à sa mère, à son frère et à ses sœurs le peu que lui » laissoit la succession, et paya de son bien les légi- » times, afin de pouvoir retirer quelque chose du patri- » moine, dont il laissa la jouissance entière à sa mère, » dame d'un mérite distingué par son esprit, par sa » vertu et par sa fermeté[2]. »

« Le Roi, le 5 août suivant, rapporte encore Dan- » geau, donna mille écus de pension à madame la mar- » quise de Villars et autant à mademoiselle sa fille. »

Madame de Villars survécut à son mari plusieurs années, désormais retirée à Paris, occupée de son salut, mais, malgré sa retraite et sa piété, très-comptée, très-recherchée, et toujours étroitement liée avec madame de Coulanges. L'affection qui depuis si long-

[1] Voir Dangeau, t. VI, p. 314.
[2] *Mémoires du duc de Villars*, t. I, p. 220.

temps les unissait pensa être resserrée par une alliance de famille, et il fut un moment fort question du mariage du fils aîné de madame de Villars avec une nièce de madame de Coulanges [1]. Madame de Grignan, dans une lettre à cette dernière du 5 février 1703, revient sur ce mariage manqué :

« Comment gouvernez-vous le maréchal de Villars ? » Vous n'auriez pas mal marié madame votre nièce si » vous aviez été la maîtresse. Le commandement des » armées vaut bien la solidité des châteaux du comte » de Tillières ; on pouvoit même en faire l'horoscope » sans témérité ; il a toujours pris la route et le vol de » ceux qui arrivent....... On nous a mandé que ma- » dame de Villars la mère avoit eu une nouvelle atta- » que ; c'est celle qui me fait de la peine ; mais non, » car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. »

Mais ni l'âge, ni la dévotion dont son frère et ses sœurs lui avaient donné de si grands exemples, et qui lui furent sans cesse présents, n'avaient diminué les grâces de son esprit. « Madame de Villars », mande quelques mois après madame de Coulanges à madame de Grignan, « est charmante par ses mines et par les » petits discours qu'elle commence, et qui ne sont en- » tendus que des personnes qui la connoissent [2]. »

Elle mourut le 24 juin 1706, âgée de quatre-vingt-deux ans, et fut enterrée auprès de son mari.

Saint-Simon, qui l'apprécie fort et la proclame « une

[1] Le maréchal, comme on sait, épousa, en 1702, Jeanne-Angélique Rocque de Varengeville.

[2] Lettre du 7 juillet 1703.

» des plus spirituelles femmes de son temps[1] », lui fait cette oraison funèbre :

« Le maréchal de Villars perdit en ce même temps » sa mère, tante paternelle du feu maréchal de Belle- » fonds. C'étoit une petite vieille ratatinée, tout esprit » et sans corps, qui avoit passé sa vie dans la meilleure » compagnie, et qui y vécut avec toute sa tête et sa » santé jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-cinq ou six ans. » Elle étoit salée, plaisante, méchante; elle s'émer- » veilloit plus que personne de l'énorme fortune de son » fils; elle le connoissoit et lui recommandoit toujours » de beaucoup parler de lui au Roi et jamais à per- » sonne; elle avoit beau se contraindre, le peu de cas » qu'elle faisoit de lui perçoit; elle avoit des apo- » phthegmes incomparables et ne sembloit pas y tou- » cher[2]. »

Salée, plaisante, d'accord; *méchante*, non, certes! Madame de Villars, si l'on s'en rapporte à ses lettres, ne va en aucun cas plus loin que cette agréable raillerie qui est le ragoût de l'esprit. Que son tact exquis, sa mesure parfaite aient parfois souffert de la gloire trop volontiers gasconne de son fils, on peut le croire; qu'elle lui ait recommandé de *parler toujours de lui au Roi et jamais à d'autres*[3], le conseil était bon, et madame de Villars dut le donner en femme de sens qu'elle était et sachant bien sa cour. Mais qu'elle ait eu à se contraindre pour cacher le peu de cas qu'elle aurait fait de lui,

[1] *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, t. I, p. 43.

[2] Saint-Simon, t. V, p. 195.

[3] *Mémoires secrets de Duclos*. Paris, 1864, t. I, p. 150.

ici M. le duc de Saint-Simon (dans son genre aussi *gascon* que l'heureux Villars) n'écoute que sa passion, et, emporté par elle, dépasse le but. Ce fut au contraire — hésiterait-on à le dire au nom de cette mère si tendre, si dévouée? — le légitime orgueil, l'immense consolation de ses derniers jours que de voir son fils maréchal de France, cordon bleu, duc, et, mieux que par ces dignités, ayant par de grands faits de guerre rendu à jamais illustre un nom jusque-là seulement honorable.

M. et madame de Villars eurent neuf enfants :

— Pierre-Hyacinthe, mort en 1657, âgé de cinq ans;

— Louis-Hector, qui fut le maréchal duc de Villars;

— Félix, abbé de Monstiers en Argonne, agent général du clergé de France en 1688, mort à Florence en 1691, comme il revenait de Rome; il accompagna sa mère en Espagne et figure deux ou trois fois dans ses lettres;

— Armand, dit le comte de Villars, « chef d'escadre » fort estimé; son frère prenant le grand vol l'avoit fait » passer du service de la marine à celui de terre, ou, » bien qu'assez novice, il étoit devenu bon officier, et » fort aimé et personnellement considéré [1]. » Lieutenant général en 1708, gouverneur de Gravelines en 1710, mort au camp devant Douai en 1712;

— Thérèse, mariée à Jean de Frétat, marquis de Boissieux; c'est elle, je suppose, qui suivit sa mère à Madrid;

— Marie-Louise, qui épousa le 21 février 1699 Fran-

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, t. X, p. 218. Voir aussi t. V, p. 341.

çois-Léonor de Choiseul-Traves, dit le comte de Choiseul, colonel de cavalerie; morte en 1736;

— Charlotte, alliée à Louis de Vaugué (Vogué), seigneur de Gourdan en Vivarais;

— Agnès, religieuse à Saint-André de Vienne, eut, par le crédit de son frère le maréchal, l'abbaye de Chelles en 1707; s'en démit en 1719 [1]; morte en 1723.

IV.

On n'a pas toutes les lettres adressées d'Espagne à madame de Coulanges [2] par madame de Villars. Un passage de madame de Sévigné [3] ne laisse à cet égard aucun doute, et le témoignage de M. le chevalier de Perrin n'est pas moins formel : « Madame de Villars, » dit-il, écrivit plusieurs lettres à madame de Coulanges » pendant le dernier séjour qu'elle fit à Madrid. Celles » qui se sont conservées sont au nombre de trente- » sept [4]. » Celles qui manquent sont très-regrettables; heureusement elles ne font point lacune, et leur absence, — on s'en convaincra bientôt, — n'atteint point la clarté, l'intérêt et même l'enchaînement des aimables

[1] Contrainte et forcée, pour céder la place à la fille du Régent. (Voir *Correspondance générale de Madame*, t. II, p. 114; *Mémoires secrets de Duclos*, t. I, p. 336, à la note.)

[2] La perte des réponses de madame de Coulanges est également à déplorer.

[3] Lettre du 8 novembre 1679. Le passage auquel on fait allusion est rapporté à l'avant-avant-dernière de nos notes de l'*Introduction*.

[4] Note de Perrin à cette même lettre de madame de Sévigné du 8 novembre.

récits de la marquise. M. de Perrin avait recueilli les précieuses épaves et allait les offrir au public, lorsque la mort le surprit en 1754. Cinq ans après, ces lettres furent imprimées sur le manuscrit préparé par ses soins et que l'on trouva parmi ses autres papiers. Elles semblent présenter toute garantie d'une exacte copie des originaux, et l'on peut croire que, bien conseillé cette fois, M. de Perrin a dispensé les lettres de madame de Villars des atténuations, des suppressions, et surtout des corrections de style qu'il infligea à celles de madame de Sévigné. L'ambassadrice, à la vérité, ne parlant guère que de gens et de choses d'Espagne, les scrupules du bon chevalier n'avaient point matière à s'alarmer; madame de Simiane, d'ailleurs, n'était point là pour les faire naître ou les encourager.

Voici la liste des diverses éditions à ma connaissance de ces jolies relations :

— *Lettres de madame la marquise de Villars, ambassadrice en Espagne dans le temps du mariage de Charles II, roi d'Espagne, avec la princesse Marie-Louise d'Orléans.* Amsterdam, et à Paris, chez Michel Lambert, rue et à côté de la Comédie françoise. 1759; in-12.

— Les mêmes. Francfort, en foire. Bassompierre, 1760; in-12.

— Les mêmes. Amsterdam, 1760; in-12 [1].

[1] Cette édition (contrefaçon de l'édition de 1759 aussi bien que l'édition de Francfort) contiendrait trente-huit lettres au lieu de trente-sept. Mais ce n'est qu'une fausse espérance; tout se réduit à un numérotage séparé attribué au morceau daté du 27 janvier 1680, morceau

— Les mêmes, Amsterdam. Paris, Lambert, 1762; in-12.

— Les mêmes, avec les *Lettres de mesdames de la Fayette, de Tencin, de Coulanges, de Ninon de Lenclos et de mademoiselle Aïssé; précédées d'une notice biographique et accompagnées de notes explicatives, par Auger*. Paris, Léopold Collin, an XIII (1805); in-12. (Trois éditions chez Collin; la troisième est de 1806.)

— Les mêmes, avec les *Lettres de mesdames de la Fayette et de Tencin*. Paris, Chaumerot, 1823; in-12.

L'édition que je donne aujourd'hui reproduit le texte primitif, celui de l'édition de 1759. J'avais fort à cœur d'y ajouter l'attrait de lettres inédites. A ce dessein, j'ai fouillé archives et bibliothèques publiques; je me suis, directement quand je l'ai pu ou par des appels insérés dans les feuilles spéciales, adressé aux possesseurs et curieux d'autographes, — toutes recherches et démarches restées sans résultat. Une persistante fatalité a poursuivi les lettres de madame de Villars. De ses fréquents échanges épistolaires avec madame de Sévigné, madame d'Uxelles, les autres personnes de son intimité, toutes si spirituelles et si triées, rien [1] n'a jusqu'ici été retrouvé [2], et il est à craindre que ces charmantes pages, dispersées, détruites peut-être, soient à jamais perdues.

toujours joint, avant et depuis, comme post-scriptum à la lettre VII, du 26 janvier.

[1] Si ce n'est une lettre adressée à madame de Sévigné. Voir p. 27, ci-dessus, note 1.

[2] On remarquera le même sort des lettres de madame de Sévigné à madame de Villars.

J'ai donc forcément dû me borner à une simple réimpression, ayant toutefois revu attentivement le texte, rectifié quelques erreurs de copiste et rétabli l'orthographe des noms propres étrangers. Les éditions précédentes se montrent très-avares de notes; celle-ci, dira-t-on sans doute, en est bien prodigue. Je crois cependant les avoir abrégées le plus qu'il était possible; en tout cas, se tenant à la fin du livre, elles ne viendront que du consentement du lecteur rompre son tête-à-tête avec madame de Villars.

Je ne terminerai pas sans remercier M. Mignet de son extrême obligeance à me communiquer de précieux documents inédits. C'est un présent royal que l'illustre historien a daigné faire à mon humble volume, et je ne saurais assez lui en témoigner ma profonde et respectueuse gratitude.

Je dois beaucoup aussi à mon bon et ancien ami M. le vicomte de Vallat, consul général de France à Barcelone; sa connaissance si complète de l'Espagne du dix-septième siècle a été mise à contribution par moi le plus indiscrètement du monde. Les indications toujours sûres, les excellents matériaux qu'il ne s'est point lassé de me fournir, ont singulièrement facilité ma tâche. Il m'excusera de n'avoir point su les mieux employer.

Alfred de COURTOIS.

Paris, avril 1868.

LETTRES

DE

MADAME DE VILLARS

A

MADAME DE COULANGES.

LETTRE I.

Madrid, 2 novembre 1679.

Me voici enfin à Madrid, où je suis résolue d'attendre tranquillement le retour du roi et l'arrivée de la reine, sa femme. Je n'ai pas eu le courage d'aller à Burgos. M. *de Villars*, qui m'attendoit ici, est parti pour rejoindre le roi, qui va chercher la reine, d'une telle impétuosité qu'on ne le peut suivre; et si elle n'est pas encore arrivée à Burgos, il est résolu de mener avec lui l'archevêque de cette ville là, et d'aller jusqu'à Vittoria ou sur la frontière pour épouser cette princesse. Il n'a voulu écouter aucun conseil contraire à cette diligence. Il est transporté d'amour et d'impatience. Ainsi, avec de telles dispositions, il ne faut pas douter que cette jeune reine ne soit heureuse. La reine douairière, qui est très-bonne et très-raisonnable, souhaite passionnément qu'elle soit contente. Je trouvai, en venant, toutes

les dames et tous les officiers de sa maison, qui est très-nombreuse, auprès de Burgos. La duchesse de *Terra-Novà*, sa camarera mayor, fit arrêter sa litière auprès de la mienne. Elle me parut spirituelle et très-honnête; point aussi vieille que je me l'étois figurée. Toutes les dames et filles d'honneur me montroient de loin leurs mouchoirs que l'on met en l'air en signe d'amitié. Je pensai oublier d'en faire autant; et si ma fille ne m'en eût fait aviser, j'allois débuter par une grande sottise. Vous ne sçauriez vous imaginer quelles honnêtetés je reçois ici. La reine mère m'a envoyé son majordome pour sçavoir comment je me trouvois des fatigues de mon voyage, et me donner beaucoup de marques de bonté. On dit qu'elle n'a pas accoutumé d'en user de la sorte avec les autres ambassadrices; ce n'est pas à mon médiocre mérite que j'attribue cet honneur.

Je n'ai pas encore voulu recevoir de visites. J'attens le retour de M. *de Villars*. Il y a tant de manières et tant de cérémonies à observer, qu'il faut qu'il m'instruise de tout, depuis les moindres choses jusqu'aux plus importantes. Rien ne ressemble ici à ce qui se pratique en France.

Dom *Juan* est mort de chagrin; le roi commençoit à lui en donner en rappelant, sans lui en parler, plusieurs grands qu'il avoit exilés.

Je ne sçais si la princesse *d'Harcourt* entrera dans le carrosse de la reine.

La connétable *Colonne* m'a envoyé visiter. Elle est toujours dans son couvent, dont elle s'ennuie

fort; elle espère en sortir quand la reine sera ici et loger chez sa belle-sœur, la marquise *de los Balbases*. L'abbé *de Villars*, qui l'alla voir l'autre jour, l'a trouvée très-bien faite, et j'entends dire qu'elle n'est pas reconnoissable de ce qu'elle étoit en France: c'est une taille charmante, un teint clair et net, de beaux yeux, des dents blanches, de beaux cheveux. Elle a fait un livre de sa vie qui est déja traduit en trois langues, afin que personne n'ignore ses aventures; il est fort divertissant. Elle est habillée à l'Espagnole, d'un fort bon air, mais ayant retranché et augmenté, ce qui en effet est mieux.

LETTRE II.

Madrid, 30 novembre 1679.

On ne peut mener une plus plaisante vie que celle que je mène ici depuis mon arrivée, ne faisant aucunes visites et n'en voulant recevoir qu'après le retour de M. *de Villars*. Je sors quelquefois, quand il fait beau, pour aller ce qu'on appelle *tomar el sol*, hors des portes. Le soleil est très-agréable en cette saison. Il faut soigneusement tirer tous les rideaux du carrosse dans la ville, autrement on passeroit pour n'être pas honnête femme, et par tout pays il seroit fâcheux de se décrier pour un si petit sujet.

Les ducs *d'Ossonne* et *d'Astorga* se sont fort querellés devant la reine. L'on a jugé que le premier

avoit tort, et on l'a envoyé ici attendre les ordres du roi. Je ne sçais plus quelle charge il a, mais les bruits de Madrid sont que le marquis *de los Balbases* la pourroit bien avoir. Je n'ai point encore vû de beautés Espagnoles.

M. *de Villars* vient d'arriver de Burgos. Il m'a conté beaucoup de détails de tout ce qu'il vient de voir. Il se flatte que le prince et la princesse *d'Harcourt* auront été contens de lui. Il m'a parlé de la plus belle robe du monde qu'avoit la princesse. Madame *de Grancey* a très-bien fait, et s'est fort bien servi de son tems de faveur auprès de la reine, pour ne lui donner que de très-bons conseils. On croit qu'elle aura du Roi Catholique une pension de deux mille écus. On ne sçait point encore si elle viendra jusqu'ici. Elle paroissoit fort tentée de s'en retourner avec la princesse *d'Harcourt*. Le roi et la reine viennent seuls dans un grand carrosse *sans glaces*, à la mode du pays ; il sera fort heureux pour eux qu'ils soient comme leur carrosse. On dit que la reine fait très-bien : pour le roi, comme il étoit fort amoureux avant que de l'avoir vûe, sa présence ne peut qu'avoir augmenté sa passion. Elle reçut le roi avec un très-bel habit à la Françoise et une quantité surprenante de pierreries ; mais elle le quitta le lendemain pour s'habiller à l'Espagnole, et le roi la trouva beaucoup mieux. Madame *de Grancey* en mit un aussi, que la reine lui donna, et se coëffa à l'Espagnole, ce qui lui sied fort bien. Elle étoit avec les dames d'honneur, qui sont proprement les filles

de la reine. Elles passent toutes deux à deux après la comédie devant le roi et la reine, faisant leurs révérences : Madame *de Grancey* figuroit avec une qui étoit de fort bonne grace. Je n'ai point entendu dire que la maréchale *de Clérembaut* figurât avec personne, mais qu'elle parloit fort bien Espagnol. Le roi et la reine seront ici dans trois jours et viendront demeurer au Buen-Retiro, maison royale aux portes de Madrid, jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'entrée de la reine. Que j'appréhende de m'habiller et de commencer à sortir! Je ne suis point du tout née pour représenter.

Je viens d'apprendre que madame *de Grancey* est partie de Burgos pour Paris, avec le prince et la princesse *d'Harcourt*. Elle a eu mille louis, deux mille écus de pension et un présent de diamans de dix-huit cent ou deux mille pistoles, tout pareil à celui qu'on a donné à la maréchale *de Clérembaut*. Il y en a eu deux autres de trois mille pistoles pour le prince et la princesse *d'Harcourt*. Toutes les femmes, hors les deux nourrices de la reine et deux autres filles, ont été renvoyées. Une vieille sous-gouvernante, nommée mademoiselle *Fauvelet*, est morte en chemin; mais si bien en chemin, que son âme est partie de ce monde pour l'autre de dedans sa litière, ayant toujours voulu suivre, quelque malade qu'elle fût. Elle mourut peu d'heures avant que d'arriver au lieu où le roi vint trouver la reine et où ils se sont mariés.

La reine avoit perdu en chemin mille pistoles

contre le prince et la princesse *d'Harcourt* et autres personnes qui l'accompagnoient. Quand Leurs Majestés furent parties, les joueurs eurent grand peur de n'être pas payés; mais ils furent agréablement surpris par l'arrivée d'une bourse où étoit cette somme.

Ne trouvez-vous pas que madame *de Grancey* a fait un agréable voyage? Tout le monde dans cette cour est fort content d'elle. Le prince et la princesse *d'Harcourt* avoient un très-beau train, une grande table, et se sont fort bien acquittés de leur emploi. Leur entrée à Burgos fut trouvée fort belle. Le prince *d'Harcourt* s'est très-bien gouverné, et l'on est ici très-satisfait de l'un et de l'autre; vous pouvez en assurer M. *de Brancas*.

LETTRE III.

Madrid, 14 décembre 1679.

Peu après que la reine a été ici, elle a témoigné beaucoup d'envie de me voir et me l'envoya dire. Je répondis que j'étois fort sensible à l'honneur qu'elle me faisoit. Elle me fit dire pour la seconde fois qu'elle avoit prié le roi que j'y allasse *incognito*; parce que, jusqu'à ce qu'elle ait fait son entrée et qu'elle soit logée dans le palais, personne (hommes ni femmes) ne la verra. On envoya à la camarera mayor, pour lui dire ce que la reine avoit mandé, et la permission que le roi lui avoit donnée de me

voir *incognito*. La camarera répondit qu'elle ne sçavoit point cela. Le gentilhomme espagnol que nous lui avions envoyé la supplia de vouloir s'en informer; elle répondit qu'elle n'en feroit rien et que la reine ne verroit personne, tant qu'elle seroit au Retiro. Nous fîmes sçavoir à la reine la diligence que nous avions faite : on ne pouvoit pas moins après l'envie qu'elle avoit témoignée que j'eusse l'honneur de la voir. Après cela nous nous sommes tenus en repos. Je n'ai pas même voulu aller à l'église, où l'on peut la voir d'une tribune, de peur qu'on ne m'accusât de trop d'empressement. Le roi en a un très-grand pour elle. Il ne voudroit jamais la perdre de vûe. Cela est très-obligeant. Mais pour en revenir à cette envie de me voir, je fus dimanche pour la première fois rendre mes devoirs à la reine mère, qui est bonne, obligeante, disant tout ce qu'elle peut et tout ce qu'il faut pour plaire. Elle me demanda si je n'avois pas encore vû la reine, sa belle-fille. Je lui dis que non. Elle me répondit : Elle a fort envie de vous voir; vous la verrez dès que vous le voudrez, et dès demain. Ce demain est aujourd'hui. Je vous ai écrit tout ceci par avance. Ce sera sur les quatre heures que je me rendrai à cette audience de la reine. Je vous rendrai compte comme tout cela m'aura paru. On dit qu'elle se conduit fort bien : j'en suis persuadée. Aucun François ne l'a vûe. Il y a deux jours que la marquise *de los Balbases* la voulut voir : elle alla dans l'appartement de la camarera, qui touche celui de la reine. Des

que la jeune princesse le sçut, elle y vint tout aussitôt : mais comme elle voulut parler à la marquise, la camarera prit la reine par le bras et la fit rentrer dans sa chambre. Ce sont des usages qui ne sont pas si extraordinaires ici qu'ils le seroient ailleurs.

LETTRE IV.

Madrid, 15 décembre 1679.

Je fus hier au Retiro, cette maison où le roi et la reine sont présentement. J'entrai par l'appartement de la camarera mayor, qui me vint recevoir avec toutes sortes d'honnêtetés. Elle me conduisit par de petits passages dans une galerie où je croyois ne trouver que la reine; mais je fus bien étonnée quand je me vis avec toute la famille royale. Le roi étoit assis dans un grand fauteuil, et les reines sur des carreaux. La camarera me tenoit toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avois à faire, et qu'il falloit commencer par le roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de Sa Majesté Catholique, que je ne comprenois point ce qu'elle vouloit que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence. Sans vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir. Quand je contai cela à M. *de Villars,* il me dit que sans doute la camarera vouloit que je baisasse la main à Sa Majesté. Je m'en doutai bien, mais je ne m'y sentis pas portée. Il m'ajoûta

qu'elle avoit proposé à la princesse *d'Harcourt* de baiser cette main, et que, sur l'avis que cette princesse lui en avoit demandé, il lui avoit répondu de n'en rien faire.

Me voila donc au milieu de ces trois Majestés, la reine mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligeantes, et la jeune reine me paroissant fort aise de me voir. Je fis ce que je pus pour qu'elle ne le témoignât que de bonne sorte. Le roi a un petit nain flamand qui entend et qui parle très-bien François. Il n'aidoit pas peu à la conversation. On fit venir une des filles d'honneur en garde-infante pour me faire voir cette machine. Le roi me fit demander comment je la trouvois, et je répondis au nain que je ne croyois pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avoit fait donner une *almohada* (carreau ou coussin). Je m'assis seulement un instant pour obéir; et je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *señoras de honor* qui n'étoient point assises, et que je crus leur faire plaisir d'être comme elles. Je me tins donc toujours debout, quoique les reines me dissent souvent de m'asseoir. La jeune fit une légère collation servie à genoux par ses dames, qui ont des noms admirables, et qui ne prétendent pas moins être que des maisons d'Aragon, de Portugal, de Castille et autres des plus grandes. La reine mère prit du chocolat; le roi ne prit rien.

La jeune reine, comme vous pouvez penser, étoit

habillée à l'Espagnole, de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France; très-bien coëffée, ses cheveux de travers sur le front, et le reste épars sur les épaules. Elle a le teint admirable, de beaux yeux, la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne! Mais il est plaisant que je vous fasse le portrait de la reine.

Cette galerie est assez longue, tapissée de damas ou de velours cramoisi, chamaré fort près à près de larges passemens d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre est le plus beau tapis de pied que j'aie jamais vû : des tables, cabinets et brasiers, des flambeaux sur les tables; et de tems en tems on voit des menines très-parées, qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer quand il faut moucher les bougies. Elles font de grandes et longues révérences de bonne grace. Assez loin des reines, il y avoit quelques filles d'honneur assises à bas, et plusieurs dames d'un âge avancé avec leurs habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le roi et la reine s'en allèrent après trois quarts d'heure, le roi marchant le premier. La jeune reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint plus vite que le pas me retrouver. La camarera mayor ne revint point, et il parut assez qu'on lui donnoit toute sorte de liberté de m'entretenir. Il ne demeura qu'une vieille dame fort loin. Elle me dit que si la dame n'y étoit pas, elle m'embrasseroit bien. Il n'étoit que quatre heures quand j'arrivai là; il en étoit sept et demie

avant que j'en sortisse; et ce fut moi qui voulus sortir.

Je vous assure, Madame, que je voudrois que le roi, la reine mère et la camarera mayor eussent pû entendre tout ce que je dis à la princesse. Je voudrois que vous le sçussiez aussi, et que vous nous eussiez pû voir nous promener dans cette galerie que les flambeaux rendoient très-agréable. Cette jeune reine, dans la nouveauté et la beauté de ses habits, avec une infinité de diamans, étoit ravissante.

Imaginez-vous une fois pour toutes, que le noir et le blanc ne sont pas plus différens, que la vie d'Espagne et celle de France. Il me semble que cette jeune princesse fait très-bien. Elle voudroit que j'eusse l'honneur de la voir tous les jours; je l'assurai que j'en serois charmée; mais je la suppliai de m'en dispenser, à moins qu'on ne me fit voir clair comme le jour que le roi et la reine mère le souhaitoient presqu'autant qu'elle. La camarera mayor me vint prendre à la porte de la galerie pour me reconduire. Je trouvai là des femmes Françoises de la reine, auxquelles je dis qu'il falloit apprendre l'Espagnol, et s'empêcher, autant qu'il leur seroit possible, de dire un mot de François à la reine. Je sçavois qu'on les grondoit un peu, quand elles lui parloient trop souvent. Je dis en Espagnol à la camarera mayor, ce que je disois à ces Françoises, et elle m'en sçut un très-bon gré. Voilà à peu près, Madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

Si vous aviez été aujourd'hui ici, vous auriez eu le plaisir de voir au travers d'une porte le plus beau nonce du monde et le mieux disant. Il parle un Espagnol tout-à-fait aisé. Je l'ai reçu en cérémonie tout à mon aise sur des carreaux, et lui dans un fauteuil. Il m'a fort parlé de *Charles-Quint*. J'étois un peu honteuse d'en être si peu instruite. Je n'en ai pas fait semblant. Je disois quelques mots par ci, par là, rappelant dans ma mémoire beaucoup de beaux endroits, dont mon fils aîné m'a entretenue quelquefois. Mon fils l'abbé, qui m'assistoit en cette occasion, a beaucoup brillé dans cette conversation, et n'y a pas moins paru que sur les bancs de la Sorbonne.

M. *de Villars* qui revient de la ville, se met à vos pieds, pour parler en termes Espagnols. Il me vient d'avouer qu'il a passé son après-dinée chez cette femme, dont vous lui avez vû le portrait. Il dit qu'elle n'a plus de beauté, mais bien de l'esprit. J'en jugerai incessamment; car il veut que ce soit une des premières dont je reçoive visite.

Adieu, Madame; si ma lettre ne vous prouve le plaisir que je prends à penser à vous, et à vous entretenir, je ne sçais pas ce qu'il faut faire pour vous le persuader. Peut-être aimeriez-vous mieux en douter; car cette lettre est bien longue pour une personne comme vous, au milieu de la bonne compagnie et des plaisirs. Telle cependant que vous voyez cette lettre, il y a mille choses que je ne vous mande point, et que je vous dirois bien. Je ne pense point, quand

tout le monde verroit ceci, que je puisse en recevoir ni reproche ni blâme. Cependant usez en avec prudence.

LETTRE V.

Madrid, 27 décembre 1679.

J'ai reçu depuis peu mes visites. La manière dont se passe cette cérémonie, est une chose assez singulière. Premièrement, dès que j'ai été arrivée, toutes les dames, princesses, duchesses, grandes, ont envoyé plusieurs fois me complimenter et s'informer avec soin quand elles me pourroient voir, chacune voulant être avertie des premières. Enfin ce tems est venu; et il y a quelques jours qu'on leur fit sçavoir que je recevrois le monde trois jours de suite. On envoye un page chez toutes celles qui ont envoyé, avec des billets qu'on nomme *nudillos*, parce qu'en effet, ce sont des billets noués. Ce fut la marquise *d'Assera*, veuve du duc *de Lerma*, que j'ai vûe en France, et qui croit que je lui ai rendu quelque petit service, qui fit les trois jours les honneurs de ma maison. La dame de ce portrait qu'a M. *de Villars*, les a faits aussi. Je crois qu'elle a été belle, et même qu'elle le seroit encore passablement, sans cette épouvantable coëffure de veuve qu'elle porte. Il n'est pas possible à quelque belle personne que ce soit, de le paroître avec cet accoutrement; et je ne sçais pas comment une veuve, qui seroit un peu

galante, et qui compte sur sa beauté, ne se remarie pas tout au plus tard au bout de l'an. Cette dame a bien de l'esprit, et est honnête et polie. Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on fait pour aller recevoir les dames, les unes à la première estrade, les autres à la seconde ou à la troisième : car, par paranthèse, j'ai un très-grand appartement. Tirez de là, en soupirant pour moi, la conséquence de ce qu'il m'en coute à le meubler. Il faut en entrant et en sortant, passer devant toutes ces dames. Celle qui me conduisoit avoit assez d'affaires à me redresser. Car j'oubliois souvent le cérémonial. Ces visites durent tout le jour. On les conduit dans une chambre couverte de tapis de pied, un grand brasier d'argent au milieu. Je n'oublierai pas de vous dire que dans ce brasier il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument, et qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce. Ce feu dure plus que la journée. La manière de s'entretenir et de se faire des amitiés seroit trop longue à vous dire. Toutes ces femmes causent comme des pies dénichées, très-parées en beaux habits et pierreries, hors celles qui ont leurs maris en voyage ou en ambassade. Une des plus jolies sans comparaison étoit vêtue de gris par cette raison. Pendant l'absence de leurs maris, elles se vouent à quelque saint, et portent avec leur habit gris ou blanc de petites ceintures de cordes ou de cuir. Je ne puis vous dépeindre aucune beauté, car je n'en ai point vûe. La connétable de Castille est des mieux faites ; mais revenons

à notre brasier; toutes assises sur nos jambes, sur ces tapis, car quoiqu'il y ait quantité d'*almohadas*, ou carreaux, elles n'en veulent point. Dès qu'il y a cinq ou six dames, on apporte la collation, qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins de confitures sèches; ce sont des filles qui servent; après cela quantité de toutes sortes d'eaux glacées, et puis du chocolat; ce qu'elles ont mangé ou emporté de marrons glacés, qu'elles nomment *castagnes*, ne se peut comprendre, tant elles les trouvent bons. Il règne une grande honnêteté parmi elles, touchées de plaire et de faire plaisir; avec tout cela, Madame, que je fus aise de me trouver à la fin de mes trois jours! La plûpart me sont venues voir deux fois; trois ou quatre entendent et parlent un peu le François; et moi très-peu l'Espagnol. Si ce récit vous paroît trop long, gardez-le pour le mettre en la place de la lecture que vous faites quelquefois les soirs. Il n'a tenu qu'à moi de vous faire encore un détail des comédies et de leurs machines. La reine, avec qui je me suis trouvée deux fois, comme elle y alloit, m'y a voulu mener; mais jusqu'ici je m'en suis exemptée par m'y figurer un ennui mortel; et je lui ai dit que j'irois quand elle seroit au palais. Cette jeune reine est assurément plus belle et plus aimable que toutes les dames de sa cour; elle n'a point encore fait son entrée; on dit que le deux du mois prochain on sçaura le jour destiné à cette cérémonie; il y a des soupçons sur une grossesse. A l'égard de ne la pas voir aussi souvent

qu'elle me témoigne le souhaiter, ce que je fais va jusqu'à la dureté; ce n'est pas que je méprise cet honneur, et que je n'en sçache faire tout le cas que je dois; mais je crains plus que je ne puis vous le dire qu'on ne me puisse accuser de trop d'empressement; ce que la princesse fera de bien ou moins bien, ne me doit point être attribué; elle se conduit fort prudemment; il n'auroit pas été plus mal qu'on lui eût donné en France quelque bonne tête en qui elle eût confiance; cette cour est remplie de plusieurs personnes qui peuvent indirectement se mêler de lui donner des conseils; il y a bien peu qu'elle y est, pour sçavoir choisir les bons et rejetter les mauvais; ce ne sont nullement mes affaires; et si la reine mère n'avoit souhaité que je visse plus souvent la reine que je ne me l'étois proposé, je n'y aurois été qu'une seule fois. Je vous assure, Madame, que quand il faut m'habiller, quoiqu'il me soit permis d'aller avec toutes sortes de manteaux, et qu'il me faut sortir de ma chambre, je suis triste et peinée par avance, d'aller représenter en public. On prépare pour l'entrée de la reine cinq ou six beaux arcs de triomphe. J'en ai vû un qui m'a paru tel. Si le deux du mois prochain on la croit encore grosse, elle fera son entrée dans une espèce de chaise découverte, que des hommes porteront sur leurs épaules, sinon elle la fera à cheval. J'étois il y a peu de jours avec elle : le roi vient faire de petites *comparecencias* (apparitions), et puis s'en reva; elle me montroit un fort beau présent d'une parure de pierreries que le roi

lui avoit fait le matin; ils se couchent tous les jours à huit heures et demie, c'est-à-dire, le moment d'après qu'ils sont sortis de table, ayant encore le morceau au bec.

Le prince *de Ligne* mourut il y a trois jours; il étoit assez vieux, sa femme s'en retourne en Flandres. Il y a huit jours qu'un fameux théatin, nommé le père *Vintimilla*, fut chassé; il étoit intrigant, à ce qu'on dit, des amis de feu dom Juan, et ennemi déclaré de la reine mère; il eût fort souhaité d'être confesseur de la jeune reine, il ne lui auroit pas fait des scrupules de rien; il est ami de la connétable Colonne que je n'ai point encore vûe, parce que je n'ai fait aucune visite. Je les commencerai bientôt, et la verrai des premières. Elle ne sort point de son couvent; on croyoit qu'elle demeureroit chez la marquise de *los Balbases*, sa belle-sœur; mais cela ne sera pas.

Le duc d'*Ossonne* continue de ne pas aller à la cour.

Il y a très-souvent ce qu'on appelle des cérémonies de chapelle, dans l'église qui touche la maison, où leurs majestés sont à présent; on voit la reine à travers les barreaux d'une tribune; elle est très-magnifiquement parée, aussi bien que toutes les dames; ce lieu d'oraison n'est pas moins chéri d'elles. La fête de Noël est solemnisée dans le palais par des parures extraordinaires, et la comédie sur les quatre heures. Sans beaucoup me divertir ici, je vous dirai, Madame, qu'il n'y a lieu au monde où je voulusse

être qu'en Espagne, tant que M. *de Villars* y sera, cela s'entend; voilà la pure vérité.

LETTRE VI.

Madrid, 12 janvier 1680.

Je vous rendis compte par ma dernière lettre des visites que j'avois reçues; je n'entrerai pas dans le détail de celles que je rends. J'oubliai de vous dire que toutes ces grandes dames ne se parlent que par *tu* et *toi;* c'est une marque d'amitié. Nous commençons à nous tutoyer. Le roi et la reine usent de ces termes entr'eux. La reine n'est plus grosse; dès le lendemain qu'elle ne le fut plus, le roi et la reine allèrent au *Pardo,* jolie maison à deux lieues d'ici; elle eut le plaisir de monter un peu à cheval, et de voir tuer un sanglier par le roi son mari. Son entrée se fera samedi prochain; on dit qu'il s'y verra des magnificences extraordinaires. Leurs majestés quitteront le *Retiro,* et iront demeurer au palais; l'appartement de la reine est fort doré, et très-bien meublé; nous l'allâmes voir l'autre jour; quand elle y sera et qu'elle recevra mille visites, je me propose, sans en rien dire, de lui en rendre moins. Toutes les dames qui, sans vanité, m'aiment assez, croyent et s'attendent que j'y serai tous les jours, et que je puis un peu contribuer à leur faire faire leur cour; mais, ma chère Madame, entre vous et moi, non-seulement je ne veux entrer en rien; mais je

voudrois me mettre entièrement hors de portée d'aucun soupçon. Je vous prie d'avoir quelque application pour entrevoir au lieu où vous êtes, si l'on ne trouvera pas que ce soit le meilleur parti. Il se peut fort bien qu'on ne prendra pas la peine de songer à ce que je fais ou ne fais pas, à moins que vous ne le mettiez sur le tapis. Il n'y a presque pas de milieu entre voir la reine très-souvent, ou ne la voir que très-rarement, en cherchant pour le public et pour elle des raisons qui ne seront guères vraisemblables, puisque le roi, la reine mère et la camarera mayor font paroître qu'ils sont très-aises que je sois souvent avec elle, et tout le monde disant que l'ambassadrice d'Allemagne étoit tous les jours avec la reine mère, ne parlant ensemble qu'allemand. Vous voyez donc que du côté de cette cour, tout veut que je sois souvent avec la reine; mais si je ne sçais que la cour de France l'approuve, rien ne me peut empêcher de retirer mes troupes et de laisser penser ici tout ce qu'on voudra; c'est pourquoi je vous supplie encore une fois de tâcher de sçavoir ce que vous pourrez là-dessus. Cette jeune reine se conduit jusqu'ici avec beaucoup de douceur et de soumission pour le roi; on dit qu'il l'aime fort, chacun a sa manière d'aimer; je le vois assez souvent venir dans une galerie où est la reine. Vous avez apparemment vû de ses portraits.

Le lendemain de l'entrée, il y aura une fête le soir, que l'on nomme mascarade, où tous les grands de la cour courent deux à deux dans une lice avec

un flambeau à la main. Le roi court avec son grand écuyer. Ce sont des habits extraordinaires; je crois que cela sera plus beau à dépeindre qu'à voir. Un autre jour ce sera *juego de cañas;* je ne sçais pas trop ce que c'est; on jette des cannes en l'air. Mais la grande fête, ce sera celle de la course des taureaux. Pour celle-là, je crois que ce sera une très-belle chose. Des grands, des fils de grands *tauricideront*. La magnificence du train et des livrées sera, à ce qu'on dit, surprenante. Pourvû qu'il ne s'y tue personne, j'y prendrai peut-être quelque plaisir. Si cela est, je vous souhaiterai souvent sur mon balcon. Hélas! Madame, si j'osois, je vous y souhaiterois même quand la fête seroit ennuyeuse.

Je ne me suis point encore habillée à l'Espagnole, quoique j'aye fait faire deux habits. La reine mère aime tout à fait l'habit à la Françoise, et toutes les dames aussi; c'est-à-dire, les manteaux principalement, et c'est ce qui m'accommode fort. Le noir ou la couleur ne marque pas plus de respect l'un que l'autre.

Il fait aussi froid ici qu'à Paris; j'espère qu'il n'y fera pas plus chaud.

Le marquis *de Flamarens* est à Madrid avec l'habit Espagnol et la *golille*. Je croirois sans peine qu'il s'y ennuyera bientôt. Le comte *de Charni,* prétendu fils naturel de feu *Monsieur,* y passe une vie bien triste. C'est un honnête homme, et s'il est vrai, comme on n'en doute pas, qu'il ait l'honneur d'être frère de tant de grandes princesses, celles qui sont

en état de lui faire du bien devroient bien lui en faire un peu, et lui procurer quelque moyen de subsister. Nous ne le voyons pas souvent, ni *Flamarens* non plus; il faut qu'ils ayent des égards.

Je n'ai été qu'une seule fois chez la reine mère depuis que je suis ici.

La reine m'a expressément chargée de vous faire ses complimens. Je vous mène au palais toutes les fois que j'y vais; et votre nom, sans que je me le propose, est toujours dans toutes nos conversations. *La philosophie en dehors et les pieds en dedans* la pensèrent faire mourir de rire. Ce que les François et Françoises trouvent ici de si triste, ne l'est nullement, et la reine m'a avoué de très-bonne foi, qu'elle n'avoit jamais cru s'accoutumer aussitôt. Vous pouvez penser que je ne lui tiens guères de propos qui soient propres à la faire soupirer incessamment après la France. Enfin, jusqu'ici j'ai fait de mon mieux, par le seul plaisir de bien faire.

LETTRE VII.

Madrid, 26 janvier 1680.

Je ne vous entretiendrai guères de l'entrée de la reine d'Espagne. Elle en étoit le plus grand et le plus agréable ornement, à cheval sous un grand dais, fort parée; un chapeau de plumes blanches, un habillement fait exprès pour ce jour de cérémonie, précédée de plusieurs grands fort brodés, et

quantité de livrées riches et mal entendues, aussi bien que les habits des maîtres. La reine avoit très-bonne grâce : Elle quitta un peu sa gravité devant le balcon où nous étions, et je la lui vis reprendre. Il y a eu deux jours de suite des feux d'artifice devant le palais, où je me dispensai d'aller; jusqu'ici il n'y a point eu d'autre fête. Le roi mène souvent la reine dans des couvens; et ce n'est point du tout une fête pour elle. Elle a voulu absolument que je l'y suivisse ces deux derniers jours. Comme je n'y connois personne, je m'y suis beaucoup ennuyée; et je crois qu'elle ne vouloit que j'y fusse qu'afin de lui tenir compagnie. Le roi et la reine sont assis, chacun dans un fauteuil; des religieuses à leurs pieds, et beaucoup de dames qui viennent leur baiser les mains. On apporte la collation; la reine fait toujours ce repas d'un chapon rôti. Le roi la regarde manger, et trouve qu'elle mange beaucoup. Il y a deux nains qui soutiennent toujours la conversation. Je croyois hier au soir, au sortir du couvent, m'en retourner chez moi, mais la connétable de Castille me pria que nous allassions ensemble au palais; car vous sçaurez que, sans l'avoir mérité, il ne tiendroit qu'à moi de me donner un grand air ici, les dames croyant que c'est assez qu'une ambassadrice soit de la même nation que leur reine, pour leur être de quelque agrément. Je fais aussi de mon mieux pour ne pas tromper leur attente. Voilà toutes les affaires que je veux avoir au palais. La reine mère est toujours une très-bonne princesse; je n'en puis

dire autre chose. Je n'abuse point des bontés qu'elle m'a fait paroître; car depuis que je suis à Madrid, je n'ai été que deux fois chez elle. Il y a depuis deux jours un autre ambassadeur d'Espagne nommé pour la France. L'on a révoqué celui que vous aviez. C'est le marquis *de la Fuente*, fils de celui que vous avez vû ambassadeur. Sa femme partira bientôt. Elle ne vous paroîtra ni jeune, ni belle; elle est peut-être l'un et l'autre en ce pays. C'est une bonne femme.

Je ne passe pas en Espagne une vie aussi oisive que je voudrois, et ce sera beaucoup si je puis jamais rendre toutes les visites que j'ai à y faire. Tout ce que j'y ai de plus agréable, c'est la commodité des habits. La reine mère et toutes les dames approuvent toujours si fort ceux que j'ai et surtout les manteaux, que vous pouvez croire avec quel plaisir je les satisfais. Le noir, comme je crois vous l'avoir déja mandé, n'est point une couleur plus respectueuse qu'une autre.

Je ne vois point qu'on se presse trop ici d'expédier le brevet de cette pension de deux mille écus pour madame *de Grancey*; M. *de Villars* voudroit bien lui être utile; mais avec tout l'or qui vient des Indes, l'Espagne ne me paroît pas opulente. Ce que j'ai vu de plus riche, de plus doré, de plus magnifique, est l'appartement de la reine. Il y a, entr'autres meubles, dans sa chambre, une tapisserie, dont ce qu'on y voit de fond est de perles. Ce ne sont point des personnages; on ne peut pas dire

que l'or y soit massif, mais il est employé d'une manière et d'une abondance extraordinaire. Il y a quelques fleurs. Ce sont des bandes de compartimens ; mais il faudroit être plus habile que je ne suis à représenter les choses, pour vous faire comprendre la beauté que compose le corail employé dans cet ouvrage. Ce n'est point une matière assez précieuse pour en vanter la quantité ; mais la couleur et l'or qui paroît dans cette broderie sont assurément ce qu'on auroit peine à vous décrire ; mais il ne vous importe guères. Cette tapisserie m'est demeurée dans la tête ; c'est ce qui m'a fait écrire ceci, qui vise assez au galimathias. Adieu, Madame, ce que je sens bien distinctement, c'est que je vous aime. Aimez-moi aussi, je vous en prie, et ne consentez jamais en vous-même que je sois en Espagne et vous en France.

Madrid, 27 janvier 1680.

Comme le courrier ne partit point hier au soir, et qu'il me reste un peu de tems, je veux vous conter, si je puis, en peu de mots, une belle aventure. Nous arrivions hier, M. *de Villars* et moi, sur les dix heures du matin, quand nous vîmes entrer dans ma chambre *une tapada* (femme, le visage caché par une mante), suivie d'une autre qui paroissoit sa suivante. Je fis signe à M. *de Villars* que c'étoit à lui à se mettre en devoir de faire les honneurs ; la suivante se retira. L'autre fit signe qu'elle vouloit que quelques gens qui étoient dans l'antichambre se reti-

rassent aussi. Elle s'approcha d'une fenêtre avec M. *de Villars,* me faisant signe en même tems de m'approcher. Elle leva sa mante, je n'en étois guères plus sçavante. Je me souvenois un peu d'avoir vû quelque personne qui lui ressembloit; M. *de Villars* s'écria : C'est madame la connétable *Colonne!* Sur cela je me mis à lui faire quelques complimens. Comme ce n'est pas son style, elle vint au fait. Elle pleura et demanda qu'on eût pitié d'elle. Pour dire deux mots de sa personne, sa taille est des plus belles. Un corps à l'Espagnole qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules. Ce qu'elle en montre est très-bien fait : deux grosses tresses de cheveux noirs, renoués par le haut d'un beau ruban couleur de feu : le reste de ses cheveux en désordre, et mal peignés; de très-belles perles à son cou; un air agité qui ne siéroit pas bien à une autre, et qui pour lui être assez naturel, ne gâte rien; de belles dents. Je voudrois bien vous faire entendre tout ceci en peu de mots. La connétable est dans un couvent royal, nommé *San Domingo.* Elle en est déjà sortie quatre ou cinq fois; et la dernière qu'elle y entra, le nonce fit semblant de vouloir parler à une religieuse à la porte; et quand elle fut ouverte, la connétable, que l'on croyoit bien loin, rentra promptement. Car en Espagne, dans ces sortes de couvens, il y a d'extraordinaires régularités sur les entrées et les sorties. Quand elle y fut, les parens du connétable exigèrent d'elle qu'elle signeroit entre les mains du roi un papier, par lequel elle s'engageroit de ne plus sortir

sans la permission de son mari, promettant que si elle en sortoit, on pourroit la renvoyer à Sarragosse, ou à tel autre lieu que son mari souhaiteroit. La voilà donc avec de doubles liens. Quand le marquis de *los Balbases* revint avec sa femme, elle crut qu'ils la recevroient dans leur maison, mais ils s'en excusèrent, disant qu'elle étoit trop petite. Le bruit de l'entrée de la reine a fait prendre la résolution à madame *Colonne* de sortir encore de son couvent. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Elle envoye emprunter un carrosse et s'en va droit chez la marquise de *los Balbases*. Elle fut bien reçue, malgré leur surprise. Au bout de quelques jours quelqu'un vint lui dire que *los Balbases* l'alloit envoyer à Sarragosse trouver son mari. Sur cela elle demande un carrosse pour aller prendre l'air; on lui en donne un. Elle fait quelques tours par la ville, et se fait descendre à notre porte. La voilà donc chez nous, disant qu'elle n'en vouloit plus sortir, et que l'on ne voudroit pas la mettre dans la rue. Il parut qu'elle seroit bien aise de voir le nonce. Nous la fîmes dîner; je lui fis de mon mieux, parce qu'en effet elle fait très-grande pitié d'être de l'humeur qu'elle est. Le marquis de *los Balbases* envoye un de ses parents pour essayer de la résoudre à retourner, et à ne pas donner une nouvelle scène au public. Elle dit qu'elle n'en fera rien. Le nonce arrive, elle le prie qu'il la fasse rentrer dans son couvent. Il répond qu'il n'en a pas le pouvoir. Une dame de qualité de nos amies, qui est la comtesse *de Villombrosa,* dont le fils a épousé la

fille de *los Balbases*, vint ici. M. *de Villars* et le nonce firent plusieurs allées et venues chez *los Balbases*, qui promit plusieurs fois, foi de cavalier, qu'il ne feroit aucune violence à madame *Colonne* pour retourner avec son mari, qu'il la prioit de revenir chez lui, et que l'on tâcheroit de faire en sorte que le roi qui avoit l'écrit de madame *Colonne*, ne sçauroit rien de sa sortie; et que si elle s'opiniâtroit à ne pas vouloir revenir, elle alloit mettre contr'elle le roi, son mari, et toute sa famille. Enfin, Madame, il étoit près de minuit que nous ne sçavions tous que faire par les conséquences que cette pauvre créature attiroit contr'elle en demeurant chez nous. Mais enfin elle se résolut à s'en aller. La comtesse *de Villombrosa*, M. *de Villars* et moi la ramenâmes chez le marquis de *los Balbases*. Sa femme et lui la reçurent très-bien; mille embrassades. Vraiment, c'est une chose inconcevable que les mouvemens extraordinaires qui se passent dans cette tête. Elle l'avoue elle-même. Si elle ne fait pas plus de chemin, ce n'est pas manque de bonne volonté. Cependant, s'il lui prend une autre fois de revenir chez nous, et de n'en vouloir pas sortir, par les frayeurs qu'on ne la remette au pouvoir de son mari, nous en serions bien embarrassés. Si cette histoire vous ennuye, Madame, prenez-vous-en à l'envie et au plaisir que j'ai de vous conter tout ce que je sçais qui peut vous être écrit.

LETTRE VIII.

Madrid, 9 février 1680.

La reine d'Espagne, bien loin d'être dans un état pitoyable, comme on le publie en France, est engraissée au point que pour peu qu'elle augmente, son visage sera rond. Sa gorge, au pied de la lettre, est déjà trop grosse, quoiqu'elle soit une des plus belles que j'aye jamais vûes. Elle dort à l'ordinaire dix à douze heures. Elle mange quatre fois le jour de la viande; il est vrai que son déjeûner et sa collation sont ses meilleurs repas. Il y a toujours à sa collation un chapon bouilli sur un potage, et un chapon rôti. Je la vois fort rire, quand j'ai l'honneur d'être avec elle. Je suis persuadée que je ne suis ni assez plaisante, ni assez agréable pour la mettre en cette bonne humeur, et qu'il faut qu'elle ne soit pas chagrine d'ordinaire. L'on ne peut assurément se mieux gouverner, ni avec plus de douceur et de complaisance pour le roi. Elle avoit vû son portrait; on ne lui avoit pas fait celui de son humeur pour les manières et la vie solitaire. On n'a pas renversé toutes les coutumes du pays, pour y en mettre de plus agréables. Mais la reine mère fait tout ce qu'elle peut pour les adoucir. Il paroît à tous les gens de bon sens que la jeune reine ne peut mieux faire que de contribuer de son côté à s'attirer la continuation de l'amitié et de la tendresse que ce prince lui

témoigne. Il y a cette duchesse *de Terranova*, camarera mayor, dont l'humeur passe pour être un peu hautaine. La jeune reine plaît infiniment à toutes les dames. Je fais tout ce que je puis, quand j'ai l'honneur d'être auprès d'elle, pour la faire souvenir de leur dire tout ce qui est le plus propre à les gagner. Quand je vous dis qu'elle est grasse, qu'elle dort, qu'elle rit; encore une fois, je vous dis vrai. Il n'est pas moins vrai aussi, avec tout cela, que la vie qu'elle mène ne lui est guères agréable. Enfin, Madame, je vous assure qu'elle fait à merveille, j'en suis toute étonnée.

Il y eut hier la plus célèbre fête de taureaux qui se soit vûe depuis plusieurs règnes des rois d'Espagne. Il y eut six grands ou fils de grands qui furent les *toreadors*. Je pensai mourir dans la première heure; mourir est un peu trop dire : mais j'eus une émotion et un si violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, et je me levois pour m'ôter de dessus le balcon où j'étois, si M. *de Villars* ne m'eût dit que pour rien du monde il ne falloit faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête. La bravoure des *toreadors* est grande. Aucuns taureaux épouvantables éprouvèrent bien celle des plus hardis et des meilleurs. Ils crevèrent de leurs cornes plusieurs beaux chevaux; et quand les chevaux sont tués, il faut que les seigneurs combattent à pied, l'épée à la main, contre ces bêtes furieuses. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous conter tout ce qui s'observe dans ces combats, qui ont bien du

rapport avec ceux des anciens Maures et Grenadins. Les dames dont les amans combattent et qui sont présentes, doivent bien mal passer leur tems, pour peu qu'elles les aiment véritablement. Les seigneurs qui doivent combattre ont chacun cent hommes vêtus de leurs livrées. C'est une chose qui mériteroit de vous être contée plus en détail. Si j'étois roi d'Espagne, jamais on n'en reverroit.

Je crois vous avoir déjà parlé de la dévotion de ce pays. Nous avons été obligés, de peur d'y scandaliser séculiers et religieux, de manger de la viande le samedi. Nous ne mangeons point ce jour-là ce qui s'appelle *petits pieds*. C'est une médiocre mortification. Cela est partout en Espagne.

Toutes les dames, généralement parlant, sont honnêtes et civiles, surtout celles qui ont un peu voyagé avec leurs maris.

Le roi d'Espagne hait parfaitement François et Françoises.

Il y a ici un François, dont je vous ai déjà parlé : c'est le comte *de Charni*, qui mériteroit de vivre dans son pays et de ne pas finir ses jours dans celui-ci. Nous le voyons peu ; mais ce que j'en connois est d'un homme sage et de bon sens. Nous voyons encore moins le marquis de *Flamarens*. J'ai assez bonne opinion de lui pour croire qu'il s'ennuie beaucoup. Adieu, Madame.

LETTRE IX.

Madrid, 6 mars 1680.

Nous voici au mercredi des cendres. Je n'ai rien à vous dire du carnaval. Comme le carême n'est point du tout ici un tems de pénitence, celui qui le précède ne se distingue par aucuns plaisirs; car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un de jetter sur les passans beaucoup d'eau par la fenêtre. Pour ce qui se passe dans le palais, le roi, la reine et les dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur; mais en si prodigieuse quantité, que l'on ne comprend pas où l'on en peut trouver tant. Ils sont tous argentés et peints. La reine m'en donna un panier dont je régalai ma fille. Voilà, Madame, par où l'on marque à cette jeune princesse des jours qu'elle passoit autrement en France, et dont je tâche, autant que je le puis, de lui ôter le souvenir. En vérité sa douceur, sa complaisance et toute sa conduite, sont des choses extraordinaires à dix-huit ans. Il entre de tout dans cette heureuse composition; et, pour ajoûter encore à la gloire qu'elle peut tirer de tout ce qu'elle fait, c'est que d'abord qu'elle arriva, on lui donna les plus méchans conseils du monde. Elle le connoît bien présentement.

J'ai été assez souvent à la comédie Espagnole avec elle : rien n'est si détestable. Je m'y amusois à voir les amans regarder leurs maitresses, et leur parler

de loin avec des signes qu'ils font de leurs doigts ; pour moi, je suis persuadée que c'est plutôt une marque de leur souvenir qu'un langage ; car leurs doigts vont si vite, que si ces amans s'entendent, il faut que l'Amour d'Espagne soit un excellent maître dans cet art. Je pense que c'est qu'il y voit plus clair qu'ailleurs, et qu'il ne se soucie guères de faire plus de chemin.

Il y a depuis peu de jours un premier ministre, qui est le duc *de Medinaceli*, le plus grand seigneur de cette cour ; il n'a que quarante ou quarante-cinq ans. Voilà tout ce que vous sçaurez des affaires d'État. Je n'en sçais guères davantage. On n'a point remédié à celle qui me tient assez au cœur, qui est ce rabais des monnoies. C'est une chose bien triste, Madame, que le peu d'argent qui nous vient de France par cette diminution, et qu'il faille sur chaque pistole en perdre plus de la moitié. La pitié que j'ai de nous, ne m'empêche pas d'en avoir de ce pauvre peuple, qui paroît ne vivre que de ce qu'on appelle ici *tomar el sol*, tant il est maigre, abattu et misérable.

Il y eut dimanche au Retiro une comédie de machines, où les deux reines et le roi étoient. Il y falloit être à midi. L'on y mouroit de froid ; comme je me promenois dans les galeries de cette maison, qui sont très-agréables, habillée à ma commodité, comme devant voir cette comédie derrière des jalousies, et ne songeant ni à roi ni à reine, j'entendis notre jeune princesse qui m'appeloit fort haut

par mon nom. J'entrai dans le lieu d'où me paroissoit venir sa voix, avec un air un peu composé : je la trouvai assise au milieu du roi et de la reine mère. Elle n'avoit consulté en m'appelant que son envie de me voir, et avoit tout-à-fait oublié la gravité Espagnole. Elle de rire en me voyant. La reine mère me rassura; elle est toujours aise que la reine sa belle-fille se divertisse. Elle lui donna même occasion de me venir parler auprès d'une fenêtre; mais je m'en retirai bientôt. Elle me demanda si je n'avois point reçu de vos lettres.

Au reste, Madame, toutes les ambassadrices meurent à Madrid; en voilà deux en six semaines qui étoient plus jeunes que moi. J'aimerois autant que la mort en eût pris de quelqu'autre état. On me dit qu'on ne peut résister aux chaleurs. Je me tranquillise un peu sur cela, quand je songe à mesdames *de Schomberg* et *de la Fayette*, qui cherchent et qui trouvent des airs tempérés dans leurs maisons de la ville, et dans celles qu'elles choisissent à la campagne. Elles sont toujours malades, sans que d'ailleurs la fortune les accable de ses revers; et moi, je me porte bien, sans faire aucuns remèdes, et sans les croire nécessaires. Mais cela ne peut pas durer. J'observe mon régime de chocolat, auquel seul je crois devoir ma santé. Je n'en use pas comme une folle, et sans précaution. Mon tempérament ne paroîtroit nullement se pouvoir accommoder de cette nourriture. Elle est pourtant admirable et délicieuse. J'en ai fait faire chez moi, qui ne peut jamais faire

mal. Je songe souvent que si je puis vous revoir, je veux vous en faire prendre méthodiquement, et vous faire avouer que rien n'est meilleur pour la santé. Voilà bien parler de chocolat. Songez que je suis en Espagne, et que c'est presque mon seul plaisir que d'en prendre.

La connétable *Colonne*, depuis la visite qu'elle nous fit, est toujours dans un couvent à cinq lieues d'ici. Son mari est à Madrid depuis deux jours. On dit qu'il lui permettra de revenir dans un autre couvent de cette ville, où elle aura beaucoup moins de liberté, que dans celui d'où elle est sortie. Nous avons appris qu'elle fut toute prête le jour qu'on l'emmena de Madrid au lieu où elle est présentement, de s'en venir encore se fourrer chez nous dans ma chambre.

J'ai reçu par cet ordinaire une lettre de madame *de Sévigné*. Je ne sçaurois lui faire réponse aujourd'hui, quelqu'envie que j'en aye. J'ai fait lire à la reine l'endroit où madame *de Sévigné* parle d'elle et de ses jolis pieds, qui la faisoient si bien danser et marcher de si bonne grâce. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. Ensuite elle a pensé que ses jolis pieds, pour toute fonction, ne vont présentement qu'à faire quelques tours de chambre, et à huit heures et demie tous les soirs à la conduire dans son lit. Elle m'a ordonné de vous faire à toutes deux bien des amitiés. Elle étoit hier belle comme un ange, accablée, sans se plaindre, d'une parure d'émeraudes et de diamans sur la tête, c'est-à-dire, mille poinçons. De

furieux pendans d'oreilles; et, devant elle et autour d'elle, en écharpe, des bagues, des bracelets. Vous croyiez que les émeraudes avec les cheveux bruns ne faisoient pas un bon effet. Détrompez-vous; son teint est un des plus beaux teints de brune qu'on puisse voir, sa gorge blanche et très belle. Elle étoit un peu plus parée qu'à l'ordinaire. Elle me dit qu'elle avoit donné audience le matin au connétable *Colonne;* et qu'en le voyant et l'entendant parler, elle avoit été bien plus persuadée de la folie de sa femme. Il est fait à peindre : pour de bonne humeur, on n'en peut pas douter, si on en juge par l'air dont il laissoit vivre sa femme à Rome. La reine me demanda fort des nouvelles de madame *de Grignan*, et si elle ne reviendroit point cet hiver à Paris.

Si trois semaines après que vous aurez reçu cette lettre, vous envoyez un laquais au quartier de Richelieu, faites-le passer au couvent des Petits-Pères, et dites lui de s'informer si deux de leurs religieux ne sont pas arrivés d'Espagne. Ces pères ont pour vous une petite boëte où il y a le plus petit présent du monde. Faites pourtant cas des tasses de *Boucaro*. J'ai en vérité quelque sorte de honte, non du petit présent, mais de cette longue lettre. Il n'appartient pas à quelqu'un qui est à Madrid, de tenter la patience d'une personne comme vous, dont les journées sont remplies d'occupations agréables ou soi-disantes.

LETTRE X.

Madrid, 21 mars 1680.

Je veux vous parler d'une promenade où je fus hier, qui est la plus ordinaire quand il fait chaud, et il en fait déjà beaucoup ici. C'est dans cette rivière si vantée du *Mançanarès :* au pied de la lettre, la poussière commence à y être si grande qu'elle incommode déjà beaucoup. Il y a de petits filets d'eau par ci, par là, mais pas assez pour qu'on en puisse arroser des sables menus, qui s'élèvent sous les pieds des chevaux; en sorte que cette promenade n'est plus supportable. Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, mais une vérité assez extraordinaire. Je vous prie, Madame, de conter cela comme vous sçavez orner toutes les choses auxquelles vous voulez donner un air. Je vous expose seulement celle-ci, qu'on ne peut se promener dans une rivière parce qu'il y a de la poudre. Mais ce n'est rien : il faut voir le grand et prodigieux pont qu'un roi d'Espagne a fait bâtir sur ce *Mançanarès.* Il est bien plus large et bien plus long que le Pont-Neuf de Paris; et l'on ne peut s'empêcher de sçavoir gré à celui qui conseilla à ce prince de vendre ce pont ou d'acheter une rivière. Je pensois que je pourrois vous dire tout ceci en cinq ou six lignes; en voilà bien davantage.

Les femmes de la reine partirent d'ici le 14 de ce

mois. Elles vinrent ce jour-là chez nous; elles y firent toutes leurs affaires, et après dîner, M. *de Villars* et moi, nous les menâmes dans mon carrosse hors la ville prendre le leur. Elles avoient dit le soir à la reine qu'elles la reverroient le lendemain, mais elles firent prudemment de ne lui point dire adieu. Dès les sept heures elle les demanda; elles n'y étoient plus. Elle pleura beaucoup; elle ordonna qu'on me vînt dire de l'aller trouver; mais je revins chez moi un peu tard. J'allai sur les cinq heures du soir au palais. Elle se levoit. Il est surprenant en vérité comme elle est embellie. Elle avoit ses cheveux sur le front, renoués en grosses boucles; des rubans couleur de rose à sa cornette et dessus sa tête; point barbouillée de rouge, comme il faut qu'elle le soit d'ordinaire. Une gorge admirable; elle mit une robe de chambre à la Françoise, et passa le reste du jour avec cet habillement. Elle se considéra un peu de cette sorte dans un grand miroir. Cette vûe la remit. Il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit bien pleuré. Comme elle commençoit à me parler, le roi entra, et c'est ici une loi établie, que quand sa majesté entre dans la chambre de la reine, toutes les dames qui s'y trouvent en sortent aussitôt, si ce n'est la camarera mayor et deux ou trois autres qui sont domestiques; j'entendis qu'on demandoit des cartes, et je conjecturai par là que la reine s'alloit fort ennuyer au petit jeu que le roi aime, et où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. La reine fait toujours comme si elle

étoit ravie de cette occupation. Il lui est resté deux des femmes qu'elle a amenées, une de ses nourrices, qui est assez adroite, et une Provençale qui joue du clavessin. Le roi a une grande joie de voir diminuer le nombre des François; car il ne peut celer qu'il hait au dernier point notre nation. Pour vous expliquer un peu mieux le renvoi de ces femmes, c'est une grosse nourrice de la reine, et une fille, nommée *Martin*, jolie, belle et sage. On ne les a pas chassées; mais on leur a rendu la vie du palais assez insupportable pour les obliger d'en sortir. Joignez à cela les marques que le roi leur donnoit de son aversion.

M. *de Villars* me prie de ne pas oublier de vous parler d'une parure, qu'une des dames de la reine avoit il y a deux jours; c'est ce qu'on appelle en France *fille d'honneur*. Elle en a dix. L'on en prend tous les jours quelque nouvelle. Celle dont je vous parle est la fille du duc *d'Albe*. Leurs habits sont des plus magnifiques, beaucoup de pierreries. Celle-ci servant la collation à la reine comme les autres, reportoit un plat. Je lui vis un pistolet pendu au côté avec un gros nœud de ruban. Ne croyez pas que ce fût un bijou. Il auroit fort bien tué un homme : il étoit de plus de demi-pied de long, d'un acier bien poli et bien monté. Je ne voulus pas faire semblant devant la reine de le remarquer; peut-être ne fis-je pas ma cour à la fille, qui ne portoit pas cette arme pour la cacher, et pour n'en prétendre pas quelque louange.

Il y eut l'autre jour une procession dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Je la vis par une petite fenêtre devant laquelle elle passoit. Le roi et la reine marchoient ensemble. Elle avoit une grande robe de cérémonie, des manches pendantes, une longue queue portée par la camarera mayor. Les filles ou dames d'honneur marchoient ensuite, parées avec des habits extraordinaires pour ces jours-là. La croix, le patriarche, les évêques, les prêtres et religieux marchent devant leurs majestés. Mais pour en revenir aux dames qui sont suivies de celle qui s'appelle la *garde mayor*, leurs amans obtiennent ces jours-là ce qui s'appelle *dar lugar*, c'est-à-dire, qu'ils ont place et liberté pendant cette procession d'entretenir leurs maîtresses. Les processions sont bien meilleur esici pour les amans que les comédies, où ils ne peuvent se parler que de loin avec les doigts. Voilà, Madame, tout ce qu'on peut vous dire de cette cérémonie. Si la croix n'y étoit pas portée, je vous dirois que c'est une des plus jolies et des plus galantes fêtes que l'on voye en Espagne.

Je m'en vais finir cette lettre par quelque chose, qui vous paroîtra aussi extraordinaire que ce que je vous ai dit au commencement : c'est un secret que M. *de Villars* m'a confié. *Le roi, les deux reines, le premier ministre n'ont point du tout de crédit.* Ce secret est comme celui de la comédie. Je m'en suis un peu doutée par le peu de précaution que M. *de Villars* a pris en me le confiant.

LETTRE XI.

Madrid, 4 avril 1680.

J'ai reçu deux de vos lettres par ce dernier ordinaire, comme je montois en carrosse pour aller à l'Escorial. Hélas! Madame, quelle nouvelle m'avez-vous apprise de la mort de M. *de la Rochefoucault*? Je n'ai pas le courage de vous parler de toutes les merveilles que je viens de voir. La tristesse de cette mort, dont j'étois pénétrée, m'engagea à considérer plus longtems que je ne l'aurois peut-être fait dans une autre situation d'esprit, ce magnifique panthéon, et ces huit belles demeures, si l'on peut nommer de la sorte celles que les morts habitent, et où sont déjà quatre rois et quatre reines. Tout de bon, Madame, je ne sçaurois vous entretenir de rien aujourd'hui. Je vous embrasse de tout mon cœur, et c'est tout ce que je puis faire, affligée comme je le suis.

LETTRE XII.

Madrid, 27 avril 1680.

Si j'avois été dimanche à une belle procession qui se fit encore, je vous en rendrois un léger compte; mais je ne jugeai pas raisonnable de passer de propos délibéré toute la matinée du dimanche des Ra-

meaux sans prier Dieu. Je me contentai la veille de voir l'habit de la reine qu'elle me fit apporter. Il y en a toujours un exprès pour cette cérémonie, où il s'agit de marquer le deuil et la mortification. Le fond de cet habit est de satin noir tout brodé de jais blanc et d'acier, mais, sans nulle comparaison, mieux qu'on ne les employe en France. C'est la seule broderie que j'aye vûe dans la perfection. La reine avoit beaucoup de pierreries, mais avec de petits morceaux de gaze plissés, attachés en quelques endroits sur le corps de jupe; l'on prétend marquer une grande modestie. Les dix filles d'honneur avoient des points de gaze blanche sur la tête et leurs amans à leurs côtés. Je ne vous dirai rien de tout ce qui se passe les trois jours saints, mercredi, jeudi et vendredi. Toutes les femmes sont parées, et courent d'église en église toute la nuit, hors celles qui ont trouvé dans la première où elles ont été, ce qu'elles y cherchoient : car il y en a plusieurs qui, de toute l'année, ne parlent à leurs amans que ces trois jours-là.

Je vous écris par un courrier que le roi a envoyé à M. *de Villars*. Vous aimeriez peut-être davantage cet ambassadeur, si vous sçaviez à quel point il sçait bien se gouverner en cette cour. Comme je suis toujours sur mes gardes pour ne rien écrire qui vise aux affaires d'État, je ne vous ai point informée de plusieurs choses qui se sont passées ici, quoique publiques, mais en général, vous pouvez dire que M. *de Villars* a fait rétablir toutes choses comme le

roi le désiroit. On lui a tendu mille panneaux depuis deux ou trois mois, pour lui donner dans son quartier à Madrid des sujets de batterie, et pour faire piller et brûler notre maison, en animant le peuple. Tout est à craindre, quand il arrive de semblables esclandres : il faut avoir une attention continuelle à les empêcher, et même, s'il se peut, à les prévoir, quoique cela soit quelquefois bien difficile. Le cardinal de Bonzi, étant ici ambassadeur, y a passé. Quand ces désordres-là arrivent, les plaintes ne manquent pas d'être portées en France, et un pauvre ambassadeur est condamné sans avoir pû dire ses raisons. Ils ont eu ici un tel dépit que *Jovenazo*, leur ambassadeur en France, n'ait pas reçu les traitemens qu'il vouloit, qu'ils auroient acheté bien cher quelques sujets d'attaquer la conduite de M. *de Villars*, sur le fait ou sur le caractère de l'ambassade. Personnellement on ne peut être plus aimé, ni plus estimé qu'il l'est. Ce roi a une haine effroyable contre les François; je ne cesse pas de vous l'écrire. La conduite de la reine est toujours très-bonne. Vous la louez du bon goût qu'elle a pour moi; mais savez-vous à quelle sauce je me mets pour être trouvée de si bon goût? Adieu, ma chère Madame, M. *de Villars* vous assure de mille véritables respects.

LETTRE XIII.

Madrid, premier mai 1680.

Tout ce que je puis vous dire de la reine, est qu'elle continue à bien faire. Le roi fut mercredi à l'Escorial, et en revint vendredi. Il faut des airs ici : la reine eut tous ceux qui étoient nécessaires pour marquer une grande mélancolie de cette absence. Je ne serois pas bonne comédienne, mais je sçais bien comme il faut louer et donner des avis à propos, quand je me trouve dans l'occasion de le faire. Ils se sont envoyé pendant cette courte absence des présens riches et galans.

Je reviens du palais. C'est aujourd'hui la fête de *Monsieur*. La reine étoit belle comme le jour. Je ne sçais pas comment elle peut être si belle à Madrid. Elle étoit extraordinairement parée de très-grosses perles, et de beaucoup de diamans. J'ai été quelque tems seule avec elle. Nous avons chanté quelques airs d'opéra; car il n'est pas question dans nos conversations de la gravité que comporteroit mon âge. En vérité, si je dressois bien mon intention, je ne crois pas que ce fût une œuvre très-bonne que de la divertir. La vie du palais de Madrid ne se peut guères comprendre. Le roi se trouva un peu mal hier : il se porte bien aujourd'hui. J'ai laissé toute la maison royale aller à la comédie; j'ai senti un grand plaisir de n'y point aller, et de revenir chez

moi. Je ne vous dis pas tout ce que M. *de Villars* voudroit que je vous fisse entendre de sa part. On ne peut vous honorer, ni vous respecter plus qu'il fait, et ma fille aussi, qui aime M. *de Coulanges* de tout son cœur. Adieu, Madame.

LETTRE XIV.

Madrid, 26 mai 1680.

Vous dites, Madame, que j'attire des louanges à la reine par le goût qu'elle paroît avoir pour moi, et le désir qu'elle fait voir que je sois presque toujours auprès d'elle. Elle en mérite en vérité d'autres par la manière dont elle supporte cette vie affreuse du palais. Elle joue trois ou quatre heures par jour aux jonchets, qui est le jeu favori du roi, sans lui marquer du chagrin. Il lui fait souvent des présens qu'elle aime fort, et voilà par où il la console.

Le marquis *de Grana* et sa femme sont arrivés. On dit que cette femme parle cinq ou six sortes de langues; je serai bien simple auprès d'elle. Je ne sçais si elle verra souvent la jeune reine. Si cela est, nous serons souvent ensemble; car il n'y a que les ambassadrices de France et d'Allemagne qui entrent dans la chambre des reines. Toutes les autres femmes de ministres étrangers ne les voyent que dans un lieu destiné pour les cérémonies. Avec cette prérogative, peut-on ne pas se trouver heureuse à Madrid?

M. *de Villars* vous assure de mille très-humbles respects, et ma fille aussi. Elle aime un peu mieux M. *de Coulanges* que vous. Elle porta hier à la reine la lettre et les chansons de M. *de Coulanges*. Elles les chantèrent longtems. N'avez-vous pas reçu une petite boëte par des Religieux?

LETTRE XV.

Madrid, 28 mai 1680.

J'ai vû monsieur et madame *de Grana*; le mari me vint voir il y a deux ou trois jours : il fut toute l'après-dînée avec moi. Il parle mieux François qu'un François même; il est de bonne conversation. Il s'ennuye à la mort à Madrid, quoiqu'il y ait demeuré longtems, et qu'il y ait beaucoup de parens. Il est épouvanté du gouvernement, quoiqu'il n'en parle que comme en doit parler un ambassadeur de l'empereur à une Françoise. Il dit qu'il ne sera pas longtems ici. Il me soutient qu'il n'y avoit qu'un ambassadeur de France qui pût présentement trouver quelque plaisir dans cette cour, en entendant parler du méchant état où l'on la voit. Pour moi, Madame, vous croyez bien que je n'entre dans aucun de ces détails.

Je jouis du beau tems qui est admirable présentement. Depuis un mois il est tempéré. Nous ne voyons ni ne sentons de soleil que ce qu'il en faut pour réjouir. La reine m'ordonne, et, si je l'ose

dire, me prie instamment de la voir souvent. L'ennui du palais est affreux, et je dis quelquefois à cette princesse, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est répandu épais. Cependant je n'oublie rien pour faire en sorte de lui persuader qu'il faut s'y accoutumer, et tâcher de le moins sentir qu'elle pourra; car il n'est pas en mon pouvoir de la gâter en la flattant de sottises et de chimères, dont beaucoup de gens ne sont que trop prodigues. On a cru deux mois qu'elle étoit grosse; c'est à elle à sçavoir s'il y en avoit sujet. On ne peut être moins propre à questionner que je le suis sur de pareils chapitres. De plus vous sçavez que quand elle est partie de Paris, je n'étois pas beaucoup dans sa confiance, ni connue et considérée au Palais-Royal. Je ne m'entremets de rien ici : la reine a du plaisir à voir une Françoise, et à parler sa langue naturelle. Nous chantons ensemble des airs d'opéra. Je chante quelquefois un menuet qu'elle danse. Quand elle me parle de Fontainebleau, de Saint-Cloud, je change de discours; et il faut éviter de lui en écrire des relations. Quand elle sort, rien n'est si triste que ses promenades. Elle est avec le roi dans un carrosse fort rude, tous les rideaux tirés. Mais enfin ce sont les usages d'Espagne; et je lui dis souvent qu'elle n'a pas dû croire qu'on les changeroit pour elle ni pour personne. Entre nous, ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ne lui ait pas cherché par mer et par terre, et au poids de l'or, quelque femme d'es-

prit, et de mérite et de prudence, pour servir à cette princesse de consolation et de conseil. Croyoit-on qu'elle n'en eût pas besoin en Espagne? Elle se conduit envers le roi avec douceur et complaisance. Pour des plaisirs, elle n'en voit aucun à espérer dans cette cour; mais comme je n'ai aucun personnage à faire auprès d'elle, et que je n'ai ni charge ni mission de m'en mêler, ni de pénétrer rien sur le passé, le présent et l'avenir, elle me fait beaucoup d'honneur de vouloir que je sois souvent auprès d'elle; mais quand cela n'est pas, je ne meurs point d'ennui avec M. *de Villars*, avec qui j'aime bien autant m'aller promener. Si je vous disois la continuation, ou, pour mieux dire, l'augmentation des misères de ce pays, cela vous feroit de la peine. Adieu, Madame, je suis à vous de tout mon cœur.

LETTRE XVI.

Madrid, 13 juin 1680.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le roi d'Espagne, quand il veut pour quelque tems quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle Aranjuez. Elle passe ici pour la merveille du monde. La situation pour les eaux est des plus belles ; et si M. *le Nôtre* en trouvait une pareille, ce qu'il y pourroit faire s'appeleroit en effet une merveille. Le jardin, qui est grand, est entouré de deux rivières, dont l'une

est le Tage et l'autre Guadarama. Voilà de grands noms; mais me voilà pour toute ma vie détrompée de ces noms fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage? Et le *Mançanarès* n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme de quelqu'agréable rivière? Le Tage est plus grand, mais en revanche son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité, ce jardin, pour l'Espagne, est agréable par la quantité de fontaines et d'arbres qui y sont; car rien n'est si rare en ce pays que les bois par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu de largeur des allées. C'est *Philippe II* qui les a fait planter; et peut-être que de son tems il falloit qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison seroit assez belle, si elle étoit achevée; mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessin ne soit pas grand. Il y a sept ou huit lieues d'Aranjuez à Madrid. Nous y allâmes le vendredi, et nous en revînmes le lundi : j'allai le lendemain voir la reine : je lui en dis des merveilles, et je la suppliai de le dire au roi qui entra. Elle fit fort bien son devoir : je lui avois conseillé de marquer quelque impatience que sa majesté la menât voir ce beau lieu. Elle n'eut pas de peine à lui persuader que j'en étois charmée; car il le croit au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le tems des chaleurs, est mortelle en été, et le gouverneur a permission de n'y être jamais en cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles

chameaux : d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable, comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble. Tout ce qu'on voit là ne fait point du tout souvenir de la ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de ménagerie; car ces vilains animaux paissent dans les champs comme des troupeaux de bœufs et de vaches; et l'on s'en sert pour porter des pierres ou de la terre, quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette maison royale, dont je ne vous parlerai plus.

Les Espagnols nous disent incessamment que nous aurons bientôt la guerre : les pauvres gens en ont grand'peur. Pour moi, j'aime bien mieux l'ennui de Madrid, que d'en partir pour une telle raison, et je leur réponds toujours que je n'en crois rien. Ce bruit est plus grand au palais qu'ailleurs; et la reine, comme vous pouvez penser, en est bien alarmée. Elle continue de se bien porter. C'est un heureux tempérament pour la santé : et je ne sçais pas ce qui se passe dans son esprit et dans sa tête, pour la soutenir si bien, car pour son cœur, je crois qu'il ne s'y passe rien. Quand je suis un peu de tems sans la voir, elle ne le trouve point bon. Nous chantons comme des cigales. Elle lit des opéras; elle joue à merveille du clavessin, assez bien de la guitare; en moins de rien elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas beaucoup de consolation dans les livres de dévotion. Cela n'est point extraordinaire à son âge. Je lui dis souvent que je voudrois bien qu'elle fût grosse, et qu'elle eût un enfant.

Je n'ai point vû le marquis *de Grana* depuis que je vous ai écrit. Je serois fort aise que nous nous vissions, mais la politique qu'il croit devoir garder en cette cour le retient peut-être et sa femme aussi, qui par politique, de son côté, s'habille à l'Espagnole. On l'en devroit récompenser, car elle est bien mieux autrement.

Il y aura lundi une fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vû de taureaux si furieux. L'abbé *de Villars* vous entretiendra, si vous voulez, sur ce sujet. Il est charmé de celle qu'il a vûe. Mais quoi qu'il puisse vous en dire, croyez-moi, c'est une épouvantable beauté. Il y aura une autre fête le 30 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de Juifs; et il y a d'autres supplices pour des hérétiques et des athées. Ce sont des choses horribles.

LETTRE XVII.

Madrid, 25 juillet 1680.

Je n'ai pas eu le courage d'assister à cette horrible exécution de Juifs. Ce fut un affreux spectacle, selon ce que j'en ai entendu dire; mais pour la séance du jugement, il fallut bien y être, à moins de bonnes attestations de médecins d'être à l'extrémité:

car autrement on eût passé pour hérétique. On trouva même très-mauvais que je ne parusse pas me divertir tout-à-fait de ce qui se passoit. Mais ce qu'on a vû exercer de cruautés à la mort de ces misérables, c'est ce qu'on ne vous peut écrire.

Le marquis *de Grana* fit lundi son entrée. Les Espagnols s'attendoient à voir plus de magnificence. Pour moi, je trouve qu'il a bien fait de n'en pas faire davantage. C'est un très-galant homme, et qui fait toute la dépense qu'il peut. Il est effrayé de tout l'argent qu'il faut ici. Il en touche cependant beaucoup. Il a quinze cents pistoles de pension payées par le roi d'Espagne, double franchise, et sa maison payée, sans les appointements que lui donne l'empereur son maître. Il a pour le nôtre une grande estime et un grand respect; mais il mêle parmi cela certaines choses dans ses conversations avec les gens de cette cour sur les conquêtes du roi, qui marquent assez de vivacité. Je vois souvent sa femme au palais; elle a bien de l'esprit. J'irois bien plus souvent chez elle, les voir l'un et l'autre, si je ne craignois de leur faire de la peine, par les airs qu'il faut qu'ils observent ici. Le marquis *de Grana* est un des plus gros hommes que l'on voye, mais de très-bonne mine. Notre jeune reine, pour être heureuse, auroit grand besoin d'avoir du goût pour la solitude de son triste palais, où elle veut que j'aille souvent griller de chaud avec elle. Il est violent le chaud qu'il fait ici. Il est vrai que chez nous nous n'en souffrons pas beaucoup. Nous sommes dans un

appartement bas, délicieux pour cette saison. La reine a été ces jours passés deux fois *incognito* avec le roi se promener à dix heures du soir dans cette rivière poudreuse. Elle me le fit sçavoir, afin que nous nous y trouvassions, et me donna un signe pour reconnoître son carrosse, et moi un pour reconnoître le mien. Si vous sçaviez ce que c'est que ce plaisir! On croit pourtant que la reine en doit bien de reste. Adieu, ma chère Madame; c'en est un bien sensible pour moi de croire, comme je fais, que vous m'aimez véritablement. Si M. *de Coulanges*, selon les souhaits de M. *de Schomberg*, et par les pas qu'il a faits à Fontainebleau, eût été envoyé ambassadeur en Portugal, nous l'aurions gardé à son passage par Madrid tout autant qu'il nous auroit été possible.

Si vous n'avez encore ni donné ni rompu ces petits *Boucaro*, que je vous ai envoyés, dont le dedans étoit blanc, conservez-les; car ce blanc est une composition de Bezoard.

LETTRE XVIII.

Madrid, 8 août 1680.

Je vous adresse cette lettre à Paris, quoique par votre dernière vous m'ayez mandé que dans trois jours vous partiez pour Lyon. Il me revient par vous et par tout le monde, à quel point vous faites valoir mes lettres, et comme je ne suis pas persuadée de

leur mérite, j'ai été jusqu'à présent toute étonnée du cas qu'on en faisoit. Mais je crois en avoir découvert la raison : c'est que vous ne les donnez pas à lire, et que vous les lisez vous-même; comme cela ne vous coûte guères, vous y mettez tout ce qui leur manque pour les rendre agréables et pour leur attirer des louanges. Je vous prie, ma chère Madame, de m'avouer la vérité là-dessus, sans consulter votre modestie. Je lirai avec plus d'attention et de sensibilité tout ce que vous m'écrirez de Lyon, que tout ce que vous m'écrivez de Paris, parce que vous me parlerez plus de vous, et de tout ce qui vous touche; car je prétends que vous n'omettiez rien de tout ce que vous ferez; je voudrois bien aussi tout ce que vous pensez. Pour moi, Madame, si je voulois ne vous parler que de ce qui m'occupe le plus ici présentement, ce seroit de la cruelle canicule qu'on y souffre. Car la peste et la famine que nous avons déjà vû deux fois, et la guerre qu'on croit fort proche, ne me paroissent pas encore si insupportables que l'horrible chaleur qu'il fait. Encore le jour se sauve-t-on assez, en se tenant dans un appartement bas, mais la nuit on n'y peut coucher, à cause des moucherons qui dévorent les pauvres personnes.

C'est vous, Madame, qui pensez et qui écrivez mieux que personne du monde. Hélas! nous ne sçavons à qui en parler ici. Nous lisons vos lettres, M. *de Villars*, ma fille et moi, avec un grand goût et un grand plaisir. Elles m'en causent bien plus

d'un, par ne me point laisser douter que vous ne m'aimiez; et quoique ce plaisir réveille l'ennui que l'on souffre de ne point voir ce que l'on aime, et de qui l'on est aimé, cette peine est bien douce, comparée à la moindre diminution de votre amitié pour moi. Il y a quatre ou cinq endroits dans votre dernière lettre, d'une vivacité et d'une imagination bien ignorées jusqu'à vous, Madame, et qu'on n'imitera jamais. Je ne pense pas même qu'on puisse faire aller son ambition jusqu'à espérer d'en devenir une méchante copie.

Puisque nous sommes sur les copies, voulez-vous bien que je vous fasse souvenir que vous m'avez parlé de votre portrait? Je n'aurois osé vous le demander, quelqu'envie que j'en eusse, si vous ne m'en aviez parlé la première.

J'aime notre jeune reine du plaisir qu'elle me paroît avoir quand je lui nomme votre nom, et que je lui dis que vous vous souvenez d'elle. Elle m'a chargé de beaucoup d'amitiés pour vous. Je ne sçaurois vous rien dire qui puisse vous instruire sur tout ce qui la regarde. Nous en parlerons un jour si nous nous revoyons. Elle est grasse, belle, bûvant, mangeant, dormant, riant très-souvent, dansant de tout son cœur, quand nous sommes seules; moi chantant le menuet et le passe-pied. Contentez-vous de cela.

Vous n'avez pas trouvé que le marquis *de la Fuente* fit souvenir de M. *de Villars*. S'il n'y a point de guerre, sa femme partira au mois de septembre

pour l'aller trouver. C'est une des plus raisonnables femmes d'ici : je vous prie de me mander tout ce que vous sçavez, touchant la guerre.

Vous me dites, et cela est vrai, que l'on seroit bien heureux, si les lieux d'ennui pouvoient inspirer de solides et sérieuses réflexions pour le salut, et nous détacher des choses de ce monde, qui se détachent tous les jours de nous : la santé, la jeunesse, la beauté, les amis.

Il passera dans peu un étranger à Lyon (le marquis *de Ligneville*), qui vous remettra un très-petit présent de ma part. J'aime à vous marquer le plus souvent que je puis que je songe à vous, par ces légères bagatelles. M. *de Villars* en a honte; car il vous croit digne qu'on ne vous présente que des couronnes. Quand vous en auriez, il ne pourroit pas vous honorer ni vous respecter au delà de ce qu'il fait. Adieu, Madame.

LETTRE XIX.

Madrid, 15 août 1680.

J'ai une véritable impatience d'avoir de vos nouvelles; j'en ai beaucoup aussi d'en apprendre de Paris, puisqu'on y parle sans cesse de guerre, sans que je comprenne encore qui commencera à la déclarer. Les Espagnols ne sont pas en état de la soutenir. Leur misère passe tout ce qu'on en peut imaginer. Il est vrai qu'ils espèrent, ou pour mieux dire,

qu'ils croyent sûrement que l'Empereur, l'Angleterre et la Hollande se joindront à eux. Le prince de Parme doit partir aujourd'hui pour aller commander en Flandre. On dit ici qu'ils n'ont pas voulu qu'elle s'achevât de perdre sous un Espagnol naturel. Notre marquis *de Grana* a le cœur bien envenimé contre la France; et s'il étoit secondé par tout ce qu'il voudroit bien mettre contre nous, il tailleroit ce qu'il appelle de la besogne. Il est galant homme; il a de l'esprit; mais dans ses manières de parler on le prendroit pour être né sur les bords de la Garonne.

Nous avons été ici en véritable péril de mourir des excessives chaleurs. La beauté et la fraîcheur de la reine n'en ont point souffert. Elle m'a promis de me donner un petit coffre pour vous. Dès que je l'aurai, je chercherai une voie pour vous le faire tenir. Elle me paroît fort souhaiter votre amitié. Je l'assure aussi qu'elle a raison de la souhaiter.

Je voudrois que l'on crût un peu moins aux horoscopes. Je ne me reprocherai jamais d'avoir eu sur ce sujet de pernicieuse complaisance, et de n'avoir pas fait mon possible pour désabuser des faussetés qui s'y trouvent.

Il y a dans la boëte que vous recevrez par le marquis *de Ligneville*, deux paires de bas de soie, des pastille d'ambre dans une bourse, et un œuf d'avanturine avec des pastilles dedans, dont je crois que le goût ne vous déplaira pas. Je vous fais ce détail de peu d'importance, afin que vous vous apperceviez si l'on en prenoit quelque chose.

La connétable *Colonne* est dans la maison de son mari, assez inquiète de ce qu'elle deviendra, car elle n'est nullement résolue de s'en retourner en Italie avec lui. Elle voudroit bien pouvoir rentrer en ce tems-là dans un couvent à Madrid; bien entendu d'en sortir peu après, et de s'en aller tant que terre la pourra porter en Flandre, en Angleterre, en Allemagne; car pour en France, elle a peur qu'on ne l'y veuille pas souffrir. Vraiment c'est un original qu'on ne peut assez admirer, à le voir de près, comme je le vois. Elle a ici un amant; elle me veut faire avouer qu'il est agréable, qu'il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux. Il est horrible; mais ce n'est pas ce qui devroit diminuer son inclination et la rebuter, au prix d'une autre petite chose qui ne vaut pas la peine d'en parler; c'est que cet amant ne l'aime point du tout, à ce qu'elle m'a dit. Elle se trouve heureuse cependant qu'il soit comme cela; parce que s'il répondoit un peu à ses sentimens, les choses feroient encore plus d'éclat. Elle ne déplait point; elle s'habille à l'Espagnole d'un air beaucoup plus agréable que ne font toutes les autres femmes de cette cour. Elle a trois grands fils mal élevés; l'aîné va épouser une des filles du duc *de Medinaceli*, premier ministre; mais vous ne vous souciez guères de tout cela.

Il est fort question ici que dans peu la duchesse *de Terranova* quittera sa place de camarera mayor, qui sera, à ce qu'on dit, donnée à la duchesse *de Albuquerque*. C'est une joie dans cette cour; car cette

première n'y est pas aimée. Pour moi, il ne m'importe, pourvû que la reine s'en trouve bien. Adieu, ma très chère Madame; dites-vous souvent que je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XX.

Madrid, 29 août 1680.

Je ne reçois point de lettres, Madame; je n'ai point de vos nouvelles, et j'en voudrois sçavoir préférablement à toutes celles qu'on me peut mander de Paris. Comment vous portez-vous? Que faites-vous depuis le matin jusqu'au soir? Combien serez-vous à Lyon? Après cela je vais vous dire des miennes, qui ne sont pas des plus agréables. La misère augmente ici tous les jours, et les monnoies n'y sont point rehaussées. De douze mille écus que le roi donne à M. *de Villars*, ce n'est à Madrid qu'environ cinq mille cinq cents écus. Notre maison nous coute neuf mille francs de loyer. Voyez ce qui reste pour toutes sortes d'autres dépenses. M. *de Villars* veut donc me renvoyer pour se loger moins chèrement, et ne garder que très peu de gens après mon départ. C'est une chose fort triste pour moi que cette séparation, attachée, comme je le suis, à M. *de Villars*, et fort triste aussi par ne trouver d'autres moyens de soulager sa dépense. J'ai été quelque tems sans dire ce projet à la reine, et quand je le lui ai appris, elle n'a pu le croire, ni s'y ré-

soudre. Il y a plus d'honneur que de vanité à se persuader que cette pauvre princesse me regretteroit en demeurant en Espagne dans son triste palais et ses tristes petites occupations. On lui a changé de camarera mayor : c'est depuis deux jours que la duchesse *de Albuquerque* remplit cette place. La reine s'en accommodera mieux que de celle qu'elle avoit. Quel pays, Madame, que celui-ci! Il faut bien aimer M. *de Villars*, pour sentir de la peine à le quitter. Mais à force aussi qu'on s'y ennuie, je désire qu'il n'y soit pas sans moi, puisqu'il n'y peut trouver mieux. Je sens une grande consolation d'avoir passé cette horrible canicule, dont je vous ai parlé, sans y avoir succombé. Il est mort ici une infinité de gens, et j'avois beaucoup de peur pour notre maison. Mais, ma chère Madame, quand aurai-je de vos nouvelles? Vous aurez par un homme qui partira bientôt, ce petit coffre de la reine, plein de pastilles à manger.

LETTRE XXI.

Madrid, 5 septembre 1680.

Je vous ai mandé par ma dernière lettre la destitution de la duchesse de *Terranova;* qu'on avoit mis à sa place la duchesse *de Albuquerque*, et que je ne pouvois être ni aise ni fâchée de ce changement, que selon que la reine s'en trouveroit bien ou mal; quoique madame *de Terranova* ait une grande aversion pour la France et pour les François, elle

m'a toujours traitée fort honnêtement. On croit que la reine n'aura pas sujet de se repentir de ce changement. L'air du palais est déjà tout autre, et le roi aussi. Sa majesté a permis à la reine de ne se coucher plus qu'à dix heures et demie, et de monter à cheval quand elle voudra, quoique cela soit entièrement contre l'usage. Il lui a accordé encore une chose qui lui a donné une grande joie. Il y a trois ou quatre jours que, me voyant entrer dans sa chambre, elle vint au-devant de moi avec un air de gaieté extraordinaire, et me dit : *Ne direz-vous pas oui, à ce que je vais vous demander?* C'étoit que le roi vouloit bien que ma fille eût l'honneur d'être une de ses dames. Elle en étoit transportée. Vous jugez bien avec quel respect et quel plaisir je reçus ce qu'elle me disoit : mais elle fut un peu mortifiée, quand je lui répondis que je croyois qu'il falloit avant que d'accepter cet honneur, que M. *de Villars* en eût la permission du roi notre maître. Ma fille ne s'en sent pas de joie. A son âge, combien ne se figure-t-on point de plaisirs, dont, selon les apparences, elle ne jouiroit pas longtems? Elle auroit d'illustres compagnes; car ce ne sont que des filles des maisons de Portugal, Aragon, Manrique, Castille, enfin tout ce qu'il y a de plus grand dans le royaume. Elles ont beaucoup de petites fonctions. La plûpart n'omettent rien de celles qui regardent la galanterie.

L'on ne parle plus de guerre ici. Ce n'est pas ce qui me rassureroit.

Adieu, Madame, je vous quitte pour m'aller parer. La reine vient de me mander que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de notre roi, et que je ne manque pas d'aller au palais avec tout ce que j'ai de diamans. Si j'avois pû ce matin être à sa toilette, je lui aurois conseillé de n'affecter pas trop de magnificence ce jour-ci; car elle ne fera plaisir à personne; et je suis assurée que le roi son oncle l'en dispenseroit volontiers.

LETTRE XXII.

Madrid, 12 septembre 1680.

J'ai enfin reçu deux de vos paquets de Lyon, Madame, et j'ai fort peu de tems à y répondre, parce que le courrier part ce soir. J'étois affligée de ne point avoir de vos nouvelles; mais je ne l'étois point de l'appréhension que vous m'eussiez oubliée Vous me parlez de la peste et de la peine où vous êtes pour moi. Elle n'a point approché, Dieu merci, et il faut espérer qu'elle laissera Madrid hors d'intrigue. Vous me parlez encore d'une autre peste, qui est la continuation de la misère où l'on est ici. Elle augmente toujours, et les monnoies ne haussent point. Je ne vous ai que trop entretenue de tout cela. Je ne veux point que vous y fassiez de réflexion. Vous êtes vive, et vous m'aimez. Pensez une fois, et puis n'y pensez plus, que les douze mille écus qu'on a d'appointemens ne sont ici que

cinq mille cinq cens écus, et que nous payons neuf mille francs de loyer de notre maison. Je vous ai déjà mandé que M. *de Villars* ne pouvant plus subsister, prenoit la résolution de me faire partir d'ici le mois prochain. Le marquis *de Grana*, qui est riche par lui-même, par ce que son maître lui donne, et par les pensions qu'il tire de cette cour, dit bien aussi qu'il n'y peut pas subsister. Qu'il est Gascon, cet Allemand; un peu hargneux sur les affaires de France, et sur tout ce que projette et exécute le roi notre maître!

Mais votre portrait, Madame, que vous me faites espérer, il faut le confier à mes enfans qui seront à Paris avant la fin de ce mois. En vérité, je ne puis vous dire le plaisir que vous me faites. Je ne croyois plus être aussi sensible que je trouve que je le suis sur cette sorte de joie. Mes enfans vous auront vûe à Lyon. Qu'ils auront été aises, s'ils tiennent de leur mère!

On se trouve toujours bien du changement de la camarera mayor. L'air du palais en est tout différent. Nous regardons présentement la reine et moi, tant que nous voulons, par une fenêtre qui n'a de vûe que sur un grand jardin d'un couvent de religieuses qu'on appelle l'*Incarnation*, et qui est attaché au palais. Vous aurez peine à imaginer qu'une jeune princesse, née en France, et élevée au Palais Royal, puisse compter cela pour un plaisir; je fais ce que je puis pour le lui faire valoir plus que je ne le compte moi-même. Il y a neuf jours qu'on soupçon-

noit qu'elle étoit grosse. Pour moi, je ne le soupçonne pas. Le roi l'aime passionnément à sa mode; et elle le roi à la sienne. Elle est belle comme le jour, grasse, fraîche; elle dort, elle mange, elle rit; il faut finir là; et avec tout l'esprit que vous avez, je vous défie de deviner tout ce que j'aurois à vous dire ensuite de tout cela.

Adieu, ma chère Madame; je voudrois bien écrire encore, si j'en avois le tems; mandez-moi ce que vous sçaurez de la paix et de la guerre.

Vous recevrez un petit paquet que je ne vous envoye que parce qu'il ne vous coûtera rien de port : car pour peu que vous en payassiez, ce seroit plus qu'il ne vaut : c'est pourtant la reine d'Espagne qui vous l'envoye.

Je rends mille grâces à M. *de Coulanges* de sa poésie et de ses vers. La marquise *d'Uxelles* m'avoit envoyé ceux qu'il avoit faits pour elle, en passant à Châlons-sur-Saône.

LETTRE XXIII.

Madrid, 26 septembre 1680.

Je reçois présentement vos lettres. Je dirai aujourd'hui à la reine tout ce que vous m'écrivez d'honnête et d'obligeant pour elle. Que dix-huit ans et une heureuse disposition à croire tout ce qu'on souhaite, sont choses agréables, et conservent bien la santé et la beauté! Pour moi, je lui dis tous les jours,

que par malheur j'ai toute ma vie été opposée à cette heureuse situation.

Celle de la pauvre connétable *Colonne* est à présent bien détestable. Il y a plus de deux mois que je lui ai prédit ce qui lui arriveroit. Mais sans nulle réflexion, elle vivoit au jour la journée, comptant qu'on la laisseroit jouir de la liberté de sortir de sa maison, de faire des visites, et qu'on ne parleroit de rien qu'après les nôces de son fils aîné. Il y a douze ou quinze jours qu'on lui vint signifier de la part du roi qu'il ne se méloit plus de ses affaires, et qu'elle songeât à obéir à son mari, qui vouloit la mener ou l'envoyer en Italie. Le lendemain elle eut une défense de ne plus sortir de chez elle : le jour d'après de ne plus voir personne; et à tous momens elle est dans les horreurs qu'on ne l'entraîne avec violence, et qu'on ne la mette dans une litière pour la mener où il plaira à son mari. Je ne veux pas justifier sa conduite passée, mais il faut convenir en s'en souvenant, qu'elle a bien sujet de ne vouloir pas se confier à un mari italien. Elle fait ce qu'elle peut pour obtenir qu'on l'enferme ici dans le plus austère couvent qu'il y ait. Je ne sçais pas ce qu'on lui accordera : elle n'a contre elle que le roi, le premier ministre, son mari, toute la famille *Balbases*. Elle me fait beaucoup de pitié.

Si j'en juge par les amples relations de *Madame* à la reine d'Espagne, jamais les plaisirs n'ont été pareils à ceux dont on jouit à Versailles.

M. *de Villars* dit toujours qu'il veut me renvoyer à

cause que la misère augmente à Madrid, et que sans moi il fera beaucoup moins de dépense. Je ferai tout ce qu'il voudra, quoiqu'avec peine, si je le laisse dans un lieu aussi triste, et dans un état aussi chagrinant qu'est le sien. Jusqu'ici on ne nous a point encore ôté le bien de la santé; mais ce bien est fragile et très-sujet à ne pas durer, surtout quand on n'est plus jeune. Adieu, Madame, tels que nous sommes, c'est entièrement à vous.

LETTRE XXIV.

Madrid, 10 octobre 1680.

Permettez-moi, Madame, de vous parler avant toutes choses d'une petite bagatelle qui arriva hier à sept heures du matin. Ce n'est qu'un violent tremblement de terre qui dura la longueur d'un *Miserere*. M. *de Villars* dans son lit et moi dans le mien les sentîmes remuer. Il se leva, s'imaginant qu'à cause des horribles pluies, les fondemens de la maison s'écrouloient. Pour moi, je m'écriai, assez effrayée, que c'étoit la terre qui trembloit. Il vint trois secousses qui donnèrent un mouvement à toute la maison, comme pourroit être celui d'un arbre agité du vent. Les prêtres, dans les églises où ils disoient la messe, eurent de la peine à empêcher que le calice ne fût renversé. La plûpart des hommes et des femmes couroient en chemise dans les places et dans les rues, sans sçavoir où se cacher pour éviter l'ac-

cablement dont ils se croyoient menacés par la ruine des maisons. Je n'avois pas imaginé qu'à tous les désagrémens d'Espagne, il se fût joint celui de s'y voir englouti dans la terre, qui s'est ouverte en quelques endroits, ou écrasé sous les ruines des maisons; car jamais on n'a vû ici de ces tremblemens. Hier à tout moment je croyois que cela alloit recommencer. Comme les pluies recommencent, il se pourra bien faire qu'il reviendra encore quelque tremblement. Je souhaite avoir cette singularité par dessus vous, et que vous n'éprouviez de votre vie ce qu'on pense en pareille occasion. Je ne sçais point encore si le tremblement de terre aura été jusqu'à l'Escorial, où cette cour est depuis lundi dernier. Je fus dimanche au soir assez tard avec la reine, qui n'avoit pas beaucoup d'envie d'aller en ce lieu, dont les plus grandes beautés sont les magnifiques places qu'on a fabriquées pour mettre les corps des rois et des reines après leur mort. Elle n'a pas laissé de marquer de la joie d'y aller, pour faire voir sa complaisance pour les volontés du roi. Elle m'écrivit le lendemain qu'elle n'avoit pas trouvé tout ce que je lui avois dit de cette maison; car il est vrai que je lui en avois parlé à lui donner de l'envie d'y aller. Je ne vous dis point tout ce qu'elle m'a dit, ni tout ce qu'elle m'a écrit sur la peur qu'elle a que je m'en aille. Elle ne le peut croire, par cette heureuse facilité qu'elle a à se persuader tout ce qui peut lui ôter du chagrin. Elle me fit sçavoir avant que de partir pour l'Escorial, que, sans m'en parler, elle avoit

écrit d'une sorte à *Monsieur* sur mon sujet, qu'elle ne pouvoit pas croire qu'il n'eût assez de crédit pour obtenir qu'on m'accordât de ne m'en point aller, et qu'elle avoit représenté les raisons et les véritables besoins qu'elle croit avoir que je ne parte pas d'ici. Je l'ai suppliée de se préparer au peu d'effet qu'aura sa lettre; et j'ai ajoûté que si elle m'avoit fait l'honneur de m'en demander mon avis, je lui aurois dit de marquer simplement le bonheur que j'avois de lui plaire, et de n'insister point sur autre chose. Quoiqu'il arrive de cette lettre, je lui en aurai autant d'obligation que si le succès en étoit heureux; mais je ne m'y attends pas.

Je ne puis finir celle-ci, sans vous parler de quelle manière cette cour se prépare pour les voyages, qui ne sont jamais qu'à l'*Escorial* ou à *Aranjuez*. Il en coûte au roi des sommes immenses; il n'y a pourtant que sept lieues, mais les voleries sur cela vont toujours leur chemin. Il y a pour le moins ce jour-là cent cinquante femmes du palais, soit *señoras de honor*, ou dames qui sont comme les filles d'honneur en France, ou *camaristas*, ou leurs *criadas*, ou servantes. Pour les *señoras*, ce sont de vieilles veuves, toujours habillées et coëffées de la même sorte; les *damas* sont en leurs plus beaux habits avec des chapeaux et des plumes assez élégamment mises, et sur leurs épaules, ce qu'elles appellent *mantillas* : ce n'est ni manteau, ni écharpe; cela est de velours en broderie d'or et d'argent; les unes les ont vertes, les autres incarnates. Elles les portent

d'un air particulier, un bout qui passe sous le bras, et l'autre sur l'épaule, en sorte qu'elles ont un bras dégagé. Voilà ce qu'elles ont de meilleure grace. Tous les galans les voyent monter en carrosse, et font leur chemin en galoppant après elles. Plusieurs de ces messieurs, sur de beaux chevaux, suivent *incognito*, avec des bonnets qui s'abattent, et qui leur cachent le visage. Ils ne sont pas pour cela inconnus à leurs dames. La reine avoit le jour qu'elle fut à l'Escorial un chapeau avec des plumes jaunes et noires; mais pour ces *mantillas*, il est écrit qu'il faut que les reines n'en portent point, en dussent-elles mourir de froid. Je ne pourrai vous faire comprendre comme cette princesse est embellie, crüe et engraissée; un teint admirable; elle s'aime aussi passionnément. L'ordre de ce voyage de l'Escorial est que la cour y séjourne jusqu'à la Toussaint. Le lendemain, leurs majestés font prier Dieu solemnellement pour tous les rois et reines qui sont là devant leurs yeux : et le jour d'après ils reviennent à Madrid avec le même équipage qu'ils en sont partis. Mais si j'étois à leur place, je n'y reviendrois pas, et j'établirois ma cour en un autre lieu où la terre ne trembleroit point.

Si le courrier n'alloit partir, je crois que je vous écrirois jusqu'à demain. Quel signe est-ce, Madame? car je n'aime point du tout à écrire.

LETTRE XXV.

Madrid, 31 octobre 1680.

J'attends la reine à son retour de l'Escorial, pour lui faire voir tout ce que vous me dites d'elle dans votre lettre. Elle a été deux jours malade. J'y envoyai aussitôt pour m'offrir de l'aller servir. Ce n'étoit rien, et j'en fus doublement aise; car nous avons souhaité M. *de Villars* et moi qu'elle fût un peu sous sa propre conduite, et que l'on vît que je ne suis pas bien empressée de la cour. On dit qu'il s'est passé plusieurs petites affaires; si j'avois été là, nous n'aurions pas été d'accord; car je l'aurois suppliée de n'abuser pas de la permission qu'on lui donnoit de monter à cheval, et de ne s'en servir que rarement. Elle m'a souvent honorée de ses lettres. Elle est toujours persuadée qu'il est impossible que je m'en aille. Cependant si M. *de Villars* avoit eu de l'argent pour me faire partir, je crois que je serois déjà bien loin. Je pense vous avoir écrit que ma fille ne seroit point dame de la jeune reine. On dit que c'est une loi indispensable qu'il faut demeurer dans le palais; qu'il est de toute nécessité d'y faire de la dépense, et que dix mille francs ne suffiroient pas : au moins quatre ou cinq femmes pour servir; un ordinaire, des meubles, des habits, et au bout de tout cela, entre vous et moi, une vie fort ennuyeuse, et qui ne promet pas une fortune assurée. Je ne

puis, ma chère Madame, vous en dire davantage; il le faudroit pourtant, si je voulois vous faire comprendre mille choses que, malgré tout l'esprit que vous avez, vous ne pouvez pénétrer de si loin. Je vous prie encore que vous ne vous amusiez point, s'il se peut, à faire des réflexions sur notre malheureux état, état dont, par discrétion, je vous cache plus de la centième partie du désagrément. Pour m'en remettre, j'use du charmant remède de songer que je ne suis rien moins que jeune; que la mort approche, et qu'il est meilleur qu'elle nous trouve dénués de tout ce qui compose les plaisirs de la vie. Pour vous, Madame, qui la pouvez envisager d'une plus longue durée, vous avez de quoi être plus vive et plus sensible aux injustices de la fortune. Je ne vous dis point tous les souhaits que je fais pour qu'elle puisse changer, et à quel point, si on le mérite, je vous crois digne d'être heureuse : mais, Madame, quel trésor, si nous pouvions découvrir et mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, et de nous en servir pour l'autre vie. Je ne me sçaurois plaindre de ce que nous souffrons, tant que Dieu me conservera mes enfants que j'aime tendrement.

Je n'ai point encore de nouvelles de votre portrait; j'espère pourtant l'avoir bientôt par un gentilhomme que nous attendons. Que ce portrait me fera de plaisir!

Nous fûmes hier à une maison du roi, à deux lieues d'ici, qu'on nomme le *Pardo*. Il n'y a autour

ni bois, ni jardins, ni fontaines; et dans la maison, ni siéges, ni bancs, ni tables, ni carreaux, ni lits; c'est pourtant la favorite, et celle où leurs majestés vont très souvent. Je ne sçais pas encore à quoi elles s'y peuvent divertir : je le demanderai à la reine. Toute mon attention fut de regarder très longtems les portraits de cette reine *Élisabeth*, et de ce misérable *don Carlos*, en songeant à leurs funestes aventures : ils étoient bien faits l'un et l'autre.

LETTRE XXVI.

Madrid, 14 novembre 1680.

Votre petit portrait a été très-bien reçu, et trop bien de M. *de Villars*, qui en a fait son propre. Je n'ai pas laissé de le porter au palais, où il a passé par toutes les mains des dames; car pour les hommes, ils ne peuvent ici rien admirer que de bas en haut, par les fenêtres. La reine le prit d'abord pour celui de madame *de Nevers*. Ce portrait fait souvenir de vous, c'est-à-dire qu'il ne vous ressemble pas parfaitement; et il est impossible, quand on viendroit à bout de peindre tous vos traits, d'imiter que très-grossièrement ce qu'il y a de vif et de spirituel dans tout ce qui compose votre visage. Ce n'est pas la faute du peintre, et ce petit portrait est aussi bien et aussi agréable qu'on le pouvoit faire. Je vous en rends mille grâces, ma chère Madame, et de tout ce que vous me dites pour me marquer votre amitié

et votre tendresse. Je ne puis pas mieux sentir l'amitié que j'ai pour M. *de Villars*, que d'être avec lui dans le pays du monde le plus rempli d'ennuis. Car, comme dans les lieux de plaisir, on dit ordinairement que les semaines passent fort vite, celles d'ici sont d'une longueur infinie. Je vais souvent au palais; peut-être ne trouverois-je pas tant d'ennuis, si je n'avois que dix-huit ans. Il y auroit bien des choses à vous dire là-dessus.

Il y a deux jours qu'il mourut une des dames de la reine, qui n'avoit que treize ou quatorze ans. On a plus de soin d'elles quand elles sont mortes, que dans leurs maladies; car ce sont des chiens que tous ces médecins-ci et leurs remèdes ridicules. Il y a une grande chapelle dans le palais. Elle y fut mise dans un coffre couvert de panne couleur de feu, avec un grand galon d'or, à la lueur de quantités de flambeaux. Elle étoit en habit de religieuse, composé de bleu et de blanc. On lui avait mis bien du rouge sur les joues et sur les lèvres. Elle était très-belle dans cet état. Ce coffre ferme à clef : la garde mayor le ferma; et puis vint le majordôme de la reine, auquel on ouvrit ce coffre pour lui faire voir qu'elle étoit dedans, et il en prit la clef. Les gardes du roi portèrent le corps jusqu'au haut du degré à une porte où les grands d'Espagne attendoient pour le porter jusqu'au carrosse qui le devoit mener jusqu'au lieu de la sépulture. Le majordôme, arrivé dans cette église, ouvrit encore ce coffre pour faire voir aux religieux le corps de cette pauvre *doña Juana*

de Portugal. Après quoi il fut mis en terre avec les prières ordinaires. Je ne pensois nullement à vous faire ce récit, qui n'est pas divertissant. Mais il ne faut pas aussi être toujours sur ses gardes pour ne jamais parler de la mort, qui va indifféremment dans tous les pays du monde.

J'espère vous envoyer par la première commodité deux excellentes paires de gants d'ambre, et un éventail de la part de la reine, dont la santé et la beauté augmentent tous les jours.

LETTRE XXVII.

Madrid, 28 novembre 1680.

Je n'ai point eu de vos lettres par ce courrier. Je vous ai déjà mandé que je ne m'en allois plus. Quand jusqu'ici j'aurois douté de l'amitié que vous croyez que j'ai pour M. *de Villars*, j'en serois plus que certaine à l'heure qu'il est, par la joie que j'ai sentie de ne m'en point aller de cette aimable ville de Madrid; entendez par ce mot *aimable* tout l'opposé de ce qu'il dit en effet. Avec tout cela, malgré la destinée, je commence à jouir aujourd'hui d'un plaisir. Nous quittons notre grande, incommode et chère maison pour aller loger dans une autre beaucoup moins chère, et très-commode. A peine ai-je trouvé de quoi vous écrire, n'ayant plus rien dans ma chambre. Notre jeune reine m'a fait paroître plus de joie de ce que je ne m'en allois point, que vraisemblablement cela ne lui en a dû causer.

Je ne vous entretiendrai guères aujourd'hui. Il m'en déplaît fort, ma chère Madame; car il me semble que j'aurois bien des choses à vous dire.

LETTRE XXVIII.

Madrid, 12 décembre 1680.

Vous m'écrivez que le marquis *de Ligneville* a passé par Lyon et qu'il ne vous a point vûe. Ce n'est pas de quoi je me soucie, et je lui pardonne de n'avoir pas eu cet esprit; pourvû qu'il vous ait laissé le petit présent que je vous envoyois par lui.

Je suis beaucoup plus tranquille que je n'étois le temps passé, quand je vous parlois de la peine que me causoit cette vûe d'un départ prochain. Le petit secours que le roi a eu la bonté de donner à M. *de Villars* nous fait un peu respirer. Nous avons payé et quitté notre grande maison de huit cents pistoles de loyer, et nous sommes présentement dans une autre la moitié moins chère, et mille fois plus commode. Je ne voudrois pour rien du monde que la guerre recommençât; car je me souviens trop de la vivacité de mes peines dans ce cruel tems. Mais quel plaisir, sans qu'il en fût question, de sortir d'Espagne, et de pouvoir subsister en quelque lieu agréable, jouissant du plaisir de voir et d'entretenir ce qu'on aime! Si vous me revoyez jamais, vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de me siffler comme un perroquet; car assurément je perds ici

l'usage entier d'entendre et de parler, comme on fait au coin de votre feu. Il fait ici le même froid qu'à Paris; mais il n'y a point de cheminées. Nous en avons fait faire une dans notre nouvelle maison, qui est la plus grande consolation que nous ayons à Madrid. Elle n'en donne point aux dames qui me viennent voir, car elles ne sçavent point s'asseoir dans une chaise ou sur quelqu'autre siége. C'est une chose plaisante que l'air qu'elles ont, quand elles sont assises : elles paroissent lasses, fatiguées, ne pouvant non plus se tenir que si on les faisoit danser sur la corde. Voilà de belles nouvelles; mais jamais Madrid n'en a moins produit. Tout y est dans une manière d'assoupissement misérable.

Vous recevrez un paquet, qui en contient trois autres cachetés du cachet de la reine, et les dessus de sa propre main. Il y a deux paires de gants, et un éventail dans chacun; vous aurez soin de les envoyer à leur destination. La reine ne vouloit pas que je vous mandasse que c'étoit de sa part, trouvant que le présent étoit trop petit. Vous le direz à mesdames *de Sévigné* et *de Vins*. On dit que les éventails seront meilleurs dans quelque tems. Cette jeune princesse continue d'embellir. Elle est grasse, le plus beau teint du monde, une gorge admirable, les yeux très-beaux, la bouche agréable. Quand je vois qu'elle croit avoir sujet de s'ennuyer, je change de discours. Adieu, Madame.

LETTRE XXIX.

Madrid, 29 décembre 1680.

La connétable *Colonne* est dans un pitoyable état. Je crois que je vous ai mandé que son mari la fit partir un peu brusquement d'ici, pendant que la reine étoit à l'Escorial. Elle ne tua ni ne blessa personne. Elle est présentement dans ce qu'on appelle l'*Alcazar* de Ségovie, très-misérablement traitée. La reine auroit fort souhaité qu'on lui eût accordé avant cela ce qu'elle demandoit pour toute grace à son mari, qu'on la mît dans un couvent le plus austère qu'on pût choisir à Madrid. Cette pauvre malheureuse écrit souvent au confesseur de la reine, qui, par l'ordre de cette princesse, va quelquefois exhorter le connétable à vouloir bien que sa femme vienne ici dans un couvent. Il y a douze ou quinze jours que ce mari dit au confesseur, qu'il ne pouvoit consentir que sa femme vînt à Madrid, si elle ne se faisoit religieuse dans le couvent où elle entreroit; et que lui, il prendroit les ordres. Le confesseur a écrit cette proposition à la connétable, qui l'a acceptée. Je crois qu'il n'y a pas une moindre vocation que la sienne à la religion. Cependant comme elle a fait dire à son mari qu'elle fera tout ce qu'il voudra, cela pourra l'embarrasser; car je ne crois pas qu'il ait aucune intention de la faire rentrer dans Madrid. On m'écrit de Paris que je me mêlois

de ses affaires, et que j'étois fort dans ses intérets. J'ai répondu sur cela à une de mes amies qui m'en écrivoit, que je croyois qu'on avoit jeté à croix ou pile, duquel il valoit mieux m'accuser, ou de trop de dureté pour cette infortunée, ou de trop de pitié. Car pour elle, elle se sentit tout à fait outragée, quand elle vint dans notre maison, pleurant et demandant qu'on l'y souffrît pour une nuit, et qu'on lui prêtât secours pour la faire rentrer dans son couvent; on ne put lui accorder ce qu'elle vouloit, et je la résolus avec une peine extrême à retourner chez le marquis *de los Balbases*, où je la remenai à dix heures du soir; M. *de Villars* ne voulant se mêler de ses affaires. Si j'ai eu pitié d'elle depuis cette visite-là, cette pitié ne s'est signalée en rien : et la reine qui auroit bien voulu lui faire le plaisir d'obliger son mari de la mettre ici dans un couvent, dit que *Monsieur* lui a recommandé de lui rendre tous les bons offices que raisonnablement elle pourroit désirer d'elle. Celui de la faire enfermer dans un couvent le plus austère ne paroissoit pas indigne à cette princesse qu'elle s'y employât.

M. le prince de Parme est donc amoureux de la comtesse *de Soissons*. Ce n'est pas un joli galant. Ce n'est pas aussi que s'il avoit cent mille écus dans son coffre, il ne les dépensât en un jour, mieux qu'aucun homme du monde, pour plaire à sa dame. Le roi notre maître ne peut pas souhaiter un autre gouverneur en Flandre pour Sa Majesté Catholique.

La reine ne se divertit pas si bien qu'on pourroit

le croire. Elle est jeune et saine, d'un heureux tempérament. Je ne pense pas qu'au reste du monde l'on voye ce que nous avons vû depuis que nous sommes dans ce royaume, la peste, la famine, des ravages d'eaux dont on n'avoit jamais entendu parler; un tremblement de terre, qui a presqu'entièrement détruit cinq ou six villes; sans compter les frayeurs où je fus après cela quinze jours durant. Le moindre mouvement me paroissoit un tremblement de terre; mais il nous manquoit encore quelque chose, une comète. Assurez-vous que depuis huit jours il en paroît une des plus grandes et des mieux marquées qu'on ait jamais vûes. Elle commence à se montrer sur les quatre à cinq heures du soir, et dure jusqu'à huit ou neuf. Comme il ne nous appartient pas d'en avoir peur, c'est une des choses qui m'est la plus indifférente; car je suis persuadée qu'elle ne signifie rien pour la France.

LETTRE XXX.

Madrid, 26 janvier 1681.

Il faut vous dire deux mots de la connétable *Colonne*. Je trouvai le confesseur de la reine il y a deux jours au palais, qui avoit apporté une lettre pour la montrer à cette princesse avant qu'il la fermât. Il venoit de chez le connétable *Colonne* qui l'avoit écrite à sa femme en présence du confesseur. Elle contient que le mari consent qu'elle vienne à

Madrid dans un couvent nommé; qu'elle prenne l'habit de religieuse le même jour qu'elle y entrera, et trois mois après qu'elle fasse profession. Je ne doute pas qu'elle n'accepte ces conditions pour quitter le lieu qu'elle habite présentement. Je ne conseillerois pas à la reine de répondre qu'elle n'en sortira jamais.

Cette princesse continue à se bien porter, et de passer à l'église sept ou huit heures les jours et veilles des grandes fêtes. Je ne voudrois pas vous répondre qu'elle en fût plus dévote. J'ai toujours l'honneur de la voir souvent. Le roi l'aime autant qu'il peut; elle le gouverneroit assez; mais d'autres machines, sans beaucoup de force ni de rapidité, donnent d'autres mouvemens, et tournent et changent les volontés du roi. La jeune princesse n'y est pas trop sensible. Elle parle présentement très-bien Espagnol. Elle connoît toute la cour et les différens intérêts de ceux qui la composent. La reine sa belle-mère, qui est très-bonne princesse, l'aime toujours fort tendrement.

LETTRE XXXI.

Madrid, 23 janvier 1681.

Le comte *de Monterey* a été exilé de cette cour, il y a quatre ou cinq jours. On ne dit point pourquoi. Je ne le puis comprendre, si ce n'est qu'il est le plus honnête homme du monde et le plus propre

à bien servir son roi. L'on refuse toujours le congé à son frère, le marquis *de Liche,* qui est ambassadeur à Rome, malade, miné, par conséquent fort ennuyé. Je vis l'autre jour sa femme, qui est fort jolie, fondre en larmes aux pieds du roi, pour obtenir le congé. Je ne vous parlerai point de choses plus divertissantes et plus gaies, ma chère Madame. Qu'il est difficile de l'être à Madrid, et que si l'on avoit de bonnes dispositions pour la pénitence, ce seroit un lieu propre pour la faire! La reine est en parfaite santé et dans une grande fraîcheur. De vous dire de quoi elle soutient tout cela, c'est ce que j'ignore absolument.

LETTRE XXXII.

Madrid, 6 février 1681.

Vous n'avez donc point reçu par le marquis *de Ligneville* le petit présent que je croyois qui vous seroit fidellement rendu? Les messagers ordinaires, à ce que je vois, ont plus d'honneur et de probité que les gens de qualité portant de beaux noms. Vraiment, Madame, ce n'est pas pour le vanter; mais ce que je vous envoyois, quoique peu précieux et peu magnifique, étoit pourtant joli et bien choisi, et j'aimois à imaginer que tout cela vous plairoit. Ce *Ligneville* est des amis du marquis *de Grana,* et ma confiance étoit parfaite. Ne vous fatiguez d'au-

cuns complimens pour la Reine Catholique; je les lui fis hier.

L'on attend tous les jours ici la connétable *Colonne* pour prendre l'habit de religieuse. Son mari, qui est fort avare, dispute sur le prix avec le couvent où elle doit entrer. Elle écrivoit l'autre jour que sa sœur *Mazarin* feroit bien mieux de venir se faire religieuse avec elle.

Je songe à ce que je puis vous dire de cette cour. Je ne manquerois pas de matière; mais de si loin, il n'est pas possible de traiter beaucoup de sujets. La vie du palais ne convient point à des personnes qui n'y sont point nées, ou du moins qui n'y sont pas venues dès l'enfance; il faut pourtant dire la vérité en faveur des Espagnols, qu'ils ne sont ni si terribles, ni si soupçonneux qu'on nous les figure. Les reines sont toujours bien ensemble. Depuis le moment que la jeune est entrée en Espagne, M. *de Villars* s'est appliqué à la bien persuader qu'il falloit absolument pour son repos qu'elle fût en bonne union avec la reine sa belle-mère; et qu'elle se gardât bien d'écouter des avis contraires. Je ne fais autre chose aussi que de tâcher à lui mettre cela dans la tête. Elle ne se divertit pas trop à raisonner sur la politique. Jusqu'ici tout a assez bien été : et entre vous et moi, tout auroit été encore mieux, si dès la frontière on lui eût ôtée généralement toutes les Françoises. On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle en a, joint à mille aimables qualités. J'y vais toujours souvent, quoique je la supplie quelquefois de

trouver bon que mes visites ne soient pas si fréquentes. Ma fille y va peu, quoique la reine m'ordonne souvent de la lui mener.

Je vous ai mandé que le comte *de Monterey* avoit été exilé. Le duc *de Veragua* le fut hier aussi. Il est dans l'alliance et ami de ce premier.

Je ne vous parle pas de la misère de ce royaume. La faim est jusques dans le palais. J'étois hier avec huit ou dix *camaristas* et la *Molina*, qui disoient qu'il y avoit fort longtems qu'on ne leur donnoit plus ni pain ni viande. Aux écuries du roi et de la reine, de même. Je ne voudrois pas qu'on sçut au pays où vous êtes que je me mêlasse seulement d'écrire cela. Mais je sçais bien que vous ne me commettrez pas, et qu'il y a bien souvent des choses dans mes lettres, dont on se pourroit moquer.

LETTRE XXXIII.

Madrid, 19 février 1681.

Me voici à mon second mercredi des cendres; ce qui m'a assez plu, c'est que le carnaval, comme je vous l'ai déjà mandé, ne veut point en ce pays se donner un air de plaisir; et hors qu'il n'y a plus de comédies au palais ni à la ville, tout le reste va son même train; personne ne fait le carême. Le palais est toujours la même chose. On y parle d'aller à Aranjuez, incontinent après Pâques, que la reine fera quelques remèdes, et qu'elle en reviendra sure-

ment grosse. Je vais assez souvent voir la marquise *de Grana* qui est malade, et qui ne sort point depuis trois mois. Ce sera un grand hazard, si elle n'est la troisième ambassadrice qui mourra ici. Elle prendroit la résolution de s'en retourner, sans qu'elle ne peut se déterminer à laisser son mari qu'elle aime fort.

La connétable *Colonne* arriva samedi dernier de fort bonne heure. Elle entra dans le couvent; les religieuses la reçurent à la porte avec des cierges, et toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. De là on la mena au chœur, où elle prit l'habit avec un air fort modeste. Un Espagnol qui étoit dans l'église, m'a conté tout ce qu'il vit. L'habit est joli et assez galant, le couvent commode. Je ne puis avoir bonne opinion de l'esprit et de la pénétration de messieurs les Italiens et Espagnols, de s'être persuadés que cette femme ait pû accepter de bonne foi la proposition de se faire religieuse, et d'espérer par là qu'elle va leur assurer tout son bien. La première fois que j'entendis parler au confesseur de la reine de la commission qu'il avoit du connétable, d'écrire à sa femme, et de lui proposer ce parti, je crus que c'étoit une pure raillerie, dont je n'aurois jamais voulu me meler. Le bon père écrivit et la dame n'hésita pas un moment à lui répondre qu'elle y consentoit. Pour moi, sans en sçavoir autre chose, je ne crois point du tout à cette subite vocation. Je ne me suis pas pressée de lui aller rendre visite. Je ne sçais encore quand je la verrai.

A propos de visites, vraiment j'en fis une il y a trois ou quatre jours qui m'effraya beaucoup. Une dame de qualité, femme du comte *Ernan-Nuñez*, depuis un mois ou six semaines étoit accouchée; et comme elle avoit été assez mal, on ne l'avoit point vûe. J'envoyai savoir de ses nouvelles, et son mari qui est de nos amis et qui parle bien François me manda que je ferois honneur à sa femme de l'aller voir. J'y fus donc, je m'assis un moment auprès de son lit; car je ne l'eus pas plutôt envisagée, que je me levai. Je tirai son mari à part, et je lui dis que je ne demeurois pas plus longtems, craignant d'incommoder Madame sa femme. Il me répondit que point du tout, et moi, je l'assurai qu'elle étoit fort mal, n'osant lui dire qu'elle se mouroit. Il vint sur ces entrefaites deux grandes d'Espagne, dont la duchesse *de Pastrana* étoit une. Je sortis, et à trois heures après minuit la dame étoit morte; elle n'avoit que vingt-deux ans. Voilà la quatrième depuis trois mois qui meurt en couche. Le comte *Ernan-Nuñez* a été menin de notre reine et a été assez longtems en France. On est très mal traité en ce pays-ci de toutes sortes de maladies.

Adieu, Madame; je vais me promener dans un carrosse *incognito*, à une promenade publique au milieu de la campagne, où il y a un prédicateur qui prêche quatre ou cinq heures, et qui se donne des soufflets à tour de bras; on entend, dès qu'il a commencé à se les donner, un bruit terrible de tout le peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a pas

d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle, qui se voit en carême trois fois la semaine. Le détail des dévotions de ce pays seroit une chose divertissante à vous faire sçavoir.

LETTRE XXXIV.

Madrid, 3 avril 1681.

Vous, Madame, plusieurs de mes amis, et même mes enfans, vous paroissez étonnés, et comme fâchés de n'être point informés par mes lettres de tout ce qui se passe ici touchant le rappel de M. *de Villars,* et ce qui me regarde en mon particulier, jugeant qu'il faut bien que ce ne soit pas un secret en cette cour. Vous m'en croirez bien, ma chère Madame, puisqu'assurément dans le nombre de mes défauts, je n'ai point celui de mentir. Rien au monde n'est donc venu à notre connoissance de ce qu'on a pû inventer sur la conduite que j'ai tenue ici. Vous et mes enfans me dites seulement que j'ai fait des intrigues dans le palais. Si on sçavoit ce que c'est que l'intérieur de ce palais, et qu'aucune dame, ni moi, ne nous disons jamais que bonjour et bonsoir, parceque je n'ai pû apprendre la langue du pays, on ne diroit pas que ç'a été avec les femmes, non plus qu'avec les hommes, dont aucun ne met le pied dans tout l'appartement de la reine. A l'égard du jeune roi, et de sa haine pour les François, qui est grande, je puis dire qu'elle est moins violente pour

moi, que pour les femmes Françoises de la reine, par la raison qu'elles sont plus souvent auprès d'elle, que je n'ai cet honneur. Si le premier ministre a fait négocier notre retour en France par l'ambassadeur d'Espagne qui est à Paris, le roi leur maître n'en a rien sçu; car le jour qu'on en eut ici la nouvelle, il parut fort étonné quand on la lui apprit, et demanda aussitôt si ce n'étoit point une marque qu'on allât rentrer en guerre avec la France. Jugez sur cela de beaucoup d'autres circonstances que je ne vous dis pas. Le roi et la reine sont dans une grande union, et meilleure depuis deux ou trois mois, qu'elle n'a jamais été. Je ne me vanterai pas de m'être mêlée de donner des conseils à la reine. Elle a un assez bon esprit pour n'en avoir pas besoin. Je ne sçais si le roi lui communique les secrets de l'État; c'est ce qui n'est jamais entré dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle. Je ne sçais plus que vous dire; car, en vérité, je ne trouve pas la moindre chose digne de remarque en tout ce qui s'est passé depuis que je suis en ce pays. Avec toute la tranquillité que doit inspirer le repos d'une bonne conscience, je suis pourtant affligée du malheur que j'ai de ne pouvoir quasi douter que mon nom n'a jamais été proféré que bien sinistrement devant tout ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable dans le monde : et ce que je souffre à cet égard, me fait porter une véritable envie aux gens dont on n'a jamais entendu parler ni en bien ni en mal. Le jour que M. *de Villars* reçut son ordre pour son retour,

je tremblois qu'il ne portât aussi de me faire partir incontinent. Mais quand je sçus qu'il n'y en avoit pas un mot, je pris patience. J'ai plus de reconnoissance de cette bonté du roi, malgré mon innocence, que n'en ont mille gens pour les solides bienfaits qu'ils reçoivent tous les jours de Sa Majesté. Je ne laisserai pas de partir la première, parceque M. *de Villars* s'en ira plus vite quand il sera tout seul, dès le moment qu'il aura reçu les derniers ordres du roi. Adieu, Madame; laissez dire de moi tout ce qu'on voudra. Je vous verrai bientôt; ce me sera une véritable joie. Quel voyage ai-je à faire, et quelle fatigue à essuyer!

LETTRE XXXV.

Madrid, 17 avril 1681.

Je vous rends grâces de l'impatience que vous me marquez de sçavoir le tems de mon retour; je ne puis vous le dire. On a mille choses à faire avant que de partir. C'est M. *de Villars* qui règle tout cela. J'ai pris congé de la reine avant son départ pour Aranjuez. Elle m'a fort commandé de l'y aller voir. Mais je ne sçais si j'irai. Vous me demandez des raisons pour alléguer contre les torts qu'on me donne au pays où vous êtes : mais il me les faudroit apprendre auparavant. Tout ce que je sçais de Paris, est qu'on publie que j'ai eû un grand démêlé avec un maître d'hôtel de la jeune reine; mais comme

j'ai déjà répondu que je n'en connois pas un, et que jamais je n'ai eu le moindre mot avec homme ni femme, dedans ou dehors le palais, je ne sçaurois plus en rien dire. Toutes ces choses seront des nouveautés pour moi, quand j'arriverai à Paris. Il me semble qu'on dit encore que je vois trop souvent la reine. Si elle ne l'avoit pas voulu, cela n'eut pas été; et si de France on avoit ordonné à M. *de Villars* que mes visites fussent moins fréquentes, on ne se le seroit pas laissé dire deux fois. Je vous conterai un jour plus au long comme je m'y divertissois. Je vous supplie instamment encore une fois, ma chère Madame, de laisser dire sur mon sujet tout ce qu'on voudra; pourvû que ces mensonges ne fassent point d'impression sur votre esprit, c'est tout ce que je désire de vous.

Ce que l'on vous mande de Rome de la connétable *Colonne* seroit meilleur pour elle que ce qui se passe ici. La pauvre femme est peut-être bien près d'éprouver de pires aventures que toutes celles qu'elle a eues par le passé. Il ne faut rien imputer à toutes ces sortes de têtes-là; mais on ne peut s'empêcher de la plaindre. C'est la meilleure femme du monde, à cela près, qu'il n'est pas au pouvoir humain de lui faire prendre les meilleurs partis, ni de résister à tout ce qui lui passe dans la fantaisie. Son mari part samedi ou lundi avec ses enfans. Il a marié l'aîné, comme vous sçavez, avec une fille de *Medinaceli*, premier ministre, qu'il emmene aussi à Rome. La connétable demeure dans son couvent,

où apparemment elle va manquer de tout. Elle y est déjà misérablement. Si je n'avois pas autant compati à son malheur, je n'aurois pû m'empêcher de me divertir à l'entendre parler comme elle fait. Elle a de l'esprit. Elle écrit, que cela est surprenant, avec ses hauts et bas. Il étoit en quelque sorte facile à M. *de Nevers*, son frère, de la tirer du malheureux état où elle est, s'il étoit venu ici pour soutenir ses intérêts. Elle n'auroit pas été réduite à jouer la religieuse. Je pensai tomber de mon haut, quand le confesseur de la reine me dit qu'il lui alloit écrire la proposition de se faire religieuse pour sortir du chateau de Ségovie. Elle n'hésita pas un moment, comme je vous l'ai mandé, à trouver qu'elle en avoit la vocation. Je crus au moins qu'étant entrée dans le couvent, elle déclareroit qu'elle se moquoit, et que tout ce qu'elle avoit promis étoit pour sortir de prison; mais au lieu de cela, elle prend l'habit dans l'instant qu'elle a mis le pied dans l'église. Il falloit que son frère vînt alors l'enlever de là, et tâcher de la faire aller demeurer avec la duchesse *de Modène*, comme on l'avoit proposé.

J'ai fort bien commencé et fini le carême; je n'en suis point malade, Dieu merci. Le chocolat est une chose merveilleuse. N'en voudrez-vous point prendre?

On parle beaucoup de guerre avec le Portugal. Les deux princes veulent absolument qu'une certaine isle soit à eux. Ils assurent qu'ils vont faire la guerre, si on ne la leur cède. On est pourtant tout-

à-fait tranquille dans cette cour. Adieu, Madame, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

Madrid, premier mai 1681.

Jamais rien au monde ne m'a paru moins un compliment que tout ce que vous me dites, ma chère Madame, sur l'obligeante envie que vous me marquez que j'aille loger chez vous en arrivant à Paris. Soyez bien persuadée que je pense et que je sens sur cela tout ce qu'il faut pour inspirer une tendresse vive et reconnoissante. Mes enfans vous feront mille excuses de ma part de ce que je ne puis faire ce que vous souhaitez. Ce sont des excuses bien différentes de celles que l'on employe pour refuser une grace ou un service que l'on ne peut rendre. Mais votre cœur est fait de manière que je ne puis douter que ce ne soit vous faire une espèce d'offense, de mettre quelqu'obstacle aux services que vous voulez rendre. Je vous demande donc une infinité de pardons; je m'en demande à moi-même de m'opposer à la joie que j'aurois de me trouver à portée de vous voir et de vous parler à tout moment. Je ne suis pas destinée à des plaisirs continuels, il s'en faut bien; et, pour changer de discours, je vous avouerai que depuis quelque tems je suis moins empressée de mon retour à Paris; car vous sçaurez que M. *de Villars* prit la résolution de me faire partir quand il

sçut par la lettre du roi son maître qu'il le rappelloit. Il crut, pour plus grande commodité, qu'il étoit plus à propos que je m'en allasse la première, pour être en état de faire plus de diligence, débarrassé de femmes, de hardes et d'équipages; ne doutant point qu'au plus tard, trois semaines ou un mois après, il n'eut ordre du roi pour partir, et qu'il n'y eût un autre ambassadeur nommé. Mais je vois présentement qu'on ne parle de rien, et que M. *de Villars* peut demeurer encore ici longtems. Cela étant je ne voudrois plus m'en aller, pour ne pas laisser mon mari dans cet ennuyeux pays où je puis être comptée pour quelque chose, par rapport au dénuement de toutes sortes de plaisirs. Cependant M. *de Villars* ne pouvant s'imaginer d'être ici pour longtems, et les chaleurs approchant, veut que je parte. A propos de cela, si vous trouvez par hazard sur votre chemin quelqu'un qui dise que le roi ait ordonné que je m'en revienne en France, dites hardiment, Madame, qu'il n'en est rien; Sa Majesté n'en a jamais écrit un mot à M. *de Villars*. Si ce que je vous écris là n'étoit pas vrai, vous croyez bien que je ne vous manderois pas le contraire. Vous voyez à quoi se réduisent mes vanteries, qui sont de vouloir établir, parce que cela est vrai, que le roi n'ordonne point de me faire partir, par la raison de mes malversations. Je vous entretiendrai bien, Madame, quand je vous verrai. Il ne me sera, je crois, guères difficile de vous faire avouer que je ne mérite pas beaucoup de blâme sur ma conduite en cette cour;

et sans me vanter, peut-être n'ai-je fait tort à la conduite de personne. Adieu, ma chère Madame.

LETTRE XXXVII.

Madrid, 15 mai 1681.

Je ne suis point encore partie; les pluies ont été si excessives et si continuelles ici, que les carrosses ni les litières ne peuvent se mettre en chemin. Présentement que le tems se met au beau, et qu'on nous fait espérer que nous apprendrons par le premier courrier, que le roi a nommé le successeur de M. *de Villars,* je partirai plus volontiers avec la certitude qu'il ne demeurera pas longtems ici après moi. Leurs Majestés Catholiques revinrent samedi d'Aranjuez. La reine a eu la bonté de me dire qu'elle eût été au désespoir d'en revenir sitôt, sans la joie qu'elle avoit de me revoir. Elle n'a pourtant pas engraissé dans ce charmant séjour. Je l'ai trouvé changée. J'ai vû la reine mère ces jours passés, dont j'ai tous les sujets du monde de me louer, par toutes les choses obligeantes qu'elle dit de la conduite de M. *de Villars* et de la mienne, quant à l'union de sa belle fille avec elle, et je suis bien persuadée qu'elle en écrit conformément à la reine en France. Je suis à vous, ma chère Madame, plus que je ne puis vous le dire.

FIN DES LETTRES.

NOTES.

NOTES
DE L'INTRODUCTION.

Page 7, ligne 8,... *et de bon lieu...*

La famille Aux Épaules remontait jusqu'à Madeleine de Dreux, arrière-petite-fille de Robert de France, comte de Dreux.

Susanne Aux Épaules, sœur aînée de madame de Bellefonds, épousa Jean, seigneur de Longaunai, et, en secondes noces (1614), Jean-François de la Guiche, seigneur de Saint-Géran, maréchal de France. Elle maria (17 février 1619) sa fille, Susanne de Longaunai, à Claude-Maximilien de la Guiche, comte de Saint-Géran, fils d'un premier lit du maréchal. De cette union, Bernard de la Guiche, comte de Saint-Géran, né en 1641, lieutenant général, ambassadeur, cordon bleu, etc., qui épousa Françoise-Madeleine-Claude de Warignies; c'est la *petite* Saint-Géran dont il est assez souvent question chez madame de Sévigné (aussi chez Saint-Simon), nièce par alliance et à la mode de Bretagne de madame de Villars, avec laquelle elle demeura plusieurs années.

P. 7, l. 13. *Robert de Bellefonds et le maréchal.*

Henri Robert, marquis de Bellefonds, gouverneur de Valognes. Un caractère plein de roideur le mit mal avec Richelieu, qui lui barra tous les chemins. Madame de

12

Bellefonds, sa sœur, abbesse des Bénédictines de Rouen, le poussa dans l'intimité de M. de Renty, « qui passoit, » dit le Père Bouhours, pour le premier homme de son » siècle en matière de spiritualité, » et la dévotion le consola de la gloire du monde. Il mourut tôt, ayant perdu sa femme et laissant un fils unique, Bernardin, âgé de douze ans. L'abbesse prit soin de l'orphelin et le fit instruire par M. de Brébeuf[1]. Le jeune homme embrassa la carrière des armes et y réussit : maréchal de France en 1668, et depuis 1663 — ce qui n'avait pas nui à sa fortune militaire — premier maître d'hôtel du Roi.

Louis XIV l'aimait et l'estimait. Malheureusement pour les siens, le maréchal s'était fort brouillé avec M. de Louvois, dont il désapprouvait les réformes, et plus malheureusement il s'aliéna le Roi lui-même, en refusant de servir sous les ordres de M. de Turenne (campagne de 1672); le Roi insista *bonnement;* Bellefonds s'opiniâtra : — « Monsieur le maréchal, lui dit le Roi, il » nous faut donc séparer. » — « Le maréchal, ajoute ma» dame de Sévigné, a été trop sec et trop d'une pièce[2]. » Il tenait de son père; mais comme lui il supporta chrétiennement sa disgrâce.

Il retrouva, quelques années après, un regain de faveur, et mourut à Vincennes, dont il était gouverneur, le 4 décembre 1694, âgé de soixante-quatre ans. Son

[1] L'élève fit honneur au maître et a en règle ses papiers de bel esprit; il figure sous le nom de *Bactrianus* dans le *Dictionnaire des Précieuses.*

[2] ..... « Tous ses gens, ses parents, le petit Villars et tout ce qui » étoit attaché à lui est inconsolable. Madame de Villars l'est aussi; » ne manquez pas de lui écrire. » (Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan, du 27 avril 1672. — Voir également celle du 29 avril suivant.)

étroite liaison avec Bossuet fut l'honneur de sa vie et reste l'illustration de sa mémoire.

P. 7, l. 14. *Laurence...*

Sa vie a été écrite par le Père Bouhours : *Vie de madame de Bellefonds, supérieure et fondatrice du monastère des religieuses Bénédictines de Notre-Dame des Anges, établi à Rouen*. Paris, 1686. 1 vol. in-8°. Madame de Bellefonds ne voulut jamais quitter le couvent qu'elle avait fondé, et refusa des abbayes importantes, celle, entre autres, de Port-Royal, que le Roi, instruit de son mérite, lui fit proposer. Aux vertus les plus solides de son état, elle joignait un esprit très-orné ; elle faisait des vers, et même des vers agréables, mais elle renonça de bonne heure à la poésie, tout en demeurant l'amie des deux Corneille et de Brébeuf.

L'affection entre elle et madame de Villars était grande : « Pour l'autre », dit le Père Bouhours désignant cette dernière, « qui à la qualité de sœur ajoustoit celle » d'amie, mais d'amie tendre et intime, elle estoit si » éprise et si charmée du mérite de madame de Belle- » fonds, que pour l'entretenir à son aise, elle renonçoit » sans peine à la cour et à tous les plaisirs du monde. » Les glorieuses ambassades de monsieur son mari es- » toient pour elle des sujets de sacrifice, au regard d'une » sœur qu'elle aimoit tant, et elle n'auroit jamais pu se » résoudre à s'en éloigner, si le zèle qu'elle a pour le » service du Roy et pour la gloire de l'Estat ne luy eust » adouci un peu ces cruelles séparations. A la vérité, elle » s'en dédommageoit bien au retour, et quand elle revint » de Savoye et d'Espagne, on vit avec quel empres- » sement elle alla se délasser de ses grands voyages

» auprès de madame de Bellefonds, oubliant ou négli- » geant tout pour posséder celle qui faisoit ses plus chères » délices, et en qui elle trouvoit un riche trésor de vertu, » de bonté et de sagesse. » (P. 343-44.)

Morte le 31 octobre 1682, âgée de soixante-douze ans.

P. 7, l. 15, *Judith*...

« Sa mère, dit M. Cousin, était la sœur de la maré- » chale de Saint-Géran, et elle-même avait pour sœur la » marquise de Villars, si célèbre par les grâces de son » esprit. Elle était aussi jolie que sa mère, aussi spirituelle » que sa sœur, et possédait tout ce qu'il faut pour plaire. » Elle eut le plus grand succès à la cour de la reine » Marie de Médicis..... Mademoiselle de Bellefonds entra » aux Carmélites en 1629, à dix-sept ans, la veille de la » Sainte-Agnès, et prit de là le nom d'Agnès de Jesus- » Maria..... On l'élut sous-prieure à trente ans, prieure » trois ans après, et elle a été trente-deux ans dans l'une » et l'autre de ces deux charges, ayant vécu jusqu'à la » fin du siècle[1]. »

« Je fus hier aux grandes Carmélites avec Mademoi- » selle, » écrit madame de Sévigné à sa fille;..... « je fus » ravie de l'esprit de la Mère Agnès; elle est encore plus » aimable que madame de Villars; elle me parla de vous » comme vous connoissant par sa sœur[2]. »

Bossuet a fait de la Mère Agnès un magnifique éloge dans sa lettre de compliment à la prieure qui lui succéda [3].

[1] *La jeunesse de madame de Longueville.* Paris, 1855, p. 93. — Voir aussi p. 338 et 433.

[2] Lettre du 5 janvier 1680. — Voir également celle du 22 novembre 1688.

[3] *Œuvres de Bossuet,* édit. Lebel; t. XXXIV, p. 690.

P. 8, l. 11, *le marquis de Villars.*

« Pierre de Villars, seigneur de la Chapelle, baron de » Maselas, de Sarras, Réverant (ou Révirant) et d'Oriol, » appelé communément le marquis de Villars, fils de » Claude de Villars, IIIe du nom, seigneur de la Cha- » pelle, baron de Maselas, mestre de camp d'infanterie » l'an 1622, gentilhomme de la chambre du Roi, et de » Charlotte de Louvet de Nogaret-Cauvisson. » Ces mots *appelé communément*, du Père Anselme, auquel j'emprunte le dénombrement ci-dessus, indiquent que ce titre de marquis ne tirait point à conséquence, et que M. de Villars, entrant dans le monde et pour y avoir une contenance, l'avait pris de son sceau privé, ainsi que tant de gens ne s'en gênaient point alors et ne s'en sont point gênés depuis, dit-on. Sa famille, au rapport des contemporains, aurait eu pour auteur un greffier, florissant et exerçant à Condrieux en 1486, et les chansons du temps mentionnent invariablement cette origine. Voici un couplet à propos de la promotion dans le Saint-Esprit (1688) de MM. de Maulevrier, de Montberon et de Villars :

Colbert prendra dans l'Écosse
Des titres de chevalier;
Car les livres de négoce
Ne donnent point le collier;
Montbron, ce foudre de guerre,
En aura chez un faussaire,
Et Villars a ses aïeux
Au greffe de Condrieux.

Citons encore ce noël de 1696 (*Recueil Maurepas*, t. IX).

Villars fendit la presse
Montrant son Saint-Esprit;

Il faut que je paroisse
Pour me plaindre au petit
De l'outrage qu'on fait
A ma haute naissance;
A Condrieux, dit-on, don, don,
Mon père écrivoit là, la, la,
Des contrats d'importance.

Saint-Simon ne laissa pas tomber l'épigramme, l'aiguisa à nouveau, et avec volupté la retourna dans la plaie. Il détestait envieusement, comme on sait, le maréchal duc de Villars; mais l'on doit remarquer que, sur tout autre sujet que celui de la naissance, il parle fort honnêtement du marquis de Villars et de son fils cadet. Enfin — et ceci pourra paraître plus grave — le fameux *Mémoire pour le Parlement contre les ducs et pairs*[1] n'a garde d'oublier le malencontreux greffier.

Les *dictionnaires historiques* se montrent plus conciliants; celui de Bayle semblerait prendre tout à fait au sérieux l'antiquité de race des Villars : « La maison de » M. le maréchal de Villars est ancienne et considérable. » Sa généalogie rapportée dans le *Nouveau Dictionnaire* » *de Moréri* et dans le Père Anselme, *Des grands officiers* » *de la couronne,* commence seulement par Pierre de » Villars, mari de Susanne Jobert; mais les mariages et » les alliances sont si connus et si constans jusqu'à Barthélemi de Villars Ier, qu'il y a lieu de s'étonner que » l'on ait oublié plusieurs de ses ancêtres, qui méritoient » bien que l'on allât jusqu'à eux. Ses alliances et celles » de ses successeurs doivent aisément persuader qu'il » n'étoit pas le premier de sa race. »

Distinguons toutefois : les deux éditions que Bayle

[1] A la suite de la *Vie privée de Louis XV*, Londres, 1787, t. I, p. 249. — Voir aussi *Mémoires de Maurepas,* t. I, p. 214, et le *Nouveau siècle de Louis XIV*, t. III, p. 348-49.

donna lui-même de son *Dictionnaire* (1697, 1702), non plus que celle de 1720 (augmentée des articles légués par lui à son éditeur et composés en vue d'un supplément), ne contiennent rien sur la famille de Villars. C'est dans l'édition contrefaçon de Genève (1715) qu'apparaît pour la première fois un article sur les Villars; il est reproduit dans le *supplément pour les éditions de* 1702 *et de* 1715, publié en 1722 par les mêmes éditeurs genevois, et comme s'ils eussent craint qu'on ne se méprît sur l'origine de cette notice [1], ils ont eu le soin ou l'indiscrétion d'inscrire à la marge : *Mémoires communiqués aux libraires en* 1714.

Quant aux *Mémoires du duc de Villars,* ils plaident *pro domo sua,* et cependant n'insistent guère : « La mai-
» son de Villars, se bornent-ils à dire, est très-ancienne, et
» l'on voit qu'en 1320 elle étoit plus puissante qu'elle ne
» l'a été depuis. Les titres et contrats de mariage font foi
» que, du moins depuis cette époque, elle n'a point eu
» de mésalliance. On a même des conjectures qu'avant
» ce temps elle a eu des alliances illustres, mais on
» n'avance que ce qui peut être prouvé. Dans les der-
» niers siècles, cette maison a produit cinq archevêques
» de Vienne [2], des évêques de Mirepoix et d'Agen. Elle
» n'a eu que des biens médiocres, mais on y compte plu-
» sieurs services de guerre, quoique peu continués, et
» celui qui s'attacha le plus à suivre sa fortune fut Pierre
» de Villars, père du duc [3]. »

[1] Le passage guillemeté ci-dessus appartient au *Supplément* de 1722. Cette notice a été réimprimée depuis dans l'édition de Trévoux (1734) et dans celle de Beuchot (Paris, 1820); elle ne figure dans aucune des éditions données en Hollande.

[2] De 1575 à 1693. Saint-Simon conteste les deux premiers.

[3] *Mémoires du duc de Villars,* t. I, p. 2-3.

Le prudent Anquetil, dans sa *Vie du maréchal duc de Villars,* n'aborde point la question généalogique.

P. 9, l. 25, *M. de Nemours fut tué.*

La rencontre eut lieu le 30 juillet au marché aux chevaux. Voyez sur ce combat et la mort de M. de Nemours ces deux mazarinades : *Le récit dv dvel déplorable entre messievrs le Dvc de Beavfort et de Nemovrs.* Paris, 1652, chez Simon le Porteur, 8 p. in-4°; — *Les regrets de Paris svr la mort de monsievr le Dvc de Nemovrs.* Paris, 1652, chez François Noël, 8 p. in-4°.

P. 10, l. 3, *Pierre de Villars, archevêque de Vienne.*

Mort en 1663, le doyen des prélats de France; on lui avait donné pour coadjuteur en 1652 son neveu, Henri de Villars, frère puîné du marquis.

Henri de Villars mourut en 1693, le cinquième de son nom sur le siége de Vienne. Son oraison funèbre fut le début oratoire de Massillon.

P. 14, l. 5, *fort satisfait.*

L'auteur anonyme de la *Vie de Daniel de Cosnac* et Saint-Simon racontent avec les mêmes romanesques circonstances ce qu'on pourrait appeler la *séduction de Vienne;* ce dernier ajoute : « Dans les suites, il (M. de » Conti) prit confiance en Villars, alors que le cardinal » Mazarin songea à lui donner sa nièce. Ce fut de Villars » dont il se servit et par qui il fit ce mariage. On sait » combien il fut heureux et sage ensuite. Villars devint » confident des deux époux et leur lien avec le cardinal, » et tout cela avec toute la sagacité et la probité pos» sible. » (T. I, p. 26.)

Que M. de Villars soit devenu le confident des deux époux, rien de plus vraisemblable ; mais quant au mariage, il était décidé bien avant son entrée dans la maison du prince ; et la pensée première de cette alliance ainsi que l'honneur de sa conclusion, dont Saint-Simon fait crédit à M. de Villars, appartiennent incontestablement à Sarrasin.

P. 29, l. 4, *sentiment passionné de madame de Villars.*

« L'homme de France le mieux fait et de la meilleure » mine », M. de Villars tourna beaucoup de têtes. Ninon, au dire de Tallemant, en fut affolée jusqu'à faire à sa poursuite un voyage à Lyon, « en poste comme un cour- » rier et desguisée en homme[1]. » Marié, le beau Villars ne désarma point aussitôt, et la tendresse si vive de sa femme aurait eu, paraît-il, dans les premiers temps, des occasions d'alarme : « Villars, de M. le prince de Conty », raconte encore Tallemant, parlant des galanteries de madame de Gondran, « Villars, qu'on appelle vulgaire- » ment Villars Orondate, à cause de sa mine de héros, » l'alla voir. (Je diray en passant que madame Pilou, ne » sachant ce que c'estoit qu'Orondate, l'appela Villars la » Rondache ; elle en a fait elle-même une plaisanterie, et » on ne l'appelle quasy plus que Villars la Rondache.) » La dame estoit ravie d'en être coquettée, quand ma- » dame de Gourville, dont il sera amplement parlé dans » les Mémoires de la Régence, aussy bien que de ce Vil- » lars, enragée de ce qu'il s'attachoit plus à madame de » Gondran qu'à elle, alla dire à madame de Villars que » son mary estoit épris de cette huguenothe. La pauvre » madame de Villars, qui est folle de son mary, fut trois

[1] T. VI, p. 4, à la note.

» jours sans manger; enfin il la pressa tant qu'elle luy » dit ce que c'estoit. « Je ne la verray plus, » luy dit-il. » (Ils se sont épousez par amour et par estime; elle est » sœur de Bellefonds.) C'est comme il en use; il fut » quelque tems sans y aller. Elle voyant cela en usa » fort bien, et maintenant elle s'est faitte amie de » madame de Gondran, et elles mangent quelquefois » ensemble[1]. »

Saint-Simon a aussi son indiscrétion : « Sa figure », dit-il de M. de Villars, « lui donna entrée chez les dames; » il étoit galant et discret, et cette voie ne lui fut pas » inutile. Il plut à madame Scarron, qui, sur le trône où » elle sut régner longtemps depuis, n'a jamais oublié ces » sortes d'amitiés, si librement intimes[2]. »

On sait ce qu'il faut croire de ces amants si libéralement donnés par M. de Saint-Simon à madame de Maintenon.

P. 29, l. 16, *assidu à la cour.*

Le Roi le distinguait fort : Villars le fils, alors à l'armée de Flandre (1675), ayant fait un parti heureux, le maréchal de Luxembourg l'écrivit lui-même à Sa Majesté, et « Louis XIV, qui savoit obliger, en donna, devant » toute sa cour, les premières nouvelles au père du jeune » colonel[3]. »

[1] T. V, p. 483. — Voir encore sur madame de Villars le même, t. VI, p. 17; t. VII, p. 67; et l'*Histoire amoureuse des Gaules* (éd. Jannet, 1856), p. 55-57.

[2] T. I, p. 27, et t. XIII, p. 8-9.

[3] *Vie du maréchal de Villars,* t. I, p. 13. L'anecdote est rapportée avec une légère variante dans les *Mémoires du duc de Villars,* t. I, p. 35.

P. 31, l. 9, *elle s'en va jeudi.*

M. de Coulanges, qui volontiers usait de la table et du carrosse d'autrui, — ce dont autrui ne se plaignait pas, — devait accompagner l'ambassadrice, c'est-à-dire se faire mener par elle jusqu'à Lyon, où chaque année il avait accoutumé de se rendre. Il fut cette fois empêché, et le double chagrin qu'il eut du départ de la marquise s'épancha dans le couplet suivant :

POUR MADAME LA MARQUISE DE V.

S'EN ALLANT EN PIEDMONT.

SUR L'AIR : *Enfin grâce au dépit.*

Enfin vous nous quittez, et j'en meurs de douleur;
Pourquoi Dieu vous fit-il femme d'ambassadeur?
Vous quittez aujourd'hui votre chère patrie,
    Vous meniez une aimable vie;
Vous l'allez exposer aux plus affreux rochers,
Et mettre au désespoir vos amis les plus chers,
La belle Saint-Géran, l'exemple de notre âge,
Avec qui vous passez vos jours si doucement.
    Qu'aisément une femme sage
    Renonce à tout contentement,
    Et s'embarque en un grand voyage
    Par la force du sacrement [1] !

P. 32, l. 11, *cour de Turin.*

M. de Villars y fut remplacé par l'abbé d'Estrades, précédemment ambassadeur à Venise.

P. 32, l. 11, *paix de Nimègue.*

Signée par les plénipotentiaires de France et d'Espagne le 17 septembre 1678, ratifiée le 15 décembre sui-

[1] *Œuvres choisies de Coulanges*, p. 36.

vant, publiée à Paris le 27 du même mois, à Madrid le 18 janvier, elle fut solennellement jurée à Fontainebleau par le Roi Très-Chrétien, à Madrid par le Roi Catholique, le 31 août 1679.

P. 33, l. 11, *...abrégea fort le séjour...*

La *Gazette de France,* dans son numéro du 8 avril (1679), annonce l'arrivée à Paris de M. de Villars, et dans celui du 27 mai, son départ pour l'Espagne.

La *Gazette de Madrid* confirme et précise ces indications. (Voir les nos des 21 mars, 4 avril et 13 juin 1679.)

P. 33, l. 16, ... *que M. le duc d'Orléans.*

Voir la *Gazette de Madrid* du 6 juin 1679.

P. 35, l. 15, ... *jamais prophètes...*

Les nombreux pamphlets dirigés contre le confesseur appuient et sans cesse reviennent sur sa qualité d'étranger[1]; c'est là *le crime abominable.* Le comte de Castrillo, président du conseil de Castille, se retirant en décembre 1667 et prenant congé de la Reine, terminait ainsi son discours : « Je recommande à Votre Majesté » ses pauvres sujets ; ils sont fidèles, et, quoique chargés » d'impôts, ils ne sentent que le mépris que Votre Ma- » jesté et celui qui la gouverne (*lequel n'est pas né dans* » *ce royaume*) ont pour eux[2]. »

[1] Voir, entre autres, deux imprimés du temps : *Los tres de la Fama, cuenta de muertos y desengaño de vivos,* 4 p. in-4°; *Memoria de España á la Reyna, Nra Sra Doña Marianna de Austria,* suivi de : *Censura deste memorial por un estrangero afecto a España y zeloso de su mayor bien,* 17 p. in-4°.

[2] *Négociations relatives à la succession d'Espagne,* t. II, p. 605.

Mais plus légitimement que par antipathie nationale, le sentiment public s'indignait de voir le Père Nithard maître absolu de tout. Voici ce que M. Mignet dit de ce jésuite : « Son esprit était incertain, son caractère timide, » son coup d'œil vague et son orgueil excessif. Succes- » seur d'un roi faible, ministre d'une femme aveuglé- » ment confiante et invinciblement opiniâtre, dont il » n'exerçait pas seulement le pouvoir, mais dont il diri- » geait la conscience, il avait tout ce qu'il fallait pour » aider à la ruine de la monarchie espagnole[1]. »

Le comte de Guiche le vit à Bayonne, à sa sortie d'Espagne : « Il me parut, rapporte-t-il, que ses connois- » sances étoient fort étendues dans les choses ecclésias- » tiques, et qu'il connoissoit le monde comme peut faire » un jésuite transformé en ministre d'Etat... J'ignore » comme il étoit instruit des affaires de l'Europe, mais je » sçai qu'il n'avoit pas la première teinture de celles de » France; et que n'en connoissant ni les œuvres ni les » ouvriers, il étoit par conséquent propre à y prendre » toutes sortes d'équivoques[2]. »

P. 36, l. 6, ... *et l'arracha*...

En février 1669, Charles II fut fort malade; on désespéra quelque temps de sa vie. A la nouvelle, don Juan quitta l'Aragon, et, bien que peu accompagné, marcha résolûment sur Madrid. Il était difficile de se méprendre à son dessein; mais le Père Nithard, engourdi dans une confiance inexplicable, laissa la route entièrement libre à son ennemi, malgré que l'ambassadeur de France le suppliât d'agir et lui en démontrât l'urgence. M. de Vil-

[1] *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, t. I, p. 409.
[2] *Mémoires du comte de Guiche*, Utrecht, 1744, t. II, p. 241-42.

lars raconte en ces termes à Louis XIV la chute du jésuite :

« La cabale de don Juan a prévalu sans beaucoup de » peine, et la violence n'a pas été nécessaire. Comme il » approchoit à six lieues d'ici (de Madrid), avec ses trois » cents hommes d'escorte, il envoya dire à la *junta* que » si l'inquisiteur ne sortoit à l'heure même, il entreroit le » soir dans Madrid et qu'il sauroit bien les moyens de le » mettre dehors. La *junta,* après s'être assemblée, dé- » puta le cardinal d'Aragon et pria M. le nonce d'aller » trouver la reine et lui dire que, pour éviter de plus » grands malheurs, il étoit à propos que l'inquisiteur se » retirât; quelques grands furent au palais lui dire la » même chose, et le cardinal d'Aragon et M. le nonce » allèrent au logis de l'inquisiteur l'obliger à partir sur » l'heure sans même prendre congé de la reine. Il ne » résista point; le cardinal se mit dans son carrosse pour » le garantir de la violence des peuples qui lui crioient » des injures en passant..... Ce qu'il y a de certain, c'est » qu'il n'avoit jamais cru être forcé à s'en aller, et qu'il » n'en savoit rien une heure auparavant... Je vis le con- » fesseur peu de jours avant qu'il partît, prévoyant bien » que, s'il ne prenoit d'autres précautions, il étoit perdu. » Il a été impossible pendant la marche de don Juan, qui » a été d'un mois, de faire prendre aucune résolution au » confesseur... Je puis dire à Votre Majesté, Sire, que je » n'ai rien à me reprocher là-dessus, mais je connus l'inu- » tilité de tous mes expédients, et assurément il lui étoit » aisé, avec un peu de résolution, d'obliger don Juan ou » à retourner sur ses pas, ou, au moins, à ne point venir » aux portes de Madrid, où il n'y a rien que je n'aie fait » pour réveiller les ministres dans une conjoncture si

» pressante, jugeant bien que l'intérêt du service de Votre » Majesté[1] n'étoit pas que don Juan usurpe l'autorité[2]. »

Le Père Nithard se retira à Rome; la reine ne l'abandonna point, le nomma ambassadeur extraordinaire d'Espagne auprès du Saint-Siége, et, en 1672, lui fit donner le chapeau par Clément X.

P. 39, l. 10, *responsables...*

On accusait Valenzuela de faire trafic des charges et des dignités : « On ne voyoit plus, dit madame d'Aunoy, » que des pasquinades et des satires en prose et en vers » contre la reine et contre lui... et l'on eut l'insolence » d'attacher une nuit proche du palais un portrait de la » reine avec Valenzuela : il avoit à ses pieds toutes les » marques qui représentent les charges, une épée pour » le connétable, une ancre pour l'amiral, une clef dorée » pour le gentilhomme de la chambre, un collier de la » Toison pour les chevaliers de cet ordre, et ainsi du » reste; il lui montre toutes ces choses d'une main, et il » y avoit écrit : *Este se vende,* c'est-à-dire, Cela se vend; » et la reine appuyant la sienne sur son cœur, il y avoit » encore écrit : *Y esta se da,* c'est-à-dire, Et celle-ci se » donne[3]. »

Saint-Simon, qui certes n'est point tendre aux parvenus, plaide chaleureusement la cause de Valenzuela que,

[1] En cas de mort de Charles II, les Espagnols ne voulant pour lui succéder, tout au moins dans les royaumes d'Espagne, ni d'un Allemand, ni d'un Français, don Juan devenait l'héritier nécessaire; de là, pour les vues futures de Louis XIV, l'intérêt de s'opposer à toute élévation de ce prince, et par conséquent de soutenir le Père Nithard.

[2] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV, du 6 mars 1669, citée par M. Mignet, *Nég. rel. à la succ. d'Esp.*, t. III, p. 423-25.

[3] *Mémoires de la cour d'Espagne,* par madame d'Aunoy, t. I, p. 68.

par une singulière distraction ou confusion, il appelle Vasconcellos : « A sa faveur (du Père Nithard), en Es-
» pagne, succéda le célèbre *Vasconcellos* (Valenzuela),
» fameux par son élévation et par sa chute, plus fameux
» par sa modération dans sa fortune et par son courage
» dans sa disgrâce, qui le fit plaindre, même par ses en-
» nemis... *Vasconcellos,* qui venoit d'être fait grand, et
» dont la naissance, sans être fort illustre, n'étoit pour-
» tant pas inférieure à celle de quelques autres grands,
» fut dépouillé de sa dignité sans crimes, et fut relégué
» aux Philippines, où il dépensa tout ce qu'il avoit en
» fondations utiles et en charité, y vécut longtemps et
» content, et y mourut saintement[1]. »

Recueilli par Saint-Simon lors de son ambassade à Madrid, quarante ans après la chute de Valenzuela, ce jugement était déjà en Espagne celui de la postérité.

P. 42, l. 11, *malgré les entraves...*

« Il fit proposer au conseil d'État, dit M. de Villars,
» qu'en considération que le roy d'Espagne épousoit une
» princesse qui n'étoit pas fille de roy, on devoit deman-
» der à la France des avantages solides, et l'obliger à
» rendre à l'Espagne quelques-unes des places de Flandre,
» qui lui étoient demeurées par le dernier traité. Tout le
» conseil s'éleva contre cette proposition, déclarant que
» l'unique intérest de l'État étoit d'avoir une princesse
» bien faite, capable de leur donner des princes[2]. »

P. 48, l. 4, *le marquis de Astorga....*

y Velada, grand d'Espagne de première classe, de l'il-

[1] T. III, p. 240.
[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 16.

lustre maison de Guzman, ancien vice-roi de Naples, du conseil d'État, homme agréable et encore galant, malgré ses soixante-huit ans. Pour obtenir la charge de *mayordomo mayor* de la Reine, il avait donné de grosses sommes à don Juan.

P. 49, l. 3, *le duc de Osuna...*

Gaspar Tellez Giron, cinquième duc de Osuna, ex-gouverneur du Milanais, conseiller d'État, eut la charge de grand écuyer en échange de celle de président du conseil des ordres, où sa conduite était devenue insupportable. Ancien ami de don Juan, mais d'un orgueil à étonner même dans le pays de l'orgueil, il se brouilla avec le prince, qui, ennuyé de ses *bravades*, l'exila et chercha à lui retirer sa nouvelle charge. Le duc la conserva cependant, fut rappelé par le crédit du duc de Medinaceli, et put se rendre à Irun, où il arriva toutefois après les autres.

P. 52, l. 8, *le mariage fut célébré.*

Le roi quitta Madrid le 21 octobre et arriva le 31 à Burgos; M. de Villars l'y rejoignit peu après[1]. Ils durent attendre la reine plus longtemps qu'il n'avait été calculé. Le 5 novembre, elle était partie d'Irun, mais l'état des

[1] « Je n'ai reçu d'autre ordre de Sa Majesté, par la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er de ce mois (octobre), que » celui de me trouver au lieu où le Roi Catholique achèvera son ma- » riage. Il part samedi pour se rendre en dix jours à Burgos; j'y arri- » verai le lendemain, et la cour y sera cinq ou six jours avant que la » reine arrive. » (Extrait d'une dépêche du marquis de Villars au marquis de Pomponne. Archives des affaires étrangères.) La *Gazette de Madrid* du 7 novembre inscrit le départ de l'ambassadeur à la date du 27 octobre.

chemins ne permettait qu'une marche très-lente, et des froids fort vifs ayant succédé à des pluies torrentielles, tout le service espagnol tomba malade[1], si bien qu'il fallut rester à se soigner trois jours à Vitoria (du 11 au 14); le 15 à Pancorbo, la reine à son tour se trouva indisposée, ce qui nécessita un arrêt d'un jour. Enfin le 17, tant bien que mal, on parvint à Bribiesca, petite ville à sept lieues de Burgos; c'est là que M. de Villars eut l'honneur de faire des révérences à la reine et eut avec elle l'entretien déjà rapporté. Il était de retour à Burgos le 18 au soir.

« Comme la Reine, raconte-t-il, devoit aller ce jour là » (le 18) coucher à Quintanapalla, elle étoit assés près » pour venir le lendemain coucher à Burgos, où déjà le » prince et la princesse d'Harcourt étoient arrivés; le » marquis de Villars vouloit sçavoir ce que le Roy feroit » le lendemain, et quelle disposition il y avoit pour la » réception de la Reine, et pour la cérémonie du ma- » riage[2]; don Geronimo de Eguia, secrétaire d'État[3], » l'assura qu'elle se feroit à Burgos, où l'on attendoit la » Reine le lendemain. Cependant l'ambassadeur avoit » rencontré par le chemin le patriarche des Indes, grand » aumônier du Roy, qui alloit au devant de la Reine : » comme ce prélat ne devoit se trouver auprès d'elle que » pour une fonction ecclésiastique, le marquis de Villars » eut quelque soupçon que don Geronimo de Eguia ne

[1] A l'exception de la camarera mayor, qui « avec une vigueur égale » à son zèle », rapporte une relation espagnole, « résista à toutes les » incommodités du voyage ».

[2] Ou, plus exactement, pour la seconde bénédiction du mariage, la première ayant été donnée à Fontainebleau.

[3] *Secretario del Despacho universal*, et, depuis la mort de don Juan, faisant l'intérim de premier ministre.

» lui eut pas répondu juste; il le vérifia si bien qu'il sçut
» avant la fin du jour que le Roy iroit le lendemain à
» Quintanapalla pour achever la cérémonie de son ma-
» riage : il en avertit le prince d'Harcourt, et tous deux
» se rendirent à Quintanapalla de bonne heure avant que
» le Roy y vînt. En y arrivant, ils connurent bien que ce
» n'avoit pas été sans dessein que don Geronimo de Eguia
» leur avoit voulu cacher le tems et le lieu de la céré-
» monie du mariage, et qu'il avoit prétendu qu'en les
» trompant de cette manière, ils ne pourroient y assister.
» Ils y trouvèrent la camarera mayor avec les mêmes
» intentions : elle leur dit d'abord que le Roy avoit dé-
» fendu que personne assistât à la cérémonie de son
» mariage, hors les grands officiers et ceux qui y étoient
» absolument nécessaires; le marquis de Villars luy dit
» qu'ils avoient ordre du Roy, leur maître, d'y assister;
» elle répondit que le Roy, leur maître, n'avoit rien à
» commander en Espagne. Le marquis de Villars luy
» répliqua que le Roy, son maître, commandoit à ses
» ambassadeurs et qu'ils exécutoient ses ordres partout,
» à moins qu'on les empêchât de force; que si le Roy
» d'Espagne ne vouloit pas que les ambassadeurs de
» France assistassent à la cérémonie de son mariage, il
» pouvoit lui donner par écrit un ordre de ne s'y point
» trouver.

» La duchesse de Terranova s'emporta sur cette ré-
» ponse et dit beaucoup de choses hors de propos, de
» sorte que les ambassadeurs s'adressèrent au marquis
» de Astorga, qui leur dit avec plus de modération que
» c'étoit en effet l'ordre du Roy; il convint néanmoins de
» despêcher un gentilhomme à Sa Majesté pour faire
» expliquer plus positivement ses ordres; ce gentilhomme

» rencontra le Roy en chemin, qui trouva bon que les » ambassadeurs assistassent à la cérémonie, et il parut » que tout ce procédé étoit une cabale malhonnête de » quelques courtisans qui avoient voulu donner ce dégoût » aux ambassadeurs, et peut-être les empêcher de voir » la pauvreté de leur cérémonie, qui se faisoit dans le » plus chétif et le plus misérable village de Castille.

» Le Roy arriva sur les onze heures du matin au vil- » lage, composé de neuf à dix maisons; la Reine s'avança » pour le recevoir à l'entrée de son appartement, c'est-à- » dire, d'une chambre de paysan, dont la porte étoit l'es- » calier; elle parut se jeter à genoux pour luy baiser la » main, il l'en empescha, et la releva, mais ils se trouvè- » rent tous deux bien embarassés de ne se pouvoir en- » tendre[1]; le marquis de Villars s'avança, le Roy luy » permit de servir d'interprète, et il leur fit dire, de » part et d'autre, ce qu'ils auroient pu penser de plus » honnête.

» Pendant ces complimens, le marquis de Villars » s'aperçut que dans cette chambre même, préparée » pour la cérémonie, les grands d'Espagne se plaçoient » à la droite; il en avertit le Roy et lui fit dire par le » marquis de los Balbases, quel rang il avoit tenu en » pareille occasion à Fontainebleau. Le Roy convint que » les ambassadeurs de France l'eussent de même; ainsy » ils s'avancèrent vers le connétable de Castille qui, » comme grand-maître d'hôtel, étoit à la tête des grands, » et le marquis de Villars dit qu'il occupoit sa place. Il

[1] Les chroniqueurs espagnols n'ont garde de convenir de cet embarras : .... *y aunque ageno*, écrit l'un d'eux, *de la lengua uno de otro no necessitaron di interprete, teniendo al mejor de todos, en la passion hable que le posseia.* (*Dichos de Quintanapalla*, supplément à la *Gazette de Madrid* du 28 novembre 1679.)

» voulut se défendre d'en sortir; la contestation dura » un peu, mais avec honnêteté de part et d'autre. Le » connétable voulut aller au Roy pour la faire régler; » l'ambassadeur luy dit que Sa Majesté l'avoit déjà ré- » glée; les grands quittèrent les postes, et, sans en re- » prendre d'autres, ils se répandirent confusément derrière » le Roy.

» La cérémonie étant achevée, Leurs Majestés dinè- » rent ensemble, et, à deux heures après midy, montè- » rent en carrosse pour aller coucher à Burgos. Le len- » demain (20 novembre), la Reine alla diner hors la ville » dans un couvent de filles appelé Huelgas, dont elle » partit à trois heures après midy pour faire son entrée à » cheval en habit à l'espagnole, car jusqu'alors, et même » le jour précédent, elle avoit toujours été habillée à la » françoise. Le prince d'Harcourt fit son entrée le len- » demain (21 novembre); il y eut des mascarades et des » comédies; le troisième jour (23 novembre), la cour » reprit le chemin de Madrid et la maison françoise de la » Reine celui de France[1]. »

P. 59, l. 20, *sumiller du corps.*

Grande charge de la couronne, l'équivalent de celle de grand chambellan en France, mais avec plus d'autorité.

P. 66, l. 21, ... *pour correspondante et confidente...*

Ce commerce épistolaire avec madame de Coulanges, exclusif à peu près de tout autre, blessa fort madame de Sévigné : « A propos, » annonce-t-elle à sa fille, le 8 no-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 56-62. — V. pour les détails de la cérémonie du mariage et des fêtes de Burgos les deux suppléments à la *Gazette de Madrid* du 28 novembre 1679.

vembre 1679, « madame de Villars n'a écrit uniquement,
» en arrivant à Madrid, qu'à madame de Coulanges, et
» dans cette lettre elle nous fait des complimens à toutes
» nous autres vieilles amies : madame de Schomberg,
» mademoiselle de Lestrange, madame de la Fayette,
» tout est en un paquet. Madame de Villars dit qu'il n'y
» a qu'à être en Espagne pour n'avoir plus d'envie d'y
» bâtir des châteaux. Vous voyez bien qu'elle ne pouvoit
» mieux s'adresser, puisqu'elle vouloit mander cette gen-
» tillesse[1]. »

Madame de Grignan ne se montra pas moins offensée, et s'en expliqua vivement. Sa mère lui répond le 29 novembre : « Celui (le discours) que vous me faites de
» madame de Coulanges... seroit admirable à lui mon-
» trer... si vous n'aviez pas dit si franchement votre avis
» du goût de madame de Villars pour elle; cet endroit
» me fera cacher l'autre qui l'auroit fort réjouie. »

Une *grande* lettre de madame de Villars à madame de Sévigné, du mois de décembre suivant, n'apaisa pas cette dernière, et le résumé ironique[2] que, le jour même de sa réception, elle en adressa à sa fille, dénote une susceptibilité encore hérissée.

Madame de Villars paraît avoir eu le tort de ne s'être point ouverte là-dessus à son amie, et lorsque le véritable but de la correspondance sera enfin révélé, l'irritation de madame de Sévigné se calmera, mais des mots aigres-doux lui échapperont encore. « Madame de Villars,
» relate-t-elle, mandoit l'autre jour fort plaisamment à
» madame de Coulanges, que si ce n'étoit pour l'amour

[1] La lettre de madame de Villars à madame de Coulanges où se rencontrait cette *gentillesse* n'a point été retrouvée.

[2] Extrait dans notre note de la lettre V de madame de Villars.

» de M. de Villars, elle ne passeroit pas son hiver à Ma-
» drid[1]. Elle fait des relations fort jolies et fort plaisantes
» à madame de Coulanges, croyant bien qu'elles iront
» plus loin. Je suis fort contente d'en avoir le plaisir,
» sans être chargée d'y répondre. Madame de Vins est
» de mon avis. » (Lettre du 26 janvier 1680.)

Et le 28 février :

« Madame de Villars mande mille choses agréables à
» madame de Coulanges; c'est chez elle qu'on vient ap-
» prendre les nouvelles.... Nous comprenons les raisons
» qui font que tout est réduit au bureau d'adresse, mais
» cela est mêlé de tant d'amitiés et de tendresses qu'il
» semble que son tempérament soit changé en Espagne
» et qu'elle ait même oublié de souhaiter qu'on nous en
» fasse part. »

On comprend les raisons, au fond, *on* les approuve; *on* ne prend pas cependant son parti de n'avoir que de seconde main, *à la volée, ces jolies relations,* qui *font la joie de beaucoup de personnes,* et dont *on* eût été aise de se faire honneur à Paris, aise surtout de se parer à Grignan. « J'aime, » écrivait madame de Sévigné à sa fille (14 octobre 1676), « à ramasser des rogatons pour » vous divertir. » C'était ici morceaux de premier choix. Aussi ne pardonna-t-on jamais entièrement à madame de Villars cette *infidélité,* et, depuis cette époque, c'est à peine si une fois ou deux son nom sera cité dans les lettres de madame de Sévigné, et il ne le sera qu'incidemment, en passant, par la pure exigence du récit[2].

[1] Allusion probable au paragraphe terminant la lettre du 27 décembre 1679 de madame de Villars à madame de Coulanges.

[2] Le 25 mars 1695 madame de Coulanges écrivait à madame de

P. 71, l. 20, *jusqu'en* 1685.

M. de Villars fut remplacé à Copenhague par M. de Chiverny, précédemment envoyé du Roi à Vienne.

P. 73, l. 9, *la duchesse de Chartres.*

Marie-Françoise de Bourbon, légitimée de France, dite mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de madame de Montespan; elle épousa, le 12 février 1692, M. le duc de Chartres. « Ce même jour (des fiançailles), » la maison de la future duchesse de Chartres fut déclarée; le roi lui donna un chevalier d'honneur et une » dame d'atours, jusqu'alors réservés aux filles de France, » et une dame d'honneur qui répondit à une si étrange » nouveauté. M. de Villars fut chevalier d'honneur, la » maréchale de Rochefort, dame d'honneur, la comtesse de Mailly, dame d'atours, et le comte de Fontaine-Martel, premier écuyer[1]. »

P. 73, l. 18, *point inutile aux siens.*

« Août 1692. — Le marquis de Villars, le père, demanda au roi la capitainerie de Vincennes pour le fils » du marquis de Bellefonds[2]; le roi la lui donna sur-le-champ, mais il ne voulut pas lui donner le régiment

Sévigné : « Au reste, madame de Villars m'a fait promettre que je » vous dirois des choses infinies de sa part, et surtout que j'apprendrois qu'elle ne pardonnera point à M. de Villars de n'avoir point » parlé d'elle à madame de Grignan; cela pourroit bien aller à une » séparation, si madame votre fille ne s'y oppose. »

[1] Saint-Simon, t. I, p. 26.

[2] Tué à Steinkerque, le 3 août. Il était fils unique du maréchal, et neveu des Villars.

» qu'avoit son père, parce qu'il étoit trop jeune. Le mar-
» quis de Villars demanda aussi la pension de 2000 écus,
» et le roi répondit là-dessus qu'il verroit. Après avoir
» demandé pour le fils du mort, il demanda au roi pour
» le marquis de Villars, son fils, le justaucorps à brevet
» vacant par cette mort là, et le roi le lui accorda[1]. »

[1] Dangeau, t. IV, p. 138.

NOTES

DES LETTRES.

P. 83, l. 1, *enfin à Madrid.*

« El proprio dia 19 llegò de Francia la Excellentissima » señora marquesa de Villars, esposa del Excellentissimo » señor marques, embajador ordinario de su Magestad » Christianissima. » (*Gazette de Madrid,* nº du 24 octobre 1679.)

P. 83, l. 16. *Je trouvai en venant...*

La maison espagnole de la reine quitta Madrid le 26 septembre; elle était le 6 octobre à Burgos, et en repartit le 7; c'est probablement ce jour-là que madame de Villars se croisa avec elle.

P. 84, l. 6. *Toutes les dames et filles d'honneur...*

Les dames de la reine se divisaient en *señoras damas* ou *damas de palacio* (dames du palais), femmes, belles-filles aînées et filles héritières de grands, et en *señoras de honor* (dames d'honneur), femmes de condition, mais, comme naissance et charge, fort inférieures aux précédentes. Les unes et les autres servaient par semaine; madame de Villars, à plusieurs reprises, parlant des *damas* et *señoras* et paraissant les confondre entre elles, un éclaircissement était nécessaire. Venaient ensuite les

camaristas (femmes de chambre), filles toutes et de noblesse; elles dépendaient directement de l'*azafata* (première femme de chambre ou dame d'atours), étant en outre, comme cette dernière et comme, du reste, les dames du palais et d'honneur, sous le commandement général de la *camarera mayor*.

P. 84, l. 12, ... *m'a envoyé son majordome.*

Le marquis de Mancera, mayordomo mayor de la reine mère; il était du conseil d'État, avait été ambassadeur en Allemagne et vice-roi de la Nouvelle-Espagne; « homme » de mérite et de grand emploi ».

P. 84, l. 25. *Don Juan est mort de chagrin.*

C'est également le sentiment de M. de Villars, qui, après avoir parlé du retour des grands d'Espagne exilés par don Juan, de celui en négociation, mais décidé de la reine mère, et constaté d'autres signes d'une disgrâce à courte échéance, ajoute : « Dans une situation si vio» lente, l'accablement présent et les terreurs de l'avenir » lui abbatirent tellement l'esprit et le cœur, qu'il ne put » avoir le courage de se soutenir, ny la résolution de » céder. Le désespoir le jeta dans une mélancolie pro» fonde, qui devint une maladie pleine d'incidens incon» nus. Les médecins, qui traitoient son corps d'un mal » qui étoit dans son esprit, lui firent souffrir durant trois » semaines assés de tourmens pour achever sa vie[1]. »

Que le pressentiment d'une chute prochaine ait assombri et peut-être hâté sa dernière heure, rien que de probable; mais la vérité est que don Juan mourut bel et bien de maladie, sans parler des médecins qui l'assistè-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 32.

rent. Une relation, écrite par l'un d'eux, semble ne laisser aucun doute sous ce double rapport; elle m'a été obligeamment communiquée en manuscrit original par un érudit espagnol[1], qui me l'assure authentique et inédite. Sa curiosité fera, je l'espère, pardonner son étendue :

Algunos dias despues de haber padecido S. A. una terciana sensilla intermitente que se terminò en la quinta accession y se asegurò con haberse purgado felizmente, sucediò salir con S. M. al campo dos tardes harto frescas y con poco abrigo de que resultò sentirse aquella noche de la segunda con una ligera destemplanza y cargazon de cabeza. Despreciò esta alteracion (como solia otras muchas) vistiendose el siguiente dia para trabajar y entender en los graves negocios de su oneroso cargo, y al tercer dia a las dos de la tarde repitiò crecimiento manifesto con leve frio en los estremos y algun quebranto de todo el cuerpo, terminose despues de ocho horas de

A peine remis d'une fièvre tierce simple, qui s'arrêta au cinquième accès et fut coupée heureusement par un purgatif, don Juan accompagna le Roi à la promenade deux après-midi de suite par un temps assez frais; le prince était peu couvert; il prit froid, et, la nuit qui suivit la seconde sortie, il éprouva une légère altération dans le pouls et de la pesanteur de tête. Il ne fit pas plus attention à ce malaise qu'il n'avait fait à beaucoup d'autres, se leva le matin à son ordinaire et vaqua aux nombreux devoirs de son importante charge; mais le lendemain, à deux heures de l'après-midi, il eut un redoublement très-marqué, et compliqué d'un léger froid aux extrémités et de lassitude dans tous les mem-

[1] Don J. Sancho Rayon, l'un des auteurs d'un recommandable ouvrage de bibliographie espagnole, en cours de publication et intitulé : *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos*, por D. M. R. Zarco del Valle y D. J. Sancho Rayon. Madrid, Rivadeneira. (Deux volumes parus.)

calentura con un sudorcillo universal; quedando libre todo el seguiente dia en el cual se sangrò precediendo la seguridad del vientre. Por la noche, despues de la cena, impezò a sentir tan grave y molesta lasitud que no hallaba terminos con que esplicarla. Esta durò hasta las dos del dia siguiente en que entrò el crecimiento en correspondencia del primero y procedia en la misma forma. Asi mismo le siguiò en la noche que se juzgaba de intervalo la misma lasitud con mayor intension, sin rastro de calentura al parecer, y en esta conformidad fueron repitiendo a las mismas horas lasitud y crecimiento hasta el dia septimo que empezò la accession con copiosos vomitos de colera y declino con quatro camaras del mismo humor y en la tercera llegò a tener un animi deliquio. Resolviose purgare le el dia siguiente y se consiguiò con tal acierto (segun toda aparencia y señales) que se debiò prometer mas alivio del que se experimentò. Desde este dia se convertiò aquel grande quebrante y molesta lasitud

bres; cette crise dura huit heures et se termina par une légère transpiration. Le jour suivant, Son Altesse étant bien, on la saigua, lui ayant tout d'abord débarrassé le ventre. Dans la soirée, après avoir soupé, le prince sentit tout à coup un abattement si grand et si pénible qu'il n'avait point d'expressions pour en rendre compte. Cet état se prolongea jusqu'à deux heures de l'après-midi du jour suivant, que se produisit un accès de fièvre, concordant avec celui de l'avant-veille et dont la marche fut semblable. Ainsi dans la nuit qui devait être un temps de répit, même abattement, plus intense toutefois, mais point d'apparence de fièvre. Ces alternatives se succédèrent régulièrement jusqu'au septième jour, où l'accès débuta par d'abondants vomissements de bile et finit par quatre selles de même matière, pendant la troisième desquelles le prince eut une défaillance. On le purgea le jour suivant et avec si bonne réussite qu'on en augura une amélioration plus considérable qu'elle ne le fut en réalité. A partir de ce jour,

nocturna en calentura harto intensa y producta, pues empezando a las onze de la noche se hallaba en lo mas molesto del estado a las dos del siguiente dia que era quando entraba accession mas bien acondicionada y breve, pues en seis horas corria sus tiempos y declinaba perfectamente con sudor universal; de suerte que en dos dias naturales, no tenia mas que tres o quatro horas de verdadero intervalo. Asi corriò hasta el dia decimo quarto, indicando en el onceno con inclinacion a dormir y algunos movimientos convulsivos, lo que en este sucediò que fue un profundo sopor conveliendose todos los miembros y partes de la cara. Desde este dia quedò la calentura continua y mas aguda, truncose el orden de las accessiones, observando que la peor parte de ellas coincidia en los dias pares. Los movimientos convulsivos con profundo sueño y delirio fueron de aumento, y a horas inciertas, unas veces de dia, y otras de noche sobrevenia un sudor caliente universal que empo-

l'abattement et la lassitude de la nuit se changèrent en une fièvre assez forte et de durée, car, commençant à onze heures du soir, elle atteignait son paroxysme le lendemain seulement à deux heures de l'après-midi, où reprenait l'autre accès plus violent, mais plus court, ne durant que six heures et se terminant par une transpiration générale; de sorte qu'en deux jours pleins, le prince n'avait pas plus de trois à quatre heures d'entière rémission. La maladie continua ainsi jusqu'au quatorzième jour, mais dès le onzième, une extrême propension à dormir et quelques mouvements convulsifs n'avaient que trop annoncé ce qui arriva en effet ce jour-là; à savoir, un profond assoupissement et de violentes contractions de tous les membres et de certaines parties de la face. Dès lors la fièvre fut continuelle et plus aiguë, le retour des accès sans régularité, et les plus violents, observa-t-on, ayant lieu les jours pairs. Les mouvements convulsifs avec extrême assoupissement ou délire allèrent croissant; et tantôt de jour,

brecia las fuerzas remitiendo la calentura y todos los accidentes; lo qual ponia en grande expectation a los circunstantes; estos aparentes alivios fueron tan momentaneos desde el dia 18 que apenas se esparcia la mal fundada voz por de fuera, quando empeçaba por adentro otra nueva y mayor tribulacion. Apareciò a este tiempo una erysipela harto estensa aunque de color remiso por el dorso, espaldas y thorax que no se pudò propagar ni mantener y se ocultò en poco mas de dos dias. Desde el dia 20, se continuò el delirio, el sueno casi inexcitable, y los movimientos convulsivos tan recios que parecia estar en un paroxismo de alferecia. El dia 23, empezò a compadecer la respiracion, y el 24, a las onze y tres cuartos del dia, le sacò Dios, nuestro señor, de tantos trabajos para llevarle al eterno descanso, que fue lo 17 de setiembre y el mismo en que muriò el Rey, su padre.

tantôt de nuit et à des heures irrégulières survenait une abondante et universelle transpiration qui, bien qu'affaiblissant le malade, arrêtait pour un temps la fièvre et les autres accidents. On tirait de cette trêve du mal de grandes espérances, mais à peine celles-ci commencaient-elles à se répandre au dehors que ce soulagement apparent, qui en faisait le fondement, cessa à peu près entièrement et que le dix-huitième jour un nouvel et plus grave incident vint réveiller toutes les craintes; un érysipèle assez large, bien que de couleur terne, apparut sur le dos, les épaules et le thorax; il ne s'étendit pas et disparut en un peu plus de deux jours. A compter du vingtième jour, le délire augmenta, l'insomnie résista à tous les remèdes, et les mouvements convulsifs étaient si violents qu'on eût dit le patient en proie à une attaque d'épilepsie. Le vingt-troisième jour, la respiration commença à devenir difficile, et le vingt-quatrième, à onze heures trois quarts du matin, Dieu, notre Maître, le tira de tant de misères pour l'appeler à l'éternel repos. Don Juan expira le 17 septembre, le même jour et le même mois qu'était mort le Roi, son père.

La enfermedad fue penosissima por sus accidentes y mucho mas por la continuada molestia de los remedios; pues (a mas de las evacuaciones universales) se procuraron abrir con sajas, sedal, vesicatorios, quantas puertas fueron posibles para dar exito a tanta y tan maligna materia; y todo esto lo sufriò aquel serenissimo Principe con tal toleruncia y resignacion que no se le noto accion ni oyo palabra que tuviesse resabios de impaciencia.

A las 24 oras despues de su muerte, se abriò el cadaver para embalsamarle. Hallaronse en la vejiga de la hyel dos piedras blancas, redondas y leves como piedra pomez, la una del tamaño de una nuez de especia, la otra del de una avellana; esta tapaba el ducto o vena por donde se expurga la colera en el estado natural, y se hallo muy enviscado y teñido el higado de este humor, y difundido por la masa de la sangre. A causado admiracion el no

La maladie fut excessivement douloureuse par ses propres accidents, et plus encore par les remèdes auxquels on eut recours; incisions, séton, vésicatoires, en outre d'évacuations de toutes sortes, pour ouvrir le plus d'issues possibles à l'humeur si abondante et de si maligne qualité. Ces souffrances, le sérénissime Prince les accepta avec une résignation telle qu'il ne lui échappa pas une seule parole ou un seul geste qui ressemblât à de l'impatience.

Vingt-quatre heures apres le décès, le corps fut ouvert pour être embaumé. On trouva dans la vésicule du fiel deux pierres blanches, rondes et légères comme de la pierre ponce, l'une ayant la grosseur d'une noix de muscade, l'autre celle d'une noisette; cette derniere fermait le boyau par lequel, a l'état de santé, la bile évacue; le foie était tout englué et coloré par la matière (l'humeur) répandue dans la masse du sang. On a été surpris de n'avoir remarqué ni sur le corps ni dans l'urine (qui fut toujours comme naturelle) des indices de jaunisse, et non moins étonné de trouver l'intérieur du thorax gangrené a l'endroit

haber visto en el habito del cuerpo ni en la orina (que siempre estuvo como natural) señal de histericia, y no menos el haber hallado gangrenado por lo interno el thorax en correspondencia de la erysipela sin haber precedido dolor ni dificultad de respirar. En las venas de la cabeza se hallò la sangre concreta, mucho huvo extravasado en los ventriculos y demas espacios. Otras particularidades se observaron que por menos notables se omiten.

Esta relacion de la enfermedad, muerte y anatomia de el serenissimo P. D. Juan de Austria, esta escrita di letra de mi padre el doctor don Lucas Maestro Negreto, que le assistiò a ella como su medico que era de camara, y de el señor Carlos segundo y de la Reyna Doña Maria Luysa de Borbon, y protomedico de Aragon y de Castille.

Fr. Joseph Maestro, carmelitano.

correspondant à l'érysipèle, celui-ci n'ayant été précédé ni de douleur ni de difficulté de respiration. Le sang était aggloméré dans les veines de la tête avec épanchement considérable dans les ventricules et ailleurs. D'autres observations furent faites; on les omet, vu leur importance moindre.

Cette relation de la maladie, de la mort et de l'autopsie du sérénissime Prince don Juan d'Autriche, est écrite de la main de mon père le docteur don Lucas Maestro Negreto, qui lui donna ses soins en qualité de son médecin de chambre, l'étant pareillement du roi Charles second et de la reine Marie-Louise de Bourbon, et premier médecin d'Aragon et de Castille.

Signé : Frère Joseph Maestro, carme.

Une *Vie de don Juan* rapporte comme un bruit ayant eu cours que la reine mère et le cardinal Nithard le firent empoisonner[1]; c'était bien assez contre lui des médecins.

[1] *La vita di don Giovanni d'Austria*, p. 628.

Don Juan était âgé de cinquante ans.

Son corps fut porté le 19 septembre à l'Escorial et enseveli dans le caveau des infants. (Voir le récit des obsèques dans la *Gazette de Madrid* du 26 septembre 1679.

P. 84, l. 27, *la princesse d'Harcourt.*

Marie-Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt; ils furent chargés de conduire la reine Marie-Louise, le prince ayant, comme il a été dit, le caractère d'ambassadeur extraordinaire.

La princesse était fille du comte de Brancas, fameux par ses distractions[1] et ami intime de madame de Maintenon (dès le temps de madame Scarron), laquelle en souvenir s'intéressa à madame d'Harcourt, et lui marqua constamment « une amitié qu'on lui a toujours repro- » chée[2] », et dont la princesse, au rapport des contemporains, était assez peu digne. Quoi qu'il en soit, par considération pour son père, aimé et estimé de tout le monde[3], et par crainte de sa protectrice, on la ménageait fort, et c'est à cette double préoccupation que l'on doit sans doute attribuer les éloges que madame de Villars, dans la lettre suivante, distribue assez libéralement au prince et à la princesse.

[1] On me permettra de rappeler la suivante : « Il (Brancas) écri- » voit l'autre jour à madame de Villars et à moi, raconte madame de » Sévigné, et le dessus de la lettre étoit : *A Monsieur de Villars à* » *Madrid.* Madame de Villars le connoit, elle devina la vérité; elle » ouvre la lettre et y trouve d'abord : *Mes très-chères.* » (Lettre du 2 juin 1672.)

[2] *Souvenirs de madame de Caylus*, édit. Renouard, p. 181.

[3] Madame de Sévigné retient sa plume dès qu'il s'agit de madame d'Harcourt. « La fille de Brancas, s'écrie-t-elle quelque part, est » sacrée pour moi! »

P. 84, l. 29. *La connétable Colonne.*

Marie Mancini, que Louis XIV laissa *partir* de la façon qu'on sait; elle épousa Lorenzo Onofrio Colonna Gioeni, huitième grand connétable héréditaire du royaume de Naples, grand d'Espagne, etc..., et l'ayant suivi à Rome vécut tout d'abord avec lui le mieux du monde et en peu d'années lui donna trois fils. « Mais le dernier, raconte- » t-elle, m'ayant beaucoup plus coûté que les autres deux, » jusqu'à me mettre en danger de ma vie, je pris la réso- » lution de n'en faire pas d'autres, pour ne m'exposer » davantage à de semblables dangers. Mais afin que cette » résolution fût valable, il estoit nécessaire de son con- » sentement (du connétable); de quoy je le pressay fort, » et l'obtins, n'ayant depuis cela en tout tems que nous » avons esté ensemble, jamais manqué à sa parole[1]. » Ce qu'il advint, aisément se devine. Le mari trouva ailleurs ce qu'on lui refusait chez lui; on s'en offensa; la duchesse de Mazarin s'était retirée auprès de la connétable; à folle, folle et demie, et, un beau matin, les deux sœurs s'enfuirent de Rome. On les arrêta habillées en hommes à Aix de Provence; Hortense se hâta de tirer pays; Marie bravement s'en vint à Paris. Mais le Roi ne la voulut point voir et lui assigna pour résidence un couvent de province. Découragée, elle s'éloigna de France, et, après un séjour forcé dans la citadelle d'Anvers, obtint, comme grande grâce, de passer en Espagne; c'était proprement se jeter dans la gueule du loup. « Elle demeura » à Madrid avec assez de liberté dans les commencements; » depuis elle fut obligée d'entrer dans un couvent, à con- » dition que, si elle en sortoit, le Roy la remettroit entre

[1] *Apologie*, p. 44.

» les mains de son mary. Elle ne se souvint point assez » de cette loi[1]. » Elle sortit de ce couvent, y rentra pour ressortir encore, et continua à travers les couvents d'Espagne, et même les prisons d'État, une lamentable odyssée dont la suite des lettres de madame de Villars fera connaître le détail. Préférant tout à être rendue à son mari, dont elle appréhendait quelque vengeance à l'italienne, la pauvre femme consentit en extrême ressource à prendre le voile, très-résolue toutefois à ne jamais faire profession. Mais bientôt lasse de « jouer la religieuse », elle s'échappa (1684), gagna, suppose-t-on, la France, et mourut obscure et oubliée.

P. 85, l. 8. *Elle a fait un livre de sa vie qui est déjà traduit en trois langues.*

Je ne saurais dire s'il s'agit ici de *la Vérité dans son jour, ou les véritables Mémoires de M. Manchini, connétable Colonna*, que madame Colonna écrivit et fit imprimer à Madrid[2], en réponse à certains passages la concer-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 229.

[2] Ni Barbier ni Brunet ne relatent *la Vérité dans son jour*; M. le marquis Léon de Laborde est, semble-t-il, le premier qui l'ait signalée (*Notes en supplément à l'Histoire du palais Mazarin*; Paris, 1846-1847); M. le comte d'I. en parle aussi et avec quelques détails dans sa *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour* (2e édition, col. 608.) Mais l'un pas plus que l'autre ne donne la date et la description bibliographique de cette édition qui serait l'originale; silence regrettable, car le volume parait fort rare : je l'ai inutilement cherché dans plusieurs importants dépôts publics, et les conservateurs et bibliothécaires auxquels je me suis adressé m'ont tous répondu ne l'avoir jamais eu entre les mains. M. Gustave Brunet le cite dans ses *Imprimeurs imaginaires* (Paris, 1866, p. 118), mais sans l'avoir vu et sur la foi de M. de Laborde.

nant des Mémoires de sa sœur, la duchesse de Mazarin[1], ou bien si madame de Villars veut désigner *l'Apologie ou les véritables Mémoires de madame Marie Mancini, connestable de Colonna, écrits par elle-même* (1re édit., Leyde, 1678; autre, Cologne, suivant l'imprimé à Madrid, 1679[2]), livre qui ne serait que la réimpression, revue et augmentée par Brémond, de *la Vérité dans son jour. L'Apologie*, en tout cas, aurait eu aussi pour but de réfuter des Mémoires donnés sous le nom de madame Colonna, et ainsi intitulés : *Les Mémoires de madame la princesse Marie Mancini, G. connétable du royaume de Naples,* à Cologne, chez P. Marteau (deux éditions en 1676; autre en 1677; 4e (en italien), 1678); mémoires assurément prétendus.

Ce n'est donc point seulement par vanité de ses aventures, ainsi que l'insinue madame de Villars, que madame la connétable fit un livre de sa vie; elle l'écrivit (ou le fit écrire) dans une nécessité de légitime défense, pour rectifier ce que l'on avait faussement publié sur son compte et sous son nom.

Quant aux traductions *en trois langues,* je ne les ai pu découvrir. Faut-il supposer des traductions courant manuscrites? du moins, on ne saurait admettre de traduction espagnole imprimée. Il n'y avait pas, à cette époque où l'Inquisition était toute-puissante, d'imprimerie clandestine à Madrid, et Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca Hispana nova, sive Hispanorum scriptorum qui ab anno*

[1] *Mémoires de M. L. D. M.* Cologne (Hollande), Pierre du Marteau, 1675.

[2] L'édition de 1679 est la reproduction littérale de celle de 1678, sauf qu'on y a supprimé la dédicace signée S. Bremond et adressée par lui au duc de Zell-Brunswick-Lunebourg, et qu'on a ajouté au-dessous du nom de lieu ces mots : *suivant l'imprimé à Madrid.*

M. D. *ad* M. DC. LXXXIV *floruere notitia* (Madrid, Ibarra, 1783-88), ne fait aucune mention de la connétable ni de *la Vérité dans son jour*, ni de *l'Apologie;* il n'en souffle non plus mot, ni dans la bibliothèque des auteurs espagnols ni dans celle des ouvrages publiés en Espagne par des étrangers, soit en espagnol, soit dans toute autre langue.

P. 85, l. 17, *tomar el sol.*

Littéralement : *prendre le soleil*, ce qui équivaut à l'expression française : *prendre l'air.*

P. 85, l. 24. *Les ducs d'Ossonne et d'Astorga se sont fort querellés....*

A propos de l'exercice de leurs charges respectives : le duc de Osuna prétendant que les fonctions et honneurs de la réception de la reine revenaient au grand écuyer, et le marquis de Astorga soutenant que toutes les prééminences de la maison de Sa Majesté lui appartenaient comme mayordomo mayor, surtout ayant personnellement mission de recevoir la princesse et de la conduire au roi, son époux. La dispute, déjà grondant à Irun, éclata pendant le voyage de retour. Comme la reine se disposait à partir d'Hernani, étant à cheval sous la porte du palais, une de ses dames françaises et la camarera mayor à sa gauche, le marquis de Astorga à sa droite, et tous à cheval, le duc de Osuna, également à cheval, se vint placer d'autorité entre Sa Majesté et le mayordomo mayor; celui-ci eut la modération de céder. Le soir, en arrivant à Tolosa, un carrosse renversé à dessein obstruait l'entrée du palais, et le cocher ne faisant pas mine de le relever, le marquis de Astorga, qui ne pouvait passer, dit à un garde de donner à ce cocher quel-

ques coups de bâton; aussitôt le duc de Osuna, qui voyait cette scène du haut d'un balcon, descendit et commanda d'arrêter le garde, déclarant qu'il ne souffrirait pas qu'on maltraitât aucun domestique de la reine. Le marquis, échauffé de colère, répondit cette fois et fort vivement. Sa Majesté était présente à cette altercation, qui ne cessa que par l'entremise de la camarera mayor. Le marquis de Astorga en référa au roi, qui lui donna raison, mais le conflit s'étant renouvelé, le duc de Osuna eut ordre de se rendre immédiatement à Madrid, avec défense de passer par Burgos[1].

Il demeura depuis sans faire sa charge, sans paraître à la cour, privé même de l'entrée du conseil d'État, et l'année suivante seulement il fut, à la sollicitation de la reine, rétabli dans toutes ses fonctions.

P. 86, l. 3, *le marquis de los Balbases.*

Don Pablo Spinola-Doria, troisième marquis de los Balbases, grand d'Espagne, petit-fils du célèbre Ambrosio Spinola; il fut chef de l'ambassade d'Espagne à Nimègue, et, la paix faite, envoyé par don Juan, comme on ne l'aura point oublié, demander Mademoiselle. Il fit son entrée publique à Paris le 11 juin 1679, assista à la cérémonie du mariage à Fontainebleau et accompagna la jeune reine dans son voyage de France en Espagne. Il se fixa dès lors à Madrid, mais sa qualité d'étranger (il était de Gênes) lui pensa nuire, le faisant regarder par les Espagnols comme fort au-dessous des autres grands; on lui

[1] J'extrais ces détails d'un manuscrit intitulé : *Relacion de la jornada que se hizo el dia* (26) *del mes de setiembre año de* 1679 *hasta el... y subcesos de ella en las Reales entregas de la Reyna, nuestra señora, doña Maria Luysa de Orliens.* — 1 vol. in-4°; Bibliothèque nationale de Madrid, section des manuscrits; lettre T; n° 245.

reprochait aussi d'être économe, de tirer profit de son argent (le bout d'oreille de l'origine génoise), enfin « on » se plaignoit du peu de lumières qu'il avoit eu dans le » traité de Nimègue, dont les suites exposoient tous les » jours l'Espagne à de nouvelles prétentions de la France, » faute d'avoir bien expliqué les choses cédées et leurs » dépendances[1]. » Il se soutint toutefois par l'alliance du premier ministre, dont une des filles épousa son neveu (le fils aîné de la connétable Colonna), fut du conseil d'État, de celui de la guerre, et mourut ayant une des grandes charges de la maison de la seconde femme de Charles II. Il avait épousé Anne, fille de Marc-Antoine Colonna, septième grand connétable de Naples, et, par conséquent, était beau-frère de Marie Mancini.

P. 86, l. 7. *Il m'a conté beaucoup de détails.*

Voyez l'Introduction et la note p. 193.

P. 86, l. 11. *Madame de Grancey.*

Louise-Élisabeth de Rouxel, fille du maréchal de Grancey et de sa seconde femme : « Elle avoit longtemps » gouverné le Palais-Royal sous le stérile personnage de » maîtresse de Monsieur, » qui « pour la faire appeler » madame l'avoit faite dame d'atours[2] de la reine d'Espagne sa fille, qu'elle accompagna en cette qualité » jusqu'à la frontière[3]. »

Ce choix parut singulier : « Vous savez, » écrit madame de Sévigné aux Guitaud (4 juillet 1679), « le mariage » d'Espagne et la plaisante charge qu'on donne à made-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 163.

[2] Depuis madame de Hautefort, les dames d'atours filles étoient titrées madame. (SAINT-SIMON, t. I, p. 58.)

[3] SAINT-SIMON, t. X, p. 17.

» moiselle de Grancey, qui lui donnera pourtant un nom
» et un établissement. »

Madame de Grancey s'en tira toutefois à sa gloire. Madame de Sévigné l'avoue de bonne grâce : « La reine, » mande-t-elle à sa fille le 6 décembre suivant, lui rendant compte des premières entrevues avec Charles II, « a été
» très-bien conseillée et s'est fort bien conduite dans tout
» cela; devinez par quels conseils? Par ceux de madame
» de Grancey, car la maréchale (de Clérembaut) étoit im-
» mobile, ayant joint une dose de la gravité d'Espagne
» avec sa philosophie stoïcienne. C'est donc madame de
» Grancey qui a fait le plus raisonnable personnage;
» aussi a-t-elle reçu de grandes louanges et de grands
» présents. »

Elle avait permission d'aller jusqu'à Madrid, mais très-sensément n'en usa point et partit de Burgos le 23 novembre avec le prince et la princesse d'Harcourt. Madame de Grancey fut au goût des Espagnols : « Es cierto, » dit l'auteur de la *Relacion de la jornada* (citée plus haut), « era harto hermosa criatura desembuelta y
» ayrosa, y montaba a cavallo con gran valor. »

P. 86, l. 19, *dans un grand carrosse sans glaces.*

L'usage des glaces aux portières, apporté d'Italie en France par Bassompierre, avait pénétré en Espagne, mais non à la cour catholique. Les carrosses du roi étaient encore à rideaux et à mantelets, très-laids de forme, pesants, incommodes, mais maintenus ainsi et obstinément, par la raison sans réplique d'être exactement semblables à ceux dont Charles-Quint se servait. Six mules ou six chevaux — la mode commençait à s'établir de ces derniers — mettaient en mouvement ces lourdes et caho-

tantes machines; le carrosse royal se reconnaissait en outre à une toile cirée verte recouvrant l'impériale et à ses rideaux toujours hermétiquement fermés en voyage aussi bien qu'à la promenade.

P. 87, l. 5, *la maréchale de Clérembaut.*

Louise-Françoise le Bouthilier de Chavigny, mariée en 1654 au maréchal de Clérembaut; veuve en 1665. Imposée à Madame Henriette d'Angleterre pour gouvernante de ses filles après la disgrâce de madame de Saint-Chaumont, elle se mit fort bien avec la seconde Madame et accompagna la reine d'Espagne en qualité de sa première dame d'honneur; au retour on lui épargna, dit madame de Sévigné, « une partie du chemin en la priant » *absolument* de demeurer à Poitiers, où elle avoit été » prise.... C'est madame d'Effiat qui est gouvernante » déclarée[1]. »

P. 87, l. 16, ... *un présent de diamans.*

« Le prince d'Harcourt et la princesse sa femme, madame de Grancey, la maréchale de Clérembaut, eurent » des portraits de diamants de valeur proportionnée aux » rangs qu'ils tenoient[2]. »

P. 87, l. 20. *Toutes les femmes... ont été renvoyées.*

La maison française de la reine, en outre des grandes charges, comptait six femmes de chambre, une demoiselle suivante, touchant de divers instruments, deux aumôniers, le confesseur et son clerc, un médecin, un apothicaire, un chirurgien, un distillateur, plusieurs valets.

[1] *Lettre du* 6 *décembre* 1679.
[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 62.

Elle suivit jusqu'à Lerma, où elle fut en partie congédiée, chacun récompensé suivant son emploi, et « tous, relate » un chroniqueur espagnol, donnant de grandes marques » de douleur de quitter une aussi bonne maîtresse[1]. » La reine retint seulement « quatre femmes de chambre » dont deux avoient été ses nourrices, quelques valets de » chambre, quelques officiers pour sa table, et un gentil- » homme pour avoir soin de six chevaux anglois qu'elle » avoit amenés[2]. »

P. 87, l. 23, *mademoiselle Fauvelet est morte en chemin.*

La *Relacion de la jornada*, etc.... donne à ce sujet quelques détails rectificatifs : « Mademoiselle Fauvelet, y est-il rapporté, tomba gravement malade à Vitoria; elle continua cependant, mais en litière; à Quintanapalla, son état empirant, on lui donna dans la nuit l'extrême-onction. Elle fut ensuite transportée à Burgos, où elle expira le surlendemain. La reine ressentit vivement cette mort, mais les femmes de sa maison française s'y montrèrent scandaleusement indifférentes, abandonnant la pauvre fille aussitôt qu'elle eut rendu l'âme, et la laissant seule et couverte d'une grossière étoffe de laine, comme un pauvre d'hôpital, dans l'église où elle fut portée et où on l'enterra. »

P. 88, l. 12. *Leur entrée à Burgos.*

Elle eut lieu le 21 novembre dans la forme accoutumée; les relations espagnoles louent sa magnificence.

[1] *Dichos de Quintanapalla y Glorias de Burgos, bosquejadas en carta escrita de Aranda de Duero, a 25 noviembre.* (Supplément à la *Gazette de Madrid* du 28 novembre 1679.)

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 62.

Louis XIV, du reste, avait voulu voir par lui-même les livrées qu'avait fait faire le prince d'Harcourt ainsi que ses autres apprêts pour le voyage d'Espagne, et avait approuvé le tout[1].

Une longue lettre du prince, datée de Burgos 22 novembre et adressée à M. de Pomponne[2], confirme, quant au mariage, le récit de M. de Villars et constate la parfaite entente des deux ambassadeurs; elle donne, en outre, le détail de l'entrée de l'ambassadeur extraordinaire et le récit de ses négociations pour le traitement d'Altesse qu'il prétendait des grands d'Espagne et qu'il n'obtint pas[3]. Une copie, mais incomplète, de cette lettre officielle du prince fait partie des portefeuilles du médecin Vallant[4] et a été récemment publiée par M. Édouard de Barthélemy, dans son curieux livre, *Les amis de madame de Sablé*[5].

P. 88, l. 15, ... *en assurer M. de Brancas.*

C'était rendre le compliment deux fois agréable que de le faire transmettre par madame de Coulanges, dont M. de Brancas était fort le serviteur.

P. 89, l. 10, ... *à l'église, où l'on peut la voir.*

« Le vendredi 9 (décembre), jour de l'Immaculée » Conception de la Mère de Dieu, LL. MM. assistèrent » publiquement aux offices divins dans l'église du couvent

[1] « Su Majestad (Louis XIV) quiso ver las libreas y aprestos que » hizo el principe de Harcourt para la jornada de Madrid, y le parecie- » ron bien. » (*Gazette de Madrid* du 24 octobre 1679.)

[2] Archives des affaires étrangères.

[3] Voir *Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 291-92.

[4] Portefeuille n° VII. Bibliothèque impériale.

[5] Paris, 1865, p. 377-81.

» royal de *San-Geronimo*, le roi assis sur un siége placé » devant le maître-autel, la reine dans sa tribune[1]. »

P. 89, l. 16, ... *rendre mes devoirs à la reine mère.*

Le 26 novembre, quelques jours avant l'arrivée du couple royal, la reine mère quitta le Retiro, où elle résidait depuis son retour de Tolède, et alla s'établir dans la maison du duc de Uceda, laquelle était voisine du palais du roi et l'une des plus belles de Madrid. La reine mère, décidée, ainsi qu'elle ne cessait de le proclamer, à rester en dehors des affaires, déconcertait, en n'habitant pas avec son fils et sa belle-fille, les soupçons d'ingérence dans le gouvernement qu'il lui eût autrement été plus difficile d'éviter.

P. 90, l. 6. *Je fus hier au Retiro.*

Madame de Villars, à deux reprises, fixe au 14 décembre sa première visite à la reine; c'est donc par erreur que la *Gazette de Madrid* (numéro du 19 décembre) l'enregistre sous la date du 10.

P. 91, l. 10. *Le roi a un petit nain flamand.*

« Je n'ai rien vû de si joli que le nain du Roi, qui s'ap- » pelle *Louisillo*. Il est né en Flandres et d'une petitesse » merveilleuse, parfaitement bien proportionné. Il a le » visage beau, la tête admirable, et de l'esprit plus qu'on » ne peut se l'imaginer; mais un esprit sage et qui sçait » beaucoup[2]. »

P. 91, l. 12, *garde-infante.*

« Grand vertugadin que portent les femmes espagnoles

[1] *Gazette de Madrid* du 12 décembre 1679.
[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 225.

» sur les reins, et qu'on portoit, il y a quelque tems, en » France, qui sert à empêcher qu'elles ne soient incommodées dans la presse. C'est une espèce de ceinture » rembourrée ou soutenue par de gros fils de fer, qui est » fort utile aux femmes grosses[1]. »

« Les femmes, dit madame d'Aunoy, portoient, il y a » quelques années, des guard-infands d'une grandeur » prodigieuse; cela les incommodoit, et incommodoit les » autres. Il n'y avoit point de portes assez grandes par » où elles pussent passer; elles les ont quittez, et elles ne » les portent plus que lorsqu'elles vont chez la reine ou » chez le roi; mais ordinairement dans la ville elles mettent des sacristains, qui sont, à proprement parler, les » enfans des vertugadins. Ils sont faits de gros fil d'archal, qui forme un rond autour de la ceinture; il y a » des rubans qui y tiennent et qui attachent un autre » rond de même qui tombe plus bas et qui est plus large; » l'on a ainsi cinq ou six cerceaux qui descendent jusqu'à » terre et soutiennent les juppes[2]. »

P. 91, l. 17, ... *donner une almohada.*

« Les femmes des grands ont aussi beaucoup de prérogatives par-dessus les autres dames, qui fait que la » reine se lève quand elles entrent, et leur fait donner » *almohadas*, qui sont des carreaux. Les femmes des fils » ainez des grands et des ambassadeurs des testes couronnées jouissent du même privilége; elles s'assisent aussi » à la messe[3]. »

[1] *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1740.

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 124-25.

[3] *Relation de l'estat et gouvernement d'Espagne*, p. 50.

P. 92, l. 1, ... *habillée à l'espagnole.*

Il a été parlé des sacristains; madame d'Aunoy ne laisse pas sans les décrire les autres pièces de l'ajustement à l'espagnole :

« L'on porte une quantité surprenante de juppes; l'on » auroit peine à croire que des créatures aussi petites que » sont les Espagnolles peussent être si chargées. La juppe » de dessus est toûjours de gros taffetas noir ou de poil » de chèvre gris tout uny, avec un grand troussi un peu » plus haut que le genoüil, autour de la juppe, à la façon » des Carmélites. Ces juppes sont si longues par devant » et par les côtez, qu'elles traînent beaucoup et elles ne » traînent jamais par derrière. Elles les portent à fleur de » terre; mais elles veulent marcher dessus, afin qu'on ne » puisse voir leurs pieds, qui est la partie de leur corps » qu'elles cachent le plus soigneusement. J'ay entendu » dire qu'après qu'une dame a eu toutes les complai- » sances possibles pour un cavalier, c'est en luy montrant » son pied qu'elle luy confirme sa tendresse, et c'est » ce qu'on appelle ici la dernière faveur. Il faut convenir » aussi que rien n'est plus joly en son espèce; elles ont » les pieds si petits que leurs souliers sont comme ceux » de nos poupées. Elles les portent de maroquin noir, » découpé sur du tafetas de couleur, sans talon et aussi » justes qu'un gant. Quand elles marchent, il semble » qu'elles volent; en cent ans nous n'apprendrions pas » cette manière d'aller; elles serrent leurs coudes contre » leur corps, et vont sans lever les pieds comme lorsque » l'on glisse. Mais pour revenir à leur habillement, des- » sous cette juppe unie, elles en ont une douzaine plus » belles les unes que les autres, d'étoffes fort riches, et

» chamarrées de galons et de dentelles d'or et d'argent » jusqu'à la ceinture. Quand je vous dis une douzaine, » ne croyez pas au moins que j'exagère; pendant les » excessives chaleurs de l'été, elles n'en mettent que sept » ou huit dont il y en a de velours et de gros satin. Elles » ont en tous tems une juppe blanche dessous toutes les » autres, qu'elles nomment *sabenagua;* elle est de ces » belles dentelles d'Angleterre ou de mousseline brodée » d'or passé, et si amples, qu'elles ont quatre aûnes de » tour; j'en ay vû de cinq et six cents écus. Elles ne por- » tent point le sacristain chez elles, ni les *chapins*. Ce » sont des espèces de petites sandales de brocard ou de » velours, garnys de plaques d'or, qui les haussent d'un » demy-pied; et quand elles les ont, elles marchent fort » mal et sont toujours prêtes à tomber. Il n'y a guere de » baleine dans leurs corps; les plus larges sont d'un tiers. » On ne voit point ailleurs de femmes si menues. Le corps » est assez haut par devant, mais par derrière, on leur » voit jusqu'à la moitié du dos, tant il est découvert, et » ce n'est pas une chose trop charmante, car elles sont » toutes d'une maigreur effroyable; et elles seroient bien » fâchées d'être grasses, c'est un défaut essentiel parmy » elles. Avec cela elles sont fort brunes, de sorte que » cette petite peau noire, collée sur des os, déplait natu- » rellement à ceux qui n'y sont point accoutumés. Elles » mettent du rouge à leurs épaules, comme à leurs joues, » qui en sont toutes couvertes. Le blanc n'y manque pas, » et quoy qu'il soit fort beau, il y en a peu qui le sçachent » mettre. J'en ay vu quelques-unes, dont le teint est très- » vif et très-naturel. Elles ont presque toutes les traits » délicats et réguliers; leur air et toutes leurs manieres » ont une petite affectation de coquetterie, que leur hu-

» meur ne dément pas. C'est une beauté parmy elles de » n'avoir point de gorge, et elles prennent des précau- » tions de bonne heure pour l'empêcher de venir. Lorsque » le sein commence à paroître, elles mettent dessus de » petites plaques de plomb, et le bandent comme les en- » fans qu'on emmaillotte. Il est vray qu'il s'en faut peu » qu'elles n'ayent la gorge aussi unie qu'une feuille de pa- » pier, à la réserve de trous que la maigreur y cause, et » ils sont toûjours en grand nombre. Leurs grandes man- » ches qu'elles attachent juste au poignet, contribuent » encore à les faire paroître plus petites. Ces manches » sont de taffetas de toutes couleurs comme celles des » Égyptiennes avec des manchettes d'une dentelle fort » haute. Le corps est d'ordinaire d'étoffe d'or et d'argent, » mêlée de couleurs vives; les manches en sont étroites, » et celles de taffetas paroissent au lieu de chemise. Les » personnes de qualité ont cependant de fort beau linge, » mais toutes les autres n'en ont presque point; il est rare » et cher... Elles ont autour de la gorge une dentelle de » fil rebrodée de soye rouge ou verte, d'or ou d'argent. » Elles portent des ceintures entières de médailles et de » reliquaires. Il y a bien des églises où il n'y en a pas » tant; elles ont aussi le cordon de quelque ordre, soit de » Saint-François, des Carmélites ou d'autres. C'est un » petit cordon de laine noire, blanche ou brune, qui est » par dessus leurs corps, et tombe devant jusqu'au bord » de la juppe. Il y a plusieurs nœuds, et d'ordinaire ces » nœuds sont marquez par des boutons de pierreries. Ce » sont des vœux qu'elles font aux saints de porter leur » cordon, mais bien souvent quel est le sujet de ces » vœux ?

. . . . . . » Les dames portent de grandes enseignes de

» pierreries au haut de leurs corps, d'où il tombe une
» chaine de perles, ou dix ou douze nœuds de diamans,
» qui se rattachent sur un des côtez du corps; elles ne
» mettent jamais de collier, mais elles portent des brace-
» lets, des bagues et des pendans d'oreilles, qui sont bien
» plus longs que la main, et si pesans que je ne com-
» prends point comment elles peuvent les porter sans
» s'arracher le bout de l'oreille. Elles y attachent tout ce
» qui leur semble joly. J'en ay vû qui y mettoient des
» montres assez grandes; d'autres, des cadenas de pierres
» précieuses, et jusqu'à des clefs d'Angleterre, fort bien
» travaillées, ou des sonettes. Elles mettent des agnus et
» des petites images sur leurs manches, sur leurs épaules,
» et partout. Elles ont la tête toute chargée de poinçons;
» les uns faits en petites mouches de diamans, et les
» autres en papillons, dont les pierreries marquent les
» couleurs. Elles se coëffent de différentes manières, mais
» c'est toujours la tête nue; elles séparent leurs cheveux
» sur le côté de la tête, et les couchent de travers sur le
» front; ils sont si luisans, que, sans exagération, l'on s'y
» pourroit mirer. D'autrefois elles mettent une tresse de
» faux cheveux, la plus mal faite que l'on sçauroit voir;
» ils tombent épars sur leurs épaules, et c'est de peur de
» mêler les leurs qui sont admirablement beaux. Elles se
» font d'ordinaire cinq nattes, auxquelles elles attachent
» des nœuds de rubans, et qu'elles cordonnent de perles:
» elles les nouent toutes ensemble à la ceinture, et l'été,
» lorsqu'elles sont chez elles, elles les enveloppent dans
» un morceau de taffetas de couleur garny de dentelles
» de fil[1]. »

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 125 et suiv.

P. 92, l. 2, ... *ses cheveux de travers sur le front.*

C'est ce qu'on appelait être *tocada* (coiffée) *en melena.* Divers portraits de la reine Marie-Louise la montrent en habit à l'espagnole et accommodée de la sorte, entre autres :

1° Un tableau du temps, conservé à Versailles (n° 2365);

2° Un portrait gravé par Larmessin en 1686; les cheveux épars sur les épaules, à plat et de travers sur le front, comme dans le précédent, offrent cette variante d'être, de chaque côté de la tête, arrêtés au pli du bandeau par un nœud de rubans, d'où descend, ramenée par devant, une longue natte cordonnée de perles;

3° Un autre, appartenant au Musée de Madrid, et jusqu'ici relégué dans sa réserve : semblable coiffure, mais les nattes sans nœuds ni perles. Ce portrait, qui ne porte point de date, est de Francisco Rizi, peintre du roi d'Espagne: il reproduit ou a inspiré celui de la Marie-Louise qui figure dans la grande toile du même artiste représentant l'*auto-de-fé* de 1680, et dont il sera parlé plus loin. (V. notre note de la lettre XVII.)

P. 92, l. 13, *menines.*

Filles de la première qualité, attachées dès l'enfance à la personne de la reine, et appelées *meninas* jusqu'à l'époque où chaussant les *chapines* (chapins), elles montaient à l'état de *damas de palacio.*

Il y avait aussi des *meninos* (menins), jeunes garçons de haute naissance, remplissant auprès de la reine, des infants et des infantes les fonctions de pages, mais considérés comme fort au-dessus. Le premier des *meninos*

portait les chapins de la reine et avait le très-grand honneur de les lui mettre.

P. 93, l. 30, ... *ce que je puis vous mander...*

Voyez *l'Introduction*, p. 54.

P. 94, l. 3, *le nonce.*

Savo Mellini, archevêque de Césarée; il fut, au retour de sa nonciature d'Espagne (1681), fait cardinal par Innocent XI. Né en 1643, il avait trente-six ans lorsque madame de Villars le vit à Madrid.

P. 95. *Lettre V.*

C'est probablement au courrier qui porta à madame de Coulanges la lettre V, du 27 décembre, que fut confiée une lettre de madame de Villars à madame de Sévigné et dont cette dernière constate l'arrivée à Paris le 5 janvier 1680 au matin. Cette lettre est malheureusement perdue, mais le résumé qu'en envoya le jour meme madame de Sévigné à sa fille la fait suffisamment connaître :

« J'ai reçu ce matin une grande lettre de madame de » Villars; je vous l'enverrois sans qu'elle ne contient que » trois points, qui ne vous apprendroient rien de nou- » veau; les déplaisirs et les étonnemens sur la disgrâce » de M. de Pomponne[1], dont vous sortez; les nouvelles » d'Espagne et les louanges de madame de Grancey que » vous savez; et beaucoup d'amitié et d'estime, et de » tendresse et d'admiration involontaire pour vous que

[1] On remarquera que, dans ses *lettres* à madame de Coulanges, madame de Villars, sur ce sujet délicat de la chute de M. de Pomponne, observe le plus prudent silence.

» vous connoissez. Il me paroît de plus qu'elle se renferme fort chez elle, voulant éviter tous les airs d'empressement, afin de faire mentir les fausses prophéties. » La Reine la veut voir *incognito;* elle se fait prier pour » se donner plus de prix; la Reine est adorée, elle a paru » pour la dernière fois, chez sa belle-mère, habillée et » parée à la françoise; la voilà dévouée au garde-infante; » elle apprend le françois au Roi et il lui apprend l'espa» gnol; tout va bien jusqu'ici[1]. »

P. 95, l. 22, *cette épouvantable coëffure de veuve.*

« Son habit, » dit madame d'Aunoy à propos d'une veuve, « me parut fort singulier; il falloit être aussi belle » qu'elle étoit pour y conserver des charmes. Elle avoit » un corps d'une étoffe noire, et la juppe de même, et » par dessus une manière de surplis de toile de baptiste, » qui luy descendoit plus bas que les genoux; les man» ches étoient longues et serrées au bras, qui tomboient » jusque sur les mains. Ce surplis s'attachoit sur le corps » (d'habit), et, comme il n'étoit point plissé par devant, » il sembloit que c'étoit une bavette. Elle portoit sur sa » tête un morceau de mousseline qui luy entouroit le » visage; et l'on auroit crû que c'étoit une guimpe de » religieuse, sans qu'il étoit trop chiffonné et trop clair. » Il couvroit sa gorge, et descendoit plus bas que le bord » du corps de juppe. Il ne lui paroissoit aucuns cheveux; » ils étoient tous cachez sous cette mousseline[2]. »

Les veuves, sauf le cas d'un second mariage, ne quittaient jamais cet ajustement; les reines d'Espagne en état

[1] Lettre du 5 janvier 1680.

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. I, p. 139. — Les duègnes, presque toujours des veuves, étaient vêtues de la sorte.

de viduité y étaient également astreintes, même lorsque les fonctions de régente ou l'autorité du nouveau souverain les avaient dispensées d'être, suivant la loi, enfermées après la mort du roi, leur époux, dans un couvent[1], sans y voir personne et pouvoir en sortir. Les veuves se piquant de douleur extrême se faisaient raser les cheveux : la reine Marie-Anne avait donné à Philippe IV ce dernier témoignage d'amour.

P. 96, l. 24. *Une des plus jolies.*

« La marquise del Carpio, femme du marquis de Liche, » alors ambassadeur à Rome[2] ; » elle était fille de l'Almirante de Castille, et seconde femme du marquis de Liche. Celui-ci (il en sera reparlé), fort livré à l'amour des comédiennes, comme tous les grands seigneurs espagnols de cette époque, faisait à la beauté et à l'esprit de madame de Liche ce singulier compliment, « disant ordinaire» ment que pour être le plus heureux des hommes, il » ne souhaiteroit qu'une maîtresse aussi agréable que sa » femme[3]. »

P. 96, l. 29. *La connétable de Castille.*

Dignité réduite au seul nom, aussi bien que celle d'*Almirante* (amiral) *de Castille,* et l'une et l'autre héréditaires, la première dans la famille des Velasco, ducs de Frias, la seconde dans celle des Henriquez, ducs de Rio-Seco. Le *connétable* n'avait pas plus de pouvoir sur les troupes de terre que l'*almirante* sur les flottes. Seulement, lorsqu'on levait des soldats en Castille, c'était au

[1] Celui de *las Señoras descalcas reales.*

[2] Note de l'édition des *Lettres* de 1762.

[3] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 86.

nom du roi et du connétable, et si le roi eût fait une expédition de mer, l'almirante aurait eu le droit d'en prétendre le commandement.

Philippe V abolit ces deux charges.

P. 97, l. 9, *emporté de marrons glacés.*

Cet usage d'emporter les friandises, usage aujourd'hui encore solidement installé en Russie, était alors si général en Espagne, que l'on ne servait pas les marrons, confitures sèches, etc., autrement qu'enveloppés de papier d'or afin qu'on les pût mettre plus facilement dans ses poches et sans inconvénient.

P. 97, l. 29. *Il y a des soupçons sur une grossesse.*

Ils étaient déjà fort répandus dans le public. Le 25 novembre, c'est-à-dire, six jours après la célébration du mariage, un correspondant empressé mandait d'Aranda de Duero à la *Gazette de Madrid :* « La reine a, depuis » la nuit dernière, un mal de tête assez léger, suffisant » toutefois pour avoir empêché aujourd'hui la continua- » tion du voyage (de Burgos à Madrid). Cette indisposi- » tion est diversement interprétée, mais le sentiment » général, d'accord avec le désir de chacun, est qu'il la » faut regarder comme d'un bon augure... Que Dieu » veuille qu'il en soit ainsi, etc....[1]. »

Le 19 décembre la *Gazette* annonce : « Le jour de » l'entrée solennelle de la reine est encore indécis pour » laisser le temps d'en parfaire les préparatifs et pour une » autre cause qui, s'il plaît à Dieu, portera à son comble » l'allégresse de ces royaumes. »

Enfin cette même *Gazette*, dans ce même numéro

[1] *Dichos de Quintanapalla*, etc. Voir précédemment.

du 19, enregistrant la première visite de madame de Villars à la reine, parle des félicitations et souhaits que l'ambassadrice adressa à cette princesse au sujet de son *nouvel état*.

P. 99, l. 1, *ils se couchent...*

Travaux et plaisirs, parties de chasse ou conseils, confessions ou changements d'habits, processions, promenades, etc., toutes les actions des Majestés Catholiques étaient soumises à certaines règles établies par Philippe II et observées par ses successeurs, jusqu'à mourir plutôt que de s'en écarter. On les nommait les étiquettes du palais; elles fixaient le coucher de la reine à dix heures en été, à huit heures et demie en hiver. « Au commen-
» cement que la reine fut arrivée, dit madame d'Aunoy,
» elle ne faisoit point de réflexion à l'heure marquée, et
» il lui sembloit que celle de son coucher devoit être
» réglée par l'envie qu'elle auroit de dormir; mais aussi
» il arrivoit souvent qu'elle soupoit encore, que sans lui
» rien dire, ses femmes commençoient à la décoëffer;
» d'autres la déchaussoient par dessous la table, et on la
» faisoit coucher d'une vitesse qui la surprenoit fort. »

Empruntons encore à madame d'Aunoy ce détail d'alcôve : « Les rois d'Espagne couchent dans leur apparte-
» ment, et les reines dans le leur. Mais celui-ci aime trop
» la reine pour avoir voulu se séparer d'elle. Voici comme
» il est marqué dans l'étiquette que le roi doit être lors-
» qu'il vient la nuit de sa chambre dans celle de la reine;
» il a ses souliers mis en pantoufles (car on ne fait point
» ici de mules), son manteau noir sur ses épaules, au lieu
» d'une robe de chambre dont personne ne se sert à Ma-
» drid; son broquel (c'est une espèce de bouclier) passé

» dans son bras, sa bouteille passée dans l'autre avec un » cordon; cette bouteille n'est pas pour boire, elle sert à » un usage tout opposé que vous devinerez. Après tout » cela, le roi a encore sa grande épée dans l'une de ses » mains, et la lanterne sourde dans l'autre. Il faut qu'il » aille ainsi tout seul dans la chambre de la reine[1]. »

P. 99, l. 5. *Le prince de Ligne.*

Claude Lamoral, prince de Ligne et d'Amblise, etc., prince du Saint-Empire, grand d'Espagne, chevalier de la Toison et membre du conseil d'État. Longtemps général de la cavalerie en Flandres, depuis vice-roi de Sicile et gouverneur du Milanais. Il mourut à Madrid le vendredi 22 décembre 1679[2].

Il avait épousé Marie-Claire de Nassau, veuve de son frère aîné; celle-ci se retira dans son château de Belœil, près de Mons, et y décéda en 1695.

P. 99, l. 8, *le Père Vintimilla.*

Le Père Vintimiglia, d'une grande famille de Sicile; il avait habité Paris et parlait bien français. Supérieur du couvent de San-Gayetano, et créature de don Juan à pendre et à dépendre, il s'était, comme tel, si fort compromis qu'il fut obligé de quitter la cour; il se rendit à Saragosse et y arriva le 18 décembre 1676, juste à temps pour vaincre les dernières hésitations du prince à tenter l'aventure de 1677. « Il s'étoit, dit M. de Villars, entière» ment sacrifié à don Juan dans les commencemens de » son ministère, avoit fait des sermons sanglans contre » la Reine mère, et, sur ce mérite, avoit prétendu devenir

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 220-21.

[2] *Gazette de Madrid*, numéro du 26 décembre 1679.

» confesseur de la Reine. Don Juan étant mort, et ses » espérances finies, il s'engagea à faire le voyage au de- » vant de la Reine avec le duc de Osuna; il s'avança » même jusqu'à Bayonne, et comme il étoit hardy et d'un » air spécieux, il prévint aisément la Reine et les princi- » pales personnes auprès d'elle; ce fut un de ceux qui » travailla le plus fortement à lui inspirer des sentimens » d'aversion pour la Reine mère et de défiance pour » l'ambassadeur de France[1]. »

Par cette conduite il se mettait tout d'abord à couvert des représailles probables de la reine mère; mais il visait plus haut et à pas moins qu'à décider la reine à faire nommer un premier ministre, lui signalant comme le meilleur choix le duc de Osuna, avec qui, doit-on supposer, l'intrigue était concertée. Il avait à cet effet rédigé tout un programme de gouvernement, qu'il confia à M. d'Harcourt pour être placé sous les yeux de la reine. Cette princesse arrivée au Retiro, le théatin lui adressa de nouveaux mémoires dans ce même sens, mais le lendemain même il reçut du roi un ordre de bannissement.

Il était ami de la connétable Colonna, qui le nomme deux fois dans son *Apologie* (p. 123 et 132).

P. 99, l. 21, *cérémonies de chapelle.*

« On dit de quelques princes, comme le Pape ou le » roi d'Espagne, qu'ils tiennent *chapelle* quand ils assis- » tent à l'office avec de grandes cérémonies aux jours » solennels[2]. »

Les seuls ambassadeurs des couronnes catholiques assistaient de droit à ces cérémonies; leur place au chœur

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 49 50.

[2] *Dictionnaire de Trévoux*, édition déjà citée.

était du côté de l'Évangile. On les nommait dans l'ancienne langue diplomatique, *ambassadeurs de chapelle.*

P. 100, l. 7, *ne se parlent que par* tu *et* toi.

Cette familiarité des grandes dames espagnoles avait de quoi surprendre une Française du dix-septième siècle, et dut paraître à madame de Villars un excellent trait de mœurs à relater. On était à cette époque fort cérémonieux en France, et les précieuses avaient proscrit le tutoiement comme façon de s'exprimer basse et *rustaude.* Madame de Sévigné ne dit jamais autrement que vous à sa fille; Charles de Sévigné de même à sa sœur, et l'on voit madame de Villars, très-liée cependant avec madame de Coulanges, l'appeler toujours madame, et *ma chère madame* seulement dans les moments d'effusion.

Chez les grandes dames espagnoles, du reste, le tutoiement était facilité de conversation plutôt que *marque d'amitié.* Madame d'Aunoy a finement saisi la nuance, et voici son explication, qui semble être la bonne : « Elles ne se » baisent point en se saluant; je croy que c'est pour ne se » pas emporter le plâtre qu'elles ont sur le visage : mais » elles se présentent la main dégantée et, en se parlant, » elles se disent *tu* et *toy,* et elles ne s'appellent ni madame, ni mademoiselle, ni Altesse, ni Excellence, mais » seulement *dona Maria, dona Clara, dona Teresa.* Je » me suis informé d'où vient qu'elles en usent si familiè» rement, et j'ay appris que c'est pour n'avoir aucun » sujet de se fâcher entr'elles; et que comme il y a beau» coup de manières de se parler, qui marquent, quand » elles veulent, une entière différence de qualité et de » rang, et que toutes ces différences ne sont pas aisées à » faire sans se chagriner quelquefois; pour l'éviter, elles

» ont pris le party de se parler sans cérémonie. Il faut » ajouter à cela qu'elles ne se mésallient point et qu'ainsi » ce sont toujours des femmes de condition[1]. »

P. 100, l. 11, *au Pardo.*

Ancien rendez-vous de chasse, réédifié par Charles-Quint, agrandi et embelli par Philippe II et Philippe III. Un parc considérable en dépend, terrain ordinaire de chasse des rois d'Espagne.

P. 100, l. 12, *monter un peu à cheval.*

On lui permit également ce plaisir dans les jardins du Retiro : « La jeune reine, écrit M. de Villars à Louis XIV, » à la date du 12 janvier 1680, est tombée de cheval dans » le Retiro sans se faire de mal[2]. »

P. 100, l. 16, *au palais.*

« Le palais du Roy est à l'extrémité de la ville vers le » midy : sa façade est d'ordre dorique, d'une pierre » comme de grez ; deux pavillons de briques la terminent » à droite et à gauche ; les trois autres côtés de ce palais » n'ont ni forme ni rapport entr'eux et sont tous compo- » sés d'une quantité de petits batimens de brique ou de » terre ; au-dessous du palais, le terrain, qui va en pen- » chant jusqu'au Manzanares, est fermé de murailles, » dans une situation admirable pour des terrasses et des » cascades ; mais il est inutile, sans bois, sans jardin, » sans fontaines. Une assés grande place fait l'advenue » du palais[3]. »

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 135-36.

[2] Archives des affaires étrangères.

[3] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 5-6.

Madame d'Aunoy dit de son côté :

« Il y a derrière (la façade), deux cours quarrées, bâ-
» ties chacune des quatre côtez. La première est ornée
» de deux grandes terrasses qui règnent tout du long.
» Elles sont élevées sur des hautes arcades : des balus-
» tres de marbre bordent ces terrasses; et des bustes de
» la même matière ornent la balustrade. Ce que j'y ai
» trouvé d'assez singulier, c'est que les statües de femmes
» ont du rouge aux joues et aux épaules. L'on entre par
» de beaux portiques qui conduisent au degré, lequel est
» extraordinairement large. On trouve des appartemens
» remplis d'excellens tableaux, de tapisseries admira-
» bles, de statües très-rares, de meubles magnifiques, en
» un mot, de toutes les choses qui conviennent à un pa-
» lais royal; il est orné de plusieurs balcons dorez qui
» font un très-bel effet. Tous les conseils s'y tiennent, et
» lorsque le Roi y veut aller, il passe par des galleries et
» des corridors sans être apperçû[1]. »

Philippe V fit abattre cet édifice et construire sur son emplacement le magnifique palais actuel.

P. 101, l. 29, *mascarade.*

On nommait ainsi une cavalcade ayant lieu seulement à de rares occasions et comme marque de réjouissance extraordinaire; elle avait lieu le soir; des grands, le roi à leur tête, la composaient. Ces illustres écuyers, montés sur des chevaux magnifiquement enharnachés, portaient l'habillement noir ordinaire, mais égayé d'écharpes éclatantes, de diamants et de pierreries; chacun d'eux tenait un flambeau. Ils traversaient au pas les rues de Madrid, toutes les maisons illuminées sur leur passage, et parve-

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 4-5.

nus dans la cour du palais, également illuminé, ils en faisaient plusieurs fois le tour; puis, se chargeant les uns les autres, ils cherchaient à se renverser; cette mêlée terminait le divertissement. La cour, en vue des chutes, était soigneusement sablée.

P. 102, l. 1, *son grand écuyer.*

L'almirante de Castille avait la charge de grand écuyer du roi.

P. 102, l. 4, *juego de cañas*,

ou simplement *cañas*, jeu et plus exactement course de cannes; « sorte de carrousel que la noblesse a coutume » de faire pour quelque réjouissance publique; il consiste » en différentes quadrilles qui, après avoir escarmouché » quelque temps, courent les unes contre les autres en » se lançant des cannes (javelines sans fer) que l'on doit » parer avec les boucliers[1]. »

Ces carrousels, d'origine mauresque, étaient fort en faveur à l'époque qui nous occupe. On a la relation imprimée de celui qui eut lieu à l'occasion de la fête de Charles II : *Descripcion de las cañas y toros que se celebraron en Madrid à los años del Rey nuestro señor, a primiero de diziembre* 1670. 4 p. in-4°.

P. 102, l. 16, ... *j'aye fait faire deux habits* (à l'espagnole).

C'était de la part de madame de Villars acte de courtoisie, car, à l'exclusion des autres ambassadeurs près la cour catholique, celui du Roi Très-Chrétien avait pour lui,

[1] *Diccionario de la lengua de la academia espanola*. Madrid, 1817.

sa famille et sa suite, le privilége de conserver l'habillement à la française.

P. 102, l. 24. *Le marquis de Flamarens.*

François de Grossolles, marquis de Flamarens. A la suite du fameux duel (1663) des deux la Frette, Saint-Aignan et Argenlieu contre Chalais, Noirmoutiers, d'Antin et lui, M. de Flamarens dut sortir de France; il se réfugia en Espagne qu'il ne quitta plus et où il mourut en 1706, ayant du Roi Catholique une pension de deux mille écus. Il était frère du comte de Flamarens, premier maître d'hôtel de Monsieur (disgracié en 1685), et par sa mère, Françoise le Hardy de la Trousse, parent fort proche des Coulanges, ce qui explique la mention que fait de lui madame de Villars.

P. 102, l. 25, *l'habit espagnol et la golille.*

L'habit espagnol consistait en un pourpoint, très-serré au corps et à grandes basques; une veste ne passant pas la poche; des chausses collantes, boutonnées au-dessus du genou; les manches du pourpoint pendantes et laissant voir des manches de dessous en taffetas ou en tabis; celles-ci fort bouffantes figuraient la chemise; un manteau par là-dessus; le tout de couleur noire. Le chapeau noir, à larges bords doublés de taffetas noir, la coiffe enroulée d'un gros crêpe noir (les raffinés, *guapos,* usaient seuls de ce crêpe); les cheveux sans poudre, séparés sur le côté de la tête et passés derrière l'oreille; les souliers plats et très-serrés au pied; — « Un petit pied, dit Aarsens, et un gros gras de jambe sont si fort estimés que » les galants se lient le pied avec des rubans pour le faire » paroistre petit, et en souffrent beaucoup de martyre, à

» mesme tems que par quelque faux gras de jambe ils » affectent de paroistre tout à fait à la mode. » — Ajoutez une épée démesurément longue, un poignard attaché derrière le dos, le plus souvent des lunettes pour se donner l'air grave, et vous aurez le complet aspect d'un Espagnol, grand ou simple hidalgo, du temps de Charles II. Il ne faut pas oublier la *golilla*, la pièce assurément la plus importante de cet ajustement : ainsi nommait-on une façon de collerette en carton recouvert ordinairement de quintin, si haute, si roide qu'elle ôtait au cou toute liberté de mouvement et forçait à porter beau. C'est Philippe IV qui *institua* la golille; on en célébrait la fête, et le jour anniversaire de sa fondation la cour se rendait dévotement à une chapelle située au bout du pont de l'Ange gardien. Philippe V ne put pas s'habituer à ce carcan, ce qui, au début, choqua beaucoup : « Nous verrons, » dit Louville, « bien d'autres difficultés pour l'habille» ment; il n'y aura pas jusqu'à la golille qui ne fournisse » matière à querelle, souvent plus que les affaires » d'État[1]. » Le roi composa à son sujet une fable latine en prose, que le Père Commire mit en vers latins et qu'un anonyme traduisit en vers français. Le morceau finit de la sorte :

La golille est notre fléau,
Et nous pourrions en faire encor notre parure?
Ah! si vous ne voulez me réduire au tombeau,
Que cette golille maudite
Soit dans tout l'univers à jamais interdite!

Elle fut peu après défendue à la cour, mais l'usage en persista longtemps parmi les magistrats et les bourgeois.

[1] *Mémoires secrets,* par le marquis de Louville; Paris, 1818, t. I, p. 125.

P. 102, l. 26. *Le comte de Charni.*

Fils naturel de Gaston d'Orléans; Mademoiselle (*la Grande*) l'avoue pour son frère et raconte dans ses *Mémoires*[1] qu'elle le prit auprès d'elle, lui donna le nom de chevalier de Charny (t. II, p. 294), et, après lui avoir fait porter quelque temps le mousquet au régiment des gardes (t. III, p. 23), lui acheta une compagnie d'infanterie dans celui de la Couronne. (T. IV, p. 150-51.)

Passé ensuite, j'ignore pour quelle raison, au service du roi d'Espagne, M. de Charny avait le titre de général de sa cavalerie en Catalogne, du temps de madame de Villars[2].

P. 103, l. 11, ... *et les pieds en dedans.*

Allusion sans doute à un passage d'une lettre de madame de Coulanges à madame de Villars, et que cette dernière aurait lue à la reine.

P. 103, l. 15, ... *s'accoutumer aussitôt.*

Cet aveu ne s'accorde guère avec ce que la reine mandait à Madame dans le même temps[3].

Madame de Villars parle souvent de la bonne humeur de la reine, trop souvent pour qu'on ne soit pas tenté de croire à un peu de calcul de sa part. Nous avons le secret de la triple adresse de ses *Lettres*. Louis XIV tenait fort à ce que sa nièce fît bonne mine au mauvais jeu espa-

[1] Édition d'Amsterdam, 1735.

[2] Voir le portrait que fait de lui Mademoiselle, t. VIII, p. 327.

[3] Voir la lettre de Madame du 15 décembre 1679 (*Lettres nouvelles et inédites de la princesse Palatine*, traduites par M. A. A. Rolland) et celle du 11 décembre 1695. (*Correspondance générale de Madame*, t. I, p. 22.)

gnol. Annoncer que la princesse se résignait et même s'accoutumait à sa nouvelle existence, c'était très-adroitement faire sa cour au roi, et comme la reine voyait habituellement madame de Villars, l'honneur de cette résignation revenait de plein droit aux conseils de l'ambassadrice.

P. 103, l. 20, *l'entrée de la reine.*

Elle eut lieu le 13 janvier; un Castillan en a laissé en vers à la Loret une pompeuse description[1], trop étendue pour trouver place ici. Elle fut fort magnifique; « la dé» pense des grands est excessive et celle qu'on a fait pour » les ornemens de la ville et des arcs de même[2] ». La princesse, conformément au cérémonial, fit seule son entrée; elle portait un habit vert et or, découvrant un peu la gorge, était coiffée *en melena,* et une agrafe de diamants, à laquelle pendait la célèbre perle *la Peregrina,* « aussi grosse qu'une petite poire de rousselet, » retroussait son chapeau.

« Le Roy et la Reine mère étoient chez le comte de » Oñate à un balcon doré fait exprès à la fenêtre d'un

[1] *Verdadera y nueva relacion de la solemne y real entrada que ha hecho la Reyna, nuestra señora D. Luysa Maria de Borbon, desde el Real Retiro à su real palacio (caxa desta hermosissima Perla.) Dase cuento del solemne aparato y sumptuoso adorno de Arcos, y calles de que se componia esta Noble y Coronada villa de Madrid en el dia treze de Enero deste presente año* de 1680. Le lecteur curieux du détail de ces sortes de solennités trouvera, à défaut de la relation espagnole, d'assez peu facile rencontre, de quoi se pleinement satisfaire dans le *Voyage d'Espagne*, de madame d'Aunoy (t. III, p. 214-20), les *Mémoires d'Espagne* par la même (t. I, p. 201-6), et le *Mercure hollandais* de l'an 1680 (Amsterdam, 1682, p. 1 à 12.).

[2] Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 12 janvier 1680. (Archives des affaires étrangères.)

» appartement bas fermé de jalousies, qu'ils ouvrirent » seulement de quatre doigts quand la Reine passa[1]. »

P. 104, l. 18, *qu'elle mange beaucoup.*

« Elle mange quatre fois le jour de la viande », dira plus loin madame de Villars. Ce gros appétit, apporté de la cour de France, où Louis XIV, par son exemple, encourageait l'indigestion, devait en effet fort surprendre Charles II, sobre comme tous ceux de sa nation. « La » Reine, rapporte madame d'Aunoy, se fait accommoder à » manger à la manière de France, et le Roi à celle d'Es- » pagne. C'est une cuisinière qui apprête tout ce qui est » pour sa bouche : la Reine tâche de l'accoûtumer aux » ragoûts qu'on lui sert, mais il n'en veut point[2]. »

P. 105, l. 6. *C'est le marquis de la Fuente.*

Don Gaspar de Tebes (ou Teves) y Cordova, Tello y Guzman, comte de Venazuza, deuxième marquis de la Fuente, etc., siégea à Nimègue avec le titre de second plénipotentiaire d'Espagne et remplaça auprès du Roi Très-Chrétien le duc de Giovenazzo, révoqué comme il sera dit plus avant. Il était fils du premier marquis de la Fuente, qui vint à Paris en 1662 donner si complète réparation de l'insulte faite à Londres l'année précédente par l'ambassadeur d'Espagne à celui de France à propos de préséance. Ce premier la Fuente, conseiller d'État en 1666, mourut à Madrid en 1673; il était, ainsi qu'il a été dit dans l'*Introduction*[3], commissaire de M. de Villars à sa seconde ambassade d'Espagne. Un catalogue, récem-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne,* p. 82.
[2] *Relation du voyage d'Espagne,* t. III, p. 214.
[3] P. 27.

ment publié[1], des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, mentionne comme faisant partie de ce dépôt diverses dépêches (*varios officios*) de M. de Villars au marquis de la Fuente. Mais ces pièces, dont j'ai aussitôt demandé copie, ne se sont pas retrouvées dans le volume indiqué (*codice* V, 196, p. 173); « algun lector demasiado » curioso debe haberlas arrancado, cosa demasiado fre- » cuente por disgracia en nuestras bibliotecas », m'a répondu M. Sancho Rayon (l'un des auteurs du Catalogue) qui avait bien voulu prendre à mon intention la peine de cette recherche.

P. 107, l. 10, ... *deux mots de sa personne.*

Madame Colonna, fort jeune lorsqu'elle quitta la France, y avait laissé assez médiocre réputation de beauté; voici le portrait que fait d'elle, à cette époque, madame de Motteville : « Marie Mancini avoit un teint » brun, tirant sur le jaune, le cou et les bras longs et dé- » charnés, la bouche grande et plate, mais de belles » dents, une taille haute et droite, les yeux rudes et sans » feu, mais qui promettoient de s'adoucir et de s'animer.»

P. 107, l. 21, ... *sortie quatre ou cinq fois.*

A propos de ces sorties et rentrées de la connétable, madame d'Aunoy raconte assez plaisamment que les religieuses du couvent de *San Domingo,* fatiguées des façons de madame Colonna, « résolurent de ne la plus recevoir; » et en effet la dernière fois qu'elle y voulut rentrer, elles » luy dirent nettement qu'elle pouvoit rester dans le » monde, ou choisir une autre retraite que leur maison.

[1] *Indice de los manuscritos de la Biblioteca nacional*, tome second de l'*Ensayo de una biblioteca española,* etc., ouvrage déjà cité.

» Elle se sentit fort offensée de ce refus, qui ne convenoit » point à une personne de sa qualité et de son mérite. » Elle fit agir ses amis auprès du roi, et il envoya dire à » l'abbesse qu'elle eût à ouvrir sa porte à la connétable. » L'abbesse et toutes les religieuses s'obstinant dans leur » refus, dirent qu'elles vouloient représenter leurs raisons » à Sa Majesté et qu'elles l'iroient trouver. Lorsqu'on » rapporta au Roi la réponse de ces religieuses, il s'éclata » de rire et dit : J'auray bien du plaisir à voir cette pro- » cession de nonnes qui viendront en chantant : *Libera* » *nos, Domine, de la Condestabile*[1]. »

P. 110, l. 17, ... *vû son portrait.*

Mais, suivant l'usage de ces occasions, — la nécessité était ici pressante, — un portrait flatté, idéalisé, et peut-être d'entière fantaisie, comme celui gravé par Larmessin en 1679, c'est-à-dire à l'époque du mariage et qui montre le Roi Catholique couvert d'une armure, le regard intelligent, le visage florissant de santé[2]. Le véritable Charles II, l'infirme de corps et d'esprit, au masque blême, à l'œil hagard, *laid à faire peur et de mauvaise grâce*[3], il faut le demander aux toiles de Juan Carreño, conservées au Musée de Madrid; trois magnifiques portraits, d'une ressemblance cruelle, effrayants vraiment à considérer[4].

[1] *Relation du voyage d'Espagne,* t. III, p. 18.

[2] Également de pure fantaisie, un Charles II enfant, sans nom de graveur, mais qui paraît devoir être attribué à Larmessin.

[3] Lettre du marquis de Villars au marquis de Pomponne du 22 juin 1679. (Archives des affaires étrangères.)

[4] L'un en buste, n° 1609; les deux autres en pied, n°s 357 et 513. — Le n° 513 est la répétition du n° 357. (*Catalogo de los cuadros del real Museo de pintura. Quinta edicion,* Madrid, 1858.) On peut

P. 111, l. 10, *guère agréable.*

« Madame de Villars avoit résolu de n'aller que rare-
» ment au palais; la Reine désire que ce soit plus sou-
» vent. Elle se conduit fort sagement. Nous l'exhortons
» à la patience, n'y ayant que ce parti à prendre. Son
» bon tempérament et sa jeunesse la soutiennent malgré
» cela[1]. »

P. 111, l. 15, ... *qui furent les toreadors.*

C'étaient Leurs Excellences de Medina-Sidonia, Camarasa, Rivadavia, grands d'Espagne; don X... de Moscoso, fils du comte de Altamira, le comte de Casapalma, second fils du duc de Sesar, et don Fernandez de Cea, gentilhomme cordouan. Leur entrée sur la place fut brillante, chacun d'eux étant suivi de nombreux valets, vêtus à l'étrangère, soit en Turcs, Hongrois, Mores, etc., et très-magnifiquement. Ils combattirent avec courage et adresse, et « le duc de Medina-Sidonia, rapporte le Pere
» Henrique Florez[2], eut la chance heureuse de tuer deux
» taureaux avec seulement deux *rejones*[3]. »

signaler encore un portrait en pied, placé dans la bibliothèque de l'Escorial, et représentant Charles II à l'âge de quatorze ans.

[1] Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 22 février 1680. (Archives des affaires étrangères.)

[2] *Memorias de las Reynas catolicas*, troisième édition. Madrid, 1790. — *Vie de Marie-Louise de Bourbon*, t. II, p. 978.

[3] *Rejon*, espèce de lance en bois de pin, d'une vare et demie (1 mètre 25) de long, terminée par un fer aciéré de la forme d'un fer de flèche, dont on usait pour combattre à cheval les taureaux. Longue et mince, cette lance se brisait d'ordinaire au premier choc; aussi chaque combattant avait-il à ses côtés deux valets portant des *rejones* de rechange. L'arme, malgré la faiblesse de son bois, pouvait, habilement dirigée, devenir meurtrière, témoin l'action du duc de Medina-Sidonia; mais la mention qu'en fait le Père Florez prouve qu'un pareil exploit était fort rare, et en quelque sorte exceptionnel.

La *plaça mayor* servait alors de *plaza de toros.* Un incendie l'ayant en partie détruite le 20 août 1672, elle venait d'être rebâtie par Jose Donoso sur le plan primitif de Juan Gomez de Mora, célèbre architecte du temps de Philippe III. Fort vaste (plus longue que large cependant), entourée de maisons uniformes, à cinq étages et à autant de rangs de balcons, cette place convenait on ne peut mieux à ce genre de spectacle. La loge royale, dorée et surmontée d'un dais, se détachait au premier rang des balcons et formait le centre d'un des côtés de la place dans le sens de sa longueur; à sa droite et à sa gauche, les balcons des divers conseils, de la municipalité de Madrid, des magistrats, des grands, des *titulos de Castilla;* en face ceux des ambassadeurs de chapelle; ces balcons étaient loués aux frais du roi, au nom duquel on offrait, pendant la représentation, à tous ces personnages une collation composée de fruits, confitures sèches et eau glacée; et, « avec cette collation, on apportoit aux dames » des gants, des rubans, des éventails, des pastilles, des » bas de soye et des jarretières. De sorte que ces fêtes-là » coûtent toujours plus de cent mille écus[1]. »

Les balcons se louaient quinze et jusqu'à vingt pistoles.

Des gradins destinés au populaire reliaient le sol au premier rang des balcons et régnaient tout autour de la place, ne s'interrompant qu'au-dessous du balcon royal. L'espace ainsi laissé libre était occupé par les gardes du Roi qui, leurs officiers dans le rang, « y forment une es» pèce de haye, se tenant fort serrez; et quoique les tau» reaux soient quelquefois prests à les tuer, il ne leur est » pas permis de reculer, ni de sortir de leur place. Ils » leur présentent seulement la pointe de leurs hallebar-

[1] *Relation du voyage d'Espagne,* t. III, p. 27.

» des, et se défendent avec beaucoup de péril de leur » part. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, il est à eux [1]. »

P. 111, l. 30, ... *s'observe dans ces combats.*

» Il y a des loix établies pour cette sorte de course, » que l'on nomme *duelo,* c'est-à-dire duel, parce qu'un » cavalier attaque le taureau et le combat en combat sin- » gulier. Voici quelques-unes des choses que l'on y ob- » serve. Il faut estre né gentilhomme et connu pour tel » pour combattre à cheval. Il n'est point permis de tirer » l'épée contre le taureau, qu'il ne vous ait fait insulte. » On appelle insulte quand il vous arrache de la main le » *garrochon* [2], c'est-à-dire la lance, ou qu'il a fait tomber » votre chapeau ou votre manteau, ou qu'il vous a blessé » vous ou votre cheval, ou quelqu'un de ceux qui vous » accompagnent. En ce cas, le cavalier est obligé de » pousser son cheval droit au taureau, car c'est un *em-* » *peño,* cela veut dire un affront [3], qui engage à se venger » ou à mourir; et il faut lui donner *una cuchillada,* c'est- » à-dire un coup du revers de son épée à la tête ou au » cou [4]. Mais si le cheval sur lequel le cavalier est monté » résiste à avancer, l'on met aussitôt pied à terre et l'on » marche courageusement contre ce fier animal [5]. On est

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 31.

[2] *Garrochon,* lance un peu moins longue, mais plus résistante que le *rejon.*

[3] *Empeño* signifie au propre, engagement, obligation.

[4] Frapper ailleurs eût été gravement manquer aux règles de ce duel, mais, le premier coup porté, le cavalier devenait maître de combattre le taureau de telle manière qu'il voulait et de l'atteindre partout où il pouvait.

[5] N'y a-t-il pas dans ce singulier point d'honneur comme une réminiscence des anciens combats en champ clos, où les chevaliers, les lances rompues, sautaient à terre et s'abordaient à l'épée?

» armé d'un épieu[1] fort court et large de trois doigts. Il » faut que les autres cavaliers qui sont là pour combattre » descendent aussi de cheval, et accompagnent celui qui » est dans l'*empeño;* mais ils ne le secondent point pour » lui procurer aucun avantage contre son ennemi. Lors- » qu'ils vont tous de cette manière vers le taureau, s'il » s'enfuit à l'autre bout de la place, au lieu de les atten- » dre ou de venir à eux, après l'avoir poursuivi quelque » tems, ils ont satisfait aux lois du duel[2]. »

P. 112, l. 14, ... *manger de la viande le samedi.*

La bulle de la croisade (*la santa Cruzada,* en espagnol) date, si je ne me trompe, du douzième siècle, et accordait gratuitement différentes indulgences et dispenses à ceux qui personnellement ou par des dons d'argent prenaient part aux expéditions contre les infidèles. Au quinzième siècle, elle fut spécialement concédée à l'Espagne[3], aida, paraît-il, à en chasser les Maures, et, les Maures chassés, y a été constamment renouvelée[4], toujours pour ce motif des infidèles à combattre. Mais en s'éloignant de ces temps héroïques, la bulle devint un objet de trafic, se vendit au nom du Roi Catholique, le Saint-Père étant de moitié dans les profits, et bientôt l'achat en fut rendu obligatoire[5] dans toute la monarchie

[1] Épieu doit être entendu pour épée. C'est à l'épée seulement que dans ces conditions l'on attaquait le taureau.

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 32-3.

[3] Le premier titre que l'on connaisse relatif à l'octroi de la *Cruzada* en Espagne est une bulle de Pie II (1458), donnée en faveur du roi Henri IV de Castille. (Voir sur la *Cruzada : El theatro universal de España, descripcion eclesiastica y secular de todos sus reynos y provincias*, t. IV, p. 474 à 511, édition de Barcelona, 1751.)

[4] Les indulgences, on le sait, ne sont point concédées *ad perpetuum*.

[5] « Les religieux Jéronimites, dont le couvent étoit situé à une

(sauf l'État de Naples, celui de Milan et les Flandres) pour les Espagnols comme pour les étrangers résidants ou de passage. « Il y a un grand débit de cela (de la » bulle); car qui n'en achete point passe pour juif ou hé- » rétique; et cela ne vaut rien que pour un an, aussi bien » en Espagne comme aux Indes, où le Roy vend toutes » ces bulles-là, et le revenu qui vient de cela est, comme » j'ay oüi dire, plus grand que celui des mines d'or et » d'argent. La moindre bulle se vend trois réaux de vellon, » et le prix augmente à proportion de la qualité des » gens[1]. »

Entre autres dispenses, la bulle autorisait l'usage de la viande les samedis de toute l'année, mais le limitait aux *issues* des animaux (les pieds, la tête, le foie, le gésier, etc.), excluant par là *ce qui s'appelle petits pieds*, c'est-à-dire, la volaille, le menu gibier.

Un conseil (*consejo de la santa Cruzada*) chargé du recouvrement de ce pieux impôt fut, avec l'agrément de Rome, institué par Charles-Quint; il était présidé par un haut dignitaire ecclésiastique qui prenait le titre de commissaire général spécial de la Santa Cruzada[2] et connais-

» demi-lieue de Valladolid, avoient reçu des Rois Catholiques (Isabelle » et Ferdinand) le privilége à perpétuité d'imprimer la bulle de la croi- » sade. Ce privilége, augmenté par Philippe II, rapporte net au mo- » nastère douze mille ducats d'Espagne par an. » (*Voyage d'Espagne fait en l'année* 1755, traduit de l'italien par le Père de Livoy, Barnabite, 2 vol. in-12. Paris, 1772.)

[1] *Relation de l'estat d'Espagne*, p. 90. — A la fin du dix-huitième siècle, le rendement de la bulle se chiffrait pour le roi par une vingtaine de millions de réaux. — Les bulles étaient et sont encore de trois classes, ou plutôt de trois prix, car c'est toujours la même bulle; celle des Excellences, celle des Illustres et celle des simples bourgeois.

[2] Ce personnage du temps de madame de Villars était don Antonio de Benavides y Bazan, patriarche des Indes.

sait de toutes les affaires de la bulle, en vertu de pouvoirs apostoliques conférés par le Saint-Siége.

Modifié quant à sa composition en 1648, ce *consejo* fut en 1750, et d'un commun accord entre le Roi et le Pape, remplacé par une simple commission (*comisaria*), qui fonctionne aujourd'hui encore, s'occupant, comme par le passé, du placement de la bulle; mais les sommes perçues sont, depuis le concordat, exclusivement pour l'autel, et le *comisario apostolico* général de la Santa Cruzada[1] en dispose sans contrôle du gouvernement.

Un bref de Pie IX du 30 avril 1861 a prorogé la bulle pour douze années; il est dit dans l'extrait (*sumario*) vendu au public que l'argent produit par la bulle ne pouvant plus être employé à armer des soldats de la croix parce que les temps sont changés (*por haberse cambiado la naturaleza de los tiempos*), sera affecté *a otros usos piedosos*.

La dispense pour le maigre (*indulto apostolico para el uso de carnes*) se peut maintenant acheter séparément d'avec la bulle.

P. 112, l. 19, ... *et Françoises*.

M. de Villars écrivait le 10 février 1680 à Louis XIV : « Le Roi Catholique témoigne une haine contre les Fran» çais qui va jusqu'à la fureur[2]. »

P. 113, l. 21, *les plus méchans conseils*.

Voir notre *Introduction*, p. 50, au texte et à la note.

P. 113, l. 23, *la comédie espagnole*.

« Pour comédie ordinaire, nous avons ici deux théâ-

[1] Actuellement, le Père Cyrille, cardinal-archevêque de Tolède.
[2] Archives des affaires étrangères.

» tres où l'on joue tous les jours... La représentation n'en » vaut presque rien, car, excepté quelques personnages » qui réussissent, tout le reste n'a l'air ny le génie de » vray comédien. Ils ne jouent pas aux flambeaux, mais » en plein jour, ce qui empesche que leurs scènes ne pa- » roissent avec éclat. Les habits des hommes ne sont ny » riches ny proportionnez aux sujets. Une scène romaine » et grecque se représente avec des habits espagnols. » Toutes celles que j'ay vues ne sont composées que de » trois actes qu'ils nomment *jornadas*. On les commence » par quelque prologue en musique, mais on chante si » mal que leur harmonie semble des cris de petits enfans. » Aux entr'actes, il y a quelque peu de farce, quelque » ballet, ou (dans la salle) quelque intrigue particulière, » ce qui est souvent le plus divertissant de toute la » pièce[1]. »

P. 114, l. 10, *le duc de Medinaceli.*

Don Juan Francisco de la Cerda Enriquez Afan de Ribera, duc de Medinaceli, etc... Sept fois grand d'Espagne, immensément riche par lui-même et par sa femme, héritière du duc de Cardona, chevalier de la Toison d'or, sumiller du corps de Sa Majesté, du conseil d'État. Il fut, comme il a été dit dans l'*Introduction*, déclaré premier ministre le 22 février 1680.

Honnête homme, ayant de très-bonnes intentions, mais sans courage, sans esprit, timide, irrésolu, il se montra également incapable de faire le bien et d'empêcher le mal. Le 22 mars, un mois après sa nomination, M. de Villars mandait au Roi : « Le gouvernement, Sire, n'est » pas amandé par le premier ministre. Il n'a pas assez

[1] *Voyage d'Espagne*, p. 29-30.

» de vigueur pour s'autoriser. Les divisions augmentent » tous les jours. Le crédit de don Geronimo de Eguia pa- » roit supérieur au sien. Pas une affaire tant soit peu » considérable n'est décidée que par l'avis des juntes, que » l'on forme à mesure que les affaires se présentent. Le » premier ministre nomme par son choix les personnes » qui les doivent composer. Il y a introduit quasi toujours » le confesseur du Roi Catholique et de la Reine pour se » disculper[1]. »

Le 16 mai suivant :

« Le duc de Medinaceli est bon homme; il travaille » tout le jour et... ne fait rien. Il consulte surtout son » confesseur. Il a établi son frère et ses amis[2]. »

Sa *mollesse* devint si grande que bientôt il n'eut plus ni autorité ni respect, et l'ambassadeur écrivait à Louis XIV, le 11 juillet 1681 : « Le duc ne subsiste que » par la désunion de ses ennemis, qui ne peuvent s'ac- » corder[3]. »

P. 114, l. 15, *ce rabais des monnoies.*

Madame de Villars devant revenir sur ce rabais des monnaies, il semble à propos d'en parler dès à présent avec quelques détails et une fois pour toutes.

La monnaie d'appoint en Espagne avait longtemps été de petites pièces de cuivre pur, appelées *reales de vellon* (réaux de billon); en 1660 on imagina d'augmenter leur valeur[4] — jusque-là celle de leur poids — par un alliage

[1] Archives des affaires étrangères.

[2] Archives des affaires étrangères.

[3] Archives des affaires étrangères.

[4] La mesure serait bien antérieure à cette date de 1660 que me fournit la relation de M. de Villars, et remonterait au règne de Philippe III, s'il faut en croire Aarsens : « Ce qui acheva, raconte-t-il,

d'argent. Cette opération, dont on attendait des merveilles, eut pour résultat, vu la facilité et le gain qu'il y avait à contrefaire cette nouvelle monnaie, d'inonder l'Espagne de pièces fausses. L'or et l'argent haussèrent naturellement aussitôt, et dans une proportion telle que la pistole représentant, valeur réelle, quarante-huit réaux, atteignit le chiffre de cent dix et même de cent vingt, et que la piastre monta de douze réaux à trente.

Dès 1663, il fut question de retirer la monnaie d'alliage; le projet n'eut pas de suite, et peu après « l'embarras de distinguer la fausse monnoye de la bonne, ou plutôt la corruption de ceux qui devoient y mettre ordre, en fit autoriser l'usage. »

« Don Juan, » dit M. de Villars, « devenu premier » ministre, chercha à corriger un si grand déréglement, » mais en cela comme dans le reste il consulta beaucoup » sans rien résoudre... et comme en Espagne la naissance » d'un déréglement est d'ordinaire une raison pour l'au- » toriser dans la suite », les choses demeurèrent comme devant jusqu'au moment où le bruit ayant couru que la monnaie de cuivre était menacée de décri, et chacun, par suite, refusant de la recevoir, « on en vint à cette extré- » mité qu'on ne put plus rien acheter, et qu'on se trouva » tout à coup sans vivres dans la ville, et tout le peuple » en état de périr.

» On ne sçut y apporter d'autre remède que de baisser » cette monnoye sur-le-champ, sans autres précautions » pour le présent et pour l'avenir. Ainsy on vit en un

» d'affoiblir l'État et le jetta dans une plus grande misère fut le haus- » sement de la monnoye de billon, la *subida de la moneda de vellon*, » dont L. Saavedra dit qu'il arriva plus de mal à l'Espagne que si tous » les serpens et tous les monstres d'Afrique l'eussent attaquée. » (*Voyage d'Espagne*, p. 178.)

» instant la pistole, qui valoit cent dix réaux, n'en valoir » plus que quarante-huit, et la piastre, qui en valoit trente » revenir à douze; les espèces de la monnoye de cuivre » qui étoient bonnes, réduites au huitième de leur valeur » précédente, et la fausse monnoye mise au prix de la » bonne.

» L'effet de ce changement fut que toutes choses gar- » dant leur prix en cuivre, le doublèrent en or et en ar- » gent, c'est-à-dire, que ce qui valoit auparavant vingt » réaux, valut vingt réaux de même, mais ces vingt réaux » qui auparavant le rabais ne valoient que quarante sols » de France, depuis le rabais en valoient cent, de sorte » qu'il se trouva que le 11 février 1680 l'on acheta cent » sols ce qu'on avoit acheté quarante sols le jour précé- » dent, qui fut celuy du rabais, et l'homme qui devoit ce » jour-là dix mil réaux, qui faisoient cent pistoles, trouva » que le lendemain ces mêmes dix mil réaux faisoient » près de deux cent cinquante pistoles[1]. »

Le duc de Medinaceli, entré au ministère dans le temps même où le rabais venait d'être établi, s'émut de ses conséquences et fit décréter (après toutefois quatre mois de délibération) la suppression totale de la monnaie de cuivre. Les détenteurs en devaient être remboursés au poids du métal décrié « en argent comptant ou en » billets payables à certains tems, c'est-à-dire, suivant » l'usage d'Espagne, qui ne se devoient jamais payer. » Des bureaux furent ouverts et l'on procéda à l'échange annoncé. Par malheur, il n'y avait de disponible que cent mille écus pour retirer ce cuivre dont plus de quinze millions étaient dans la circulation; les cent mille écus livrés, on ferma boutique et tout fut dit. D'énormes

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 100.

quantités de réaux devinrent ainsi inutiles. « Les administrateurs et les fermiers des deniers publics qui » n'avoient dans leurs caisses que de cette monnoye se » trouvèrent insolvables, ceux des particuliers réduits au » même état.

» Ainsy le roy et les sujets furent également privés de » leurs revenus, et, par une dépendance nécessaire, tout » le royaume sans argent. On vit les banquiers manquer » de fonds et de crédit pour satisfaire aux lettres de » change[1], les marchands hors d'état de payer leurs » dettes et de faire payer ce qui leur étoit dû; il fallut » donner au corps entier des marchands des lettres de » crédit pour quatre mois d'abord, et les continuer en- » suite, sans qu'ils pussent néanmoins se rétablir, parce » que l'argent manquant toujours, le commerce demeu- » roit également interrompu. Les étrangers trouvoient de » nouveaux profits dans ce nouvel accablement de l'Es- » pagne. Ils achetoient le cuivre décrié à bas prix et l'en- » voyoient à Gênes, en Angleterre et en d'autres lieux » où ils négocioient avec avantage ce métail melé d'un » alliage d'argent assez considérable.

» Pendant que les étrangers emportoient nécessairement » ce métail hors du royaume, on délibéroit à Madrid durant » sept ou huit mois ce que l'on en feroit. Il se présen- » toit des traitans pour entreprendre d'en séparer l'alliage » d'argent. On fut longtems à conclure avec eux; enfin » l'on refusa le parti de celui qui l'offroit le plus avanta-

1 « ...Il n'y a plus d'espèces, et le meilleur banquier n'est pas en » état d'accepter une lettre de change de mille pistoles qu'en prenant » deux mois de terme pour payer, et dans six mois ceux qui recevront » de l'argent du dehors seront obligés de le faire voiturer. » (Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 18 juillet 1680. Archives des affaires étrangères.)

» geux avec cent mille écus d'avance, et l'on traita avec » celuy qui en offroit le moins, qui ne promettoit point » d'avance et avoit déjà fait banqueroute; la raison d'une » préférence si peu régulière fut que le banquier devoit » beaucoup à don Pedro de Aragon, qui ne pouvoit en » être payé qu'en luy procurant quelque ressource » extraordinaire[1]. »

Ce don Pedro de Aragon, il faut tout dire, était à la fois oncle et gendre du premier ministre.

P. 114, l. 21, ... *ne vivre que de... tomar el sol.*

Autrement dit, pour le cas présent : *ne vivre que de l'air du temps* (Voir ci-dessus, p. 215).

P. 114, l. 23, ... *comédie de machines.*

On opéra; madame d'Aunoy assista au Buen-Retiro à une représentation de ce genre; elle décrit d'abord la salle qui est « d'un beau dessin, fort grande, toute ornée » de sculpture et de dorure. L'on peut estre quinze dans » chaque loge sans s'incommoder. Elles ont toutes des » jalousies, et celle où se met le Roi est fort dorée. Il n'y » a ni orchestre ni amphithéatre. On s'assit dans le par- » terre sur des bancs. » Passant à l'opéra, c'était celui d'*Alcine* : « Il n'a jamais esté, poursuit-elle, de si pitoya- » bles machines; on faisoit descendre les dieux à cheval » sur une poutre, qui tenoit d'un bout du théâtre à l'au- » tre; le soleil estoit brillant par le moyen d'une douzaine » de lanternes de papier huillé, dans chacune desquelles » il y avoit une lampe; lorsqu'Alcine faisoit des enchan- » temens, et qu'elle invoquoit les démons, ils sortoient » commodément de l'enfer avec des échelles; le *gracioso*,

[1] *Mémoires de la Cour d'Espagne*, p. 277-79.

» c'est-à-dire, le bouffon, dit cent impertinences. Les mu-
» siciens ont la voix assez belle, mais ils chantent trop de
» la gorge[1]. »

P. 115, l. 13, ... *deux en six semaines.*

« Les ambassadrices d'Allemagne et de Danemark » (note de l'*édition* de 1759).

P. 115, l. 18. *Mesdames de Schomberg et de la Fayette.*

Suzanne d'Aumale, fille de Daniel d'Aumale, seigneur de Hancourt, seconde femme de Armand-Frédéric, duc de Schomberg[2], maréchal de France en 1675.

Quant à madame de la Fayette, son nom la désigne suffisamment.

Madame de Schomberg et madame de la Fayette n'avaient pas, dit madame de Sévigné, « un moment de » santé. »

P. 116, l. 8, ... *un couvent à cinq lieues d'ici.*

Madame Colonna ne fut point envoyée à Saragosse, où son mari résidait en qualité de vice-roi d'Aragon; mais les portes du couvent de San-Domingo étant cette fois irrévocablement fermées, M. de los Balbases, qui avait hâte d'être délivré de sa remuante belle-sœur, obtint du roi un ordre pour la conduire dans un couvent de campagne; elle y resta jusqu'à l'arrivée du connétable à la cour, fut alors transférée dans un couvent de Madrid,

1 *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 7 et 21.

2 Il ne serait que correct d'écrire *Schonberg*, le nom étant allemand et composé de l'adjectif *schon* (beau, belle), et du substantif *berg* (montagne). Le maréchal signait Scho*n*berg, mais Scho*m*berg a prévalu.

et peu après en sortit pour aller demeurer dans la maison de son mari.

P. 116, l. 17, *une lettre de madame de Sévigné.*

Cette lettre n'a point été retrouvée.

P. 117, l. 22, *tasses de Bucaro.*

Poteries d'un travail grossier, fabriquées par les Indiens de l'Amérique du Sud, avec une terre qui passait pour salutaire, notamment pour les affections de poitrine, et que les dames espagnoles, malades ou non, grignotaient avec passion. « Si l'on veut leur plaire, raconte madame » d'Aunoy, il faut leur donner de ces *bucaros,* qu'elles » nomment *barros,* et souvent leurs confesseurs ne leur » imposent point d'autre pénitence que d'être un jour » sans en manger..... J'ay voulu tâter de ce ragoût tant » estimé et si peu estimable; j'aimerois mieux manger du » grès[1]. » Ces *bucaros* (vases, coupes, tasses), dont on rencontre encore des exemplaires en Espagne, ont la propriété, tant est poreuse la terre dont ils sont formés, d'absorber rapidement l'eau versée dans leur intérieur; pénétrés par elle, ils répandent une odeur autrefois réputée parfum exquis, mais fort semblable, je dois dire, à celle de la plus commune terre des champs après une pluie d'été.

P. 118, l. 4, *Mançanarès.*

Éternel prétexte à quolibets; les Espagnols eux-mêmes ne les lui ont point épargnés. Cervantes l'appelle *arroyo con honores de rio* (ruisseau avec les honneurs de fleuve); Tirso de Molina, *vizconde de Rios y duque de Arroyos*

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 143.

(vicomte des Fleuves et duc des Ruisseaux); Quevedo le traite d'apprenti rivière et ailleurs le représente mourant de soif, et sollicitant une goutte d'eau de la charité des passants.

Le pont dont parle madame de Villars fut construit sous Philippe II par l'architecte qui bâtit l'Escorial, et se nomme le pont de Ségovie.

P. 118, l. 25. *Les femmes de la reine partirent.*

« ... Les deux femmes de la Reine, Sire, sont parties, » et son écuyer, pour s'en retourner en France. Les deux » autres croyent d'avoir bientôt la même destinée; on ne » les a pas chassées, mais les mauvais traitemens et la » haine que le roi d'Espagne témoigne à tout ce qui est » françois les ont obligées à se retirer[1]. »

On avait déjà congédié « presque tous les officiers » qu'on luy (à la reine) avoit accordés à Burgos, sans » luy vouloir laisser seulement un chirurgien francois, » qui avoit acheté sa charge et l'avoit suivie en Espagne » à ses dépens[2]. »

Le procédé assurément était excessif. N'y aurait-il pas cependant injustice à trop vivement reprocher à Charles II d'avoir éloigné un entourage qui, par sa présence seule, entretenait dans l'esprit de la reine des souvenirs naturellement importuns à un mari, surtout passionnément épris comme l'était le roi? A défaut de la jalousie (doublée ici d'une aversion innée pour « tout ce qui étoit » françois »), la prévoyance politique conseillait encore ce coup d'état domestique. Du reste, sans sortir de l'épo-

[1] Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 22 mars 1680. (Archives des affaires étrangères.)

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 151.

que, et même de la famille, Louis XIV avait par avance autorisé cette façon d'agir en renvoyant de France (en 1673) les femmes espagnoles venues avec Marie-Thérèse, et, s'il permit que l'une d'elles demeurât, ce ne fut qu'à la prière de madame de Montespan, sollicitée à cet effet par la reine[1].

« Il paroît, mande le 4 avril suivant l'ambassadeur au » Roi, que, depuis le départ des François, le roi d'Es- » pagne est un peu plus tranquille[2]. »

Madame de Villars reconnaîtra bientôt que « tout au- » roit été encore mieux si, dès la frontière, on eût ôté à » la reine généralement toutes les Françoises[3]. »

P. 121, l. 2, ... *une petite fenêtre.*

Les ambassadeurs de chapelle n'étaient point priés aux processions ayant lieu dans l'intérieur du palais, par la difficulté de les y placer comme il appartenait à leur rang.

P. 121, l. 12, ... *garde mayor.*

Doña Laura Maria de Alarcon (ou Alargon), *guarda mayor* (gouvernante) des dames du palais non mariées, autrement dit, des filles d'honneur de la reine.

P. 121, l. 13, ... *dar lugar.*

Les dames du palais encore filles avaient des amants de deux sortes : ceux qui les courtisaient avec intention de mariage, et ceux qui mariés ailleurs ne leur rendaient des soins que pour la seule gloire de s'afficher leurs ser-

1 Lettre de madame de Sévigné, du 10 novembre 1673.
2 Archives des affaires étrangères.
3 Lettre XXXII.

viteurs. Les choses, dans les deux cas, se passaient avec parfaite décence; il eût du reste été peu aisé qu'il en fût autrement : ces dames, demeurant au palais, dont la règle intérieure n'avait rien à envier à celle d'un couvent, n'étaient point libres de recevoir en leur particulier, et ne pouvaient que rarement entretenir leurs amants, et toujours en public.

Ces singuliers attachements s'appelaient *los galanteos de palacio*.

« Cette galanterie du palais, dit M. de Villars, semble » moins un plaisir qu'une maladie répandue parmi les » courtisans. Le commerce en est fort imaginaire. Il con- » siste à s'aller montrer dans une place devant le palais, » et là, dedans un carrosse, parler par signes à une maî- » tresse qui répond de même d'une fenêtre fort haute. » Les momens les plus heureux se trouvent dans quelques » jours de cérémonies publiques, où l'on peut aborder sa » dame et luy parler devant tout le monde[1]. »

Ces cérémonies étaient les sorties et les audiences de la reine, les processions, les courses de taureaux, en un mot les quelques occasions où la reine paraissait en public. De là l'expression consacrée, *dar lugar* (donner lieu).

Ces intrigues s'étalaient au grand jour et personne n'y voyait à redire; mais ne les nouait pas qui voulait : « Il » faut avoir beaucoup de galanterie et d'esprit pour les » entreprendre, rapporte madame d'Aunoy, et pour » qu'une dame veuille vous accepter, car elles font fort » les délicates. Elles ne parlent point comme les autres. » Il règne un certain génie au palais tout différent de » celui de la ville, et si singulier, que pour le sçavoir il » le faut apprendre comme on fait un métier. Quand la

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 310.

» Reine sort, toutes les dames vont avec elle, ou du » moins la plus grande partie. Alors les amans, qui sont » toujours alertes, vont à pied auprès de la portière du » carrosse pour les entretenir[1]. Il y a du plaisir à voir » comme ils se crottent, car les rues sont horribles; mais » aussi le plus crotté est le plus galant. Quand la Reine » revient tard, ils font porter devant le carrosse où sont » leurs dames quarante ou cinquante flambeaux de cire » blanche, et cela fait quelquefois une très-belle illumi- » nation, car il y a plusieurs carrosses, et dans chacun » plusieurs dames; ainsi l'on voit souvent plus de mille » flambeaux sans ceux de la Reine.

» ..... Aux jours de cérémonies où les dames du palais » sortent, ou quand la Reine donne audience, chaque » dame peut placer deux cavaliers à côté d'elle, et ils » mettent leurs chapeaux devant Leurs Majestés, bien » qu'ils ne soient pas grands d'Espagne. On les appelle » *embevecidos,* c'est-à-dire, enivrez d'amour, et si occu- » pez de leur passion et du plaisir d'être auprès de leurs » maitresses, qu'ils sont incapables de songer à autre » chose. Ainsi il leur est permis de se couvrir comme on » permet à un homme qui a perdu l'esprit de manquer » aux devoirs de la bienséance. Mais pour paroître ainsi, » il faut que leurs dames le leur permettent, autrement » ils n'oseroient le faire[2]. »

« Il a toujours été permis, » reprend M. de Villars, « de servir ainsi les filles d'honneur de la Reine que l'on » recherchoit en mariage; mais dans le règne présent,

[1] Quelquefois ils les escortaient « montez sur les plus beaux che- » vaux du monde qui sont dressez exprès, que l'on appelle chevaux de » mouvement. »

[2] *Relation du voyage d'Espagne,* t. III, p. 224-25.

» les filles de la Reine ont des galans mariés, en reçoi-
» vent des présens d'habits et de pierreries, des régals
» continuels, des plats qu'ils leur font servir, et quelques-
» unes ont été jusqu'à prendre des sommes considérables
» de ces amans. Au voyage d'Aranjuez (avril 1681), les
» ducs de Montalto et de Medina-Sidonia, tous deux ma-
» riés, portèrent leurs galanteries encore plus loin, car
» n'ayant point de charges à la cour qui pussent leur
» donner prétexte d'y demeurer, ils y tinrent toujours
» deux gentilshommes avec des équipages, des cuisiniers,
» de la vaisselle d'argent, et tout ce qui pouvoit contri-
» buer à régaler leurs maîtresses et à les servir. »

Le roi, à différentes reprises, défendit ces sortes d'attachements, rodomontades espagnoles d'un autre genre; « mais, » continue M. de Villars, « malgré cette défense,
» l'on voyoit des premiers seigneurs de la cour, mariés,
» âgés, et quelques-uns grands-pères, ruiner leurs maisons
» par ces amours bizarres qui leur attiroient tout ce que
» la jalousie de leurs femmes et la division domestique
» pouvoient avoir de plus fâcheux[1]. »

Le seul point gagné fut d'en rendre un peu moins ostensibles les témoignages extérieurs.

Les *señoras-damas* ne quittaient le palais que pour se marier. Elles contractaient d'ordinaire de belles alliances, étant elles-mêmes, comme on sait, de la première qualité et apportant en supplément de dot à celui qu'elles épousaient une vice-royauté ou autre charge considérable dont le roi récompensait leurs services.

P. 121, l. 27, ... *de crédit.*

Le président Hénault, parlant de l'influence prépondé-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 310-11.

rante des ministres de l'Empereur à la cour de Charles II, cite à l'appui les paroles mêmes de madame de Villars : « Le pouvoir des ministres de l'Empereur en Espagne » étoit si reconnu que dès 1680 la marquise de Villars, » dont le mari y étoit ambassadeur, mandoit à madame » de Coulanges : *Voulez-vous que je vous dise une nou-* » *velle, c'est que ni le roi, ni la reine, ni le premier mi-* » *nistre n'ont de crédit ici*[1]. »

P. 122, l. 4. *M. de la Rochefoucauld.*

L'auteur des *Maximes;* il mourut à Paris le 17 mars 1680.

P. 122, l. 9, ... *ce magnifique Panthéon.*

Chapelle souterraine, placée sous le grand autel de l'église de l'Escorial et lieu de sépulture royale en Espagne. Commencée en 1617, terminée neuf ans après, ce fut seulement le 17 mars 1654 que l'on y transféra les corps des rois et reines décédés depuis Charles-Quint.

« Ce superbe mausolée, » dit Aarsens de Sommerdyck qui le visita à la fin de 1654, « est petit mais bien prati- » qué. Il a esté achevé sous le Roy à présent régnant » (Philippe IV), qui y fit mettre, il y a six mois, les corps » de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III. » Aux niches du côté gauche sont les Reines, et en la » dernière est la Reyne Élisabeth de Bourbon[2]. »

Les reines mortes sans postérité n'ont point droit aux honneurs du Panthéon. Un caveau fort ordinaire et qui se trouve à droite, sept degrés avant que d'arriver

[1] *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France,* édition de 1774, t. III, p. 846.

[2] *Voyage d'Espagne*. p. 106.

au Panthéon, renferme leurs dépouilles et celles des infants et des infantes. En face est un second caveau, appelé *pudridero* (*le pourrissoir*), où, dans le but indiqué par le nom même du lieu, sont déposés les corps préalablement à la sépulture définitive.

P. 123, l. 21, ...*que ces trois jours-là.*

Madame d'Aunoy achève la confidence : « Personne » ne se dispense, pendant la semaine sainte, d'aller en » station, particulièrement depuis le mercredy jusqu'au » vendredy.... Il y a des dames qui ne manquent point » d'aller, sous le prétexte de dévotion, en de certaines » églises, où elles sçavent depuis un an entier que celuy » qu'elles aiment se trouvera; et bien qu'elles soient ac- » compagnées d'un grand nombre de dueñas, comme la » presse est toujours grande, l'amour leur donne tant » d'adresse qu'elles se dérobent en dépit des argus, et » vont dans une maison prochaine qu'elles connoissent à » quelqu'enseigne, et qui est louée exprès, sans servir à » personne que dans ce seul moment. Elles retournent » ensuite à la même église, où elles trouvent leurs femmes » occupées à les chercher; elles les querellent de leur » peu de soin pour les suivre, et le mary qui a gardé pen- » dant toute l'année sa chère épouse, la perd dans le » tems où elle lui devroit être le plus fidèle. La grande » contrainte où elles vivent leur inspire le désir de s'en » affranchir, et leur esprit, soûtenu de beaucoup de ten- » dresse, leur donne le moyen de l'exécuter[1]. »

P. 124, l. 1. *On lui a tendu mille panneaux.*

Il s'agissait des privilèges accordés de tout temps aux

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 158.

ambassadeurs et ministres étrangers, et que Charles II et ses conseillers, dans leur haine de la France, tentèrent d'enlever au représentant de cette couronne. Ces privi-léges étaient les suivants : immunité de quartier (*immunidad del barrio*), c'est-à-dire, interdiction aux gens de justice d'exécuter sans la permission de l'ambassadeur, et même de passer avec la marque extérieure de leur charge[1] dans une étendue déterminée de terrain autour du palais de l'ambassade; et, en second lieu, les franchises (*franquicias*), ou exemption des droits d'entrée pour les objets de consommation, exemption qui, à la suite d'abus, avait été convertie en une somme fixe payée par le roi à chaque ambassadeur.

En janvier 1680, le corregidor de Madrid[2] et ses alguazils traversèrent, baguettes hautes, le quartier de l'ambassadeur de France; celui-ci en porta plainte; le même fait s'étant renouvelé, le dessein devenait évident : par ces défis, on espérait sans doute amener des résistances à main armée, ces *sujets de batterie* et de pillage que madame de Villars appréhendait si extrêmement. « On a » fait courir le bruit, rapporte le marquis à Louis XIV, » pendant ce désordre (du rabais des monnaies) que ce » qui avoit donné lieu à faire ce changement étoit qu'avec » la Reine les François avoient fait entrer beaucoup de » monnoie fausse, ce qui a soulevé le peuple, qui s'est » assemblé en mon quartier, qui est celui de tous les » François. La justice a passé plusieurs fois devant ma » porte. J'ai contenu, Sire, ma famille (mes gens) par » les ordres exprès de ne rien dire, tellement qu'ils n'ont

[1] Cette marque était en Espagne une baguette blanche, appelée *vara*.

[2] Il se nommait don Francisco Herrera Enriquez, marquis de Ugenia.

» pas eu occasion de rien entreprendre. Celle de l'ambas-
» sadeur de Venise, qui sans doute en avoit de différens,
» ayant seulement demandé à la justice pourquoi elle
» passoit devant la porte de l'ambassadeur, ils ne répon-
» dirent que par deux coups de mousqueton qui tuèrent
» deux de ses valets de pied sur le pas de la porte[1]. »
L'ambassadeur réclama de nouveau et avec force. Cette fois on lui objecta une déclaration remontant à 1671 et par laquelle le Roi Catholique s'étant résolu à ne pas accorder chez lui aux ambassadeurs étrangers plus qu'il n'était accordé aux siens propres dans les autres cours, avait décidé que son ambassadeur n'ayant en France ni privilége ni juridiction de quartier, celui de France en Espagne serait dorénavant traité sur un même pied.

M. de Villars accepta sans hésiter le débat ainsi posé, et discutant par avance la réciprocité, il rappela par écrit au cabinet de Madrid « les avantages qu'avoit en
» France l'ambassadeur d'Espagne qui entroit chez le
» Roy et chez la Reine quand il vouloit, sans demander
» audience, qu'il assistoit aux fêtes et aux cérémonies
» publiques assis, qu'il accompagnoit le Roy à la chasse
» et en d'autres rencontres sans permission, qu'il alloit à
» six chevaux dans Paris, quand il luy plaisoit, que l'am-
» bassadrice avoit la même liberté chez la Reine à toutes
» les heures, qu'elle entroit dans le carrosse de Sa Ma-
» jesté, et mangeoit avec elle en diverses occasions, et
» plusieurs autres priviléges d'agrément et de distinction
» qu'avoit l'ambassadeur d'Espagne dont celui de France
» ne jouissoit pas. » Il terminait en disant « qu'il donne-
» roit part au Roy, son maître, de la déclaration qu'on
» luy avoit faite, et demandoit cependant qu'on laissât

[1] Madrid, 22 février 1680 (Archives des affaires étrangères).

» les choses en l'état jusqu'à ce qu'il eût pû recevoir les » ordres de Sa Majesté[1]. »

Les réponses de France ne pouvaient parvenir à Madrid avant cinq semaines; dans l'intervalle, le secrétaire d'État fit savoir à l'ambassadeur que le Roi Catholique s'en tenant à sa première résolution, lui retirait les franchises et l'immunité de quartier[2].

« Comme sur les premières nouvelles qui en vinrent à » la cour de France, le Roy prenoit cette affaire avec » beaucoup de fierté, Monsieur, craignant les suites qu'elle » pourroit avoir, écrivit à la reine d'Espagne en termes » pressans pour l'engager à les prévenir autant qu'elle » pourroit auprès du Roy, son mari. Elle n'en avoit rien » sçu jusqu'alors, et, comme elle en parla au Roy, il luy » dit qu'il y avoit plus d'un mois qu'il avoit ôté les privi- » léges à l'ambassadeur de France, mais qu'à elle il ne » lui parloit pas de ces sortes d'affaires. Elle le pressa » pour sçavoir ce qu'il en croyoit; sur quoy il lui répon- » dit : *Me quitaran este ambaxador, y me embiaran otro* » *gabacho*[3]; on peut juger par cette réponse que certaines

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 125-26.

[2] « La première déclaration que reçut l'ambassadeur de France, » quand on lui ôta ses priviléges, fut avant l'élévation du duc de Me- » dinaceli; la seconde après qu'il fut ministre. Ce prétexte étoit que » ces priviléges n'avoient aucun fondement que la tolérance; qu'en » l'année 1671, le Roy avoit déclaré à tous les ambassadeurs qu'il ne » prétendoit point les en laisser jouir, que l'archevêque de Toulouse, » alors ambassadeur de France, en étoit convenu, que si dans l'occa- » sion présente la déclaration n'avoit été renouvelée que pour l'ambas- » sadeur de France, c'est qu'il étoit le seul de tous les ambassadeurs » qui s'étoit plaint qu'on ne les luy eût pas observés. » (*Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 131-32.)

[3] « Ils m'ôteront cet ambassadeur, et m'enverront un autre *gabacho*. » *Gabacho*, *gavacho* est un terme de mépris par lequel depuis fort lontemps les Espagnols trouvent agréable d'appeler les Français; *gavache*

» gens qui l'approchoient luy avoient persuadé qu'en » France on révoqueroit le marquis de Villars pour envoyer un autre ambassadeur en sa place. »

Le courrier arriva le 9 avril. M. de Villars « prit aussitôt audience du duc de Medinaceli, et luy fit voir l'irrégularité du procédé qu'on avoit tenu à son égard et » le ressentiment que le Roy, son maître, devoit avoir, » qu'on eût choisi son ambassadeur seul pour luy ôter » les priviléges que l'on conservoit à tous les autres, et » luy déclara que le Roy en demanderoit une satisfaction » publique.

» Le lendemain, il eut audience du roy d'Espagne, » auquel il présenta une lettre de créance expresse pour

en français, mais, me semble-t-il, dérivant du mot languedocien *gabach*, et non du castillan *gabacho*, comme Ménage l'a cru et, après lui, plusieurs autres. Dans tous les cas, l'étymologie du mot est latine. Strabon et Pline nomment *gabali* les habitants du Gévandan. *Gabalus* engendra *gabach*, encore employé par le bas peuple de Montpellier pour désigner les gens des montagnes (du Gévandan et du Rouergue) qui chaque année, au moment des récoltes, descendent dans le bas Languedoc, et, par extension, tout rustre, tout lourdaud, les gens de la montagne ayant toujours été réputés tels par ceux de la plaine. A Perpignan, les gens de la montagne du côté de Prades sont appelés *gabachs* et leur pays *gabacharia*. De *gabach*, languedocien, paraît provenir *gabatx* ou *gavax*, catalan, et de celui-ci *gabacho*, *gavacho* en castillan, désignant à l'origine les montagnards du pays de Foix qui, tous les ans, de temps immémorial, vont dans les provinces de Lerida et de Huesca faire la moisson. Don Sébastien de Covarrubias Orozco, dans son *Tesoro de la lengua castillana o española* (Madrid, 1673, t. II, p. 28), au mot *gabacho*, en constate l'origine latine et l'indique comme l'appellation de certaine peuplade de France confinant à la province de Narbonne. « Ce pays, ajoute-t-il, doit être pauvre, puisque » beaucoup de ces *gabachos* viennent en Espagne et s'y emploient à » des travaux bas et vils, et ils s'offensent quand on les appelle *gabachos*. » Ces deux circonstances furent décisives, et les Espagnols ont étendu la qualification de *gavachos* à tous les Français, dans l'espoir de les insulter par cette appellation.

» cette affaire, et luy fit considérer jusqu'où alloit le trai-
» tement qu'on luy avoit fait, lui représentant en même
» tems l'étroite union que le sang, les alliances et la
» paix nouvellement jurée devoient mettre entre Leurs
» Majestés et leurs couronnes, l'application qu'il avoit
» eue en son particulier à maintenir la correspondance,
» l'espérance qu'avoit le Roy, son maître, de recevoir,
» en cette occasion, toute la satisfaction qu'il devoit at-
» tendre de la justice et de son amitié. »

L'affaire fut portée au conseil d'État, et, suivant l'usage d'Espagne, on passa tout à coup d'une extrême arrogance à une extrême faiblesse. « Le 14 avril, le marquis
» de los Balbases, commissaire pour les affaires de France,
» vint trouver l'ambassadeur et luy donna un papier
» signé de luy, qui portoit que le roi d'Espagne ayant
» chargé son ambassadeur en France de la satisfaction et
» de la réponse à la lettre du Roy Très-Chrétien, avoit
» commandé en même tems de venir assurer l'ambassa-
» deur qu'en considération de l'étroite liaison de sang et
» d'amitié qui unissoit Leurs Majestés, et pour faire con-
» noître au Roy Très-Chrétien le désir qu'il avoit de le
» satisfaire, il conserveroit à l'ambassadeur de France
» l'immunité et les priviléges de son quartier, et qu'à
» l'égard des franchises et des entrées, ce n'avoit point
» été son intention de les luy ôter, et qu'elles lui auroient
» été payées, s'il les avoit fait demander[1]. »

P. 124, l. 9. *Le cardinal de Bonzi.*

N'étant qu'archevêque de Toulouse, il alla en 1670 ambassadeur extraordinaire à Madrid[2], et laissa par sa

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 126-31.

[2] Où il releva M. de Villars.

faiblesse entreprendre sur les priviléges de sa charge. « Son » caractère complaisant, rapporte de lui M. de Coulanges, » le portoit à plaire à ceux devant lesquels il parloit, ce » qui le rangeoit toujours du parti du plus fort, sans ap- » profondir la matiere discutée, à moins que ses intérêts » particuliers ne l'y engageassent[1]. »

P. 124, l. 13. ... *un tel dépit que Jovenazo.*

Domenico Giudice, duc de Giovenazzo (madame de Villars a écrit son nom à l'espagnole); la *Gazette de Madrid* du 22 août 1679 annonce son envoi en France comme ambassadeur ordinaire. Il n'en garda pas longtemps l'emploi, fut rappelé et eut le 12 mai 1680 son audience de congé. Il avait antérieurement, et pendant plusieurs années, été envoyé extraordinaire d'Espagne en Savoie et y avait, sans l'aveu de son gouvernement, du moins le prétendit-on, fait des traités pour l'incendie des magasins de Pignerol et des vaisseaux de Toulon. Cela le précéda à la cour de Saint-Germain, et il y fut reçu en conséquence.

M. de Villars cependant ne pense point comme madame sa femme que l'affaire des franchises fût en représailles :... « Ainsi, dit-il, le Roi le regardant (Giovenazzo) » comme un ennemi personnel lui ôtoit ce qu'on ne donne » qu'à ses amis et lui laissoit ce qu'on ne peut refuser à » un ambassadeur. On en parut si peu offensé à la cour » d'Espagne, qu'il fut révoqué d'abord sans en faire la » moindre plainte, et le marquis de la Fuente nommé à » sa place[2]. »

[1] *Mémoires de M. de Coulanges*, p. 102.
[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 155.

Le duc de Giovenazzo est le père du fameux prince de Cellamare.

P. 125, l. 3. *Le roi fut mercredi à l'Escorial.*

Les étiquettes du palais, dont il a été parlé, marquaient l'époque et la durée du séjour que le roi devait, tous les ans, faire dans ses maisons de plaisance d'Aranjuez et de l'Escorial : ces voyages étaient chacun d'un mois ; le premier avait lieu incontinent après Pâques, le second en octobre.

Cette année-là Leurs Majestés n'allèrent point à Aranjuez. « On publia qu'il y avoit de la petite vérole aux » environs d'Aranjuez, qui d'ailleurs se trouvoit sur le » chemin de Malaga, où il y avoit encore quelque soup» çon de peste.

» Le voyage se rompit sur ce prétexte, mais l'on pré» tend que la véritable cause fut qu'il n'y avoit point » d'argent pour le faire. Comme les rois d'Espagne n'en» tretiennent point d'équipages pour leur suite, ils sont » obligés à une dépense extraordinaire, lorsqu'ils font le » moindre voyage.

» Le voyage d'Aranjuez étant rompu, le Roy se con» tenta d'aller seul à l'Escorial durant trois jours pour » une chasse aux loups sans autre suite que le premier » ministre et un secrétaire d'État, le premier écuyer, » un gentilhomme de la chambre et un majordome ; les » moines le nourrirent. Le second jour qu'il y fut, la » Reine lui écrivit et luy envoya un assez beau diamant ; » il répondit à cette galanterie par un petit coffre d'or » avec un chapelet de calambour garni de petits dia» mans, accompagné d'une lettre par laquelle il luy

» mandoit qu'il faisoit un grand vent et qu'il avoit tué six » loups[1]. »

P. 126, l. 4. *M. de Coulanges.*

M. de Coulanges ainsi que madame de Coulanges sont trop connus des lecteurs de madame de Sévigné, c'est-à-dire, de tout le monde, pour que l'on ait jugé utile de leur consacrer une notice biographique.

P. 126, l. 15. *Le marquis de Grana.*

Oscar-Henri, marquis de Caretto-Savone et de Grana, ambassadeur de Léopold Ier. Élevé à Madrid, où son père était ambassadeur d'Allemagne auprès de Philippe IV, il connaissait trop bien la cour Catholique pour n'y pas venir très-mal volontiers; il n'ignorait point d'ailleurs que son envoi en Espagne avait surtout ce but de l'éloigner de Vienne, où son mérite était vu avec jalousie par les ministres de l'Empereur. Il résista longtemps : « Le marquis de Grana, » relate la *Gazette de Madrid* du 28 février 1679, « n'a point encore accepté l'ambas- » sade d'Espagne, vacante par la mort du comte de Traut- » son[2]. On dit que sa détermination dépend de certaines » grâces, dont il a supplié Sa Majesté Impériale, afin de » pouvoir faire sa charge avec l'éclat qui convient. » Ces grâces accordées, nouveau prétexte mis en avant : « On » assure, » annonce la *Gazette*, le 28 mars suivant, « que » le comte de Thun viendra ambassadeur impérial à la » cour Catholique, le marquis de Grana s'étant excusé » de cet emploi sur son désir de continuer à servir à la » guerre, où il a acquis la réputation que l'on sait. » Il

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 152-53.

[2] Il mourut à Madrid en décembre 1678.

céda cependant, mais ne partit qu'après avoir épuisé tous les délais, et, dès son arrivée, il ne prit point la peine de cacher sa mauvaise humeur. « Avant que de venir à Ma-» drid, il étoit déjà fort persuadé de la misère et de l'ac-» cablement d'Espagne, mais il lui parut encore au delà » de tout ce qu'il en avoit pensé, et par une opposition » assez bizarre, il trouva cette cour prête à s'engager à » tout ce qu'il voudroit, et hors d'état de satisfaire au » moindre engagement. Il songea dès lors à en sortir le » plus tôt qu'il pourroit, et fit assez entendre qu'il ne » prétendoit pas y demeurer plus d'un an; pour le con-» soler, on lui fit toutes les honnêtetés possibles. Les » reines envoyèrent d'abord des présents considérables à » la marquise de Grana et à ses filles; le Roy lui paya sa » maison, lui donna double franchise, et l'on n'oublia rien » pour ses intérêts et pour sa satisfaction particulière[1]. »

Le marquis de Grana avait dans la guerre précédente joué un rôle actif et commandé un des corps de l'armée coalisée. C'est lui ou du moins des soldats du régiment portant son nom qui enlevèrent à Cologne (14 février 1674) le prince Guillaume de Fürstenberg, frère de l'évêque de Strasbourg et depuis évêque de cette ville; par cet attentat, commis au lieu même où se tenait le congrès pour la paix, les négociations avaient été rompues. De ce tempérament, il fut l'un des derniers à déposer les armes; il prit part au combat que le prince d'Orange livra le 14 août à M. de Luxembourg, à Saint-Denis, près de Mons, quatre jours après la paix signée entre la France et la Hollande. Madame de Sévigné a parlé avec quelques détails de cette rencontre, qui fut sanglante. Son fils s'y distingua, et le marquis de Grana

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 166-67.

le complimenta sur sa bravoure[1]. La conduite du prince Guillaume prêta aux commentaires : « Les amis du prince, » dit sir William Temple, ambassadeur d'Angleterre auprès des États-Généraux, « firent, aussi bien que » ses ennemis, plusieurs réflexions sur cette bataille.... » D'autres dirent que les lettres que les États écrivirent » au prince pour l'avertir que la paix avoit été conclue » étoient, à la vérité, arrivées au camp au commencement » du combat, mais que le marquis de Grana les avoit » interceptées et les avoit cachées au prince, dans l'espé- » rance que cette action pourroit empêcher les effets du » traité[2]. »

C'est bien là l'homme aux sentiments *envenimés* contre la France et surtout contre le Roi que madame de Villars aura occasion de signaler en M. de Grana.

Au sortir d'Espagne, « où il s'étoit rendu insupportable » aux ministres par sa liberté de déclamer contre le gou- » vernement[3], » il devint gouverneur des Pays-Bas et, en cette qualité, protégea Antoine Arnauld, réfugié à Bruxelles ; — c'était encore faire la guerre à Louis XIV. Il mourut en 1686. Sa veuve, Marie-Thérèse, princesse d'Aremberg, se remaria en 1687; elle épousa Louis-Ernest, comte d'Egmont.

P. 128, l. 10. *On a cru deux mois qu'elle étoit grosse.*

Le 16 mai (1680), M. de Villars écrivait à Louis XIV : « Il y a, Sire, d'assez grandes apparences que la Reine » est grosse, et depuis le 16 de mars, on le peut espérer.»

1 Lettre de madame de Sévigné du 23 août 1678.

2 *Mémoires du chevalier Temple* : collection Michaud, t. XXXII, p. 158.

3 Extrait d'une lettre du marquis de Villars à Louis XIV, du 30 septembre 1680. (Archives des affaires étrangères.)

Le 31 mai, il dément la nouvelle : « La reine d'Espagne » n'est plus grosse; elle en a paru fort affligée au Roi » son mari[1]. »

P. 128, l. 28, *... ce que je ne comprends pas.*

C'est pour la seconde fois (voir *lettre V*), que madame de Villars s'étonne et déplore que l'on n'ait point placé auprès de la jeune reine quelque femme de bon conseil. Il n'y avait là ni oubli ni inattention de la part de Louis XIV; la chose tout simplement était infaisable. Comment en effet une *camarera mayor* française auraitelle pu s'accommoder avec la camarera mayor espagnole et le premier ministre, personnages très-jaloux de leur autorité, avec la reine mère elle-même, enfin avec Charles, qui haïssait si parfaitement Français et Françaises? Cette princesse des Ursins anticipée n'eût pas duré huit jours, et madame de Villars, plus que personne, en était persuadée[2].

P. 129, l. 15, *... misères de ce pays.*

Rabais des monnaies, augmentation des droits d'entrée, accaparement des denrées par ceux-là même ayant le devoir d'assurer la subsistance publique, tout se réunissait pour anéantir la malheureuse Espagne.

« Comme le président de Castille est le chef de la jus» tice et de la police du royaume, l'évêque de Avila[3], » entrant dans cette charge, eut moyen de reconnoître » bientôt les malversations de plusieurs magistrats, dont » l'avarice et les monopoles étoient une des causes prin-

[1] Archives des affaires étrangères.
[2] Voir notre *Introduction*.
[3] Don frai Juan Asensio.

» cipales de la cherté et de la misère publique. Il sçut que » quelques conseillers d'État tenoient depuis longtems » le parti de la viande, sous des noms empruntés, que le » charbon, l'huile et les autres choses nécessaires à la » vie se traitoient de la même manière, que comme les » conseillers sont les arbitres de la police, ils y mettoient » le prix si haut qu'il leur plaisoit; le corregidor et les » officiers de la maison de ville faisoient d'autres con- » cussions sur les blés, qui rendoient le pain cher au » double de ce qu'il devoit être[1], et l'accablement public » n'étoit qu'une suite de l'impunité avec laquelle depuis » longtems les magistrats, chacun dans son employ, vo- » loient le Roy et le peuple.

» Le président parut à son commencement vouloir ap- » porter quelques remèdes à ces désordres, mais n'étant » point appuyé par le ministre (Medinaceli), il fut obligé » de laisser les choses dans l'état qu'elles étoient, instruit » par l'exemple de ses prédécesseurs dans cette charge, » et peut-être par le malheur d'un autre évêque, prési- » dent de Castille comme luy, durant la Régence, qui » ayant fait paroître des intentions rigoureuses pour la » réformation des abus, finit sa vie en peu de jours par » le soin, à ce qu'on prétend, des magistrats qui s'y » trouvoient intéressés[2]. »

Le désordre et la misère étaient au comble : les sei- gneurs obligés, pour vivre, de vendre leurs meubles et leur vaisselle, les maisons religieuses d'engager l'argen- terie de leurs églises; l'épuisement devint tel qu'en quel-

[1] « Il y a deux jours que le pain manque à Madrid et qu'il est » augmenté d'un tiers au milieu d'une récolte assez abondante. » (Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV. 25 juil- let 1680. Archives des affaires étrangères.)

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 157-59.

ques endroits de la Castille l'on fut réduit à troquer les marchandises, l'argent manquant entièrement.

Les sommes considérables transportées chaque année des Indes (en moyenne trente millions d'or), depuis longtemps ne suffisaient plus. Un quart à peine entrait dans les coffres du roi, et ce quart était engagé d'avance aux partisans. « Les galions, dit Aarsens, ne sçauroient apporter » tant de richesses qu'il n'en fût besoin de plus grandes » pour acquitter les debtes de l'État, et outre que la » meilleure partie est à des particuliers de Flandres, de » Hollande, de Gesnes et de France, ce qui est pour le » Roy est deu à diverses personnes, qui y ont des assigna- » tions pour leur payement. S'il vient donc de l'or des » Indes, l'Espagne n'est que le canal par où il passe et » qui va tout droit se décharger dans la mer, de l'abon- » dance des autres nations. Aussi dans la similitude du » monde à un corps, on la compare pour cet égard à la » bouche, qui reçoit toutes les viandes, les masche et les » prépare, mais les envoye aussi tost aux autres parties » et n'en retient pour soy que le simple goust ou ce qui » par hasard s'attache aux dents[1]. »

Le roi avait un droit d'un cinquième sur toutes les importations des Indes; ce droit n'était jamais acquitté : « Lorsque la flotte vient mouiller à Cadix, il se trouve là

[1] *Voyage d'Espagne*, p. 63.— « Les galères sont arrivées à Cadix », écrivait le marquis de Villars à Louis XIV, le 24 août 1679; « le » gentilhomme qui en a porté la nouvelle dit qu'il y a pour le compte » des particuliers vingt-six millions d'or; un million et demi pour le » compte du Roi, outre trois millions d'assignations que l'on a payés » à l'avance. » — Le 28 septembre l'ambassadeur ajoute : « Il n'est » arrivé des galions que deux cent mille écus pour le compte du Roi » destinés pour les dépenses du mariage. » (Archives des affaires étrangères.)

» des gens qui font profession publique d'aider à frauder » les droits du Roi sur les entrées de l'argent et des mar- » chandises. C'est leur négoce, comme à un banquier de » tenir sa banque. On les nomme *metadors*[1]. »

Partout concussions, partout incurie; les gens restés honnêtes, découragés, paralysés, dans l'impuissance absolue de faire le bien. Le marquis de los Balbases (il était nouveau venu à Madrid) proposa au duc de Medinaceli de faire faire un état *vrai* des ressources du royaume. On assembla à ce dessein le conseil des finances; deux jours après, le président de ce conseil s'en vint déclarer qu'il faudrait plusieurs années pour dresser cet état, et il n'en fut plus question[2].

On faisait banqueroute à tous les engagements : l'électeur de Brandebourg était créancier de cent cinquante mille écus; amusé plusieurs mois par de belles promesses, il perdit à la fin patience et rappela son envoyé. Quelque temps après, l'on apprit qu'il s'était payé lui-même en faisant enlever à la vue d'Ostende par ses vaisseaux un navire richement chargé appartenant au roi d'Espagne. On ne s'étonna point à Madrid de cette action; on s'en plaignit moins encore; c'est tout au plus si l'on sentit l'offense.

Décomposition générale, dénûment moral, dénûment physique, voilà où était descendue la noble Espagne de Charles-Quint, cette hautaine Espagne de Philippe II.

[1] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 104.

[2] ... « Les ministres, Sire, ne sont occupés que de leurs discussions » et de leurs intérêts. La misère augmente ici avec la plus abondante » récolte qu'on ait eue depuis vingt ans, parce qu'il n'y a plus de fonds » que celui que l'on tire des entrées, ce qui oblige de les augmenter » tous les jours. » (Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV; Madrid, 27 juin 1681. Archives des affaires étrangères.)

Ce qui étonne, c'est qu'elle ait subsisté vingt ans encore, jusqu'au jour où échappant des mains débiles de Charles II elle passa dans celles relativement plus fermes de Philippe V.

P. 131, l. 12, ... *bientôt la guerre.*

« Le Roi d'Espagne dit à la Reine qu'on alloit entrer » en guerre; elle pleura beaucoup. Je lui dis qu'on en » parloit en Espagne et point du tout en France[1]. »

P. 132, l. 22, ... *exécution de juifs.*

Les auto-da-fé (*autos de fè,* actes de foi) se divisaient en *auto particular,* spécial à un district de l'Inquisition, et réglé par l'inquisiteur local; et *auto general*, célébré par l'Inquisiteur général en personne et où se faisait la relation publique du procès et de la condamnation des coupables (*reos*) rassemblés dans les diverses Inquisitions de la monarchie. L'*auto general* était donc une fort grande solennité, n'ayant lieu qu'à de rares intervalles et d'ordinaire à l'avénement ou à la majorité du prince, lequel y assistait. Le but apparent était de faire éclater le zele du souverain pour la religion; en réalité, l'*auto general* servait à rehausser aux yeux des peuples par la présence royale le prestige du saint office et à confirmer ainsi, à chaque nouveau règne, son exorbitant pouvoir.

Depuis longues années il n'y avait eu à Madrid d'*auto general;* le dernier remontait à 1632. Une relation contemporaine[2] apprend qu'on y condamna trente-neuf

[1] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV. Madrid, 5 juillet 1680. (Archives des affaires étrangères.)

[2] *Auto de la fè celebrado en Madrid este año de* MDCXXXII. *Al Rey don Philippe IIII, N. S., por Juan Gomez de Mora, trazador y maes-*

personnes dont sept au feu. A l'*auto* du 30 juin 1680, dont parle madame de Villars, comparurent cent vingt *reos,* dont trente-quatre en effigie; dix-huit (six femmes dans le nombre) furent brûlés. On en a également un récit imprimé du temps[1]. Son auteur prit à la cérémonie une triple part comme architecte, alcade et familier du saint office. C'est là un témoin bien informé; je lui emprunte les détails qui suivent; les passages guillemetés sont la traduction du texte espagnol.

« Charles second, désireux de rendre publique son in- » tention de maintenir, protéger et favoriser le tribunal » sacré de l'Inquisition, ayant donné à entendre qu'il » tiendrait pour agréable d'être présent à un *auto gene-* » *ral* » (page 3), D. Diego Sarmiento de Valladares, évêque d'Oviedo et de Plasencia, Inquisiteur général, etc., s'empressa de venir prendre les ordres de Sa Majesté, et il fut décidé que l'*auto* serait célébré à Madrid, comme le lieu le plus à la commodité du roi et des deux reines.

Les préparatifs commencèrent aussitôt :

On construisit sur la *plaza Mayor,* aux dépens de la municipalité de Madrid et d'après les plans de Joseph del Olmo, un vaste théâtre carré en charpente; il occupait la moitié de la place, affleurant le premier étage des

tro mayor de sus Reales Obras. Con privilegio en Madrid por Francesco Martinez, 1632, petit in-4°. Opuscule assez rare.

[1] *Relacion historica del auto general de fè que se celebro en Madrid este año de* 1680, etc.... *dedicada à la S. C. M. del Rey N. S.... va inserta la estampa de toda la perspectiva del teatro, plaza y balcones, por Joseph del Olmo, alcayde y familiar del Santo Oficio, ayuda de la furriela de S. M. y maestro del Buen-Retiro y villa de Madrid. Impreso por Roque Rico de Miranda, año* 1680. Il existe une réimpression littérale de cette relation : Madrid, 1820, *imprenta de Cano.* J'ai fait usage de l'édition de 1680.

maisons et venait finir sous le balcon royal[1], auquel un escalier de cinq ou six degrés reliait la plate-forme. Tous les balcons du côté de la place où se trouvait la loge du roi devaient être occupés par les dames des reines, les grands, les charges de cour et les ambassadeurs de chapelle. Voilà pour le fond. En retour d'équerre et à droite du balcon royal, on éleva un amphithéâtre de vingt-deux gradins pour le conseil de l'Inquisition et les autres conseils d'Espagne[2] ; à gauche, faisant pendant au premier, un autre amphithéâtre, destiné aux *reos*, aux religieux assistants et aux familiers du saint office. Sur le théâtre, au bas des gradins de l'Inquisition, un autel pour célébrer la messe; au milieu du théâtre, en face par conséquent du balcon de Leurs Majestés, une sorte de creux pratiqué dans la charpente pour les juges. Devant ce tribunal, deux cages découvertes (*jaulas*) pour les *reos;* ils venaient par paire ouïr leur sentence; aux deux bouts, sur la même ligne, deux chaires pour les greffiers; enfin, un peu en arrière, une cinquième chaire pour le prédicateur. (P. 29 à 45.)

En même temps fut formée la compagnie des soldats de la Foi. Elle comptait deux cent cinquante hommes et ne prenait d'ordres que de l'Inquisition, faisant à la fois

[1] Il a été précédemment parlé de la Plaza mayor et de la loge royale (voir p. 248).

[2] Le siége de l'inquisiteur général était au sommet de cet amphithéâtre, dominant toute l'assistance, sans en excepter le balcon royal; ce qui choque fort M. de Villars. « Ceux, dit-il, qui n'ont point été » nourris dans la préoccupation d'Espagne, qui fait regarder cette » cérémonie avec vénération, trouvèrent étrange que, dans la séance, » l'inquisiteur fût beaucoup au-dessus du Roy, et dans une situation » qui paroissoit un trône » (*Mémoires de la cour d'Espagne,* p. 189.) Ajoutons que le trône du grand inquisiteur était, comme le balcon du Roi, surmonté d'un dais en velours rouge.

l'ornement militaire et la police générale de la fête. Le 28 juin, cette compagnie se rendit hors de la porte d'Alcala, en un lieu où le corregidor de Madrid avait pour les besoins du bûcher fait rassembler une respectable provision de fagots; officiers et soldats en prirent chacun un et s'en vinrent, ainsi armés, se ranger en bataille devant le palais royal. « Le capitaine de la compagnie » monta jusqu'à l'appartement du Roi et y pénétra par » les cabinets. Il portait sur sa rondache un fagot plus » petit que les autres et très-proprement lié avec des » rubans comme devant être placé sous les yeux de Sa » Majesté. Le duc de Pastrana (ce jour-là de service) » l'ayant reçu des mains du capitaine, alla le présenter » au Roi, lequel, s'en étant saisi de sa royale main, entra » avec empressement chez la Reine, son épouse, pour lui » faire voir ce précieux objet. Le Roi, après cela, le rendit au duc qui le rendit au capitaine en lui disant : « Sa » Majesté ordonne que ce fagot soit en son nom, et le » premier, jeté dans le feu. » Attention que dicta au Roi » N. S. la piété dont il avait hérité du saint Roi Ferdinand III, qui, en semblable rencontre, voulant donner à l'univers un grand exemple, apporta lui-même » du bois au bûcher, ainsi que l'histoire le constate. » (P. 47-8.)

Suit la liste de ceux qui, à l'occasion de la solennité, se firent familiers du saint office; on y trouve inscrits vingt-cinq grands d'Espagne, trente-sept *titulos* de Castille, et vingt-trois personnages d'importance. Les familiers du saint office remplissaient, révérence parler, les fonctions de simples alguazils ou sergents; mais à ces humbles fonctions ils devaient le très-précieux privilége de n'être plus justiciables que des tribunaux de l'Inqui-

sition, ce qui ressemblait fort à l'impunité, les inquisiteurs ne se brûlant point entre eux. Ainsi s'explique pourquoi les *reos* avaient ce particulier honneur d'être gardés dans leur prison, escortés en public et amenés sur le théâtre par la fine fleur de la noblesse espagnole. (P. 70 à 81.)

Le 29 juin, à cinq heures du soir, eut lieu ce qu'on appelait la procession de la croix verte et de la croix blanche. Sept cents personnes y prirent part. Les grands d'Espagne, etc., la *vara* haute, y firent leur charge de familier. Le duc de Medinaceli, premier ministre, portait (sur sa demande) la bannière de la Foi[1]. Puis venaient la croix blanche, et, en dernier, la croix verte entourée d'un crêpe noir. Après avoir parcouru toute la ville et défilé devant le palais du roi, la procession se rendit à la Plaza mayor; l'on installa en grande pompe la croix verte sur l'autel, et sur un socle, un peu en avant de l'autel, la bannière de la Foi. La procession se rompit alors, et la congrégation de Saint-Pierre martyr alla, par le plus court chemin, à l'endroit où le bûcher était dressé (à trois cents pas en dehors de la porte de Fuencarral) et, vis-à-vis du bûcher, planta la croix blanche. (P. 88 à 95.)

Des dominicains passèrent la nuit en prière sur le théâtre auprès de l'autel où la croix verte était placée, et à l'aube ils commencèrent à y dire des messes.

Les *reos* devant figurer à l'*auto general* avaient eu, pour le plus grand nombre, leur procès instruit par l'Inquisition particulière de Tolède; on les avait depuis quelque temps amenés de cette ville à Madrid, où ils étaient gardés

[1] Elle était de damas cramoisi, offrant sur la face les armes de l'Inquisition (une croix verte, sur champ noir, entre un rameau d'olivier à droite et une épée à gauche), et sur le revers celles du roi.

dans les maisons des familiers ; la veille de la cérémonie, ils furent transférés dans les prisons mêmes de l'Inquisition, et le soir, à dix heures, l'inquisiteur de cour vint notifier à chacun des condamnés au feu (ils étaient emprisonnés séparément) sa sentence de mort. La lecture finie, deux moines entrèrent dans la cellule et exhortèrent la victime *à faire son devoir*, c'est-à-dire, à abjurer. L'abjuration *in extremis* toutefois ne rachetait pas la vie du coupable repentant ; elle lui apportait seulement cet adoucissement de peine d'être étranglé avant d'être brûlé. Les condamnés au feu étaient, en outre, l'objet d'égards particuliers, et «dans sa sollicitude pour l'insomnie » et les angoisses de ces malheureux, aussi bien que pour » la fatigue de ceux qui les assistaient, l'Inquisition met- » tait largement à la disposition des uns et des autres bis- » cuits, chocolats, confitures et boissons fraîches. » (P. 100.)

Enfin arriva ce grand jour du 30 juin; Joseph del Olmo n'hésite point à le comparer à celui du jugement dernier. A trois heures du matin on éveilla les *reos;* à cinq heures tout ce monde était habillé et avait déjeuné; à six heures le cortége s'ébranla. En tête, l'on portait plantées sur des piquets des effigies en carton, grandes comme nature, dont trente-deux de *reos* morts en prison, et deux de *reos* évadés et jugés par contumace. Les premières avaient entre les mains de petits coffres renfermant les ossements des *reos* décédés, et toutes sur leurs *sambenitos* une inscription mentionnant le nom et le crime du coupable[1]. Le *sambenito* était une sorte de

[1] Ces odieux mannequins étaient placés sur le théâtre à l'extrémité des gradins occupés par les *reos* vivants. On leur lisait leur sentence, qui était *exécutée*.

chasuble jaune, fort courte, spéciale aux criminels condamnés par l'Inquisition; venaient ensuite :

Dix *penitenciados*[1], *con abjuracion de levi,* dont deux femmes :

Une *penitenciada, con abjuracion de vehementi*[2];

Cinquante-quatre (dont vingt-trois femmes) *judaïzantes reconciliados,* judaïsants réconciliés, pris pour la première fois;

Ces soixante-cinq coupables tenaient à la main un cierge jaune éteint; ils portaient des *corozas* (bonnets en forme de pyramide) et des *sambenitos* croisés d'une croix rouge de saint André;

[1] *Penitenciado*, celui à qui une pénitence publique est imposée.

[2] Le but de l'institution étant de faire rentrer les égarés dans le droit chemin de la foi catholique, les *criminels* jugés par l'Inquisition étaient obligés, lecture entendue de la condamnation, d'abjurer leurs erreurs et de s'engager par serment solennel à n'y plus retomber. Ces abjurations étaient au nombre de trois, et variaient suivant la qualité du crime : *Abjuracion de levi*, pour délits faisant naître léger (*leve*) soupçon d'hérésie, tels que bigamie, double baptême, sortiléges, maléfices; pénalité : le fouet, les galères ou le bannissement à temps; — *abjuracion de vehementi*, pour mêmes délits que ci-dessus, mais délits plus accentués ou avec récidive et donnant violent (*vehemente*) soupçon d'hérésie; même pénalité, mais aggravée; — *abjuracion en forma*, celle que devaient prononcer les hérétiques déclarés ou ceux convaincus d'hérésie, avouant et repentants; pénalité : galères ou bannissement à perpétuité.

Donc, sauf le cas d'hérésie manifeste, la première fois que l'on comparaissait devant l'Inquisition on s'en tirait la vie sauve, mais la famille du coupable était taxée d'infamie et le coupable devenait incapable de toutes charges. Les hérétiques *pertinaces* (opiniâtres) et les relaps étaient déclarés brûlables comme fagots; les hérétiques et même les relaps abjurant après sentence rendue contre eux, étaient par grâce, je l'ai déjà dit, étranglés avant d'être brûlés. Celui repris après une *abjuracion de vehementi* était réputé relaps. Dans tous les cas, les biens du condamné étaient confisqués.

Vingt et un condamnés au feu[1], juifs et juives, ayant refusé d'abjurer ou n'ayant abjuré qu'après leur condamnation; deux relaps et un mahométan[2]. Ils avaient la *coroza;* leurs *sambenitos* étaient semés de flammes; des dragons au milieu de ces flammes sur les *sambenitos* des *pertinaces;* douze de ces derniers, bâillonnés et les mains liées (p. 104). Chaque *reo* marchait entre deux moines.

Le cortége s'avançant à travers une foule immense[3] mais silencieuse, déboucha vers huit heures sur la *plaza Mayor*. Le roi et les reines l'y avaient précédé. L'Inquisiteur général, en habits épiscopaux et crosse en main, traversa le théâtre, et ayant monté l'escalier qui du plain-pied conduisait à la loge royale, reçut le serment public de Sa Majesté de « poursuivre les hérétiques, les apostats, etc..., et d'aider et soutenir... la sainte Inquisition dans l'accomplissement de son œuvre, si agréable à Dieu et si nécessaire au lustre de la religion » (p. 125). L'Inquisiteur revenu à sa place, chacun s'assit. Un prêtre célébra la messe jusqu'à l'*Introït* sur l'autel de la croix verte; un sermon fut prononcé, puis, l'Inquisiteur général ayant agité une clochette, l'on commença la lecture de la relation des procès et celle des sentences. Elle dura (y compris les abjurations et amendes honorables) jusqu'à neuf heures du soir[4]. Le prêtre acheva la messe interrompue

[1] L'appellation exacte était *condenados a relajar* ou *relajados a la justicia y braço secular,* ce qui veut dire, condamnés à être remis ou remis à la justice et au bras séculier. L'Inquisition rendait la sentence de mort, mais laissait aux magistrats ordinaires la tâche de la faire exécuter, sans que ces derniers aient faculté d'y rien changer.

[2] Dix-huit, dont six femmes, furent livrés aux flammes.

[3] Des indulgences étaient accordées par les souverains pontifes à ceux qui coopéraient ou seulement assistaient à cette manifestation.

[4] A quatre heures, les *condenados a relajar* furent emmenés du théâtre et conduits au lieu du supplice.

depuis le matin, et à neuf heures et demie Leurs Majestés se purent aller reposer d'une journée si remplie.

Charles II avait personnellement pris à la cérémonie l'intérêt le plus soutenu. « Ce fut, dit Joseph del Olmo, » un grand reconfort pour les personnes ferventes, une » extrême confusion pour les tièdes, et pour tous les as- » sistants un immense étonnement que l'attitude du Roi, » attitude vraiment digne de l'admiration des siècles. De- » puis huit heures du matin, Sa Majesté resta à son bal- » con sans que la chaleur l'incommodât, que le mouve- » ment de cette foule l'importunât, sans que la durée » d'une fonction aussi longue lui causât un seul instant » d'ennui. Sa dévotion et son zèle furent si supérieurs à » toute fatigue, qu'elle ne quitta pas sa place, même un » quart d'heure pour aller dîner, et l'*auto* terminé à » l'heure rapportée plus haut, le Roi s'enquit si tout était » bien réellement fini, et s'il pouvait se retirer en toute » sûreté de conscience. »

La nuit venue, les criminels livrés au bras séculier subirent leur peine. Le bûcher avait soixante pieds carrés de largeur sur sept de hauteur. Il était, paraît-il, fort commodément aménagé. Chaque condamné était attaché à un poteau. On donna *garrotte* (strangulation au moyen d'un collier de fer) aux *reos reducidos* (convertis) avant de les livrer aux flammes, mais les *pertinaces* furent brûlés vifs (*fueron quemados vivos*), ne marquant pas peu d'anxiété et de désespoir. (P. 292.) M. de Villars assure au contraire « qu'ils parurent dans tous ces mouvemens jusqu'à » leur mort avec une constance digne d'une meilleure » cause, et que quelques-uns se jetèrent eux-mêmes dans » le feu. » Il avait dit précédemment, ce que Joseph del Olmo s'est gardé de relater : « Ces misérables, avant que

» d'être exécutés, eurent à souffrir mil tourmens. Les » moines mêmes qui les assistoient les bruloient à petit » feu avec des flambeaux pour les convertir; plusieurs » personnes qui étoient montés sur le terrein[1] leur don-» noient des coups d'épée, et le peuple les accabloit de » pierres[2]. »

Un tableau conservé au Musée royal de Madrid et portant la signature de Rizi[3] et la date de 1683, reproduit l'aspect de la plaza Mayor le jour de ce mémorable *auto*. La composition est très-vaste et sans confusion, malgré le nombre prodigieux des figures. Le point de vue, comme dans l'estampe jointe à la relation de Joseph del Olmo, est pris de face, et la disposition est la même. Au fond le balcon du roi, à droite et à gauche le profil des amphithéâtres, au centre les accessoires obligés décrits plus haut; mais l'artiste a su habilement rompre la monotonie forcée de cet ensemble, en retraçant sur divers points de la plate-forme quelques-uns des épisodes caractéristiques du jugement. Rizi assista probablement à la cérémonie, et les personnages qui garnissent les balcons et les gradins, les principaux au moins, et entre autres le roi et les deux reines, sont évidemment des portraits. L'œuvre, assez médiocre comme peinture, a par là un véritable intérêt historique, en outre de la curiosité un peu pénible que son sujet inspire. Longtemps reléguée dans une des salles basses du Musée, il semblait qu'on eût honte des souvenirs qu'elle rappelait, cette toile a été

[1] *Terrein* pour bûcher. Des soldats de la foi se tenaient autour du bûcher et jusque sur le bûcher même pour en empêcher l'escalade. Mais la consigne n'était que pour la forme.

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 189.

[3] Il a été question de ce peintre à propos d'un portrait de la reine. (Voir p. 228.)

récemment placée dans la galerie espagnole, à droite en entrant dans la Rotonde. Je donne cette indication, le tableau n'étant point encore mentionné sur le livret officiel, et M. Viardot, dans son Guide du Musée de Madrid, n'en parlant pas.

« Peu après cette exécution, dit M. de Villars, un cer-
» tain don Ventura Dionis obtint du Roy pour cinquante
» mil écus un titre de marquis. Son père en avoit donné
» davantage pour avoir l'ordre de Saint-Jacques, et l'on
» sçavoit que son oncle étoit un des principaux de la
» synagogue d'Amsterdam. Il y en a un assez grand
» nombre (de juifs) dans les fermes et dans les recettes
» des droits du Roy, où d'ordinaire on les laisse un tems
» en repos jusqu'à ce qu'ils soient assez riches pour mé-
» riter d'être recherchés. On leur tire alors des sommes
» considérables pour éviter le dernier châtiment, ce qui
» fait juger que ce grand apparat de la punition de quel-
» ques misérables est plutôt un effet de l'ostentation des
» inquisiteurs qu'un véritable zèle pour la religion[1]. »

L'*auto* du 30 juin 1680 est le dernier *auto general* qui ait eu lieu à Madrid.

Laus Deo.

P. 133, l. 1, ... *on eût passé pour hérétique.*

Madame de Villars n'exagère pas. On lit dans la relation de Joseph del Olmo : ..... « *L'alguacil mayor* du
» conseil, qui était malade, n'assista point à la cérémonie
» et fit constater le motif de son absence, afin que celle-
» ci ne lui devînt pas préjudiciable.... » *que no assistiò por estar enfermo, y se declara porque no le pare perjuizio.* (P. 140.)

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 191-92.

P. 133, l. 7, *plus de magnificence.*

Le marquis de Grana « fit son entrée le 22 juillet avec
» assez de simplicité et d'économie, en livrées grises avec
» des carrosses de médiocre éclat, et s'attira par là le
» murmure du peuple de Madrid, accoutumé à n'esti-
» mer que les magnificences folles des cérémonies pu-
» bliques [1]. »

P. 134, l. 4, *dans cette rivière poudreuse.*

Madame d'Aunoy est moins irrévérente : « Il y a cer-
» tains jours dans l'année, dit-elle, où tout le monde se
» promène sur les ponts qui traversent le Mançanarès :
» mais à présent les carrosses entrent dans son lit. Le
» gravier et quelques petits ruisseaux contribuent à le
» rendre fort frais.... L'on s'arrête en quelques endroits
» dans cette rivière, et l'on y demeure jusqu'à deux ou
» trois heures après minuit. Il y a souvent plus de mil
» carrosses ; quelques particuliers y portent à manger,
» les autres y chantent et jouent des instrumens. Tout
» cela est fort agréable pendant une belle nuit [2]. »

P. 134, l. 14, *ambassadeur en Portugal.*

Nulle autre part, à ma connaissance, il n'est question de cette ambassade. Madame de Sévigné cependant n'y ferait-elle pas allusion dans sa lettre du 15 juin 1680, où elle parle à sa fille des *espérances* de M. de Coulanges, et dans celle du 21 août suivant, annonçant de *grands chagrins* qu'il aurait éprouvés? Ces deux passages, le der-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 196-97.

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 71. Voir aussi *Relation de Madrid*, p. 6.

nier surtout, prêtent à diverses interprétations; mais c'est à ce que dit ici madame de Villars qu'il convient peut-être de demander leur véritable sens. M. de Coulanges n'avait point de fortune; il jouait à Paris un rôle de parasite et de mari commode dont sa gaieté ne sauvait pas tout à fait le ridicule; ses amis, plus soucieux que lui de sa dignité et de son avenir, le pressaient, l'âge venant, de rechercher quelque emploi. Il lui eût été facile, grâce à son alliance avec M. de Louvois et par son beau-père, de se pousser dans les intendances.

J'aurois pu comme un autre avoir une intendance[1],

chante-t-il quelque part. Il aurait donc sollicité sur le tard une ambassade; il ne l'eut pas, c'était à prévoir. Cet effort lui suffit.

J'ai seu me consoler d'un refus qui m'outrage[2].

Tournant dès lors résolûment le dos à l'ambition, il consacra ses facultés à faire de bons dîners... chez les autres, et à versifier de méchants couplets trouvés adorables... au dessert.

M. Foucher était alors (depuis 1677) envoyé extraordinaire de France à Lisbonne; il fut remplacé en 1681 par M. de Forbin d'Oppède, probablement le compétiteur de M. de Coulanges. Le *petit homme* rime à ce propos :

Que Bazin s'en aille en Suède,
Qu'en Portugal demeure Oppède,
C'est un effet de la faveur;
C'en est un de la Providence
Que je sois d'assez bonne humeur
Pour vivre heureux dans l'indigence.

[1] *Chansons choisies de M. de Coulanges*, p. 222.
[2] *Chansons choisies de M. de Coulanges*, p. 222.

P. 134, l. 20, *bezoard.*

Pierre médicinale longtemps estimée excellent contre-poison. Il y avait le bézoard oriental, provenant de l'Inde, et le bézoard occidental, que l'on tirait du Pérou. Le premier valait de quarante à quarante-cinq livres l'once, le second de dix à douze seulement.

P. 134, l. 23, ... *vous partiez pour Lyon.*

Madame de Coulanges se rendait auprès de son père, François du Gué-Bagnols, intendant des généralités de Lyon et de Grenoble. Madame de Sévigné annonce ce départ dans sa lettre du 24 juillet 1680.

P. 138, l. 2, *se joindront à eux.*

Des désordres à la frontière de Biscaye, ces éternelles rixes entre les riverains français et espagnols de la Bidassoa; des navires de commerce français capturés par des corsaires majorquins ou retenus et pillés par des vice-rois et gouverneurs dans les ports mêmes de leur obéissance; des demandes de réparations présentées par M. de Villars et restées sans réponse; ces faits regrettables et qu'aggravaient les procédés de la cour de Madrid, avaient des deux côtés des Pyrénées accrédité des bruits de guerre. Bientôt la France passa des plaintes aux menaces: on rassembla des troupes à Bayonne; le Roi déclara que ses galères exigeraient le premier salut de celles d'Espagne, et peu auparavant il avait fait enjoindre au Roi Catholique de ne plus prendre le titre de duc de Bourgogne [1] dans ses actes publics. Pendant ce temps,

[1] Auquel, depuis la conquête par nos armes de la Franche-Comté, le roi d'Espagne, en fait, n'avait plus droit.

les Espagnols, qui désiraient une rupture autant qu'ils l'appréhendaient, intriguaient partout contre nous; ils réussirent à conclure avec l'Angleterre (20 juin 1680) une ligue offensive et défensive, et ne doutant pas d'y faire entrer l'Empereur et la Hollande, ils répondirent d'abord avec hauteur à nos sommations; mais peu soutenus par leurs alliés et se voyant sur le point d'être seuls exposés au ressentiment du roi de France, ils baissèrent singulièrement de ton.

« On parle de guerre, écrit madame de Sévigné, voilà » ce qui me déplaît. M. le Prince va à Lille; il ne marche » pas pour rien. On croit pourtant que le Roi ne sera pas » plus tôt en chemin que le roi d'Espagne abandonnera » la qualité de duc de Bourgogne, et que tout fléchira » le genou [1]. »

La crainte arracha ce que la raison eût commandé d'accorder, et voilà comment, deux ans après, le fils aîné de Monseigneur fut en naissant titré duc de Bourgogne.

P. 138, l. 3. *Le prince de Parme.*

Alexandre Farnèse, frère puîné du duc de Parme, Ranuce II; « il étoit depuis longtems attaché au service » d'Espagne, et avoit fait quelques campagnes en Estra- » madure et en Catalogne; général de cavalerie avec » assez de réputation et de valeur, mais d'un génie et » d'une expérience médiocre, et fort déréglé dans la con- » duite de ses affaires [2]. » L'ambassadeur constate, comme madame de Villars et en termes à peu près identiques, l'étonnement causé par ce choix et l'explica-

[1] *Lettre du 7 juillet* 1680.

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 181.

tion qu'on en donnait publiquement. « On dit ici, mande-» t-il à Louis XIV, qu'on ne veut pas que la Flandre se » perde entre les mains d'un Espagnol. Le prince de » Parme est fort propre à leur donner cette consolation » et le duc de Medinaceli à y coopérer [1]. »

Pour mettre ce gouverneur en état de partir, on dut vendre un titre de marquis au fils d'un juif quinze mille pistoles[2].

P. 138, l. 19, ... *aux horoscopes.*

Les amis de madame de Villars lui avaient prédit en plaisantant qu'elle jouerait en Espagne à la femme influente. La conduite de l'ambassadrice, elle ne cesse du moins de le faire remarquer, fut entièrement opposée. Madame de Sévigné, dans une lettre déjà citée (p. 230), constate les deux faits (sans paraître trop y croire) : « Elle se renferme fort chez elle, voulant éviter tous les » airs d'empressement afin de faire mentir les fausses pro-» phéties. » Peut-être avait-on renouvelé ces prophéties, et, sans doute, madame de Coulanges avait cru devoir en aviser son amie. Le passage de la lettre de madame de Villars que la présente note a la bonne intention d'éclaircir, serait, dans cette hypothèse, la réponse à l'avis charitable.

P. 138, l. 25, *le marquis de Ligneville.*

Ligneville ou Ligniville, l'une des quatre familles appelées les *quatre grands chevaulx de Lorraine;* les trois autres étaient Chastellex, Lenoncourt et Haraucourt.

[1] Dépêche du 11 juillet 1680. (Archives des affaires étrangères.)

[2] Dépêche du marquis de Villars à Louis XIV du 8 juillet 1680. (Archives des affaires étrangères.) — Ce fils de juif doit être ce don Ventura Dionis dont il a été parlé précédemment. (Voir p. 292.)

P. 139, l. 24. *L'aîné va épouser...*

Philippe-Alexandre Colonna; il épousa Laurence de la Cerda-Aragon, fille du duc de Medinaceli, morte sans enfants le 10 août 1697, et se remaria le 25 novembre suivant avec la fille du prince Carpinetti, dont il eut postérité.

P. 139, l. 27, ... *la duchesse de Terranova quittera sa place.*

On n'a point oublié avec quelle dureté et quelle hauteur la camarera mayor avait dans les commencements gouverné la reine. Plus tard, elle fit mine de s'adoucir; cette modération ne dura guère et le naturel impérieux ne se contraignit plus. La reine n'était point la seule à en souffrir; le premier ministre avait sans cesse à combattre les impressions les plus fâcheuses que la duchesse donnait au roi contre lui; elle ne ménageait pas davantage l'ambassadeur de France. La reine, le duc de Medinaceli et M. de Villars avaient donc égal intérêt à se débarrasser de cette méchante et dangereuse femme. « Nous avons encouragé, Sire, » mande le marquis à Louis XIV, « la Reine d'Espagne à parler au Roi et à la » Reine Mère pour changer la camarera, et, pour faciliter » cela, on a proposé la femme de Medinaceli. J'agis de » concert avec lui; il le désire extrêmement; il y a appa- » rence qu'il réussira[1]. »

Marie-Louise hésita quelque temps; elle était timide, et la partie lui paraissait grosse à jouer; pourtant elle se décida et pria le roi d'ôter la Terranova d'auprès d'elle; « Il luy répondit d'abord qu'on n'avoit jamais fait dans

[1] Dépêche du 27 juin 1680. (Archives des affaires étrangères.)

» le palais de pareil changement, que cependant, si elle
» le souhaitoit absolument, il trouvoit bon qu'elle eut
» une autre camarera mayor, mais qu'elle devoit bien
» penser au choix qu'elle vouloit faire, parce qu'après ce
» changement il n'y auroit plus moyen d'en faire un
» second[1]. »

Ce consentement du roi, malgré la clause restrictive, mérite attention, le renvoi d'une camarera mayor étant sans exemple en Espagne. L'affaire fut cependant plus longue à conclure qu'il n'eût été à supposer. Il est vrai que la nouvelle camarera devait plaire au roi, à la reine mère, au premier ministre et aussi à la jeune reine. « Il
» y a eu de la peine à convenir d'une camarera, » écrit l'ambassadeur au Roi; « la femme de Medinaceli n'a ni
» santé ni vue; los Velez[2] l'a refusé. La Reine d'Espagne
» vouloit la mère de Pastrana, mais la Reine Mère et Me-
» dinaceli ont voulu opiniâtrément la duchesse de Albu-
» querque. L'humeur n'en est pas douce, mais elle est
» préférable à la Terranova[3]. »

On verra plus loin que la duchesse de Albuquerque l'emporta.

P. 141, l. 4. *On lui a changé de camarera mayor.*

« Avant-hier, Sire, la camarera mayor demanda per-
» mission de se retirer au Roi Catholique; don Pedro de
» Aragon lui avoit insinué de prendre ce parti-là; elle
» prit congé de la Reine avec beaucoup de fermeté: Sa
» Majesté s'attendrissant, elle lui dit que ce n'étoit pas
» à une reine d'Espagne de pleurer. Le jour suivant, la

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 170.

[2] La marquise de los Velez; elle avait été gouvernante du roi.

[3] Dépêche du 8 juillet 1680. (Archives des affaires étrangères.)

» duchesse de Albuquerque a pris possession de sa » charge[1]. »

P. 141, l. 6, *la duchesse de Albuquerque.*

« Elle est âgée de cinquante-cinq ans, veuve du duc » de Albuquerque, aîné de la maison de la Cueva, et » belle-mère de son cadet, à présent duc de Albuquerque, » à qui elle avoit fait épouser sa fille unique, qu'elle avoit » eue de son frère. On la vit prendre dans le palais une » conduite tout opposée à celle de la duchesse de Terra- » nova, et l'on jugea qu'étant entièrement dépendante » de la Reine Mère, elle suivoit les intentions de douceur » et de ménagement que cette princesse avoit toujours » fait paroître pour la Reine, sa belle-fille[2]. »

La duchesse de Albuquerque fut également camarera mayor de la seconde femme de Charles II.

« Elle avoit, dit Saint-Simon, beaucoup d'esprit et » de lecture, et tenoit presque tous les jours chez elle » une assemblée de savants et de personnes distinguées » et de bonne compagnie[3]. »

P. 143, l. 7, *elle ne fera plaisir à personne.*

Les apparences toutefois furent sauvées : « Le 5 de sep- » tembre, on fit de grandes réjouissances au palais, parce » que c'étoit le jour de la naissance du Roi Très-Chré- » tien ; il y eut comédie, où se trouvèrent tous les ambas- » sadeurs et les grands d'Espagne ; la Reine y parut si » couverte de pierreries que ses diamants jettoient plus » de feu que les six gros flambeaux, semblables à des

[1] Dépêche du 30 août 1680. (Archives des affaires étrangères.)

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 209.

[3] *Mémoires*, t. XVIII, p. 368.

» torches, que l'on avoit allumez pour éclairer toute la » salle[1]. »

P. 145, l. 2. *Le roi l'aime.*

« Le Roi Catholique a autant d'amitié pour cette prin» cesse (la Reine) qu'il est capable d'en avoir[2]. »

La Terranova n'était plus entre eux deux, faisant violence aux inclinations douces et bonnes du roi et exaltant sa jalousie jusqu'à la folie furieuse. Quant aux soupçons de grossesse, ils se renouvelleront bien des fois encore, et toujours sans plus de fondement.

P. 155, l. 17. *La marquise d'Uxelles.*

Marie le Bailleul, fille du président le Bailleul, épousa en secondes noces, le 5 octobre 1645, Louis Châlon du Bled, marquis d'Uxelles; veuve en 1658; mère du maréchal d'Uxelles.

Madame de Villars, de tout temps assidue à Paris chez madame d'Uxelles, était en correspondance avec elle. Que sont devenues ces lettres? Le manuscrit d'Uxelles, entre autres, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal, n'en renferme aucune. Quant aux vers de M. de Coulanges, *Pour madame la marquise d'Uxelles, l'auteur passant à Châlons-sur-Saône,* ils figurent sous ce titre dans ses *Chansons choisies.* (P. 220-21.)

P. 146, l. 27, ... *relations de Madame.*

Élisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine, seconde femme de Monsieur. Elle aimait beaucoup sa

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, par madame d'Aunoy, t. II, p. 141-42.

[2] Extrait d'une dépêche du marquis de Villars à Louis XIV, du 4 octobre 1680. (Archives des affaires étrangères.)

belle-fille, et chaque lundi lui écrivait. Marie-Louise n'était pas en reste. « J'ai reçu plus de dix lettres de la » reine d'Espagne, » mande Madame le 25 avril 1681. Elle lui garda un fidèle souvenir. « J'ai vu successive- » ment, » mande-t-elle longtemps après, « deux de mes » parentes, et maintenant ma petite-fille, devenir reines » d'Espagne. Celle que j'ai le plus aimée était ma belle- » fille; j'avais pour elle l'affection la plus sincère, et » comme si elle était ma sœur, car elle n'aurait pu être » ma fille, parce que je n'avais que neuf ans plus qu'elle[1]. »

P. 147, l. 13, *tremblement de terre.*

Il ne causa aucun dommage à Madrid, mais se fit sentir à la même heure et très-violemment en Andalousie, particulièrement à Malaga, qui fut presque entièrement détruit.

P. 148, l. 14, ... *à l'Escorial, où cette cour est...*

Un mois avant le voyage réglementaire de l'Escorial, le roi avait manifesté l'intention de conduire la reine à Aranjuez, qu'elle ne connaissait point encore, qu'elle avait témoigné désirer connaître[2], et dont le prince, de son côté, était impatient de lui faire admirer les belles eaux et les frais ombrages; peut-être aussi voulait-il sauver à cette princesse l'impression pénible, et comme le mauvais présage, de commencer ses résidences à la campagne par l'Escorial, lieu des sépultures royales.

Cette fantaisie jeta les ministres dans le plus grand embarras; ils voyaient le roi fort entêté de ce voyage et n'osaient lui avouer que l'argent pour le faire manquait

[1] *Correspondance générale de Madame.* Lettre du 6 décembre 1721.

[2] Voir Lettre XVI de madame de Villars.

totalement. « Ils parurent néanmoins en faire les prépa-
» ratifs; ils en flattèrent le Roy, et tandis qu'ils l'amusoient
» par ces apparences, ils sçurent faire naître des difficultés
» qui rompirent insensiblement le voyage, tantôt à cause
» des méchants chemins, tantôt pour le mauvais air de
» ce lieu après les pluies qui étoient survenues. Ils l'en-
» voyèrent reconnoître par des médecins affidés, ils allè-
» rent même jusqu'à faire partir quelques mulets pour
» porter des équipages par avance, et ne rompirent le
» voyage qu'un jour avant celui qu'on avoit pris pour le
» départ. Jusqu'à ce moment le Roy crut y aller, pendant
» que tout Madrid sçavoit depuis dix jours auparavant
» qu'il n'iroit point, et que les ministres l'avoient dit à
» leurs amis[1].

» La Reine, après les réflexions que luy firent faire sur
» ce procédé quelques personnes attachées à ses intérêts,
» ne put s'empêcher d'en parler au Roy et de luy faire
» remarquer la manière dont ses ministres le traitoient,
» que s'il y avoit des raisons véritables de ne point faire
» ce voyage, les luy dire et non pas le mener comme un
» enfant et chercher à le tromper si grossièrement. Ce
» discours de la Reine, qui fut sçu de quelques courti-
» sans, donna un peu à penser aux ministres et fit juger
» qu'elle pourroit peut-être, dans la suite, prendre quel-
» qu'autorité; ce fut apparemment la raison qui décida
» les ministres au voyage de l'Escorial que, sans cette
» appréhension, ils auroient bien pu rompre comme celui
» d'Aranjuez. Ils cherchèrent par toutes sortes de moyens

[1] Semblable comédie fut jouée en 1706 pour faire rompre le voyage habituel de Fontainebleau; Louis XIV y fut pris comme Charles II et jamais ne se douta de rien. (Voir *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 226-27.)

» à ramasser l'argent nécessaire pour le faire; ils vendirent un gouvernement aux Indes quarante mil écus, et deux charges de *contador* vingt-cinq mil. Ils prirent tout l'argent échu des entrées des douanes de Madrid destiné pour le payement des franchises des ambassadeurs et des rentes de la ville, et se servirent de la moitié d'un de cent mil écus destiné pour payer l'équipage des galions, dont le départ fut retardé par cette raison. Enfin le septième d'octobre, Leurs Majestés partirent pour l'Escorial[1]. »

P. 151, l. 3. *Elle a été deux jours malade.*

« La Reine se servit à l'Escorial de la liberté que le Roy lui avoit donné de monter à cheval, c'est-à-dire, pour aller au devant de luy quand il revenoit de la chasse et pour faire quelques promenades dans les allées de la prairie qui est au-dessus de l'Escorial; mais soit par l'agitation de cet exercice dont elle avoit perdu l'habitude depuis un an, ou par le changement d'air, elle se trouva mal peu de jours après être arrivée; elle eut un vomissement et quelques ressentimens de fièvre; ce fut néanmoins une indisposition sans suite, qui ne l'empêcha pas de reprendre peu de jours après le plaisir de la promenade[2]. »

P. 151, l. 9, *plusieurs petites affaires.*

« Au milieu de ces divertissemens de l'Escorial, il parut quelque froideur entre la Reine et le premier ministre. Elle avoit demandé au Roy la disposition d'un certain gouvernement aux Indes. Il le lui avoit accordé

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 222-25.
[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 225-26.

» d'abord, mais le premier ministre lui ayant remontré » que ce gouvernement se pouvoit vendre dix à douze » mil pistoles que Sa Majesté pourroit employer à ses » dépenses pressantes, le don n'eut point lieu, et le » premier ministre en fut brouillé avec la Reine, qui » s'étoit laissée engager à cette demande par une de ses » femmes françoises, à qui l'on offroit de l'argent pour » ce gouvernement[1]. »

P. 153, l. 3, *c'est pourtant la favorite.*

« Le bâtiment est assez beau comme tous les autres » d'Espagne : c'est-à-dire, un quarré de quatre corps de » logis, séparez par de grandes galeries de communica- » tion, lesquelles sont soûtenues par des colonnes. Les » meubles n'y sont pas magnifiques, mais il y a de bons » tableaux, entr'autres, ceux de tous les rois d'Espagne » habillez d'une manière singulière[2]. »

P. 153, l. 7, *cette reine Élisabeth.*

Élisabeth de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Promise à don Carlos; mais Philippe II, que venait de rebuter Élisabeth d'Angleterre, « ayant veu le » pourtraict de Madame Élisabeth, et la trouvant fort » belle et fort à son gré, en coupa l'herbe soubs le pied » à son fils et la prit pour luy, commençant ceste cha- » rité par soi-même[3]. » Mariée en 1559, Élisabeth mourut en couches, le 3 octobre 1568, empoisonnée, dit-on, par ordre du roi.

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 227.

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. III, p. 200. (Voir Lettre VI de madame de Villars et notre note p. 237.)

[3] Brantôme, *Vie des dames illustres*, édition du Panthéon littéraire, t. II, p. 150.

P. 153, l. 8. *Don Carlos.*

Fils de Philippe II. Accusé d'intelligence avec les révoltés des Pays-Bas, il fut arrêté dans la nuit du 18 janvier 1568, et mourut dans sa prison le 24 juillet suivant.

On a prétendu qu'Élisabeth et don Carlos, d'abord destinés l'un à l'autre, s'aimaient en secret, et que la jalousie du roi causa leur fin tragique.

Il fit mourir sa femme, il tua son enfant,

dit l'épitaphe de Philippe II que donne Brantôme. Quoi qu'il en soit de cette tradition, elle était pleinement acceptée à l'époque où madame de Villars écrivait, et devait, poëtes et romanciers aidant, avoir cours longtemps encore [1].

P. 153, l. 16, *de madame de Nevers.*

La méprise de la reine ne faisait point tort à madame de Coulanges; madame de Nevers avait grand renom de beauté. Elle était fille de madame de Thianges et, depuis 1670, femme de Philippe-Julien Mancini-Mazarin, duc de Nevers, neveu du cardinal Mazarin.

P. 154, l. 18, *en habit de religieuse.*

Le duc d'Albe, ambassadeur de Philippe V en France, perdit à Paris son fils unique, dont le « corps », dit Saint-Simon, « fut renvoyé en Espagne, en habit de cordelier, » autre dévotion espagnole [2]. »

P. 155, l. 8, *gants d'ambre.*

Guantes de ambar, gants parfumés à l'ambre ou usuel-

[1] Voir *Don Carlos et Philippe II*, par M. Gachard, et l'excellent livre sous le même titre, de M. Charles de Moüy.

[2] Saint-Simon, t. VII, p. 339.

lement gants d'ambre; ils étaient particuliers à l'Espagne et fort en réputation. Lorsque le duc de Pastrana vint à Fontainebleau, comme ambassadeur extraordinaire, apporter au nom de Charles II à Marie-Louise la *joya esponsalicia* (ce qu'on nommerait aujourd'hui la corbeille de mariage), il offrit, à un bal donné en son honneur, deux mille paires de gants d'ambre aux deux reines, aux princesses du sang et à toutes les dames de la cour[1].

P. 157, l. 7, *s'asseoir dans une chaise.*

Les femmes espagnoles s'asseyaient sur des coussins, et plus habituellement, par terre, le plancher étant toujours couvert de nattes en jonc (*esteras*) fort propres et fort fines.

L'usage des siéges ne devint général que le siècle suivant.

P. 157, l. 22, *madame de Vins.*

N... Ladvocat, fille de Nicolas Ladvocat de Sauveterre, maître des comptes, et de Marguerite Rouillé; belle-sœur, et belle-sœur chérie, de M. de Pomponne, qui la maria en 1674 à Jean de la Garde d'Agout, marquis de Vins, homme de qualité de Provence. Madame de Vins était amie intime de madame de Villars et de madame de Grignan. « Nous avons », écrit madame de Sévigné à sa fille, « fait aujourd'hui des visites, madame » de Vins et moi; elle n'a plus madame de Villars ni » vous; elle me compte pour quelque chose[2]. »

[1] *Descripcion de la pomposissima entrada del duque de Pastrana en 14 de setiembre de 1679 en Fontanebló.* (Supplément à la *Gazette de Madrid* du 10 octobre 1679.)

[2] Lettre du 27 décembre 1679.

P. 158, l. 3, *la fit partir un peu brusquement.*

C'est la première fois — du moins dans celles de ses lettres qui nous sont parvenues — que madame de Villars mentionne ce départ. Mais, fort à propos pour notre curiosité, les circonstances qui le firent décider aussi bien que la manière *un peu brusque* dont il s'exécuta, sont rapportées tout au long par M. de Villars.

Madame Colonna, on l'a vu précédemment, était revenue habiter chez son mari. « Elle fut quelque tems
» en cet état avec la liberté de faire des visites, elle alloit
» même chez la Reine; mais comme le connétable parla
» d'aller en Italie et de l'emmener avec luy, la crainte
» des suites de ce retour luy fit souhaiter de demeurer à
» Madrid dans un couvent, ainsy qu'elle le témoigna
» quand elle reçut ordre du Roy de s'expliquer sur ce
» sujet. Pour régler les prétentions opposées du mary et
» de la femme, on fit une junte du confesseur du Roy,
» de l'Inquisiteur général et de don Melchior Navarra,
» qui décidèrent qu'on la mettroit prisonnière dans le
» château de Ségovie. Le marquis de los Balbases avoit
» tenté l'année précédente d'avoir un ordre pour l'y con-
» duire, mais le connétable de Castille et l'almirante s'y
» étoient opposés, et alors le premier ministre n'y pre-
» noit pas intérêt comme en cette dernière occasion.

» Dans l'appréhension de ce jugement, la connétable
» avoit fait demander la protection de la Reine, qui tira
» parole du duc de Medinaceli qu'on ne l'exécuteroit
» point contr'elle tant que la cour seroit à l'Escorial.
» Cependant huit jours après qu'elle y fut, un conseiller
» du conseil royal accompagné d'officiers de justice, et
» soutenu du connétable Colonna et du marquis de los

» Balbases, avec nombre de gens armés, vint à onze » heures du soir rompre la porte de l'appartement de » la connétable, et, après de grandes violences, l'emmenèrent prisonnière, marchant toute la nuit, au château » de Ségovie[1].

» Il parut extraordinaire qu'on traitât ainsy une femme » de qualité qu'on n'accusoit d'aucun crime, qui estoit » dans la maison de son mary et qui ne demandoit que » d'être enfermée dans un couvent pour le reste de sa » vie. Après la parole qu'on avoit donnée à la Reine, il » étoit étrange d'employer le nom et l'autorité du Roy » pour maltraiter une femme et satisfaire l'animosité particulière de los Balbases, car on étoit persuadé que luy » seul avoit engagé le connétable à cette violence, qui » depuis longtems laissoit sa femme en repos, et auroit » apparemment consenti qu'elle demeurat à Madrid dans » un couvent comme auparavant; c'étoit los Balbases qui » avoit sollicité contr'elle les ordres du Roy, c'est-à-dire, » du premier ministre, dont la fille en même tems alloit » épouser le fils aîné du connétable. Rien ne paroissoit » plus mal assemblé que le mariage de ce fils et le traitement que l'on faisoit à la mère, qui par ses grands » biens avoit sauvé la ruine de la maison, et dont les » alliances relevoient ses enfans par la proximité de plusieurs grands princes[2]. »

P. 159, l. 24, *la comtesse de Soissons.*

Olympe Mancini. Fort compromise dans le procès des poisons, elle dut, pour échapper à la Bastille, s'enfuir de

[1] Alcazar de Ségovie, forteresse bâtie par Alphonse VI; longtemps demeure des rois de Castille; prison d'État à l'époque où la connétable y fut conduite.

[2] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 230-33.

France (janvier 1680). C'est à Bruxelles, après maintes traverses, qu'elle rencontra et charma le prince de Parme, homme très-mûr, très-gros et très-goutteux. Mais madame de Soissons avait à cette époque quarante-trois ans; son âge et le fâcheux état de ses affaires la rendirent indulgente et lui firent accepter et apprécier les soins — sans doute aussi les largesses — de M. le gouverneur des Pays-Bas, si peu *joli galant* qu'il fût.

P. 160, l. 11, *une comète.*

Celle de 1680-81, aujourd'hui un peu oubliée, mais qui, en son temps, fit beaucoup parler d'elle. Newton s'en occupa; elle était fort grande. « C'est, » mande madame de Sévigné à M. de Bussy, « la plus belle queue » qu'il est possible de voir ». Cette queue en effet avait, à son *maximum,* suivant Sturmius, soixante degrés de longueur.

Découverte le 14 novembre 1680, elle put être observée jusqu'en mars 1681.

C'est à propos d'elle que Bayle écrivit son livre — un peu oublié lui aussi, — *Pensées diverses sur la comète.*

P. 161, l. 22. *Le comte de Monterey.*

Don Juan Domingo de Haro y Guzman, second fils de don Luis de Haro et comte de Monterey par sa femme, avec grandesse de première classe. Longtemps gouverneur des Pays-Bas, où sa pétulante ambition engagea en 1673 l'Espagne dans une guerre avec la France, il n'avait point, en quittant, été nommé du conseil d'État, le plus ordinairement la récompense de ceux qui sortaient de cette grande charge. Il passa alors à don Juan, se mit à la tête du parti, qui le ramena, mais ayant plu au roi, et, par

là, donnant de l'ombrage au prince ministre, il fut envoyé commander en Catalogne et bientôt ouvertement exilé. Revenu à Madrid à la mort de don Juan, il eut le dégoût de se voir de nouveau refuser l'entrée du conseil, tandis que l'on y admettait le duc de Villa-Hermosa, qui avait servi sous ses ordres en Flandre et n'en avait eu le gouvernement que bien après lui. De plus, don Geronimo de Eguia était son ennemi déclaré et partout lui barrait la route. Tant de motifs de mécontentement jeterent le comte de Monterey dans une cabale formée depuis quelque temps par le connétable, l'almirante de Castille, le duc de Veragua, le comte de Oropesa, le duc de Pastrana et ses deux frères, le prince de Astillano, le marquis de Mancera et bien d'autres, cabale qui, sous l'habituel prétexte du bien public, voulait renverser Medinaceli ou lui adjoindre une junte de gouvernement[1] devant tout diriger et dont les conjurés naturellement eussent tous fait partie. Cette intrigue avait l'appui secret des deux reines, mal satisfaites l'une et l'autre du premier ministre; elle pensa aboutir par une voie assez singulière. Le marquis de Grana tenu au courant par le marquis de Mancera, son beau-frère, et voyant dans la chute du ministère ou la création d'une junte l'intérêt de l'Espagne, et, par suite, celui de l'Empereur, son maître, s'ouvrit au duc de Medinaceli de ce dernier projet et lui en fit valoir avec force et adresse les avantages pour l'État aussi bien que pour le premier ministre; Medinaceli, très-court d'esprit, se serait peut-être laissé persuader, si don Gero-

[1] « Ils ne peuvent convenir entr'eux, » écrivait, le 26 décembre 1680, l'ambassadeur à Louis XIV, « qui prendra sa place (de Medi- » naceli). Le connétable ne conviendra que d'une junte et les autres » d'Oropesa. » (Archives des affaires étrangères. — Le comte de Oropesa était le meilleur ami de Medinaceli.

nimo de Eguia ne lui eût ouvert les yeux sur le piége, lui montrant que cette junte, sous l'apparence de le soulager, serait en réalité une tutelle et bientôt l'annihilerait entièrement. Le complot par là à demi éventé, les conjurés, qui n'avaient jamais été fort unis, se débandèrent tout à fait. « Il n'y avoit point entr'eux de véritable con-
» fiance, point de liaisons solides, gens la plus part sans
» suite dans leurs desseins, sans autre ambition que la
» vanité, sans fidélité dans leurs engagemens, et sans
» moyens de rien entreprendre. » Chacun tira à soi, se hâta de faire sa paix particulière, et l'almirante de Castille, pour plus de sûreté, alla tout découvrir au roi et au premier ministre.

» Cette dénonciation fut suivie de près de l'exil du
» comte de Monterey, qui se croyoit alors bien raccom-
» modé avec le premier ministre. Il le voyoit souvent et
» sembloit n'en avoir plus rien à craindre : cependant le
» quatorzième de janvier au soir, le président de Castille
» luy ayant mandé qu'ils se pussent voir au palais parce
» que les présidents de Castille ne visitent personne, le
» comte de Monterey qui avoit été le solliciter sur quel-
» ques affaires de justice, alla le voir, et fut surpris d'ap-
» prendre de luy qu'il avoit reçu ordre du Roy par un
» billet de don Geronimo de Eguia de luy déclarer qu'il
» eût à sortir de la cour et de se retirer à quelqu'une de
» ses terres. Le comte témoigna qu'il étoit prest d'obéir,
» mais qu'étant grand d'Espagne, il ne pouvoit le faire
» que sur un ordre signé du Roy. On luy donna trois jours
» pour se disposer à son voyage, après lesquels il s'en
» alla à Salamanca. Le monde fut surpris de cette dis-
» grâce, la première qui fût arrivée à un homme de ce
» rang depuis le ministère du duc de Medinaceli, que

» beaucoup de gens ne croyoient si hardy pour une réso-
» lution de cette nature, et l'on ne douta point que don
» Geronimo de Eguia n'en fût l'auteur : mais quelque
» considérable que parût le comte de Monterey, il y avoit
» peut-être moins de risque à le maltraiter qu'un autre
» de moindre mérite. Tout le monde luy étoit contraire,
» il se trouvoit exposé à l'envie des courtisans, la plus
» part gens indignes qui n'appréhendoient rien tant que
» de luy voir du pouvoir, persuadés qu'il en useroit avec
» hauteur. On l'avoit également fait haïr et craindre au
» Roy et à la Reine Mere, laquelle (il lui avoit manqué
» du tems de don Juan après de grandes obligations) ne
» pouvoit que luy garder un grand ressentiment[1]. »

Madame d'Aunoy, qui volontiers mêle le roman à l'histoire, prétend que cette haine de la reine mère avoit pour origine la froideur avec laquelle, à l'époque de la régence, le comte auroit reçu des avances fort significatives de cette princesse.

P. 162, l. 2, *le marquis de Liche.*

Don Gaspar de Haro y Guzman, marquis del Carpio, marquis de Liche, comte-duc de Olivares, frere aîné du comte de Monterey. Il était du conseil d'État, mais comme on redoutait son génie entreprenant, on l'avait interné ambassadeur à Rome, où, depuis plusieurs années, il ruinait ses affaires et sa santé. Le duc de Medinaceli devenu ministre, le marquis, qui était son parent, crut voir jour à un rappel. « Mais on le craignoit plus
» qu'auparavant, dans la pensée qu'étant de retour à Ma-
» drid, il pourroit se joindre au comte de Monterey :
» l'union de ces deux freres faisoit peur à la cour; d'ail-

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 259-60.

» leurs le duc de Medinaceli vouloit profiter de l'absence » du marquis de Liche pour quelques établissemens qu'il » prétendoit faire à son préjudice et pour le jugement de » quelques procès de famille qu'il avoit contre luy. Le » marquis de Liche ne pouvant obliger la cour à le rap- » peler par raison, chercha à l'y engager par nécessité, » en se faisant tant d'affaires à Rome avec le gouverne- » ment que le Pape demandoit incessament qu'on lui » envoyât un successeur[1]. »

Tout cela fut inutile, et sa femme, non moins inutilement, s'alla jeter aux pieds du roi pour demander son retour. Il ne fut autorisé à revenir que deux ans plus tard.

P. 163, l. 7, ... *sa sœur Mazarin...*

Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. Le récit de ses aventures est partout. Établie à Londres, comme chacun sait, et restée fort belle, en dépit de l'âge, elle inspira à son neveu, le chevalier de Soissons (Philippe de Savoie), une passion si violente que le jeune homme, perdu de jalousie, provoqua et tua l'amant en titre de sa tante, un Suédois, nommé le baron de Banier. Ce duel fit scandale, et madame de Mazarin, ennuyée par tout ce bruit, parla quelque temps de se retirer dans un couvent en Espagne auprès de sa sœur. Saint-Évremond, dont ce projet menaçait les habitudes, le combattit, et sans beaucoup de peine en triompha. « Après avoir parlé (avec la » connétable) trois ou quatre jours de la France et de » l'Italie, écrit-il à madame de Mazarin ; après avoir parlé » de la passion du Roi et de la timidité de monsieur votre » oncle, et de ce que vous avez pensé être et de ce que

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 218-19.

» vous êtes devenue, vous vous trouverez enfermée dans
» un couvent[1]. »

P. 164, l. 5. *Le duc de Veragua.*

Don Pedro Manuel Nuño, duc de Veragua, d'une famille illustre; il descendait légitimement et masculinement d'une branche de la maison de Portugal, et, par les femmes, de Christophe Colomb. Vice-roi de Valence, il s'était vu révoquer le plus brutalement du monde, pour avoir fait juger et exécuter — sans tenir compte, il est vrai, des priviléges de la province et des droits de la juridiction ecclésiastique — un moine apostat, chef de brigands, convaincu des plus horribles crimes et pris en flagrant délit. Le duc demanda inutilement qu'on lui fît son procès. Irrité et ambitieux, il entra avec empressement dans le complot contre Medinaceli. On en sait l'issue; mais ainsi compromis, Veragua, au lieu de se laisser oublier, s'opiniâtra à réclamer des juges. Cité enfin devant le conseil d'Aragon, il se défendit avec une hauteur imprudente et reçut, au commencement de février (1681), un ordre d'exil sous huit jours dans ses terres d'Andalousie, pays où la peste faisait alors de grands ravages.

P. 164, l. 8. *La faim est jusque dans le palais.*

« On ne peut expliquer à Votre Majesté, » écrivait M. de Villars au roi, « le détail de la pauvreté publique; » celle de la maison royale dépasse tout[2]. »

Les extraits suivants des lettres de l'ambassadeur à Louis XIV tracent un curieux tableau de cette royauté à l'aumône :

1 *OEuvres de Saint-Évremond*, édition de 1739, t. IV, p. 198.
2 Dépêche du 25 juillet 1680. (Archives des affaires étrangères.)

— « Aujourd'hui tous les bas domestiques du Roi ont » quitté la cour, faute de payement. L'almirante de Cas- » tille les a obligés de revenir; le marquis de los Balbases » a promis de les payer à ses dépens. » (11 juillet 1680.)

— « On a saisi depuis peu de jours les rentes que les » particuliers ont sur les domaines royaux pour la sub- » sistance de la maison royale. La misère est au dernier » point. » (18 juillet.)

— « On manque d'argent à un tel point que le Roi ne » peut sortir parce qu'il n'a pas de quoi faire raccommo- » der les carrosses rompus. » (5 septembre.)

— « On ne peut exprimer le désordre et la pauvreté » de cette cour. Il a fallu pour les frais de deux miséra- » bles comédies qui ont été représentées pour la naissance » du Roi, augmenter le prix de la viande et de l'huile. » (14 novembre.)

— « Il y a quinze jours que les palefreniers du Roi » Catholique ont quitté[1] sans qu'on aie pu trouver un » homme qui ait voulu servir. » (26 décembre.)

— « Le connétable depuis quinze jours a prêté vingt » mille écus pour la dépense de la table du Roi Catho- » lique, les marchands ayant refusé de fournir. » (24 jan- vier 1681.)

Les revenus du roi, en y comprenant le tribut annuel des Indes, montaient cependant à vingt-sept millions sept cent mille ducats d'or (en monnaie de France, soixante-dix millions de livres), mais la plus grande partie en était engagée; c'est à peine si le tiers restait au roi, « sur quoy il doit payer toutes les dépenses de sa maison, » de ses armées, les gratifications qui sont immenses, les » pensions qui, une fois créées, ne reviennent presque

[1] Il leur était dû deux années de gages.

» jamais au Roy; d'ailleurs il faut de tems en tems envoyer des sommes considérables en Flandres, quelquefois à Milan et à Naples, où tous les domaines étant engagés, le surplus ne suffit pas aux dépenses nécessaires et à l'avidité des vice-roys et des gouverneurs.

» Ceux qui n'ont point vu l'Espagne en cet état auront de la peine à le comprendre. Le peu d'argent qui reste après tant de manières de le consumer est encore partagé entre un nombre infini d'officiers et de ministres employés dans les affaires de justice, de police et de finances, qui, sans s'enrichir, ruinent le Roy au point que la subsistance nécessaire manque dans sa maison[1]. »

P. 164, l. 9. *La Molina.*

Doña Maria de Molina, *azafata* de Marie-Louise[2]; bien connue en France, où elle avait autrefois, et en la meme qualité, accompagné Marie-Thérèse et été mêlée à l'affaire qui fit chasser de la cour la comtesse de Soissons, M. de Vardes et M. de Guiche. C'est elle en effet qui trouva la fameuse lettre révélant à la reine l'intrigue avec mademoiselle de la Vallière, et qui « au lieu de la » donner à sa maistresse, la porta au Roy[3]. » Cela ne l'empêcha pas d'être renvoyée plus tard avec les autres femmes espagnoles de Marie-Thérèse.

[1] *Mémoires de la cour d'Espagne*, p. 288-90.

[2] « Azafatas : Doña Ana Maria Jiner, que lo fuè del Rey Nro Sr, » y al presente lo es de la Reyna, Nra Sra; fuè serviendo sus ausen- » cias, doña Maria de Molina, azafata que lo fuè de la Sra Reyna » Christianissima, Madama Maria Theresa de Austria. » (*Planta de los oficios de la casa de la Reyna*, à la suite de la *Relacion de la Jornada*, citée précédemment.)

[3] *Histoire galante de M. le comte de Guiche et de Madame*, Paris, 1667, p. 38.

P. 166, l. 3. *Le comte Hernan-Nuñez.*

Don Francisco de los Rios y Cordoba, comte de Hernan-Nuñez; il avait été menin de Marie-Thérèse. Les Hernan-Nuñez furent titrés ducs en 1739.

P. 167, l. 3, ... *dévotions de ce pays...*

Celle des disciplinants pouvait passer pour la plus singulière. Pendant la semaine sainte, des hommes, les épaules nues, le visage couvert d'un linge blanc percé de deux trous à la hauteur des yeux, se donnaient la discipline en pleines rues de Madrid. Une piété ardente avait dû, à l'origine, et pouvait occasionnellement être encore la cause de ces pénitences publiques; mais, à l'époque qui nous occupe, l'idée de galanterie s'était très-agréablement mêlée à l'idée religieuse primitive. On en va juger : « Il y a des règles pour se donner la discipline de » bonne grâce, et des maîtres en enseignent l'art, comme » l'on montre à danser et à faire des armes..... Il faut » pour s'attirer l'admiration publique ne point gesticuler » du bras, mais seulement que ce soit du poignet et de » la main, que les coups se donnent sans précipitation, et » le sang qui sort ne doit pas gâter leur habit (un jupon » blanc); ils se font des écorchures effroyables sur les » épaules, d'où coulent des ruisseaux de sang; ils mar» chent à pas comptés dans les rues; ils vont devant les » fenêtres de leurs maîtresses, où ils se fustigent avec une » merveilleuse patience. La dame regarde cette jolie scène » au travers des jalousies de sa chambre, et par quelque » signe elle l'encourage à s'écorcher tout vif[1], et elle luy

[1] Un détail qu'il serait fâcheux de perdre : la discipline était ornée d'un ruban blanc, ordinairement offert par la maîtresse du pénitent.

» fait comprendre le gré qu'elle luy sçait de cette sorte de
» galanterie. Quand ils rencontrent une femme bien faite,
» ils se frappent d'une certaine manière qui fait ruisseler
» le sang sur elle; c'est là une fort grande honnêteté...
» Mais voicy bien autre chose; c'est que le soir les per-
» sonnes de la cour vont aussi faire cette promenade; ce
» sont d'ordinaire de jeunes fous qui font avertir tous leurs
» amis du dessein qu'ils ont: aussitôt on va les trouver
» fort bien armez; le marquis de Villa-Hermosa en a été
» un cette année (1679), et le duc de Bejar a été l'autre.
» Ce duc sortit de sa maison sur les neuf heures du soir,
» il avoit cent flambeaux de cire blanche, que l'on por-
» toit deux à deux devant luy; il étoit précédé de soixante
» de ses amis, et suivi de cent autres, qui avoient tous
» leurs pages et leurs laquais. Cela faisoit une fort longue
» procession. L'on sçait quand il doit y avoir des gens de
» cette qualité; toutes les dames sont aux fenêtres avec
» des tapis sur les balcons et des flambeaux attachez aux
» côtez, pour mieux voir et pour être mieux vûes. Le
» chevalier de la discipline passe avec son escorte, et
» salue la bonne compagnie; mais ce qui fait souvent le
» fracas, c'est que l'autre disciplinant, qui se pique de
» bravoure et de bon air, passe par la même rue avec
» grand monde. Cela est arrivé de cette manière à ceux
» que je viens de vous nommer; chacun d'eux voulut
» avoir le haut du pavé, et aucun ne le voulut céder. Les
» valets qui tenoient les flambeaux se les porterent au
» visage; les amis de l'un tirérent l'épée contre les amis
» de l'autre; nos deux héros, qui n'avoient point d'autres
» armes que cet instrument de pénitence, se cherchérent,
» et s'étant trouvez, ils commencerent entr'eux un com-
» bat singulier. Après avoir usé leur discipline sur les

» oreilles l'un de l'autre et couvert la terre des petits » bouts de cordes dont elles étoient faites, ils s'entre-donnèrent des coups de poing, comme auroient pû faire » deux crocheteurs; cependant il n'y a pas toujours de » quoy rire à cette momerie-là, car l'on s'y bat fort bien; » l'on s'y blesse, l'on s'y tue, et les anciennes inimitiez » trouvent lieu de se renouveler et de se satisfaire. Enfin » le duc de Bejar céda au marquis de Villa-Hermosa; l'on » ramassa les disciplines rompues, que l'on raccommodât » comme on pût... et la procession recommença de mar- » cher plus gravement que jamais et parcourut la moitié » de la ville.

» ..... Lorsque ces grands serviteurs de Dieu[1] sont de » retour chez eux, il y a un repas magnifique préparé de » toutes sortes de viandes, et vous remarquerez que c'est » un des derniers jours de la semaine sainte; mais, après » une si bonne œuvre, ils croyent qu'il leur est permis » de faire un peu de mal[2]. »

Un décret royal de 1680 défendit, sous peine de bannissement, de se discipliner aux flambeaux, mais ces pieuses mascarades nocturnes ne cessèrent point pour cela.

[1] Il y avait toutefois de véritables pénitents; ceux-là « portent, dit madame d'Aunoy, « jusqu'à sept épées passées dans leur dos et dans » leurs bras, qui leur font des blessures dès qu'ils se remuent trop fort » ou qu'ils viennent à tomber, ce qui leur arrive souvent, car ils sont » nuds-pieds et le pavé est si pointu que l'on ne peut se soutenir sans » se couper les pieds. Il y en a d'autres qui, au lieu de ces épées, » portent des croix si pesantes qu'ils en sont tout accablez; et ne » pensez pas que ce soient des personnes du commun, il y en a de la » première qualité.... Ces pénitences sont si rudes, que celuy qui les » fait ne passe point l'année. » (*Relation du voyage d'Espagne*, t. II, p. 163-64.)

[2] *Relation du voyage d'Espagne*, t. II. p. 159-62.

P. 167, l. 8, *le rappel de M. de Villars.*

Voir notre *Introduction,* p. 67.

P. 169, l. 19, *son départ pour Aranjuez.*

Le roi et la reine, conformément à l'étiquette, partirent pour Aranjuez dans les premiers jours d'avril.

P. 170, l. 23. *C'est la meilleure femme du monde.*

Saint-Simon la juge de même : « C'étoit, dit-il, la plus » folle et toutefois la meilleure de ces Mazarines. » (*Mémoires,* t. V, p. 45.)

P. 171, l. 21, *la duchesse de Modène.*

Laure Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin, cousine germaine de la connétable, avait épousé Alphonse d'Este IV, duc de Modène. Veuve en 1662, elle gouverna, et fort bien, le petit État de Modène en qualité de régente, jusqu'à la majorité de son fils, François d'Este II ; elle se retira alors (1674) auprès de sa mère, à Rome, et y acheva sa vie (1687) dans la piété et les bonnes œuvres.

P. 171, l. 29, ... *une certaine isle.*

Plus exactement, les îles de Saint-Gabriel, groupe de petites îles dans la rivière de la Plata, en face de Buenos-Ayres, couvrant le port de Colonia del Sacramento, ville fondée en 1678 par les Portugais. Ceux-ci avaient commencé à fortifier la principale de ces îles, lorsque le gouverneur espagnol de Buenos-Ayres s'en rendit maître par surprise (août 1680), l'Espagne et le Portugal étant

alors en pleine paix. Le prince régent de Portugal prit fort mal la chose, et, concentrant aussitôt des troupes à Elvas, menaça ses voisins d'une rupture, si, sous vingt jours, complète satisfaction ne lui était donnée. « Tout a » paru ici, Sire, dans une grande consternation », mande à ce propos l'ambassadeur à Louis XIV ; « on a tenu plu- » sieurs conseils extraordinaires ; le méchant état de » Badajoz, ouvert de toutes parts, les cavaliers quasi » tous à pied, et huit cents fantassins en sept régimens, » sont les seules troupes qui gardent la frontière d'Estre- » madura[1]. »

On décocha au plus vite à Lisbonne le duc de Giovenazzo comme ambassadeur extraordinaire. Il établit tout d'abord que les îles Saint-Gabriel appartenaient à l'Espagne, « que cependant le Roi, son maître, pour témoi- » gner le désir qu'il avoit de maintenir la bonne intelli- » gence entre les deux couronnes, l'avoit envoyé pour » donner les satisfactions raisonnables; que l'action » dudit gouverneur (de Buenos-Ayres) avoit été faite » sans ordre, et que le Roi, son maître, la désapprou- » voit. Ce ministre proposa ensuite quelque tempéra- » ment pour l'île et la médiation du Pape ou du Roi » d'Angleterre ; mais les commissaires portugais demeu- » rèrent fermes à vouloir être rétablis dans l'île avec » pouvoir de s'y fortifier, et qu'on leur rendît les prison- » niers et l'artillerie, promettant de restituer l'île au cas » que les arbitres jugeassent qu'elle ne leur appartenoit » pas[2]. »

Giovenazzo essaya de tirer l'affaire en longueur, mais il dut céder devant l'opiniâtreté des Portugais et leur

[1] Dépêche du 20 mars 1681. (Archives des affaires étrangères.)

[2] Dépêche du 1er mai 1681. (Archives des affaires étrangères.)

accorder tout ce qu'ils demandaient touchant la restitution de l'île. A Madrid, l'on se montra très-mécontent, et, dans la première révolte de l'orgueil blessé, on parlait de désavouer l'ambassadeur.

« Les Portugais, » mande M. de Villars au Roi, « devront
» à la crainte que les Espagnols ont de Votre Majesté
» toute la satisfaction qu'on leur donnera ; les uns et les
» autres en conviennent[1]. »

A la date du 8 mai il ajoute :

« .....Toutes choses ont été réglées à la satisfaction du
» prince de Portugal; l'île de Saint-Gabriel restituée à
» condition que les arbitres qui seront nommés par les
» parties jugeront de la propriété de ladite île; on est
» persuadé qu'on ne nommera pas d'arbitres, et qu'en
» tout cas cette affaire ne sera jamais décidée. »

P. 172, l. 6, ... *loger chez vous.*

M. et madame de Coulanges habitaient alors le Marais :

Depuis longtems dans le Marais
Ma demeure est connue ;
Ma paroisse a nom Saint-Gervais,
Le Parc-Royal ma rue,

mande M. de Coulanges au marquis de Montplaisir, qui s'informait de son adresse.

P. 174, l. 8, *le successeur de M. de Villars.*

Ce fut André de Béthoulat, seigneur de Fromenteau, comte de la Vauguyon. (Voir notre *Introduction*, p. 70.)

P. 174, l. 11, ... *revinrent samedi d'Aranjuez.*

« La cour, écrit l'ambassadeur à Louis XIV, est reve-
» nue d'Aranjuez dix jours plus tôt qu'elle n'avoit accou-

» tumé par une pure nécessité; deux jours auparavant » on envoya demander au président des finances deux » cent cinquante pistoles pour la subsistance de la maison » royale[1]. »

[1] Dépêche du 1er mai 1681 (Archives des affaires étrangères.)

APPENDICE.

APPENDICE.

J'ai, dans l'*Introduction*[1], cité un passage de la lettre suivante, adressée par madame de Villars à madame de Sévigné et jusqu'ici la seule épave du naufrage de la correspondance échangée entre ces deux femmes aimables. Cet extrait, m'avait-il semblé, pouvait suffire ; mais des personnes à qui je dois déférence m'ayant engagé à reproduire en entier cette lettre, qui, m'ont-elles dit, sera tout à fait *chez elle* dans un recueil consacré à madame de Villars, je me rends sans hésiter à ce conseil.

DE LA MARQUISE DE VILLARS A MADAME DE SÉVIGNÉ.

De Paris, le 25e août 1673.

J'ai reçu votre lettre du 16e de ce mois ; je vois que les miennes ne vous sont pas trop régulièrement rendues. Je me méfie de ces jeunes abbés ; si je le rencontre sur mon chemin, je prendrai la liberté de lui demander ce que l'on en fait chez lui. Il y a un homme à qui mes gens parlent, et qui les assure qu'on ne manque point de les bailler le soir à son maître ; mais venons aux nouvelles.

Qui ne croiroit que dans cette grande conjoncture

[1] Page 27 du texte et note 1.

d'affaires, l'on en auroit mille à écrire? Cependant il faudroit avoir perdu le sens pour s'imaginer en savoir aucune vraie, et il y a un an que j'entends toujours dire ce que l'on dit à présent, qui est qu'avant qu'il soit trois semaines l'on saura précisément à quoi l'on doit s'en tenir de la paix ou de la guerre. A l'heure qu'il est, l'on n'est pas reçu à douter que dans quinze jours tout sera éclairci.

Leurs Majestés partent demain pour Brisach; elles marcheront sept jours. Le tems du séjour est incertain; on dit pourtant quinze jours. Nos enfans cependant sont vers Andernach, dans des pays affreux. Notre honnête homme écrit qu'il y a des endroits fort propres à rêver; je pense qu'il y trouvera des pensées bien amoureuses et d'une grande constance. Il mande à mademoiselle de Lestrange que si elle et la comtesse ne lui écrivent, il s'en plaindra aux arbres et aux rochers. S'il se plaint à Écho, je crains bien que, pour prête qu'elle puisse être à lui répondre, il n'ait oublié ce qu'il lui aura dit, et ne traite de galimatias ce que la pauvre nymphe lui aura répondu, car c'est un petit fripon. Mais pour la Fare, c'est la merveille de nos jours : il est encore venu faire un voyage ici pour admirer la laideur de sa dame.

Parlons des louanges du Roi : les miennes sont plaisantes au prix de celles de Brancas. Il a écrit une relation, en forme de lettre, à M. de Villars, du siége de Maestricht et de tout ce qu'a fait le Roi notre maître. Il n'y a rien de mieux écrit. Le Roi l'a lue

et en a été très-content; il a raison, cela est très-beau. Il décrit les belles et grandes qualités du Roi d'une manière galante et solide. C'est pour faire mourir les Espagnols d'envie ou d'amour pour un tel prince. M. de Villars la fera traduire en leur langue. Je lui manderai qu'il nous la renvoie.

Que ce que vous me mandez de Brancas est aimable et spirituellement dit! Je le lui enverrai; il en rira de bon cœur, et le pauvre homme a besoin de quelque chose qui le réjouisse, car il me mande qu'il est bien chagrin. Il m'a écrit en m'envoyant cette lettre, qui est comme un livre. Sa fille, la princesse, s'est jetée dans la dévotion, je dis jetée tête première. Il faut dire la vérité : elle fait de très-belles et bonnes choses; il n'est pas le moins question du monde de beauté et d'ajustement. Elle prie, elle jeûne, elle va à l'Hôtel-Dieu, aux prisons, et paroît véritablement touchée.

Pour madame de Marans, j'ai voulu voir cette grande vision : je ne juge point des dévotions de personne, mais l'absorbée retraite de cette créature me convainc beaucoup. Je l'ai vue et entretenue longtems : toutes les bagatelles et les incertitudes de son esprit en sont entièrement bannies; il ne lui reste donc que de l'esprit, qui ne la fait parler ni trop ni trop peu, lui fait juger du passé, du présent et de l'avenir, avec raison et tranquillité; ne souhaitant chose au monde; se trouvant à merveille dans le plus vilain et le plus éloigné quartier de Paris (sa chambre lui plaît); s'occupant avec joie de la lec-

ture de quelque ouvrage; allant à pied à la paroisse, où elle borne toutes ses dévotions, sans chercher ici et là les directeurs et prédicateurs de réputation. Si cela ne vous plaît et ne vous touche, je ne sais ce qu'il vous faut.

Pour madame de Meckelbourg, il est bien vrai qu'elle loge dans la vraie petite chambre de madame de Longueville. Madame de Brissac couche bien aussi dans celle où est morte madame la princesse de Conti. Je crois que leur intérieur est sain.

Madame de Longueville est à la campagne il y a un mois ou six semaines. J'ai beau voir de bonnes gens, vous ne me perdrez point de vue; peut-être vous faudroit-il baisser pour me donner la main; jamais je n'ai vu si peu avancer que je fais en dévotion.

J'ai fait vos complimens à madame de Noailles; son voyage d'Auvergne, depuis deux jours, est devenu incertain. Mille amitiés à M. et à madame de Grignan. Venez tous à Paris. J'oublie à vous dire que madame de Noailles m'a chargé de mille choses pour vous trois. Bonsoir, ma chère Madame.

Monsieur et Madame partent lundi pour Villers-Cotterets; ils seroient partis il y a cinq ou six jours, sans que madame de Monaco a été malade. M. de Vivonne l'est considérablement à Nancy. Il lui a fallu faire une incision depuis l'épaule jusqu'au coude.

J'ai eu des lettres de Madrid, du 9e de ce mois, où malgré la haine que l'on a pour notre nation, l'on

y conserve beaucoup d'amitié et de considération pour M. de Villars. On lui a donné, au lieu du marquis de las Fuentes[1], qui est mort, et qui étoit le ministre avec lequel il traitoit les affaires, le duc d'Albuquerque. Il s'ennuie autant qu'un honnete homme se peut ennuyer dans un tel pays, surtout depuis toutes les incertitudes de paix et de guerre.

Suscription : *Pour Madame la marquise de Sévigné.*

(La lettre porte deux cachets noirs aux armes de Villars et de Bellefonds, sur lacs de soie de couleur cerise.)

[1] Voir notre *Introduction*, page 27, note 2.

LETTRES

ADRESSÉES PAR LA FAMILLE ROYALE DE FRANCE AU DUC DE VILLAHERMOSA, GOUVERNEUR DES PAYS-BAS ESPAGNOLS, EN RÉPONSE A SES LETTRES DE FÉLICITATIONS, A L'OCCASION DU MARIAGE DE MADEMOISELLE AVEC LE ROI CATHOLIQUE, ET QUI FURENT REMISES PAR DON CARLOS DE BORGIA, NEVEU DE CE DUC ET ENVOYÉ PAR LUI[1].

Ces lettres, au nombre de cinq, sont conservées à la Bibliothèque nationale de Madrid : section des manuscrits, lettre H, nº 111.

LETTRE DE LOUIS XIV.

Mon Cousin. Jay receu par les mains de Dom Carlos de Borija la lettre que vous mavez escrite pour me tesmoigner la joye que vous aviez de la conclusion du mariage de ma Niepce la Princesse d'Orléans avec le Roy Catholique. Je ne doute point que vous ne soyez veritablement touché de ce nouveau lien entre la France et l'Espagne si capable d'affermir de plus en plus le repos et la tranquillité publique qui viennent d'estre restablies par la Paix. Croyez cependant que je seray bien aise de vous doner dans les occasions qui s'en presenteront des marques de mon estime et de ma bienveillance. Et

[1] Ayer partiò Don Carlos de Borja, sobrino de S. E. (el duque de Villahermosa) à la Corte Christianissima, embiado en su nombre à prestar el devido obsequio de norabuena à la Reyna, Nuestra Señora.
De Bruselas, à 19 de Julio.
(*Gaceta ordinaria de Madrid, à 15 de agosto* 1679.)

sur ce je prie Dieu qu'il vous ayt, mon Cousin, en sa S^te^. et digne garde. Escrit a Saint-Germain en Laye le 3e jour d'aoust 1679.

Signé : Louis.

Contre-signé : Arnauld.

Suscription :

A mon Cousin le duc de Villahermosa, capitaine et gouverneur général des Pays-Bas pour le Roy Catholique.

Traces d'un cachet en cire.

LETTRE DE MARIE-THÉRÈSE.

Mon Cousin. Don Carlos de Borja que uous auez enuoye en cette cour m'a rendu la lettre que uous m'auez escrite sur le sujet du mariage du Roy d'Espagne Monsieur mon frere auec Mademoiselle d'Orleans ma niepce. Quand il ne m'auroit pas temoigne de bouche la joye que Vous en auez, Je n'en aurois point duté, Vous connoissant aussy bon et fidelle sujet que Vous l'estes du Roy mon frere, dont je Vous scay d'autant plus de gre que cette alliance pourra contribuer à l'affermissement de la paix, j'ay charge le sieur Don Carlos en vous rendant cellecy de ma part de Vous assourer aussy de ma bienueillance Royalle, Et en attendant que Je puisse trouuer les occasions de Vous en donner des marques, Je prieray Dieu qu'il Vous aye, mon Cousin, en sa S^te^. et digne garde. Escrit à S^t^. Germain en laye, le premier jour d'aoust 1679.

Signé : Marie Terese.

Contre-signé : Colbert.

Suscription :

A mon Cousin le duc de Villahermosa, gouverneur pour le Roy d'Espagne, Monsieur mon frère, des Pays-Bas.

Traces d'un cachet en cire.

LETTRE DE MONSIEUR.

Mon Cousin i'ay receu auec bien du plaisir les marques que uous me donnes de la ioie que uous aues du mariage de ma fille auec le Roy d'Espagne Monsieur mon frere et cousin. Les assurances que don Carlos de Borgia et d'Arragon m'en a donné de uostre part me sont une preuve si certaine des ueritables sentimens que uous aues dans ce rencontre et je me fais un si grand plaisir de les connoitre que Je puis uous assurer aussi que uous seres touiours tres content des miens. Je uoudrois bien trouuer quelque occasion de uous en doner des marques et uous tesmoigner par effet lestime que j'ai pour uous estant auec beaucoup de uerite

Mon Cousin

Vostre bien bon cousin

Signé : Philippe.

Ce 25 juillet 79.

Suscription :

*A mon Cousin Mons*r. *le duc de Villahermosa, comte de Luna, gouverneur des Pays-Bas pour le Roy d'Espagne. Monsieur mon frère et cousin.*

Cachet en cire noire.

LETTRE DE MADAME.

Mon Cousin Les marques que uous me donnez de la joye que uous auez du mariage du Roy d'Espagne auec Mademoiselle me paroissent sy sincères que jay lieu de me persuader que uous y prenez toutte La part que uous est possible, je uous aduoüe qu'en mon particulier jen suis fort aise dans la pensee que jay que cette alliance est pour leurs procurer la satisfaction qu'ils en peuvent esperer et uous suis sy obligée des honnestetes que ma faict de Vostre part le Sr de Borgia me rendant Vostre lettre qu'il ne se presentera point d'occasion ou je uous en pouray tesmoigner ma reconnoissance que je ne le fasse auec plaisir, Vous En pouuez estre persuade Et croire que je suis Mon Cousin Vostre bien bonne

Cousine

Signé: Elisabeth Charlotte.

S^t.-Germain, ce vingt-sept juillet 1679.

Suscription :

A mon Cousin Monsr. le duc de Villahermosa, à Bruxelles.

Deux cachets en cire rouge.

La lettre est tout entière de la main de la princesse.

LETTRE DE MADEMOISELLE.

Monsieur mon Cousin Les assurances que Don Carlos de Borgia et darragon m'a donné de uostre part de laffection que uous aues pour moy m'engagent si agreablement de uous en tesmoigner ma reconnoissance et je me fais un si grand plaisir de uous assurer de lestime que iai pour uous que ie me sers avec ioie de cette occasion pour uous en doner des marques. J'espere que dans la suite uous reconnoistres plus aisement la uerite de mes sentimens et je uous assure que ie serai touiours tres aise que uous fassies un fond assure sur mon amitié et de uous marquer par effet la consideration que iai pour uous. C'est de quoi ie uous prie d'estre persuadé et que je suis

Monsieur mon Cousin

Vostre bien affectionne cousine

Signé : MARIE LOUISE DORLEANS.

Suscription :

A Monsieur le duc de Villahermosa, comte de Luna, mon cousin, gouverneur des Pays-Bas pour le Roy d'Espagne.

Cachet en cire noire.

UNE LETTRE INÉDITE DE MADAME DE VILLARS.

A la onzième heure me parvient la lettre qui suit de madame de Villars; je la dois à l'amitié obligeante de M. Feuillet de Conches, et je m'empresse de lui dire ma reconnaissance, vive et sincère, de cette précieuse communication :

« Dimanche au soir[1].

» Je fus hier, Monsieur, à votre porte pour avoir » l'honneur de vous voir; mais je ne pus le recevoir. » J'allois vous porter la copie de cet arrêt que vous » fîtes donner à feu Mr. de Guitry, et vous supplier » très-humblement, Monsieur, de nous faire la » grace d'en faire expédier un semblable en faveur » de mon fils[2], à qui le Roi a donné l'abbaye de » Montier[3]. J'ai eu l'honneur d'en parler à S. M., » qui me renvoya à vous. Je vous en dis quelque » chose le même jour à Saint-Germain dans votre » cabinet. Je vous demande aussi, Monsieur, la » même grace que jusques ici vous avez faite à

[1] La lettre est sans date et sans suscription. Derrière est écrit (d'une écriture récente) : *Septembre* 1672, date que la collation de l'abbaye de Moustiers à M. l'abbé de Villars a pu aisément fournir. Quant à la suscription, la lettre est évidemment adressée à un ministre, et ce ministre, à mon sentiment, doit être M. de Pomponne.

[2] Félix de Villars. (Voir *Introduction*, p. 77.)

[3] Moustiers en Argonne, abbaye de l'ordre de Cîteaux, rapportait quinze mille francs à l'abbé et six mille aux dix religieux qui y demeuraient. Voir *Histoire du diocèse ancien de Châlons-sur-Marne*, par Édouard de Barthélemy. Paris, Aubry, 1861, t. I, p. 173-74.

» M. de Villars[1], qui est de lui faire payer quatre » mois de ses appointements, quoique je croie qu'il » ne lui en soit encore dû que deux. Vous savez ses » dépenses, et je ne vous importunerai point du » détail de nos misères : je suis persuadée que vous » ne seriez pas fâché de les amoindrir. Cet homme » attendra vos ordres, et moi je suis très véritable- » ment et par inclination et par devoir votre très- » humble et très-obéissante servante.

» DE BELLEFONT

VILLARS. »

[1] M. de Villars était alors, on ne l'aura point oublié, à son ambassade d'Espagne.

UN BILLET DE MADAME DE COULANGES.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de rencontrer, dans un recueil où il est si souvent question de madame de Coulanges, un échantillon du style et un *fac-simile* de l'écriture de la charmante amie de madame de Villars. C'est dans cet espoir que je publie le billet suivant; il appartient, comme la lettre précédente, au célèbre cabinet de M. Feuillet de Conches.

« Manderais-je à Mr. de Marguerant de se trouver » chez vous à deux heures, Monsieur, ou bien le » voulez-vous à diner? Ordonnez, s'il vous plait, et » croyez que je serai bien diligente, quand il sera » question d'aller chez vous et d'entendre *Athalie*. » Je viens de recevoir une lettre de Me. de Sévigny » toute remplie d'étonnement que le sujet d'*Athalie* » puisse être traité de la manière dont je lui en ai » écrit; il me semble qu'elle voudrait bien venir » lundi chez vous pourvû qu'elle y amena Me. de » Grignan. »

Suscription : *Pour Monsieur de la Moignon.*

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES NOMS ET DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUS DANS LES

LETTRES DE MADAME DE VILLARS.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE.

TABLE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

LE XX NOVEMBRE

M. DCCC. LXVIII.



En vente à la même Librairie.

Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Élisabeth, Lettres et documents inédits, publiés par M. F. Feuillet de Conches. L'ouvrage formera cinq volumes grand in-8° magnifiquement imprimés et ornés de portraits et de *fac-simile* d'autographes. — Les quatre premiers volumes sont en vente. Prix des quatre volumes parus. . . . . 32 fr.

Correspondance de Madame Élisabeth de France, sœur de Louis XVI, publiée par F. Feuillet de Conches, sur les originaux autographes, et précédée d'une *Lettre de Monseigneur l'Archevêque de Paris.* Un beau volume grand in-8° cavalier vélin glacé. Prix. . . . . 8 fr.

Causeries d'un Curieux, Variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins, par M. F. Feuillet de Conches. Ouvrage enrichi de nombreux *fac-simile* d'autographes. Quatre magnifiques volumes in-8° cavalier vélin glacé. Prix. . . . . 32 fr.

Lettres inédites de Michel de Montaigne et de quelques autres personnages, pour servir à l'histoire du 16e siècle, publiées par M. F. Feuillet de Conches. Un magnifique vol. gr. in-8°, tiré à 240 exempl. numérotés. Prix. 20 fr.

La Diplomatie vénitienne. — Premier volume. — *Les Princes de l'Europe au XVIe siècle.* — François Ier, Philippe II, Catherine de Médicis, les Papes, les Sultans, etc., d'après les rapports des Ambassadeurs Vénitiens, par Armand Baschet. Cet ouvrage est enrichi de nombreux *fac-simile* d'autographes, parmi lesquels il faut citer un document diplomatique annoté en marge par Philippe II. Un beau volume in-8° cavalier vélin glacé, de plus de 600 pages. Prix. . . . . 8 fr.

Le Roi chez la Reine, ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, d'après le journal de la vie privée du roi, les dépêches du nonce et des ambassadeurs, et autres pièces d'État, par M. Armand Baschet. Seconde édition, augmentée considérablement. Un fort volume petit in-8° anglais. Prix. . . . . 8 fr.
Exemplaires *numérotés* imprimés avec luxe sur papier teinté. Prix. 15 fr.

La Jeunesse de Catherine de Médicis, par M. A. de Reumont, ancien ministre de S. M. le roi de Prusse près la cour de Toscane. Ouvrage traduit, annoté et augmenté par M. Armand Baschet, d'après des recherches nouvelles dans les diverses archives du royaume d'Italie, orné du portrait de Catherine de Médicis jeune fille. Un volume petit in-8° anglais. Prix. 6 fr.
Exemplaires *numérotés* imprimés avec luxe sur papier teinté. Prix. 12 fr.

Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis, le président Hénault — Montesquieu — d'Alembert — Voltaire — Horace Walpole, classée dans l'ordre chronologique et sans suppressions, augmentée des Lettres inédites au chevalier de l'Isle, précédée d'une Histoire de sa vie, de son salon, de ses amis, suivie de ses Œuvres diverses, et éclairée de nombreuses notes, par M. de Lescure, ouvrage orné de deux portraits gravés par Adrien Nargeot, et de plusieurs *fac-simile.* 2 forts volumes in-8°. Prix. . . . . 16 fr.

Madame de Pompadour et la cour de Louis XV au milieu du dix-huitième siècle, ouvrage suivi du Catalogue des tableaux originaux, des dessins et miniatures vendus après la mort de madame de Pompadour, du Catalogue des objets d'art et de curiosité du marquis de Marigny, et de documents entièrement inédits sur le théâtre des Petits Cabinets, avec un portrait gravé d'après le pastel de La Tour, et le *fac-simile* d'une lettre; par Émile Campardon, archiviste aux Archives de l'Empire. Un magnifique volume in-8° cavalier glacé. Prix. . . . . 8 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 01 08 06 015 4